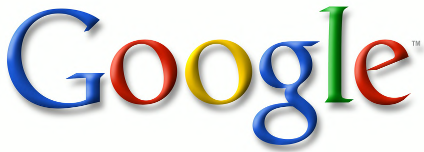
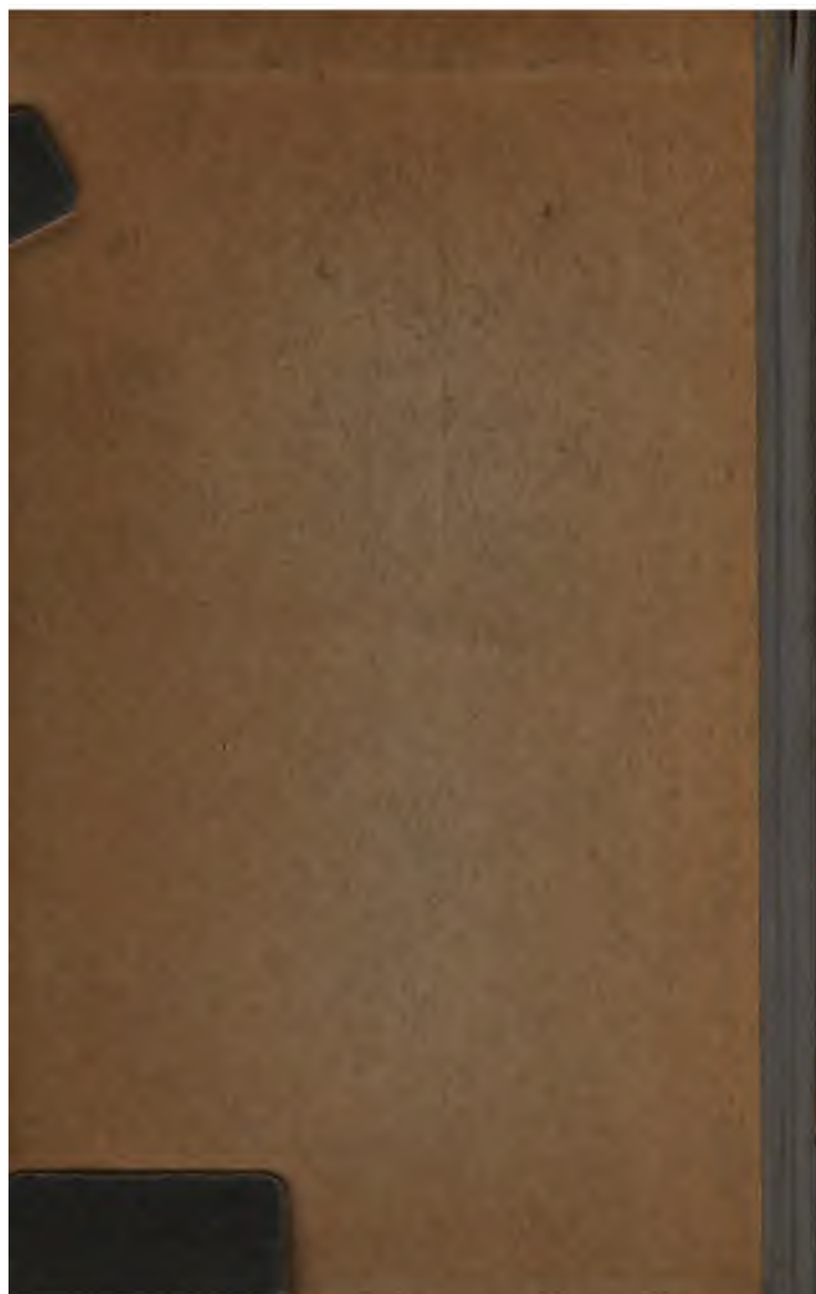






LES FEMMES

LE JEU ET LE VIN

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



LES FEMMES LE JEU ET LE VIN

F^d SARTORIUS Ed. rue de Seine, 27

CH. PAUL DE KOCK

LES FEMMES

LE JEU ET LE VIN

PARIS

[illegible] LIBRAIRE-ÉDITEUR



LES FEMMES LE JEU ET LE VIN

Ed SARTORIUS 54 rue de Seine 27

arles

CH. PAUL DE KOCK

[illegible] FEMMES

[illegible] VIN



LES FEMMES LE JEU ET LE VIN

Fd SARTORIUS Ed rue de Seine 27

CH. PAUL DE KOCK

LES FEMMES

LE JEU ET LE VIN

« Ne quid nimis ! »
PHÈDRE.

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS
FERD. SARTORIUS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
27, RUE DE SEINE, 27

1868


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES FEMMES
LE JEU ET LE VIN

I

VOISIN ET VOISINE

— Dites donc, voisine, Anita danse-t-elle ce soir?

— Anita, oui, voisin, elle danse dans le ballet du dixième tableau, et puis encore dans le seizième.

— Combien donc a-t-elle de tableaux votre nouvelle pièce?

— Ma foi, je crois qu'elle en a vingt-cinq ou vingt-six.

— Vous n'en êtes pas sûre?

— Non, parce que n'étant pas de la fin, cela m'est égal. Je m'en vais après le seizième tableau.

— On doit finir bien tard alors?

— Oh! cela ne finit jamais le même jour que cela commence. A présent, chez nous, si le spectacle ne passe point minuit, on n'est pas content.

— Oui, le public devient gourmand, il ne tient pas toujours à la qualité, mais il veut la quantité.

— Alors vous viendrez ce soir au théâtre, sans doute?

— Je tâcherai, si je peux m'échapper de chez mon oncle chez lequel je dîne.

— Ah! vous allez dîner en famille!... C'est cela qui est amusant.

— Ne m'en parlez pas! Avec cela que mon oncle me gronde toujours!...

— Dame! il a peut-être raison! Vous êtes très-mauvais sujet, à ce qu'on dit!

— A ce qu'on dit!... Qui est-ce qui dit cela?

— Tout le monde à peu près.

— Tout le monde a tort!

— Ah! monsieur Félix, vous avez une bien mauvaise réputation...

— Si je suis comme *Figaro!* si je vaux mieux que ma réputation?

— On assure que vous aimez le vin, le jeu et les femmes!

— D'abord, ma petite voisine, moi, je mettrais les femmes en premier; il me semble qu'elles doivent passer avant tout! Ensuite, est-ce donc un tort de les

aimer? Quelle opinion auriez-vous d'un homme qui ne les aimerait pas?... Hein! vous diriez : « C'est un bien vilain monsieur! »

— Soit! je vous pardonne ce défaut-là...

— Dites donc que vous m'en faites compliment, ce sera plus juste.

— Mais il ne faut rien pousser à l'extrême, et quand on aime toutes les femmes, c'est comme si on n'en aimait aucune!...

— Vous croyez? Vous êtes dans le faux. C'est absolument comme si vous me disiez que je n'aime pas le vin, parce que je les aime tous... quand ils sont bons!... et toutes les femmes, quand elles sont jolies!

— Alors vous n'êtes jamais fidèle à votre maîtresse?

— Le moins possible!

— Fi, monsieur, c'est affreux ce que vous dites là!

— Ce que je dis là, les trois quarts des hommes le pensent, seulement ils ne le disent pas; ce sont des hypocrites, et moi je suis franc. Mais il est vrai que dans le monde il ne faut pas l'être. C'est plutôt un défaut qu'une qualité.

— Je défendrai à mon Alexandre de vous fréquenter, vous me le gâteriez...

— Ah! ah! ah! elle est bonne celle-là! D'abord votre Alexandre ne peut pas être gâté!... il n'a plus cela à craindre!

— Qu'entendez-vous par là, monsieur?

— J'entends, que c'est un vieux roué qui en a fait cent fois pis que moi!...

— Pourquoi l'appelez-vous *vieux* roué... il est encore très-jeune!

— Très-jeune!... Il doit bien avoir ses trente-neuf ans... au moins.

— Non, monsieur, il n'en a que trente-cinq.

— Soit, il n'aura que vingt-cinq ans, si vous voulez... ça m'est parfaitement égal.

— Vous avez l'air aussi âgé que lui...

— Moi... merci... je n'aurai vingt-trois ans que dans six mois.

— Cela ne fait rien, Alexandre est plus frais que vous!

— Ah! ah! ah! voisine, vous êtes amusante, ce matin!... parole d'honneur. Vous avez bien dit cela... C'est singulier, au théâtre, vous n'êtes pas aussi naturelle... Pourquoi donc cela?

— Monsieur Félix, vous m'ennuyez... Ne m'impatientez pas, parce que je dirais au régisseur de ne plus vous laisser dans les coulisses... D'abord je ne sais pas pourquoi on vous y tolère, car vous n'avez pas vos entrées; — vous n'êtes ni auteur, ni journaliste, ni décorateur, ni compositeur!...

— C'est vrai, voisine, je ne suis même pas souffleur. C'est pourtant un emploi que j'aimerais assez à

remplir quelquefois... On doit être si bien dans ce trou pour voir les jambes, et même les jarretières de ces dames!...

— Eh bien, faites-vous souffleur, ce sera plus drôle...

— Oh! Dieu! que dirait mon oncle, s'il savait que j'ai de telles pensées!

— Il vous déshériterait, et il ferait bien.

— D'abord comme mon oncle a trois fils et une fille, je n'ai pas la moindre chose à prétendre à sa succession!... Je ne crains donc pas d'être déshérité.

— Alors pourquoi avez-vous si peur de le fâcher?

— Mais parce que c'est mon oncle... le seul protecteur qui me reste, car j'ai eu le malheur de perdre mon père et ma mère, lorsque j'étais encore enfant. Mon oncle a pris soin de mon éducation, m'a fait apprendre le commerce; je lui dois donc de la reconnaissance.

— Est-il riche cet oncle-là?

— Je crois bien, près d'un million de fortune!

— Fichtre... vous devriez l'amener un peu sur le théâtre!

— Vous ne trouveriez pas mauvais qu'il vînt dans les coulisses, lui!

— Allons, mon petit Félix, ne soyez pas fâché. Vous savez bien que j'ai dit cela pour rire.

— Oh! je ne suis pas fâché, Hermance, car je sais

que vous n'êtes pas méchante... Vous avez pris feu pour votre Alexandre... Cela fait votre éloge; vous défendez votre amant, lorsque la plupart de ces dames se moquent des leurs. Vous valez donc mieux qu'elles... Mais quant à mon oncle, oh! il n'y a pas de danger qu'il aille sur la scène. C'est un homme très-sévère, il ne rit jamais... et s'il savait que moi, son neveu, je fréquente les coulisses... il serait capable de me défendre d'aller chez lui.

— Ah! mon Dieu, quel ours!... ses fils ne doivent pas beaucoup prendre de plaisir alors?

— Ses fils? il les élève très-sévèrement, leur défend le bal, les cafés, ne leur permet le spectacle que fort rarement!... Aussi ce sont des jeunes gens d'une sagesse!... enfin des jeunes gens comme on en voit peu.

— Pas dans votre genre alors!

— Non, j'avoue que je me trouverais très à plaindre s'il me fallait vivre comme eux!...

— Ils demeurent avec leur père, sans doute.

— Oh! oui, sous le même toit. Il ne faut pas qu'ils manquent d'une minute à l'heure du déjeuner, ni à celle du dîner, sans quoi ils seraient fortement grondés! Aussi, malgré la fortune qui les attend, je vous jure que je n'envie pas leur sort.

— Et la demoiselle?

— Ma cousine, elle est bien gentille, bien douce;

mais c'est une enfant... pas encore quinze ans. Pour elle, cependant, mon oncle se départ un peu de sa sévérité : il la conduit quelquefois au spectacle. Mais Emma n'abuse pas de son empire, et elle est devant son père aussi craintive que ses frères.

— Ah! mon Dieu, voisin, quelle heure est-il donc. J'ai répétition ce matin, et je n'y pensais plus.

— Attendez, je vais vous dire cela... Onze heures et cinq minutes.

— Onze heures!... Ah! la répétition qui est pour le quart, et je ne suis pas habillée!... Je serai à l'amende! C'est la faute d'Alexandre qui me promet une montre depuis trois semaines, et qui ne me l'a pas encore donnée!...

— Prenez garde, ma voisine, si le mois s'écoule sans que votre amant tienne sa promesse, il est bien probable que vous ne verrez jamais l'heure dans cette montre-là!...

Mais déjà la voisine avait quitté sa fenêtre, et le voisin en fait alors autant.

La conversation que nous venons d'entendre se tenait dans une maison de la rue Mazagran, à un cinquième étage, entre deux locataires qui occupaient : l'une un logement sur le devant, l'autre une petite chambre sur la cour; mais cette cour était si petite, que les voisins pouvaient facilement causer entre eux, et même sans élever la voix.

Ainsi que vous avez pu le voir, la voisine était une jeune artiste dramatique qui, avant d'entrer à l'Opéra ou aux Français, avait jugé nécessaire de s'engager d'abord au théâtre des Délassements-Comiques, boulevard du Temple. Je crois inutile d'ajouter qu'alors ce petit spectacle n'était point encore démoli, et que ce pauvre boulevard du Temple brillait de tout son éclat, avec tous ses théâtres et ses marchandes d'oranges, ses cordons de gaz et ses vendeurs de contre-marques.

La voisine occupait l'appartement situé sur le devant; mais lorsqu'elle se mettait à la fenêtre de la salle à manger, elle voyait parfaitement chez son jeune voisin, dont la croisée se trouvait en face de la sienne, croisée qui était presque constamment ouverte, le locataire voulant donner de l'air à sa chambre.

Le voisin était Félix Albrun, fort joli garçon, pourvu d'une paire d'yeux noirs qui brillaient comme des escarboucles à l'aspect d'une jolie femme; ayant avec cela une taille avantageuse, une jolie tournure et un grand fonds de gaieté. L'entretien que vous venez d'entendre vous a déjà appris que ce jeune homme est dans le commerce, mais qu'il a la réputation d'être un fort mauvais sujet, enfin d'avoir ces trois grands défauts que l'on a la sottise de nommer : le vin, le jeu et les femmes. La suite nous apprendra si Félix Albrun méritait sa réputation.

Les artistes font facilement connaissance; mademoi-

selle Hermance avait bientôt causé avec son jeune voisin, qu'elle avait reconnu pour l'avoir vu quelquefois flâner dans les coulisses de son théâtre. Puis le bel Alexandre, l'amant de cette demoiselle, en fumant un jour son cigare à la fenêtre de la salle à manger, avait aussi reconnu Félix pour avoir souvent causé avec lui au café du Cirque. Alors les voisins étaient devenus très-amis, et, chose bien remarquable et bien rare! Félix ne pensait point à faire la cour à la maîtresse de son ami qui, de son côté, ne cherchait nullement à faire sa conquête.

Cette particularité méritait d'être citée, comme une exception à la règle commune.

— Certainement qu'elle sera à l'amende! se dit Félix en visitant sa commode pour y chercher un faux-col blanc. Elle est toujours fort longtemps à sa toilette. Je gagerais qu'elle ne sera pas à son théâtre avant midi... Tant pis pour Alexandre, car c'est lui qui payera l'amende... Eh bien... pas de faux-cols... Comment... est-ce que je n'aurais plus un faux-col de blanc... Il m'en faut un pourtant pour aller dîner chez mon oncle... Si je n'étais pas tiré à quatre épingles, il me dirait : « On voit bien que tu ne te mets pas en frais de toilette pour venir dîner chez moi; tu penses que tu seras toujours assez bien. » Il est caustique, mon cher oncle, quand il s'y met!... Ah! victoire!... en voilà un... C'est ma foi le dernier... Ah!

sapristi!... il manque un cordon!... C'est jouer de malheur... Je ne peux pas me l'attacher rien qu'avec un cordon... Comment faire?...

Félix retourne à sa fenêtre, avec son faux-col à sa main, et se met à crier :

— Ma voisine! est-ce que vous ne pourriez pas me coudre un cordon à un faux-col... Je n'ai que celui-là de blanc! Ohé, voisine! Sapristi elle sera retournée dans sa pièce sur le devant... elle ne m'entend plus... Je n'ai qu'un parti à prendre, descendre chez ma concierge, la respectable madame Rabottôt. Je ne suis pas très-bien dans ses papiers, parce que je rentre toujours fort tard et que je ne lui graisse pas souvent la patte. Je ne sais même pas si je la lui ai jamais graissée... Mais cette fois je vais me fendre de cinquante centimes, et elle est capable de danser sur la corde si je l'en prie.

II

LE FRÈRE DE LAIT

Le jeune homme court ouvrir la porte de son carré; mais quand il va pour sortir, il se trouve en face d'un gros garçon de vingt-quatre ans, d'une taille au-dessous de la moyenne, mais fort, musculeux, et dont les mains sont de véritables battoirs. De plus, porteur d'une figure qui ne serait pas désagréable, si elle n'était pas le type de la bêtise; mais pour les personnes qui ne tiennent pas à l'expression de la physionomie, cet individu pouvait être classé parmi les beaux garçons, car il avait de gros yeux à fleur de tête, de belles dents, une bouche bien fraîche et de belles couleurs qui annonçaient la force et la santé.

En apercevant Félix, le gros garçon s'écrie :

— Ah! quel bonheur! il y est!... C'est que la portière m'avait dit : « Ah! ma foi, je ne sais pas s'il y est!... M. Albrun ne fait que sortir et rentrer cent fois dans la journée!... On ne peut pas toujours le suivre des yeux... Montez-y voir... Mais je suis bien content, parce que je vois bien que vous y êtes...

— Eh! oui, j'y suis!... Mais que me veux-tu, Dufilet; qu'est-ce qui t'amène chez moi... Par quel hasard as-tu quitté ta boutique... Est-ce que tu n'es plus boucher... c'est-à-dire garçon boucher...

— Si fait, si fait, ah! oui, mais pas pour longtemps encore.

— Est-ce que ton maître boucher n'est plus content de toi?

— Oh! très-content au contraire!... J'ai écorché deux moutons la semaine dernière, et si je vais toujours bien, on m'a promis de me faire tuer la semaine prochaine.

— Ah! on te fera tuer!

— Oui, un veau ou un bœuf!

— Pauvres bêtes! Je n'aimerais pas ton état, Dufilet!... et pourtant j'avoue que j'aime les côtelettes! Enfin dis-moi donc ce qui t'amène et en toilette, car, Dieu me pardonne, tu es en noir et tu as une cravate blanche!...

— Je crois bien que je suis en noir ! Si j'avais pu me faire plus beau, je me serais fait plus beau, mais je n'ai pas pu !... C'est égal, c'est fièrement heureux que vous y soyez ; votre portière me disait : « Il est bien possible qu'il n'y soit pas, parce que... »

— Assez ! assez ! est-ce que tu veux recommencer ce que tu m'as déjà dit ? Voyons, que me veux-tu ?

— Voilà ce que c'est... mon cher frère, car je suis votre frère de lait, vous le savez. Nous avons teté au même sein, celui de la mère Michaud à Meudon... Elle avait de bien bon lait, la mère Michaud !

— Il est certain qu'elle a eu en toi un bel élève ; tu dois être fort comme Samson !

— Quel Samson... je ne connais pas.

— Ça ne fait rien. Moi, je ne suis pas de ta force, il s'en faut. Mais enfin je me porte bien, c'est le principal. Ainsi tu es mon frère de lait, c'est une chose reconnue ; et, de plus, comme tu es un brave et honnête garçon, j'ai toujours du plaisir à te voir, et je te tutoie comme lorsque nous étions petits... Pourquoi n'en fais-tu pas autant ?

— Ah ! par exemple... non pas !.. Je sais trop le respect... et ce que je vous dois...

— Laisse là ton respect et apprends-moi enfin ce que tu me veux...

— C'est égal, j'aurais été fièrement attrapé tout de même si je ne vous avais pas trouvé !...

— Dufilet, si tu n'en finis pas, je te préviens que je vais sortir.

— Eh! bien, mon frère de lait, je viens vous prier de me rendre un grand service!

— Un service, volontiers, pourvu qu'il ne s'agisse pas d'argent cependant, car j'en suis rarement pourvu, et dans ce moment les eaux sont très-basses.

— Non! Oh! il ne s'agit pas d'argent! Vous savez que je me marie aujourd'hui?

— Tu te maries aujourd'hui! Mais non, je ne le savais pas; en voilà la première nouvelle!

— Comment, vous n'avez pas reçu la lettre de faire part?

— Je n'ai rien reçu du tout.

— Voilà qui est fort. J'ai mis moi-même toutes les lettres à la poste; la vôtre y était, j'en suis sûr!

— Combien y a-t-il de temps de cela?

— Il y a déjà six jours que vous auriez dû la recevoir.

— Il y a là-dessous quelque espièglerie de ma portière. Nous éclaircirons cela tout à l'heure en descendant. Enfin tu te maries aujourd'hui, c'est fort bien, et tu m'avais peut-être invité au repas de noces!

— Pardi, je crois bien! mon frère de lait! est-ce que vous n'y viendrez pas?

— Maudite portière... si j'avais su cela... mais je dîne chez mon oncle aujourd'hui, un grand repas de

cérémonie, j'ignore à quelle occasion, mais il m'est impossible d'y manquer...

— Ah! quel guignon... d'autant plus que nous ferons un repas superbe dans le soigné... au lac du parc Saint-Fargeau à Belleville, vu que j'épouse une demoiselle de Belleville...

— Est-elle jolie, ta femme?

— Je crois bien... encore plus jolie en femme que moi en homme... Ainsi jugez quel couple nous ferons!

— En effet, ce sera admirable... Et tu venais me chercher pour que j'aille donner la main à la mariée...

— Oh! c'est pour autre chose encore! Figurez-vous que j'avais pour garçon d'honneur, d'abord Merluchet qui est le frère de ma femme, ensuite M. Grandcerf, c'est un ami du beau-père; moi, je ne tenais pas beaucoup à avoir ce monsieur pour garçon d'honneur, d'autant plus qu'il est boiteux, et en conduisant ma femme par la main, il l'aurait certainement fait aller de travers; mais le beau-père avait dit : « Je veux que Grandcerf soit garçon d'honneur! » Je ne pouvais pas refuser. Mais ce matin, comme je finissais de m'habiller, voilà que le beau-père me fait dire que son ami Grandcerf a un clou qui ne veut pas percer, et que ça le gêne tellement pour marcher, qu'il ne pourra pas venir à la mairie; que par conséquent j'aie

à me pourvoir tout de suite d'un autre garçon d'honneur. Aussitôt, moi, j'ai pensé à vous, et je viens vous prier de me faire cet honneur-là.

— Je le veux bien, mon ami, oh! de grand cœur!

— Vous acceptez... Ah! que vous êtes bien mon frère de lait!...

— Oui, j'accepte; mais voyons, où vous mariez-vous?

— A Belleville.

— Ah! diable, c'est à la mairie de Belleville qu'il faut se trouver alors.

— Oui, c'est pour une heure...

— Fort bien, il faut que je passe à ma maison de commerce, mais j'ai le temps. Je serai à une heure à la mairie de Belleville.

— Et vous remplacerez M. Grandcerf... quel bonheur... et vous ne boitez pas, vous!

— Non, et entre nous, mon cher Dufilet, c'eût été d'un mauvais présage d'avoir un Grandcerf à ta noce.

— Ah! ah!... ah! oui, je comprends... Oh! elle est bonne la plaisanterie... un Grandcerf! C'est à cause des cornes!

— Naturellement.

— Oh! mais j'ai une femme qui ne badine pas... Avant-hier, en riant, j'ai voulu la pincer quelque part... vous savez... histoire de faire connaissance;

mais elle m'a tout de suite flanqué une gifle qui aurait tué un mouton!... Je me suis dit si elle reçoit comme ça les galants, je puis être tranquille!

— Comment se nomme ta femme?

— Laurette, Laurette Merluchet, son père est maître maçon, Merluchet Dufilet!... ça rime, nous devions nous épouser!

— Si on mariait ensemble tous les noms qui riment, cela irait trop loin. Voyons, il faut que je me mette aussi en toilette, moi. Je serai tout prêt pour aller dîner chez mon oncle...

— Dites donc, monsieur Félix, me trouvez-vous bien ainsi... C'est un habit tout neuf et le pantalon *idem*... Ça me va-t-il bien?...

— Voyons... tourne-toi... Oui, pas mal; cependant ton habit a l'air de te gêner un peu des entournures.

— Oui, sous les bras, mais le tailleur m'a assuré que cela se ferait.

— Mais il te manque quelque chose... Tu as d'affreux souliers, tu ne peux pas rester chaussé comme cela.

— Oh! je le sais bien. Mais je vais m'en acheter tout de suite en m'en retournant. Je veux être chaussé comme un danseur, d'autant plus que Laurette m'a dit : « Je ne vous épouse point, si vous n'avez pas des souliers vernis. »

— Ah! ta future t'a dit cela! Alors, mon ami, cours vite t'acheter des souliers. Tu n'as pas de temps à perdre, il est onze heures vingt minutes.

— Ah! c'est vrai... au revoir mon frère!

— Je descends avec toi, il faut que j'aie une explication avec ma portière au sujet de ta lettre.

Les frères de lait descendent les cinq étages et arrivent devant la loge de madame Rabottot. La portière est une petite femme sèche et ridée comme un vieux parchemin; quand elle daigne être aimable, elle montre trois dents, une en haut, et deux en bas, qui ont l'air de vouloir vous mordre.

Félix ouvre la loge. Madame Rabottot était en train de chercher les puces à son chien; elle n'interrompt point cette intéressante occupation.

— Madame, dit Félix, comment se fait-il que je n'aie pas reçu une lettre que monsieur m'a adressée il y a six jours, et qu'il a mise lui-même à la poste?

— Ah! ben, en vla une de question, est-ce que vous croyez que je les mange, vos lettres...

— Non, mais vous pouvez oublier de me les donner, et puis les perdre.

— Je ne perds jamais rien... Veux-tu te tenir tranquille, polisson. Où attrapes-tu tout ça! vieux loulou!...

— Cette lettre-là ne pouvait pas se perdre, dit Dufilet, car elle était très-grosse et très-longue!

— Ah! c'était donc une *circoculaire!* alors c'est différent. Quand monsieur en reçoit, il les rejette tout de suite par terre, en disant : « Je n'ai pas besoin de tout ça!... ils m'ennuient avec *leurs* imprimés! » Alors, monsieur, présumant que c'était encore une *circoculaire*, j'ai pu m'en servir pour allumer mon fourneau. Je me suis dit : « C'est pas la peine de la donner à monsieur!... »

— C'était une lettre de mariage et une invitation pour le repas de ma noce que vous avez brûlée alors!

— Ah! j'en suis fâchée... mais pourquoi que monsieur jette toujours ses *circoculaires* dans ma loge...

— Madame, à l'avenir, songez à me donner toutes les lettres qui viendront à mon adresse, sinon, je me plaindrai au propriétaire!

— C'est bon, c'est bon! faut-il pas tant crier pour une lettre de noces... Mais tiens-toi donc tranquille, Zozor!

— Ah! quelle mauvaise galle de femme! Décidément elle n'aura jamais un sou de moi, s'écrie Félix. Et j'aime mieux aller m'acheter un col neuf que de lui demander de me coudre un cordon. Au revoir Dufilet, à une heure à la mairie de Belleville, je serai exact.

— J'y compte, mon frère de lait; moi, je vais bien vite m'acheter des souliers vernis.

III

LES SOULIERS DU MARIÉ

Félix a terminé sa toilette, sauf le faux-col, qu'il ne met que chez la lingère où il en fait l'acquisition. Il court chez son négociant, mais on est à une époque de l'année où le commerce de mousselines et de toiles peintes se repose ; le jeune homme qui n'est pas commis à demeure, mais seulement chargé des opérations qui se font chez les clients, est bien vite libre pour la journée, et monte dans l'omnibus qui le conduit à Belleville.

Il est bon de vous dire que ceci se passe deux ans avant que Paris ait reculé ses barrières ; par conséquent Belleville ne faisait pas encore partie de la capitale.

Une heure sonnait comme Félix entrait à la mairie.

— On ne se plaindra pas de mon manque d'exactitude! se dit-il en se faisant enseigner la salle des mariages.

Dans cette grande salle il y avait beaucoup de monde, car le même jour cinq mariages devaient s'y contracter. De tous côtés on n'aperçoit que des hommes et des dames en toilette; à la vérité toutes ces toilettes-là ne sont pas du meilleur goût, mais chacun fait ce qu'il peut. Le principal c'est que presque toutes les figures sont réjouies et annoncent une intention bien formelle de se divertir; il y a même quelques invités qui paraissent s'y être pris d'avance et dont la physionomie enluminée et la gaieté excentrique pr[illegible] vent qu'ils ont voulu se mettre en train de [illegible] e heure.

Les mariées ont la toilette traditionnelle; le bouquet de fleurs d'oranger ne manque pas à l'appel; il y a peut-être autre chose qui manquera, mais la mariée aura le droit de chanter :

Si le reste n'est pas là,
Mon bouquet du moins y sera.

Félix examine toutes ces mariées; il en compte quatre, sur lesquelles deux de laides, une de passable, et enfin une qui est jolie, mais qui a les cheveux d'un rouge carotte.

— Après tout, se dit le jeune homme, pour ceux qui aiment cette couleur-là, cette demoiselle doit paraître ravissante; est-ce que ce serait la future de Dufilet... Mais j'ai beau chercher... je ne l'aperçois pas, lui... Voyons, informons-nous, je sais que le beau-père s'appelle Merluchet.

Félix a justement près de lui un petit monsieur qui a l'air de connaître tout le monde et d'être de toutes les noces, car il adresse des plaisanteries souvent assez libres, à chaque mariée, et rit ensuite de façon à faire trembler la salle. Mais le rire étant communicatif, les hommes qui sont là ne tardent pas à faire chorus avec ce monsieur si plaisant. Il y en a pourtant qui sont longs à se mettre en train, et Félix a remarqué un grand individu, assis au bout d'une banquette, qui a l'air d'un paysan habillé, et qui ne se met à rire que lorsque tout le monde a fini, ce qui produit alors un effet singulier.

— Monsieur, vous qui me paraissez connaître beaucoup de monde ici, seriez-vous assez bon pour me dire laquelle de ces mariées est mademoiselle Laurette Merluchet?

— Laurette Merluchet! la fille de Jérôme Merluchet, le maître maçon?

— Justement, monsieur.

— Et qui épouse Nicolas Dufilet, un jeune garçon boucher de Paris... mais qui va s'établir d'ici à un

mois, avec la dot de sa femme; il prendra la boutique de son bourgeois qui veut se retirer...

— Vous êtes parfaitement au fait, monsieur; vous en savez même plus long que moi, car j'ignorais les derniers détails.

— Oh! mais moi je sais tout!... Je connais tout le monde à Belleville; il y a vingt-cinq ans que j'y demeure. Je suis rentier. Je n'ai rien à faire, mais j'aime à être utile; aussi je fais les commissions de tout le monde, ça m'amuse, ça m'occupe; quand quelqu'un a besoin de quelque chose à Paris et n'a pas le temps d'y aller, il vient me trouver et me dit : « Mon petit Dardard, » c'est mon nom, Mithridate Dardard pour vous servir... il me dit : « Mon petit Dardard, voulez-vous me faire le plaisir d'aller à Paris pour moi et de m'y acheter ceci et cela? » moi j'accepte, je fais la commission... et toujours très-bien... Seulement il y a huit jours, on m'avait chargé de rapporter de la farine de graine de lin, pour mettre des cataplasmes à un enfant malade, je me suis trompé : j'ai rapporté de la farine de moutarde, mais cela a produit absolument le même effet... l'enfant est mort, il ne pouvait pas en revenir.

— Alors, monsieur Dardard, puisque vous connaissez tout le monde, voulez-vous avoir la complaisance de me montrer mademoiselle Laurette Merluchet, car je suis son garçon d'honneur; son futur est

venu ce matin me prier de lui rendre ce service...

— Je vous montrerais bien la mariée que vous demandez, mais il y a une petite difficulté... c'est qu'elle n'est pas là... Ah! ah! ah!... la raison est bonne!... la noce Merluchet n'est pas encore arrivée. Ils sont en retard, car ils doivent passer les seconds... Il y a cinq mariages aujourd'hui, et dès que M. le maire sera arrivé, on commencera.

— Alors attendons, il est probable qu'ils ne tarderont pas.

— Ah! vous êtes un des garçons d'honneur de Dufilet?

— Oui, monsieur.

— Je comprends! vous remplacez M. Grandcerf, ce pauvre Grandcerf! il souffre beaucoup de son clou; je suis pourtant allé à Paris exprès pour lui chercher une pommade très-vantée et qui devait le guérir tout de suite!... Eh bien, c'est depuis qu'il en a mis qu'il a plus mal.

Félix se dit que, si ce monsieur a fait pour le clou de M. Grandcerf comme pour le cataplasme de l'enfant malade, il n'est pas étonnant que ce monsieur n'ait pas pu remplir ses fonctions de garçon d'honneur.

— Cinq noces le même jour! cela me contrarie beaucoup! reprend M. Dardard, car vous comprenez bien que je suis invité partout, et je ne peux pas me mettre en cinq... en quatre passe encore... ah! ah! ah! le

mot n'est pas mauvais... J'avais bien dit aux mariés : « Vous, vous dînerez à deux heures; vous, à quatre; vous, à six... de cette façon j'aurais toujours été à trois repas... mais ils ne m'ont pas écouté, ils veulent tous dîner à quatre heures!...

— Est-ce que vous pensez que vous auriez pu dîner trois fois?

— Oui, en se ménageant un peu... on prend du poulet chez l'un, de l'anguille chez l'autre... et des cornichons partout, car les cornichons ne manqueront nulle part... ah! ah! ah! n'est-ce pas, Dupont, qu'il y aura des cornichons à toutes les noces?

Celui auquel s'adresse cette question, part aussitôt d'un gros rire, ses voisins font chorus, et lorsqu'enfin ces messieurs se calment, le paysan qui est assis au bout de la banquette se met à rire tout seul.

— Ah! voilà la noce Merluchet! s'écrient plusieurs dames en allant regarder aux fenêtres. Félix en fait autant. Il aperçoit la future de son frère de lait : c'est une belle fille, haute en couleurs, taillée en force, qui porte fièrement son bouquet de mariée et n'a pas l'air timide du tout. Son père lui donne la main ; Dufilet marche derrière donnant le bras à une vieille tante. Le marié est encore plus rouge qu'à son ordinaire, et semble marcher avec difficulté.

Cette cinquième noce fait son entrée dans la salle.

— Tiens, on dirait que le marié boite! dit M. Dar-

dard. Il faut donc absolument que quelque chose cloche dans ce mariage-là.

Dufilet pousse un cri de joie en apercevant son frère de lait. Il court à Félix et le présente à sa future, en disant :

— Ma conjointe, voilà mon nouveau garçon d'honneur... J'espère qu'il vaut bien le papa Grandcerf celui-là, et que nous n'avons pas perdu au change.

Mademoiselle Laurette adresse un sourire très-agréable à Félix, en disant :

— Ah ! certainement, j'aime bien mieux monsieur ! D'abord il est jeune au moins, et c'est si bête d'avoir un garçon d'honneur vieux !

— Dites donc, monsieur Félix, je ne vous ai pas trompé en vous disant que ma future était jolie... hein? ça fait-il un beau brin de femme... et comme c'est découpé...

— Voyons, Dufilet, ne commencez pas vos bêtises... monsieur voit bien comment je suis faite !...

— Certainement, madame, et je ne puis que féliciter celui qui va posséder tant d'appas !...

— Ah ! mais oui, qu'elle en a des appas, et des solides !...

— Dufilet taisez-vous ou je vais me plaindre à papa !...

— Mais vous êtes arrivés bien tard...

— C'est la faute de mon futur, il marche comme

une cane... J'ai cru que nous le laisserions en route.

— C'est la faute de mes souliers... Ah! maudits souliers! me font-ils souffrir... Le cordonnier m'avait dit que ça se ferait en marchant, mais au contraire... quand je marche je souffre horriblement...

— Mais aussi vous êtes bien chaussé! dit mademoiselle Laurette. Ah! voilà M. le maire... Nous passons les seconds, n'est-ce pas?

— Oui, oui, nous avons le temps... Ah! je n'y tiens plus, je vais un peu me mettre à mon aise.

Dufilet va s'asseoir près du paysan qui rit après les autres, et, se baissant doucement, ôte ses souliers et pousse un ah! de satisfaction lorsqu'il est déchaussé. Pendant ce temps mademoiselle Laurette a présenté Félix à son père le maître maçon, puis à son frère, à ses parents et à toute sa noce. M. Merluchet secoue la main de Félix de manière à lui disloquer les doigts, puis reprend la conversation avec Mithridate Dardard, qui cherche à lui prouver que l'on dîne bien mieux lorsqu'on ne se met à table qu'à six heures. Mais le *factotum* de l'endroit y perd son éloquence. Il a affaire à des gens dont l'appétit est toujours ouvert, et M. Merluchet lui répond :

— Je ne vous écoute pas, vous; et, à propos, j'ai des plaintes à vous faire de la part de ce pauvre Grandcerf...

— Des plaintes de votre ami Grandcerf? Et sur

quel sujet? Est-ce ma faute à moi si son clou ne veut pas aboutir!

— Mais dame, justement! Il parait que vous ne lui avez pas apporté la pommade qu'on lui avait recommandée; il n'a malheureusement lu que ce matin ce qui est écrit sur la boîte : c'est une pommade pour les cors et non pas pour les clous.

— Allons donc, ce n'est pas possible... je suis bien certain d'avoir demandé une pommade pour les cors... non pour les clous. Si le pharmacien s'est trompé, est-ce ma faute? Au reste, je suis persuadé que cela doit produire le même effet et arriver au même résultat, car enfin des clous ou des cors... c'est presque la même chose!

— Mais non! ce n'est pas du tout la même chose... la preuve, c'est que Grandcerf souffre beaucoup plus...

— Preuve qu'il va guérir!...

— La noce Merluchet! c'est au tour de la noce Merluchet! crie un garçon de bureau en se promenant dans la salle.

— A nous, c'est à nous, dit mademoiselle Laurette. Eh bien, où est donc Dufilet?

— Mon gendre... où est mon gendre? Est-ce qu'il va se faire chercher au moment de se marier? Ah! je l'aperçois qui est assis là-bas... Il n'entend donc pas qu'on nous appelle?

— Je vais le chercher, dit Félix en se faisant jour à travers tout le monde.

Dufilet, rouge comme une écrevisse, avait un de ses pieds croisé sur sa jambe, et tenait un soulier vernis dans ses mains.

— Eh bien, tu n'entends donc pas qu'on t'appelle? lui dit Félix. C'est à ton tour... va donc... ta femme s'impatiente...

— Oui, oui, j'ai bien entendu qu'on nous appelait, mais ce n'est pas ma faute... Voyez-vous, je souffrais tant des pieds, que j'avais ôté mes souliers pour être un moment à mon aise...

— Remets-les bien vite alors.

— C'est ce que je cherche à faire... mais j'ai bien de la peine... apparemment que mes pieds sont gonflés... Aie!... sapristi... ça ne veut pas entrer...

Le maître maçon arrive d'un air colère en disant :

— Eh bien, mon gendre, est-ce que vous vous moquez de nous... faire attendre ainsi ma fille, votre future, et M. le maire qui vous appelle pour vous marier... c'est me manquer de respect!

— Mon beau-père, ce n'est pas ma faute... ce sont mes souliers que je ne peux pas remettre...

— Et pourquoi les aviez-vous ôtés, monsieur? est-ce qu'on se déchausse au moment de se marier...

— Ah! en voilà un de mis enfin!...

En ce moment le garçon se met à crier :

— La noce Gigoteau, numéro trois... Où est la noce Gigoteau?... elle va passer avant la noce Merluchet, puisque celle-ci ne se présente pas...

— Voilà! voilà! les mariés Gigoteau... nous vlà!...

La noce numéro trois court se placer devant M. le maire, et M. Merluchet s'écrie :

— Voyez-vous ce qui arrive, mon gendre, la noce qui était en troisième passe avant vous... et c'est vous qui en êtes cause!...

— Mais non, beau-père, c'est la faute de mes souliers... Enfin, nous passerons après, voilà tout!

Le papa Merluchet va retrouver sa fille qui trépigne avec impatience, bien que Félix fasse son possible pour la calmer, en lui disant :

— Il faut excuser Dufilet, il avait ôté ses souliers et ne pouvait plus les remettre.

— Mais si, c'est sa faute, pourquoi avait-il ôté ses souliers?

— Parce qu'ils lui font très-mal; vous avez bien vu qu'il boitait avec.

— Pourquoi achète-t-il des souliers trop étroits... Il ne fait que des bêtises, mon futur! S'il continue comme cela, ça ira mal!

— Mon gendre ne mérite pas le trésor que je lui adjoins! dit le maître maçon. On n'a jamais vu un homme se permettre de telles incongruités... manquer

à M. le maire... se déchausser en pleine mairie... ça ne s'est jamais vu!

— Il est certain, dit Dardard, que le moment était mal choisi!... plus tard, je ne dis pas, eh! eh! eh!...

Pendant que l'on tâche de calmer la mariée et son père, Dufilet, au lieu de chercher à mettre son autre soulier, ôte celui qu'il n'a remis qu'avec infiniment de peine, en se disant :

— Puisque c'est une autre noce qui passe, je n'ai pas besoin de m'estropier longtemps d'avance... Ah! gredin de cordonnier qui m'assure que ça se fera!... Et des souliers qui m'ont coûté dix-huit francs! il faudra pourtant que je les use!... Si j'ôtais mes bas, je les mettrais sans doute plus facilement... Mais je ne peux pas me marier sans bas... ça indisposerait mon épouse!

Enfin la noce Merluchet s'est un peu calmée. La mariée dit à Félix :

— Il n'ose donc pas revenir près de moi cet imbécile-là?

— De qui parlez-vous, belle Laurette?

— Pardi, de mon futur qui reste assis là-bas au lieu de venir près de nous. Allez donc lui dire que je lui pardonne et mon père aussi... mais que je veux qu'il vienne tout de suite nous trouver... vous serez bien gentil, et je vous laisserai m'ôter ma jarretière.

— Avec une telle perspective que ne ferait-on pas... Je vais chercher Dufilet...

— D'autant plus que notre tour va arriver, M. le maire mène ça bon train!

Félix va rejoindre le marié qui souriait avec bonheur, parce qu'il n'avait pas de souliers à ses pieds.

— Eh bien, mon ami, que fais-tu là tout seul au lieu de venir près de ta future?

Le garçon boucher sourit à son frère de lait, et répond :

— Je me prélasse, je suis si heureux quand je ne les ai pas!

— Quoi! tu as encore ôté tes souliers...

— Je ne les avais pas remis tous les deux... et ils me font si mal!...

— Mais on va t'appeler pour te marier; est-ce que tu veux faire comme tout à l'heure?

— Oh! j'ai du temps de reste!...

Ici, la voix du garçon de bureau se fait entendre de nouveau, et crie :

— La noce Merluchet doit être arrivée à présent... C'est à son tour... Avancez devant M. le maire. . la noce Merluchet!...

— Ah! bigre! déjà notre tour revenu! dit Dufilet en se baissant pour ramasser ses souliers. Je ne croyais pas qu'il reviendrait si vite...

— Dépêche-toi, malheureux, ta belle fiancée s'impatiente...

— Que je me dépêche, c'est facile à dire... si j'avais un tire-pied encore... mais je n'ai pas de tire-pied!...

Le garçon crie plus fort :

— Allons donc! la noce Merluchet... M. le maire attend!...

Le pauvre Dufilet sue sang et eau et ne peut pas parvenir à rentrer dans ses beaux souliers vernis. Bientôt son beau-père s'avance vers lui, l'air furibond, l'œil menaçant, en jurant comme plusieurs charretiers :

— Eh bien! sacré mille bœufs! c'est donc un parti pris, monsieur Dufilet; vous avez donc résolu de laisser ma fille le bec dans l'eau au moment de se conjoindre à vous?...

— Mais non, car, beau-père, vous voyez bien que je fais ce que je peux pour me chausser... mes pieds sont gonflés que c'est une horreur...

— Mon gendre, vous me manquez de respect avec vos souliers... vous vous moquez de ma fille... pour un rien je vous enverrais à l'ours!...

— Ça va venir... en voilà un qui entre...

Mais on entend le garçon de bureau qui appelle cette fois la noce numéro quatre, parce que le numéro deux manque encore à l'appel.

— Encore soufflé! dit le maître maçon en frappant

le parquet de sa canne. Ah! c'est trop fort, et si ma fille est de mon avis, elle vous renverra à vos moutons, mon gendre, et elle épousera Grandcerf aussitôt que son clou aura percé!

La mariée versait des larmes de colère, mais elle n'avait nullement envie d'épouser M. Grandcerf. Elle dit à Félix qui revient près d'elle et essaye d'excuser son frère de lait.

— Voyez-vous, monsieur, c'est indigne de la part de Dufilet. Tout le monde me regarde en riant, on se moque de moi, on se dit déjà : « Il ne l'épousera pas, il fait exprès d'avoir l'air de souffrir des pieds, mais c'est une farce, c'est un coup monté. »

— Je vous assure, belle Laurette, que le pauvre Dufilet est incapable d'avoir de ces idées-là.

— C'est possible, monsieur, mais je connais mon père, si, la première fois qu'on nous appellera, mon futur ne se présente pas tout de suite, il ira lui donner une paire de soufflets, et notre mariage ne se fera pas.

— Eh bien, soyez tranquille, fiez-vous à moi; je vous réponds que la prochaine fois votre futur ne se fera pas attendre. J'en fais mon affaire.

— Ah! monsieur, je vous en aurai tout plein de reconnaissance.

Félix quitte la mariée et va retrouver le futur qu'il trouve ayant mis un soulier, mais essayant en vain de chausser l'autre.

— Dufilet, sais-tu que tu te conduis bien sottement pour un jour de noces !

— Allons ! voilà mon frère de lait qui me gronde aussi à présent, comme si tout cela était ma faute.

— Oui, sans doute, c'est ta faute, tu es arrivé ici chaussé, il fallait garder tes souliers.

— Mais je ne pouvais plus marcher avec...

— Bah ! il faut savoir souffrir un peu pour avoir une jolie femme...

— Dire que je ne peux pas entrer l'autre... Vous n'avez pas un tire-pied ?

— Non ! je n'ai pas l'habitude d'en porter sur moi !...

— Ah ! mon Dieu, je m'abîme les doigts... Je ne peux pas en venir à bout !

La voix du garçon de bureau se fait entendre de nouveau :

— Si la noce Merluchet est arrivée, qu'elle se présente devant M. le maire !

— Ah ! mon Dieu ! et je ne l'ai pas encore mis ! balbutie Dufilet

Mais, sans lui laisser le temps de se reconnaître Félix le prend dans ses bras, le soulève et l'emporte devant le maire en criant :

— Voilà le marié...

C'est mademoiselle Merluchet que l'on attend maintenant.

Mais la grosse Laurette ne se fait pas attendre; en quelques secondes elle est à côté de son futur, qui baisse les yeux d'un air confus, et garde sa main gauche derrière son dos, parce que c'est celle-là qui tient son soulier. Heureusement M. le maire ne remarque pas tous ces détails, et les futurs sont unis, quoique le marié n'ait qu'un pied de chaussé. Quant à Félix, il essuie la sueur qui coule de son front, car il a fait presqu'un tour de force en emportant le marié.

La cérémonie terminée, on permet au marié de courir chez un cordonnier s'acheter d'autres souliers. Puis toute la noce part pour se rendre au restaurant du lac Saint-Fargeau, où le jeune Félix promet d'aller le soir faire danser la mariée et réclamer un morceau de sa jarretière... il l'avait bien gagné!

IV

LA FAMILLE MONLAURENT

Maintenant faisons connaissance avec la famille Monlaurent, qui se compose de l'oncle, des trois cousins et de la cousine de Félix. Il y a aussi une vieille parente, qu'il ne faut pas oublier, car elle demeure chez M. Monlaurent, et s'occupe spécialement de l'éducation de la jeune Emma.

M. Monlaurent a soixante ans; il en paraît dix de plus, car il est maigre, jaune, cacochyme, bien qu'il suive presque constamment un régime et ne mange que ce qu'on lui assure être bon pour sa santé. Toutes ces précautions qu'il a continuellement prises pour se bien porter ne l'ont pas empêché d'être presque [illegible]

jours malingre, et son neveu Félix prétend même que c'est parce qu'il suit un régime que son oncle est sans cesse malade.

Ainsi M. Monlaurent déjeune avec des radis, parce qu'on lui a dit que cela faisait dormir; à son dîner il lui faut du cresson et de la petite chicorée sauvage, parce qu'on prétend que cela purifie le sang. Il veut toujours avoir un plat de carottes, cela empêche la jaunisse; dans la saison des asperges, il en mange tous les jours, on lui a dit que cela était très-sain. Mais son estomac, déjà délabré par les tisanes, s'accommode mal de tous ces mets, si bons pour la santé! et les infusions de mauve qu'il boit soir et matin ne lui donnent aucun appétit.

Très-sévère dans ses mœurs, très-rigide observateur des usages, de l'étiquette, des devoirs de famille, M. Monlaurent gronde presque sans cesse, et se montre bien rarement de bonne humeur. Cela tient peut-être à son état maladif et à son mauvais estomac; il est bien facile d'être gai quand on se porte bien; il est difficile de rire quand on ne digère pas, et nous serions souvent bien plus indulgent pour l'humeur de nos amis si nous connaissions le véritable état de leur santé.

M. Monlaurent, qui est d'une probité rigide, a gagné sa fortune dans les affaires, mais jamais il n'a manqué à ses engagements, ni fait tort d'un sou à ses commettants. En revanche, il exige des autres la même exac-

titude, avec lui une promesse est sacrée, une parole vaut une signature.

Un tel homme devait nécessairement n'avoir aucune confiance dans les étourdis qui s'amusent aujourd'hui sans songer au lendemain; pour lui, le désordre était la source de tous les vices; il ne le pardonnait pas même aux jeunes gens. L'indulgence n'était pas sa vertu : mais parce qu'on est rigide et sévère, cela ne prouve pas toujours que l'on soit vertueux.

M. Monlaurent est devenu veuf de bonne heure. Il a quatre enfants, trois fils et une fille. Félicien, l'aîné des garçons, a vingt-quatre ans. Il est chez un notaire. C'est un grand blond, pâle, assez bien de figure, mais dont les yeux bleu-faïence sont presque continuellement baissés, et qui ne vous regarde jamais en face. Il a le parler lent et mielleux; il rougit devant une femme, et gronde son cousin Félix lorsque celui-ci se permet de dire une plaisanterie un peu leste. Ce jeune homme n'a jamais eu de maîtresse, du moins on ne lui en connaît pas. Il est tous les jours couché à dix heures. C'est le Benjamin de son père.

Le second fils Adolphe, plus jeune d'un an, a une figure ronde et assez enjouée. Celui-là rirait volontiers, s'il l'osait, mais comme il a très-peur de son père, il s'observe continuellement, ne rit que du bout des lèvres, et affecte de mettre beaucoup d'eau dans son vin, parce qu'il a entendu son père tonner contre

les ivrognes. Celui-là est employé dans une maison de commerce.

Enfin le troisième fils, qui n'a que vingt ans, se nomme Victorin : c'est une nature maigre et frêle comme son père, mais il y a dans ses yeux quelque chose qui annonce des passions vives, une organisation nerveuse, qui parfois souffre de la contrainte qu'il s'impose. Celui-là est chez un banquier. Il parle quelquefois avec feu des gains considérables que des clients ont faits à la bourse. Il ne cache pas son désir de faire aussi une grande fortune. Mais alors son père lui dit d'un ton sévère :

— Travaillez beaucoup, ayez de l'ordre, ne donnez rien au hasard, et alors vous prospérerez. Les grandes fortunes qui se gagnent si vite à la bourse ne durent jamais plus de temps qu'elles n'en ont mis à s'acquérir. Il n'y a de solide que ce qui a coûté du travail et de la peine. Surtout ne jouez jamais! les fortunes les plus belles peuvent s'engloutir au jeu, et on ne plaint jamais celui qui est devenu misérable par ce vice.

A cela le jeune Victorin répondait :

— Je ne joue jamais, mon père, je ne sais même pas tenir une queue de billard.

— Tant mieux, mon fils, le billard est un jeu dangereux qui entraîne les jeunes gens à de folles dépenses; il a pris depuis quelque temps une extension

funeste, et quand je lis sur une maison : *Café aux cent billards!* je ne puis m'empêcher de songer à tout l'argent que des ouvriers viendront y perdre... à toutes les privations que cela coûtera à leurs familles.

Après les trois fils vient la jeune Emma, qui va avoir quinze ans. C'est une charmante enfant, jolie sans être belle, gracieuse sans prétentions, aimable sans le chercher, et bonne toujours. Elle aime tendrement son père, qui, touché de sa constante douceur, de l'égalité de son caractère, est près d'elle moins sévère que pour ses fils, et ne trouve pas mauvais qu'elle soit gaie. Il est bien rare que M. Monlaurent gronde sa fille; mais pourquoi la gronderait-il, puisqu'elle est toujours soumise et obéissante? Il y a cependant un sujet qui attire quelquefois des réprimandes à la jeune fille, c'est lorsqu'elle essaye de défendre son cousin Félix et de chercher à l'excuser près de son père.

Alors M. Monlaurent fait une grosse voix et dit à Emma :

— De quoi te mêles-tu? pourquoi prends-tu le parti d'un étourdi, d'un écervelé qui a tous les défauts et ne sera jamais qu'un mauvais sujet?

— Mais, mon père, Félix est le fils de votre sœur, et je vous ai entendu bien souvent dire que vous chérissiez votre sœur et que vous n'abandonneriez jamais son fils.

— Aussi je ne l'ai point abandonné. Je lui ai fait

donner de l'éducation, je l'ai placé dans une maison de commerce; j'ai fourni longtemps à toutes ses dépenses. Mais il ne veut rien faire que courir, s'amuser, jouer, fréquenter de vilain monde... Enfin il fait des dettes!... Je les ai payées une fois... mais c'est assez, qu'il ne compte plus sur moi.

— Mon cousin se corrigera!

— Oh! non... c'est fini! le pli est pris... Je te dis qu'il a tous les vices! il aime le jeu, le vin... les... Enfin tu ne peux pas comprendre cela, mon enfant, mais je te répète que M. Félix ne fera jamais qu'un vaurien.

La jeune Emma n'osait plus insister. Elle soupirait et se contentait de penser :

— Pauvre cousin, c'est bien dommage qu'il soit si mauvais sujet! car il est bien gentil!

Il nous reste à faire connaissance avec madame Sarget, la parente éloignée de M. Monlaurent. C'est une vieille dame veuve qui possède deux mille francs de rente, ce qui satisfait ses désirs, madame Sarget n'ayant jamais eu d'ambition. Son seul défaut est la coquetterie; malheureusement elle possède un nez qui a continuellement mis obstacle à son désir de plaire; ce nez est tellement long, tellement pointu, qu'on se demande comment il s'est trouvé un homme assez courageux pour épouser celle qui le possède. Assurément Sarget n'a jamais pu embrasser sa femme de

face, mais il y a beaucoup d'hommes qui se contentent d'aimer leurs femmes de profil.

Aucun rejeton n'était issu de cette union. Madame Sarget, devenue veuve, aurait volontiers donné un successeur au défunt, mais personne ne se présenta pour affronter ce nez menaçant. En vain cette dame soignait-elle sa toilette et prenait-elle un air aimable en causant avec un célibataire, il lui fallut vieillir avec son titre de veuve, si envié par quelques femmes, si détesté par les autres. Madame Sarget, à part son désir de plaire qu'elle conservait encore à cinquante-neuf ans, était du reste une femme sachant tenir une maison avec beaucoup de soin; elle était précieuse pour M. Monlaurent, qui lui avait proposé de venir s'établi chez lui et de servir de mentor à sa fille. Madame Sarget avait accepté, à condition qu'elle payerait sa pension, et peut-être avec l'espoir que M. Monlaurent, qui était veuf aussi, pourrait un jour lui offrir un titre plus doux; mais cet espoir fut bien vite détruit : M. Monlaurent, persuadé que le mariage était mauvais pour la santé, n'avait nulle envie de s'engager de nouveau.

La jeune Emma s'accordait fort bien avec madame Sarget, qui était toujours de bonne humeur quand on lui disait qu'elle était bien coiffée. Les fils de M. Monlaurent s'étaient aussi habitués assez vite au nez de la vieille parente, et n'y faisaient plus attention. Mais il

n'en avait pas été de même de Félix : celui-ci, d'un caractère extrêmement gai et chez lequel il fallait peu de chose pour provoquer de longs éclats de rire, n'avait pu garder son sérieux la première fois qu'il avait vu madame Sarget. Celle-ci, fort étonnée en voyant le jeune neveu se pâmer à force de rire, lui avait dit :

— Qu'est-ce qui vous prend donc, mon jeune ami, et qui peut vous donner cet accès de gaieté?

— Ce qui me fait rire!... ah! vous le savez bien!...

— Je vous assure que je ne le sais pas, que je ne m'en doute même pas...

— Bah! vous mettez un faux nez, et vous ne voulez pas que cela me fasse rire!...

— Un faux nez!... que signifie cela? Apprenez, jeune homme, que je n'ai jamais rien mis de faux.

— Ah! la bonne plaisanterie! Otez-le donc un peu, que je voie comment il est fait...

— Monsieur Félix, je vous prie de ne pas vous moquer de moi... Je n'aime pas cela, monsieur. Et un gamin de votre âge doit respecter une femme comme moi.

Félix n'avait en effet que dix-sept ans à cette époque. Obligé de reconnaître que le nez de madame Sarget était véritable, il ne pouvait guère s'empêcher de rire toutes les fois qu'il se trouvait devant cette dame, qui en conçut une secrète prévention contre lui.

Enfin, à l'époque du jour de l'an, par un temps très-froid, Félix se permit d'offrir à madame Sarget un immense étui, en lui disant :

— C'est pour votre nez... il y a dix degrés au-dessous de zéro... il gèlera si vous l'exposez tout nu au froid.

Ce cadeau n'avait pas été du goût de la vieille dame, et Félix avait été pour cela sévèrement grondé par son oncle, auquel il avait répondu :

— On met des habits sur son corps, des bas pour garantir ses jambes, des gants pour garantir ses mains... j'ai cru qu'on pouvait mettre aussi quelque chose sur son nez quand on en avait un si remarquable.

C'était pour fêter l'anniversaire de sa naissance que M. Monlaurent donnait un grand dîner, auquel il avait convié d'abord son médecin, celui-là n'était jamais oublié; seulement, comme M. Monlaurent, qui ne se sentait jamais bien portant, trouvait que celui qui le soignait ne savait pas lui donner ce qu'il fallait pour le guérir, il changeait fort souvent de docteur, espérant toujours qu'avec un nouveau il parviendrait à se bien porter.

Puis, avec le docteur, M. Monlaurent ne manquait jamais d'inviter un pharmacien, c'était un moyen d'avoir promptement et presque sous la main les médicaments que le docteur pourrait ordonner dans le

cas où quelqu'un se trouverait indisposé. Quelquefois un chirurgien était aussi convié, mais on s'en privait souvent. Enfin la réunion se complétait par quelques vieux amis de l'amphitryon, presque tous personnages graves, sérieux, et qui aimaient mieux manger que causer, d'autant plus qu'ils s'acquittaient infiniment mieux de la première chose que de la seconde.

M. Monlaurent n'invitait presque jamais de dames. Il trouvait qu'il fallait se gêner pour elles; que fort souvent elles se faisaient attendre, et qu'à table les manches bouffantes de leurs robes étaient fort gênantes pour leurs voisins. La jeune Emma et la veuve Sarget représentaient à elles deux la plus belle moitié du genre humain. L'une le méritait par sa gentillesse, l'autre pouvait réclamer la priorité pour son nez.

V

On dînait à cinq heures chez M. Monlaurent. Pour tout au monde il n'aurait pas voulu retarder l'heure de ses repas, persuadé que la santé dépendait beaucoup de cette exactitude dans la manière de vivre. Ses convives, qui le connaissaient et savaient qu'on ne les attendrait pas, étaient toujours arrivés à temps. Mais cette fois le médecin, qui ne soignait l'amphitryon que depuis peu de jours, avait été de deux minutes en retard, ce qui avait fait froncer les sourcils à M. Monlaurent, qui s'était dit :

— Je crois que je ne garderai pas ce docteur-là. Ce n'est pas encore ce qu'il me faut!

A l'entrée de son médecin, M. Monlaurent s'était écrié :

— Servez!...

— Mais mon cousin Félix n'est pas encore arrivé, dit timidement Emma à son père.

— Eh bien! qu'est-ce que cela me fait! est-ce que tu crois par hasard que pour ton cousin je vais risquer d'avoir mal à l'estomac en reculant l'heure habituelle de mon dîner? Nous sommes déjà en retard de deux minutes par la faute du docteur, et c'est trop. Quant à M. Félix, on sait bien qu'il ne peut pas être exact, il ne se réglera jamais.

— Mais il vous manque un convive? dit le docteur en se mettant à table. Je vois un couvert inoccupé.

— Oh! c'est celui de mon neveu, et vous pensez bien qu'un oncle ne doit pas attendre son neveu... Au reste, je n'attends personne, et si vous aviez tardé une minute encore, docteur Choubert, vous nous auriez trouvés à table aussi.

— Peste! quelle rigueur! Mais je suis arrivé à cinq heures deux minutes.

— Eh bien, c'est deux minutes trop tard.

— Comment, vous n'accordez pas le quart d'heure de grâce?

— Jamais! Est-ce qu'il n'est pas aussi facile d'être exact que de ne point l'être?

— Pas toujours, il peut survenir quelque affaire, quelque rencontre qui vous retiennent.

— Je n'admets pas cela. On ne fait plus d'affaires lorsqu'on sait que l'on va dîner ; et quant aux bavards que l'on rencontre, on leur tourne le dos sans leur répondre, cela met tout de suite fin à la conversation.

— Vous êtes bien rigide !...

— C'est mon habitude. Dans ma vie, je n'ai jamais fait attendre personne. Il me semble que l'on peut bien en faire autant pour moi.

— Mon cher monsieur Monlaurent, on ne refait pas ses connaissances, il faut les supporter avec leurs défauts, il y a des personnes auxquelles il est aussi impossible d'être exactes qu'à vous de manquer de parole.

— Ces personnes-là ne dîneront pas chez moi. Au reste, n'est-il pas vrai que l'exactitude dans l'heure des repas est indispensable pour se bien porter?

— Oh !... indispensable n'est pas prouvé !... Sans doute cela vaut mieux, mais une demi-heure plus tôt ou plus tard, cela ne fait rien du tout.

— Décidément voilà un médecin qui ne peut pas m'aller ! se dit l'amphitryon en fronçant le sourcil. D'abord il est trop jeune... Où diable ai-je eu la tête de prendre un docteur jeune, et qui rit toujours ! C'est cet imbécile de pharmacien qui me l'a recommandé... Je le changerai aussi, lui.

Le docteur était en effet un homme jeune encore, à figure réjouie, l'air aimable, gai, et n'ayant rien qui fît songer au mal et à la maladie. Mais M. Monlaurent était persuadé qu'un bon médecin devait avoir l'air grave, sévère même, et ne rire jamais; un peu plus, et il l'aurait voulu constamment en deuil.

— Si Félix n'est pas arrivé lorsqu'on aura pris le potage, vous ôterez son couvert! dit M. Monlaurent au domestique.

— Ah! mon père! dit la jeune Emma, Félix viendra toujours... ne faites pas ôter son couvert!

— Je me joins à mademoiselle, dit le docteur. D'ailleurs j'ai l'avantage de connaître MM. vos fils, et je serais bien aise de faire aussi connaissance avec votre neveu.

— Triste connaissance que vous feriez là! un coureur, un mauvais sujet!...

— Il y a des mauvais sujets fort aimables!

— Je ne crois pas.

— Tenez, mademoiselle, nous avons un moyen d'agir en faveur de votre cousin, reprend le docteur, c'est de manger notre potage très-doucement, et même d'en redemander... comme je fais en ce moment... ce qui m'arrange du reste, car il est excellent.

Emma sourit, M. Monlaurent fronce le sourcil, mais la porte s'ouvre et le retardataire entre vivement dans la salle à manger, et salue la société tout en disant:

— Excusez-moi, mon oncle, ce n'est pas ma faute... c'est que l'on est venu me chercher pour que je sois garçon d'honneur ou témoin à un mariage.

— Oh! l'on sait bien que ce ne sera jamais votre faute!... et que vous aurez toujours une histoire toute prête pour vous excuser... mais cela ne prend pas avec moi.

— Mon oncle, c'est mon frère de lait Dufilet qui se mariait.

— Et vous ne saviez pas cela d'avance?

— Non, parce que ma portière a jugé inutile de me donner la lettre de faire part. Elle me supprime les imprimés.

— Monsieur, dit le docteur, auquel la figure ouverte, la physionomie spirituelle de Félix plaisent déjà, vous êtes cause que je mange encore du potage, mais je ne m'en repens pas, et voilà mademoiselle votre cousine qui a aussi plaidé votre cause.

— Oh! je sais que ma cousine est bien bonne pour moi! répond Félix en faisant un gracieux salut à ce monsieur, qu'il voit pour la première fois, et en se pressant d'avaler son potage.

Après avoir fait disparaître sa seconde assiettée de potage, le docteur, qui cherchait des yeux le madère, et n'en apercevait pas, se décide à se servir du vin ordinaire, et en offre à sa jeune voisine en lui disant :

— Allons, mademoiselle, après le potage un doigt de vin pur, c'est très-bon.

— Du vin pur... oh! je n'en bois jamais, monsieur.

— Vous avez tort!... Monsieur Monlaurent, dites donc à mademoiselle votre fille d'accepter ce que je lui offre...

— Du vin pur!... par exemple... Mes enfants font comme moi, ils n'en boivent jamais...

— Comment? vous ne buvez jamais de vin pur...

— Je m'en garderais bien!

— Vous avez tort... très-grand tort... le vin pur fortifie, réchauffe l'estomac... C'est très-bon pour la santé... Je ne vous dis pas d'en faire un usage continuel pendant votre repas... quoiqu'il y ait des personnes qui ne s'en trouvent pas plus mal; mais enfin il faut en boire... et tenez, après le potage, rien n'est meilleur que le madère... essayez-en...

— Je n'en ai pas.

— Eh bien, ayez-en, et je suis certain que vous vous en trouverez bien. Monsieur Félix, êtes-vous à l'eau comme vos cousins?

— Oh! non, monsieur, moi j'accepte volontiers du vin pur.

— Et moi aussi, dit le pharmacien, qui n'avait pas encore pris part à la discussion. Oh! je suis de l'avis du cher docteur, vive le vin pur... D'ailleurs Hippo-

crate lui-même assure qu'il faut se donner une petite pointe pour se bien porter.

M. Monlaurent lève les yeux au ciel; il n'ose pas blâmer les goûts de ses convives. Mais il regarde son neveu avec colère; celui-ci n'y fait pas attention et tend son verre au docteur. L'amphitryon fait une nouvelle grimace en se disant : « Mais il n'est pas possible que ce soit là un médecin! »

Pendant le premier service, le docteur Choubert fait presque seul les frais de la conversation. Heureusement il est en fonds et ne la laisse jamais languir. Les trois fils de M. Monlaurent osent à peine risquer de temps à autre quelques monosyllabes. Les vieux invités mangent sans parler. Félix seul se permet quelquefois de rire avec le docteur et de joindre une plaisanterie aux siennes. Quant à l'amphitryon, il mange des radis et du cresson, osant à peine risquer un petit morceau de bifteck, et encore parce que son médecin le lui ordonne.

— A propos, monsieur Félix, dit le docteur en versant à boire au jeune neveu, vous ne nous avez pas dit si votre mariée était jolie.

— Mais oui, monsieur, c'est une brune assez piquante... mais de ces beautés un peu communes.

— Est-ce que ce sont des gens de la campagne?

— Pas tout à fait, mais de la banlieue; ce sont des

habitants de Belleville... Le père de la mariée est maître maçon...

— Comment se fait-il que vous ne soyez point au repas de noces?

— Ah! on le désirait bien... mais j'avais promis à mon oncle... je ne pouvais pas lui manquer de parole...

— Il n'aurait plus manqué que cela! dit M. Monlaurent, pour aller avec vos maîtres maçons... vos Dufilet...

— Mon oncle, ce sont de très-honnêtes gens...

— Ils ne font que leur devoir en étant honnêtes!

— C'est vrai, mon cher client, dit le docteur, mais il y a tant de gens qui ne le font pas... On s'amuse quelquefois beaucoup à ces noces d'industriels... Où se fait celle-ci?

— Au parc Saint-Fargeau, un traiteur dans le haut de Belleville qui a un grand jardin avec une pièce d'eau...

— Est-ce qu'on peut se noyer? murmure Félicien.

— On a le droit de se noyer, mais je ne crois pas que ce soit dans cette intention que M. Merluchet y célèbre la noce de sa fille.

— Merluchet!... ah! le nom est déjà amusant! et on dansera le soir?

— Oh oui, il y a une salle de danse dans le jardin.

— Et vous ne retournerez pas danser un peu à cette noce?...

— Mais... je l'ai promis... et... si je le puis...

L'amphitryon, qui semble écouter cette conversation avec impatience, dit tout à coup :

— Laissez-nous un peu en repos, monsieur mon neveu, avec vos Merluchet et vos noces de guinguettes. Ce n'est pas pour causer de pareilles turpitudes que j'ai réuni aujourd'hui du monde chez moi. Messieurs, c'est mon jour de naissance, j'ai aujourd'hui soixante et un ans.

— Ah! je vous aurais cru bien plus âgé! murmure un des vieux convives qui n'avait encore rien dit.

— Eh bien, il est gentil ce monsieur! dit le docteur à l'oreille d'Emma. Il n'avait pas encore parlé, mais il commence bien!

— Oui, messieurs, reprend l'amphitryon, j'ai soixante et un ans, et je me flatte d'avoir honnêtement fait ma fortune et rempli mes devoirs de père de famille.

— Qui en doute? s'écrie le pharmacien en tendant son verre au docteur.

— Pardon, monsieur Sinuant, mais veuillez me laisser parler sans m'interrompre. Je ne crois donc pas que l'on ait le plus léger reproche à m'adresser. Mais cela ne suffit pas, j'ai voulu que mes enfants fussent dignes de leur père, qu'ils me fissent honneur

un jour, afin que l'on pût dire : *Talis pater, talis filius*, et je les ai élevés en conséquence. Aujourd'hui, je me plais à leur rendre justice, ils ont répondu à mes espérances.

Ici, les trois fils se lèvent et saluent profondément leur père qui continue :

— Félicien, mon aîné, est un modèle de sagesse, il ne s'est jamais dérangé du droit chemin. Son notaire est très-satisfait de lui ; un jour il le remplacera, je lui donnerai de quoi acheter une étude. En attendant, il est tous les jours couché à dix heures, je crois que c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de sa conduite... *ab uno disce omnes!*

Le pharmacien échange un regard avec le médecin, qui en échange un autre avec le neveu, qui se retourne pour ne point voir le nez de madame Sarget et éclater de rire.

M. Monlaurent poursuit son *speech :*

— Mon second fils Adolphe n'est pas tout à fait aussi rangé que son frère aîné, mais cependant je n'ai point de reproches à lui faire... il est surtout d'une sobriété remarquable!... Ce n'est pas à lui que vous feriez jamais accepter du vin pur. Son commerçant en est très-content, et lui donnera incessamment un intérêt dans son commerce, c'est une chose convenue.

Pendant cette partie du discours de son père, le jeune Adolphe est devenu rouge comme une cerise, et

a tenu constamment ses yeux baissés sur son assiette.

— Mon troisième fils Victorin n'a pas le caractère aussi calme que ses frères. Il y a dans sa tête un grain d'ambition, il veut absolument faire fortune! Ce désir n'est point blâmable quand, pour le satisfaire, on n'emploie que des moyens honorables, tels que le travail, la persévérance, la patience, et que l'on montre une grande exactitude dans ses engagements. Du reste, Victorin ayant toujours été très-soumis à mes conseils, je ne doute pas qu'il ne réussisse un jour. En attendant, son banquier est étonné de la promptitude avec laquelle il calcule. Ma fille Emma n'a encore que quinze ans. J'attendrai qu'elle ait vingt ans pour la marier, c'est à cet âge que la santé d'une femme est bien établie.

— Mademoiselle a déjà l'air de très-bien se porter! murmure le docteur.

— J'ose donc me flatter, messieurs, d'avoir bien élevé mes enfants. Je les ai mis dans le droit chemin, ils n'en sortiront pas, j'en ai la ferme assurance. Je crois donc que je puis maintenant, sans encourir de reproches, abandonner le fardeau des affaires et ne plus m'occuper que du soin de ma santé, qui n'est pas bonne... il s'en faut.

— Nous vous rendrons la santé!... nous ferons de vous un bon vivant comme nous, s'écrie le docteur. Mais avant tout, mon cher monsieur, il faut suivre nos

ordonnances, boire du vin, manger du rôti, et laisser là vos radis, votre cresson et votre chicorée qui vous abîment l'estomac!

— Docteur, je crains que vous ne connaissiez pas encore bien mon tempérament.

— Il n'y en a pas qui résisterait au régime que vous suivez! Mais assez parler de maladie! Je n'aime point à donner des consultations en dînant. Monsieur Monlaurent, permettez-moi une réflexion : vous nous avez fait l'éloge de messieurs vos fils... éloge qu'ils méritent, je n'en saurais douter... mais vous ne nous avez rien dit de M. votre neveu, ni de vos intentions à son égard... La physionomie de M. Félix prévient tellement en sa faveur, que je me suis senti tout de suite disposé à être de ses amis. Voyons donc, cher monsieur, ce que vous comptez faire de ce jeune homme-là, auquel je m'intéresse déjà?

— De mon neveu!... je n'en ferai rien du tout... Je voulais l'élever comme mes fils... mais il n'y a pas eu moyen!... il ne m'a jamais obéi, lui!...

— Écoutez donc, tous les jeunes gens n'ont pas le courage de se coucher à dix heures... il faut pour cela une constitution toute particulière...

— Mon neveu, puisque vous me forcez à vous le dire, a tous les défauts! Il aime le jeu, la table, le vin et... le reste!

— Ah! mon oncle! s'écrie Félix, je n'aime cela

que... comme tout le monde... comme tous les jeunes gens aiment les plaisirs...

— Tout le monde!... les jeunes gens!... mais voyez vos cousins, monsieur, est-ce qu'ils ont aucun de ces défauts-là?...

— Si mes cousins sont des phénomènes... certainement je ne me flatte pas de leur ressembler...

— Oh! non, vous ne leur ressemblerez jamais! je le sais bien.

— Allons, mon cher client, vous êtes sévère pour votre neveu. Un peu d'indulgence... je me connais assez en physionomie, et je lis dans celle de M. Félix qu'il sera un jour digne de son oncle.

— Merci, monsieur, merci de la bonne opinion que vous avez de moi! dit Félix en tendant sa main au docteur. Quoi qu'en dise mon oncle, je m'efforcerai de la justifier.

Le dîner se termine assez froidement, car si M. Monlaurent laissait boire ses invités, en revanche il ne les excitait pas à redoubler, et, loin de donner l'exemple, continuait à se servir d'une carafe et à en offrir à ses fils, qui n'osaient pas refuser de son contenu.

On a quitté la table pour passer au salon. Là, comme M. Monlaurent déteste le jeu, il faut passer la soirée à causer, à moins que la jeune Emma ne consente à se mettre au piano.

Déjà le pharmacien s'est éclipsé; le docteur, qui

prévoit tout l'agrément que lui offrira cette soirée, s'approche de Félix et lui dit à l'oreille :

— Est-ce que vous ne retournerez pas à la noce Merluchet?

— Oh! si fait... je l'ai promis, et d'ailleurs je suis sûr que ce sera fort drôle.

— Voulez-vous m'emmener avec vous?

— Très-volontiers, docteur, avec grand plaisir même...

— Mais pensez-vous que cela ne contrariera pas les mariés ou leurs parents?

— Bien au contraire, plus j'amènerai de monde, et plus ils seront contents... D'ailleurs le marié est mon frère de lait!...

— Alors c'est convenu. Dans cinq minutes nous filerons... vous d'abord, pendant que j'occuperai votre oncle, que je lui parlerai de sa santé. Puis je vous rejoindrai en bas... nous prenons un milord, et en route pour Belleville.

— C'est cela... c'est cela... mais occupez bien mon oncle, car s'il me voyait me diriger du côté de la porte, il serait capable de m'appeler pour me faire rester.

Tout s'exécute bientôt comme le docteur Chambert l'a annoncé. Il prend M. Monlaurent dans un coin et l'y tient assez longtemps en lui prescrivant de ces potions, de ces remèdes innocents qui, s'ils ne font pas

de bien, ne peuvent point faire de mal. Puis il s'éloigne, et trouve en bas Félix, qui lui dit :

— Mon oncle n'a pas vu que j'étais parti, il ne m'a pas demandé ?

— Eh non ! soyez donc tranquille ! D'ailleurs il est neuf heures et demie. Toute cette société-là va sans doute songer à se coucher !... Nous autres, allons nous amuser, je ne sais pas si c'est très-sain, mais je suis certain que cela est plus agréable.

IV

LA NOCE MERLUCHET

Tout en faisant la route en cabriolet, Félix raconte au docteur ce qui s'est passé le matin à la mairie quand est venu le tour des fiancés Dufilet. M. Choubert rit beaucoup de cette anecdote, et dit à Félix :

— Pourquoi donc ne nous avez-vous pas régalé de ce récit au dîner, cela aurait égayé un peu le repas qui ne brillait pas par l'animation?

— Oh! je me serais bien gardé de conter cela devant mon oncle! Je le connais, il m'aurait grondé, il aurait trouvé très-mauvais que j'aie apporté le marié devant le maire avec un seul pied chaussé.

— Puisque sans cela son mariage était manqué! Tenez, mon cher monsieur Félix, je ne suis médecin de votre oncle que depuis fort peu de temps, mais entre nous je crois qu'il a suivi une fausse route, aussi bien avec ses fils qu'avec sa santé. J'ai bien examiné vos trois cousins, ils tremblent devant leur père, mais qu'est-ce que cela prouve? Que s'ils ont des défauts, des vices même, ils les cachent soigneusement et dissimulent adroitement leurs penchants. Qu'en arrivera-t-il? C'est qu'une fois leur maître... et cela ne tardera pas, car M. Monlaurent a en effet une fort mauvaise santé, qui ne résistera pas longtemps à la mauve, au cresson et à la petite chicorée; eh bien alors messieurs ses fils se dédommageront largement de la contrainte qu'ils s'imposent en ce moment. Alors, je ne crois pas que le grand Félicien continuera de se coucher à dix heures, que le gros Adolphe refusera de boire du vin pur et que le maigre Victorin déclarera qu'il a horreur des cartes et du billard. Tenez, je n'ai vu d'aimable chez M. Monlaurent que votre cousine Emma. Celle-là est douce, naïve, et, bien que timide, elle ne cache pas ce qu'elle pense; ce sera une charmante femme. Seule, elle a parlé en votre faveur à son père. Vos cousins n'ont pas dit un mot!

— Ils auraient craint de fâcher leur père.

— On ne doit jamais craindre de défendre les absents. Il y a ensuite une vieille parente... que je ne

connaissais pas encore... Mais je n'ai vu que son nez, il m'a caché tout le reste de sa figure.

— C'est madame Sarget, une bonne femme, mais qui ne peut pas me sentir!

— Si c'est une bonne femme, pourquoi ne peut-elle pas vous sentir?

— Parce qu'un jour j'ai eu le malheur de me moquer de son nez!

— Mon cher ami... vous êtes jeune, rappelez-vous ceci : avec les femmes, vous pouvez les gronder, les tromper, les trahir, les ruiner même... elles vous le pardonneront encore; mais si vous attaquez leur physique, elles ne vous le pardonneront jamais.

— Nous voici devant le restaurant du parc Saint-Fargeau.

— Et j'entends le son des violons... Allons, il ne faut plus songer qu'à nous amuser, et pour cela il y a un moyen immanquable!

— Quel est-il?

— C'est de nous mettre sur-le-champ au niveau des personnes que nous allons trouver. Par conséquent, si tous les gens de la noce sont gris, il faut nous griser aussi pour être à l'unisson.

— Vraiment, vous employez ce moyen-là?

— Toujours et pour tout; aussi, dernièrement j'étais invité à une soirée chez une dame du demi-monde... J'arrive... En entrant dans le salon où il y avait six ou

sept dames, je les trouve chacune assise sur les genoux d'un cavalier ; un seul monsieur était solitaire sur sa chaise, aussitôt je m'approche de lui et le salue en lui disant : « Voulez-vous permettre que je m'asseye sur vos genoux, afin que nous soyons au diapason de la société?... Ma proposition fit beaucoup rire tout le monde...

— Et alors?

— Et alors ces dames se levèrent. Cocher, vous allez entrer là et nous attendre.

— Oui, bourgeois.

— Et vous vous ferez donner à boire.

— Volontiers, bourgeois.

La salle de danse était dans le jardin, et couverte en cas de pluie. Il y avait un orchestre composé de trois violons, un piston et une grosse caisse; chacun jouait ou tapait comme quatre, et les cinq musiciens faisaient autant de bruit que s'ils avaient été vingt. Mais aussi on ne leur épargnait pas les verres de vin ; on ne les épargnait à personne; et lorsque Félix arrive avec son nouvel ami, tous les hommes étaient gris ou à peu près, et quelques dames étaient à la hauteur de ces messieurs.

— Fichtre! dit le docteur en approchant du bal, je sent la matelote ici!

— Vous êtes bien honnête, docteur ça sent le vin, c'est cette odeur-là qui domine...

— Nous aurons pas mal à faire pour nous mettre au niveau de tous ces gaillards-là!

Les dames étaient en train, un quadrille venait de commencer, et pour la première fois de la soirée le marié était parvenu à danser avec sa femme. Mais dès qu'il aperçoit Félix, Dufilet, au lieu d'aller en avant d eux, s'arrête en criant :

— Mon frère de lait!... ah! bravo! voilà mon frère de lait... Arrêtez, la musique... il va danser!... Arrêtez donc. Sont-ils bêtes, ils vont toujours!...

Dufilet quitte sa femme et court à Félix, qui lui dit :

— Achève donc ta contredanse, tu me parleras après...

— Non, non... je veux que tu danses à ma place avec la mariée... Tu es garçon d'honneur, ça te revient de droit... Arrêtez donc, la musique!...

— Mais je danserai plus tard... Je t'amène un de mes amis, un médecin qui aime à s'amuser...

— Oh! tant mieux.... Tu es bien gentil d'être venu... Tu n'amènes qu'un ami, ce n'est guère, il fallait en amener au moins quatre...

— Monsieur, dit le docteur, je tâcherai de me mettre en quatre pour vous être agréable.

— Ah! monsieur! vous entendez bien que je dis ça... pour dire quelque chose... Vous accepterez bien un verre de vin!

— Comment donc! mais j'en accepterai plusieurs même!

— Ah! bravo! Ah! vous êtes un luron!... Ah! vous allez joliment coïncider avec nous!

— Je coïnciderai de mon mieux...

— Ohé Dufilet!... c'est à vous de danser... venez donc à votre place...

— Du tout! c'est mon frère de lait qui me remplace... Arrêtez donc, la musique!...

Enfin le chef d'orchestre, qui aperçoit les gestes du marié, fait taire ses musiciens, ce qui produit un singulier effet dans le bal : les hommes restent une jambe en l'air, les femmes achèvent toute seule leur *balancez*, et M. Grandcerf, dont le clou a percé pendant le dîner, et qui fait vis-à-vis à la mariée, s'écrie :

— Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire?... Comment, quand j'allais faire le plus bel entrechat... car je me sens léger comme une plume depuis que j'ai percé... Voilà la musique qui s'arrête... Ohé, l'orchestre! à quoi pensez-vous donc là-bas?... Allons donc!... chaud! chaud!... et surtout jouez-nous la *Petite Laitière*... J'y tiens! oh! j'y tiens beaucoup.

— Mais, monsieur Grandcerf, on ne peut pas la jouer toutes les fois, dit la mariée, et tout à l'heure encore on l'a dansée.

— Ça m'est égal, tout à l'heure je ne dansais pas

devant vous, belle Laurette, je veux la *Petite Laitière*, parce qu'on embrasse son vis-à-vis.

— Est-il embêtant avec sa *Petite Laitière!* murmure la mariée.

Mais Dufilet amène Félix à sa femme, en lui disant :

— Voilà mon remplaçant... Mon frère de lait va danser avec toi... hein! T'en es pas fâchée, j'en suis sûr?

— Oh! non!... c'est bien aimable à monsieur d'être revenu...

— M'avez-vous gardé de votre jarretière?

— Mais oui... je ne me la suis pas laissé prendre exprès...

— Hein! dites donc... mon frère de lait, ma femme ne s'est rien laissé prendre pour vous le garder .. c'est gentil ça!... Ohé, la musique! vous allez recommencer tout le quadrille, comme si on n'avait rien fait!...

— Et défends-leur de jouer la *Petite Laitière*, dit la mariée à l'oreille de son époux, parce que je ne veux pas être embrassée par M. Grandcerf.

— Ah! est-elle malicieuse ma femme... entendez-vous, monsieur Félix? Sois tranquille, je vais le dire à l'orchestre... Ah! tu ne sais pas... Laurette, mon frère de lait nous a amené un médecin... c'est agréable... faut tâcher d'être malade, on nous soignera tout de suite.

— Merci, j'aime mieux me bien porter... Va donc avertir l'orchestre.

— Je m'y envole.

Félix remarque que la mariée, qui le matin disait *vous* à son mari, le tutoie maintenant comme si elle n'avait jamais fait que cela; d'où il conclut que depuis le repas il y a eu plus d'intimité entre les époux.

Pendant que la danse reprend, le docteur fait connaissance avec la famille de la mariée. Et cette connaissance se fait naturellement le verre à la main, il y a une certaine classe qui ne comprend pas une conversation à sec.

Le maître maçon était assis devant une table placée tout contre la danse, et sur laquelle une énorme quantité de bouteilles vides et pleines attestaient les exploits que l'on avait faits et ceux que l'on espérait y ajouter encore.

Le papa Merluchet, rouge ou plutôt violet comme une betterave, était entouré d'une demi-douzaine d'amis qui trinquaient avec lui, et avec lesquels il pérorait et se perdait dans des phrases qu'il ne comprenait pas ni ses auditeurs non plus, ce qui fait que tout le monde était dans l'admiration.

Dufilet présente le docteur à son beau-père en lui disant :

— Voilà un ami de mon frère de lait... qui est médecin... c'est-à-dire, non, voilà un médecin qui est

ami de mon frère de lait... un bon vivant!... et qui vient s'amuser et trinquer avec nous!... papa Merluchet.

Sur le seul mot de trinquer, le maître maçon se lève et présente un verre plein au docteur, en disant d'une voix pâteuse :

— Monsieur, si vous êtes ami de son ami, vous êtes le nôtre... et je vous en crois capable... parce que comme dit le proverbe : « Les amis de nos amis... » vous savez le reste.

— Oui, monsieur, dit le docteur en prenant le verre qu'on lui offre, et je saisis avec joie cette occasion de faire connaissance avec vous et avec l'honorable société!

Cette réponse et la manière dont elle est dite cause un tel plaisir à la société que, dans son ravissement et pour trinquer un des premiers avec le docteur, un des buveurs casse son verre contre le sien. Mais un garçon s'empresse de lui en donner un autre, et cet incident cause une hilarité générale.

— Messieurs, dit le docteur Choubert, je porte la santé de M. Merluchet ici présent, et de la charmante mariée, sa fille... et je fais rubis sur l'ongle!

En disant cela, le docteur vide son verre d'un trait; cette action enchante tous les buveurs, qui veulent imiter un ami rude jouteur, et dont les trois quarts avalent de travers pour tâcher de faire aussi rubis sur

l'ongle. Cette première rasade accomplie, le docteur fait de nouveau emplir son verre, et l'élève en disant :

— Je porte cette seconde rasade au marié, monsieur Dufilet, et à toute l'aimable société, pour laquelle je fais également rubis sur l'ongle !

Et le docteur avale encore d'un trait. L'enthousiasme augmente, la société éclate en bravo, le maître maçon veut commencer un discours, mais, avant qu'il soit parvenu à en trouver le premier mot, le docteur a de nouveau fait emplir son verre, et le lève en l'air en disant :

— Cette fois, je bois au bonheur des nouveaux époux, à leur prospérité et aux charmants rejetons qu'ils ne sauraient manquer de procréer... Toujours rubis sur l'ongle, messieurs !

Cette troisième rasade cause des transports de joie frénétiques. Les buveurs sont dans l'ivresse. Ils applaudissent, ils frappent sur la table, ne trouvant pas d'autres moyens pour exprimer leur admiration que de faire un tapage infernal. C'est au point que la danse en est émue et demande ce qui se passe, ce qui cause ces clameurs, et un jeune dadais vient dire aux danseurs :

— Oh ! c'est un crâne buveur ! c'est un monsieur qui les enfonce tous là-bas... il a fait trois rubriques sur son ongle ! il va les griser tous.

— Il n'aura pas beaucoup de peine, dit une maman, ils le sont déjà aux trois quarts.

Le docteur s'est arrêté après sa troisième rasade. M. Merluchet, qui est enfin parvenu à trouver le début de son discours, se lève et s'écrie :

— Messieurs... voici un convive qui nous prouve... qui nous prouve... que la grandeur de l'homme peut s'élever jusqu'à... jusqu'à la sphère la plus étendue... Je ne crois pas qu'on me démente en disant que je suis son ami, à la vie, à la mort... et même je dirai plus... je dirai plus... et mêmé... qu'est-ce que je disais?...

Le docteur, qui voit que le beau-père ne parviendra jamais à finir son discours, le tire d'embarras en se mettant à crier à tue-tête : « Vive monsieur Merluchet ! »

Tous les buveurs font chorus, et le maître maçon, enchanté du succès qu'il croit avoir obtenu par son éloquence, juge convenable de se jeter dans les bras du docteur et de le presser sur son cœur avec un attendrissement qui menace de tourner au larmoyant. Heureusement une dispute qui part de la danse arrête les pleurs prêts à couler des yeux de M. Merluchet.

M. Grandcerf, homme très-entêté, et qui d'ailleurs était vexé de voir la mariée danser avec un élégant jeune homme qu'il ne connaissait pas, tandis que lui, ami intime du père Merluchet, et qui, sans son clou,

aurait été garçon d'honneur, n'avait pas encore pu obtenir un seul quadrille, M. Grandcerf enfin espérait au moins se dédommager en embrassant la belle Laurette pendant la figure de la *Petite Laitière*. Mais déjà le *Pantalon*, l'*Été*, la *Poule* et la *Pastourelle* venaient d'être dansés et point de *Petite Laitière*, enfin lorsque ce monsieur compte sur cette figure pour la fin, c'est la ritournelle d'un galop que l'orchestre exécute.

Aussitôt M. Grandcerf, furieux, s'écrie :

— Ce n'est pas cela, musiciens, nous ne voulons pas de galop! c'est la *Petite Laitière* que nous voulons. Jouez nous la *Petite Laitière!*

Mais la mariée se met à crier de son côté :

— Si, si, le galop, c'est le galop que je veux, moi!

Naturellement Félix, devant soutenir sa danseuse, crie aussi :

— Oui, oui, le galop! le galop! pas de *Laitière*, c'est trop *rococo*.

Et tous les jeunes gens qui dansent, voulant plaire à la mariée, s'empressent de crier :

— Oui, le galop! pas de *Laitière*, pas de *rococo!* à bas le *rococo!*

M. Grandcerf devient verdâtre, il s'imagine que c'est lui qu'on appelle *rococo*, et au moment où Félix commence à galoper avec la belle Laurette, il se jette sur eux pour les arrêter. Mais Félix et sa danseuse sont solides, ils vont toujours leur train. M. Grandcerf, ne

sachant comment les empêcher de continuer, saisit une basque de l'habit du jeune homme et se pend après. Félix galope toujours, tout en criant à ce monsieur :

— Voulez-vous me lâcher... voulez-vous lâcher mon habit... avez-vous bientôt fini?...

Mais Grandcerf, qui est obligé de galoper aussi pour tenir le pan de l'habit, et qui est tout essoufflé, répond, tout en sautant :

— Monsieur, vous me rendrez raison... vous vous êtes permis de m'appeler Rococo!... ça ne me va pas!... Je ne sais pas d'où vous sortez... mais ça ne se passera pas comme ça!...

— Lâchez toujours mon habit, nous nous expliquerons après.

— Non, je ne le lâcherai pas! Ah! je suis un Rococo!... eh bien, vous en êtes un autre!

— Je ne crois pas... Si vous déchirez mon habit, vous me le payerez...

— Compte là-dessus, intrus!...

— Ah çà, mais il a donc le diable au corps, ce vieux-là!

— C'est M. Grandcerf, dit la mariée; il est vexé parce qu'il devait être mon garçon d'honneur...

— Ah! c'est le monsieur au clou?

— Justement.

— Et il danse ce soir?

— Il paraît qu'il a percé au dessert.

— Comme c'est heureux pour le bal.

Et Félix se retourne en disant :

— Monsieur Grandcerf, vous allez vous faire du mal à galoper comme ça après ce qui vous est arrivé aujourd'hui! Il vous viendra un autre clou!

— Oh! je ne boite plus, monsieur, je suis guéri: c'est ce que je vous ferai voir!

— Oh non, par exemple, je ne veux pas voir ça! merci... mais lâchez donc mon pan!

Loin de lâcher, le vieux garçon d'honneur essaye de prendre un autre pan de l'habit; mais dans ce mouvement il ne voit pas deux jeunes gens qui se sont mis à galoper ensemble dans le but de renverser ce monsieur qui s'acharne après le danseur de la mariée, et en effet les deux galopeurs se jettent avec tant de force sur Grandcerf, que celui-ci, étourdi du coup, lâche ce qu'il tenait et tombe au milieu de la danse, recevant de tous côtés des coups de pied des couples qui passent contre lui en galopant.

Alors le malheureux Grandcerf fait retentir le bal de ses cris :

— Au secours! à moi... à la garde! on me foule aux pieds... on me trépigne... on marche sur moi comme sur du chiendent.

Ce sont ces cris qui sont parvenus aux oreilles des

buveurs au moment où M. Merluchet pressait avec attendrissement M. Choubert dans ses bras. Le docteur se hâte de se débarrasser des bras du maître maçon, tout le monde accourt au bal, les galopeurs sont bien obligés de s'arrêter. On trouve M. Grandcerf à quatre pattes et jurant comme un possédé. On le relève; il est fort sali, mais il n'a pas d'autres blessures qu'une contusion à l'oreille. Cependant il prétend qu'il est blessé partout.

Le docteur le tâte, le palpe, l'examine et lui dit :

— Vous n'avez rien, quelques contusions peut-être, une égratignure à l'oreille, mais pas autre chose.

— Si monsieur! je vous dis que je suis blessé ailleurs... je suis tout fracturé.

— Alors, monsieur, déshabillez-vous, nous allons vous visiter à nu.

A cette proposition du docteur, toutes les femmes se sauvent, parce qu'elles ne veulent pas voir M. Grandcerf dans le costume d'Adam et Ève. Et Dufilet dit à ce monsieur :

— Comme c'est heureux que vous soyez blessé pendant que nous avons un médecin; comme ça se trouve bien... avez-vous eu du nez!

Cependant M. Grandcerf ne veut point se déshabiller; il consent à se laisser seulement bassiner l'oreille.

— Mais enfin pourquoi êtes-vous allez vous fourrer

parmi les galopeurs? demande M. Merluchet. Ce n'était pas votre place, mon vieux, il valait bien mieux venir trinquer avec nous. Et ce cher docteur... voilà un homme, celui-là!... et qui fait des... des choses sur l'ongle... c'est magnifique.

— C'est monsieur qui est cause de tout cela! s'écrie Grandcerf en désignant Félix. Il m'a insulté... il m'a appelé Rococo...

— Mon frère de lait! c'est pas possible! c'est pas vrai!

La belle Laurette, qui ne s'est pas sauvée comme les autres lorsqu'on a parlé de déshabiller M. Grandcerf, probablement parce qu'en sa qualité de nouvelle mariée elle pense devoir s'habituer à voir bien des choses, prend la parole et raconte comment tout s'est passé.

Lorsqu'on apprend l'entêtement de M. Grandcerf à vouloir danser la *Petite Laitière*, malgré le désir formel de la mariée, lorsqu'on sait qu'il s'est pendu après le pan de l'habit de Félix pour l'empêcher de galoper, et que celui-ci montre son habit qui est pas mal décousu, un hourra s'élève contre M. Grandcerf, tous les jeunes gens lui rient au nez, tous les hommes mûrs le blâment, toutes les femmes se moquent de lui; alors, oubliant qu'il s'est dit blessé, et se levant comme un ressort, il enfonce son chapeau sur sa tête et repousse tout le monde en disant :

— Ah! c'est ainsi que l'on se conduit avec moi!...

que l'on traite un ancien ami... Adieu, j'en ai assez de votre noce... vous êtes tous des manants...

Et M. Grandcerf s'éloigne, accompagné par les clameurs de la société. Et la mariée saute de joie en s'écriant :

— Ah ! quel bonheur ! nous en voilà débarrassés... il cherche toujours des disputes ce vieux-là !... Je n'aurai pas l'ennui d'être obligée de danser avec lui.

VII

UNE MALICE DE M. DARDARD

Le départ de M. Grandcerf est presque aussitôt suivi de l'arrivée de M. Dardard, le factotum général du pays. Celui-ci, toujours gai, toujours frétillant, toujours bavard, arrive en s'essuyant le front, et va donner des poignées de main à tout le monde en disant :

— Me voilà... J'espère que votre bal n'est pas fini... J'ai été à trois noces... Je viens de celle Gigoteau... c'était bien... c'était gai... on a bu de l'eau-de-vie brûlée, c'est très-bon dans la nuit, ça redonne du nerf aux danseurs... Mais qu'est-il donc arrivé à M. Grandcerf, je viens de le rencontrer qui s'en allait

en jurant comme un charretier! Je lui ai demandé ce qu'il avait, et pourquoi il quittait déjà votre noce; il m'a répondu un seul mot... très-énergique... mais que je ne vous répéterai pas... bien qu'il soit devenu célèbre! puis il s'est éloigné comme un furieux... Je n'ai pas jugé à propos de le retenir.

— Et vous avez bien fait! nous en avons assez de ce monsieur, qui se dispute partout, dit Dufilet. Et la noce de Gigoteau est déjà finie?

— Oh! non, pas encore... ils veulent danser fort tard... mais je viens de leur jouer un tour... d'accord avec le marié... Ah! ah! comme on va être attrapé là-bas...

— Ah! voyons ce tour... Contez-nous ça, monsieur Dardard...

— Oui, contez-nous votre tour...

— Je le veux bien... Voilà ce que c'est : Figurez-vous que Gigoteau, le marié, me prend tout à l'heure à part et me dit : « Monsieur Dardard, ça m'ennuie qu'on veuille nous faire danser si tard... Mon amour en pâtit, parce que enfin, vous comprenez... mais, dès que je cause avec ma femme, on vient nous entourer de peur que je ne l'emmène. Tout ça ennuie ma femme aussi, parce que... vous comprenez toujours, elle participe à mes sentiments. Alors, voilà ce que j'ai imaginé : vous prendrez ma femme sous votre bras, vous vous promènerez avec elle dans le bal, on ne se mé-

fiera pas de vous... on ne vous suivra pas, et puis, en ayant l'air de la mener boire, crac, vous enfilez l'escalier et vous partez avec elle, et vous la conduisez chez moi, elle ne connaît pas mon logement que je viens de louer exprès pour nous deux... Mais vous savez où c'est... rue des Rigoles, 18... au second; j'ai laissé exprès la clef sur ma porte, vous mettrez seulement ma femme dans la maison, elle montera bien toute seule... Ça vous va-t-il, voulez-vous me rendre ce service-là? » Avec grand plaisir! dis-je à Gigoteau, qui reprit : « Moi, je resterai encore un bout de temps pour ne pas avoir l'air d'être le complice de la chose... Ah! en même temps, puisque vous conduisez ma femme chez moi, faites-moi donc le plaisir de ramener chez lui le petit Fourniquet... Voilà deux heures qu'il a mal au ventre et demande à s'en aller... Mais ce petit n'a que six ans, on ne peut pas le renvoyer la nuit tout seul, et je n'ai pas voulu inviter à ma noce son frère qui est pompier, parce que c'est un mauvais sujet qui est trop farceur et qui se moque de tous les maris... Vous comprenez; à présent que j'entre dans la corporation, je ne dois plus souffrir qu'on les attaque. — Fort bien, dis-je, mais où loge le petit Fourniquet?

« — Chez son frère... dans la même rue des Rigolles, deux maisons avant la mienne, ça ne vous dérangera pas du tout! »

J'acceptai avec grand plaisir cette proposition. Gigoteau courut prévenir sa femme, puis j'allai lui offrir mon bras comme pour faire un tour dans la danse, elle accepta en souriant... Nous nous promenâmes un peu... moi, je riais sous cape du tour que nous allions jouer... j'aime beaucoup faire des farces. Enfin, saisissant un moment favorable, nous sortons de la salle, nous descendons l'escalier, nous trouvons en bas le petit Fourniquet qui nous attendait, en se tenant le ventre, et nous avons filé lestement pour la rue des Rigoles. Là, j'ai fait ce que l'on m'avait prescrit; j'ai dit à la mariée : « C'est dans cette maison que demeure votre mari; montez au second, la clef est sur la porte, couchez-vous, il ne tardera pas à venir vous retrouver. » Puis j'ai mis le petit Fourniquet à sa porte en lui disant : « Tu sais où tu loges, va te coucher, » et je suis parti, et me voilà... Ah ! ah ! ah !... les autres vont chercher la mariée, ils croiront que je l'ai enlevée pour mon compte.... ah ! ah ! ah !... j'espère que j'ai bien travaillé... aussi je demande à me rafraîchir.

Tout le monde applaudit M. Dardard, mais la belle Laurette s'écrie :

— Eh bien, moi, je ne ferai pas comme la mariée Gigoteau, je ne veux pas qu'on m'enlève, et je veux danser très-tard, et si ça déplaît à Dufilet, tant pis pour lui !

— Par exemple !... mais ça ne me déplaît pas, au

contraire! dit Dufilet. Je coïncide aux sentiments de mon épouse.

On applaudit derechef, puis on ne songe plus qu'à danser, car ces divers incidents ont interrompu le bal, et les dames veulent se dédommager.

Le docteur, parmi cette foule plébéienne qui l'entoure, a remarqué une grosse blonde toute ronde, toute boulotte, mais très-blanche de peau, et qui a un petit pied et une fort jolie jambe pourvue de mollets qu'elle ne cherche pas à cacher, bien au contraire, car en dansant elle retrousse sa robe comme si elle voulait sauter un ruisseau. Les médecins sont généralement amateurs de jolies jambes, et ils ont raison, c'est moins trompeur que beaucoup d'autres charmes; il va donc inviter la grosse boulotte pour la danse, et celle-ci l'accepte pour son cavalier, en lui disant :

— J'étais invitée par le petit Blaise, mais tant pis, j'aime bien mieux danser avec vous, parce qu'il sue des pieds... et vous comprenez, plus il danse et plus il sent mauvais.

— Je puis vous assurer, madame, qu'avec moi vous n'aurez pas à éprouver ce désagrément!

— Oh! je le crois, d'ailleurs ça se voit tout de suite... au contraire, vous sentez bon, vous; vous êtes donc parfumé?

— Mais non, seulement quelques gouttes d'eau de Portugal sur mon mouchoir.

— C'est égal, c'est bien plus agréable que les pieds du petit Blaise... Ah! le voilà. J'en suis fâchée, Blaise... mais monsieur m'avait *reteinte*.

Le jeune Blaise est de bonne composition, il s'éloigne sans se fâcher.

On recommence un quadrille; tout en dansant, le docteur cause beaucoup avec sa danseuse, qui ne demande pas mieux. Après la première figure, il sait déjà qu'elle se nomme madame Tricoud, que son mari est marchand de bestiaux, qu'il voyage presque continuellement pour son commerce, et que cela l'ennuie souvent, parce que cela met du vide dans son existence.

— Et M. Tricoud est-il à cette noce? demande le docteur.

— Mon Dieu non, il est encore allé en Normandie pour des bêtes à cornes; à l'entendre, on croirait qu'il n'y en a que là! Il me semble pourtant que ce n'est pas une chose si rare!

— Ce que vous dites là est plein d'esprit!

— Ah! ah!... farceur,.. vous voulez m'enjoler...

— J'avoue que je ne demanderais pas mieux... vous avez la plus jolie jambe du bal.

— Vous trouvez... A coup sûr, j'ai le pied plus petit que la mariée. Je m'en flatte... vous avez donc regardé ma jambe?

— Je n'ai fait que ça depuis que je suis ici..

— Ah! est-il intrigant!... Toutes ces dames prétendent que je me retrousse trop haut en dansant!

— C'est par jalousie qu'elles disent cela, parce qu'elles n'ont pas autant de mollet que vous!...

— Ah! il a vu mon mollet... dame, après tout, il faut bien se faire honneur de ce qu'on a de gentil.

Le docteur pense qu'avec cette maxime on pourrait se faire traduire en correctionnelle, mais il n'a garde de dire cela à madame Tricoud, avec laquelle il danse comme jamais de sa vie cela ne lui était arrivé. L'animation est devenue générale; il règne à la danse un entrain extraordinaire; pour l'augmenter encore, l'orchestre, auquel le marié a donné le mot, ne met pas de fin à son quadrille qui dure déjà depuis une demi-heure. Quelques danseurs, qui n'en peuvent plus, ont abandonné la place, mais ils sont bien vite remplacés par d'autres. Madame Tricoud ne lâche point pied, elle ne cesse de dire à son danseur qu'elle serait de force à danser toute la nuit sans s'arrêter, et le docteur, qui n'en peut plus, commence à trouver qu'il y a trop de nerf dans les gros mollets. Tout à coup il envisage le nouveau couple qui est venu remplacer leur vis-à-vis; il se demande où il a vu la figure du cavalier, qui se donne des grâces en dansant, et ne peut se le rappeler; mais celui-ci en passant près de lui, sourit en lui disant :

— C'est moi, monsieur... votre cocher... On est

venu m'inviter à m'amuser, ma foi, j'ai accepté... C'est une noce très-bien composée !

— Ah ! c'est vous... mon cocher... Je me disais aussi, mais je connais cette figure-là... Très-bien, mon garçon, dansez !... donnez-vous-en... C'est seulement dommage que votre cheval ne puisse pas danser ; je suis persuadé qu'on l'aurait invité aussi !

— Oh ! mais je suis tranquille ! on a soin de lui, on le régale !

— Allons, se dit le docteur, décidément la noce Merluchet valait la peine d'être vue. Mais, sapristi, ce quadrille dure trop longtemps... Je suis sur les dents... ma danseuse va toujours avec autant de vigueur... Je crois que cette femme-là peut me rendre des points. Elle ne parle pas sa langue très-purement, mais quelle gaillarde ! Son mari était né pour aller avec les bêtes à cornes.

Un bruit soudain interrompt cet éternel quadrille. Cette fois les cris partent du côté où sont réunis les buveurs. Le docteur profite de cette occasion ; il dit à madame Tricoud :

— On se querelle là-bas, allons voir ce que c'est.

La dame aux belles jambes préférerait continuer de danser, mais le docteur l'emmène, l'entraîne avec lui sans lui laisser le temps de répondre.

Un grand jeune homme paraissait furieux contre

M. Dardard, qui buvait à la table où se tenait toujours le papa Merluchet.

— Tiens! c'est Gigoteau! s'écrient tous les danseurs en s'approchant.

— Qu'est-ce qu'il vient donc faire ici; Gigoteau, au lieu d'être à sa noce!...

Celui dont on parle donne bientôt l'explication de sa visite, en criant comme un possédé :

— Voyons!... c'est pas tout ça... nom d'un chien!... c'est ma femme qu'il me faut... Je veux ma femme... je vous l'ai confiée, monsieur Dardard, dans le but du complot que nous avions imaginé... Qu'en avez-vous fait?

— J'ai fait ce que vous m'avez dit... ce dont nous étions convenu... Je ne comprends rien à votre colère... Est-ce que vous croyez que j'ai gardé votre femme pour moi... On voit bien que vous ne me connaissez pas... c'est une chose dont je suis incapable!

— Mais enfin où avez-vous fourré ma femme?... Nous convenons que vous la conduirez à mon logement au second, rue des Rigoles.. Tout à l'heure je m'y rends... La clef était toujours sur la porte, pas de lumière dans la chambre... Je me dis : ceci est la pudeur de l'histoire... elle est couchée... et justement j'entendais respirer dans le lit : je me déshabille, sans lumière, toujours pour ménager l'histoire de la pudeur... Je me couche... qu'est-ce que je trouve dans mon lit?

un petit garçon, le petit Fourniquet... qui même y avait fait de vilaines choses. Je lui dis : « Qu'est-ce que tu fais dans mon lit, moutard? » Il me répond : « Tiens! je croyais que j'étais chez mon frère... C'est M. Dardard qui m'a mis à la porte de l'allée en bas, et m'a dit de monter, que la clef était sur la porte, je le savais bien, mon frère le pompier la laisse toujours. » Mais, ma femme, lui dis-je, elle a dû venir ici, pourquoi n'y est-elle plus? Là-dessus, le petit Fourniquet se rendormit en me disant qu'il n'avait pas vu ma femme. Voyons, monsieur Dardard, qu'avez-vous fait de mon épouse?... Je veux entrer en possession de ma femme... M. le maire me l'a permis... Je vous ordonne de me la livrer.

Le factotum du pays se grattait le front et semblait très-intrigué; tout à coup il se tappe sur la cuisse et s'écrie :

— Ah! j'y suis... Oui, cela ne peut être que ça!... Rassurez-vous, Gigoteau, je devine où est votre femme... elle n'est pas perdue... nous aurons fait erreur, je l'aurai conduite chez le frère du petit Fourniquet... voilà tout...

— Chez le pompier!... vous avez mené mon épouse coucher chez le pompier... Ah! mille coloquintes!... et vous me dites de me rassurer... Ah! nom d'un nom... vous m'avez endommagé ma femme, monsieur! c'est une horreur!

— Mais non, mais non... Tranquillisez-vous! le pompier se sera bien aperçu que ce n'était pas son petit frère qui se couchait à côté de lui... Il aura dit à votre épouse : ne bougez pas! il y a erreur! et il se sera empressé de se lever...

— Le plus souvent qu'il aura dit à ma femme ne bougez pas!... Avec ça que ce pompier est un très-mauvais sujet... Ah! ma pauvre Toinon... si je te retrouve intacte, j'aurai de la chance... Venez, monsieur Dardard, venez vite avec moi... et si Toinon est endommagée... je vous en réserve une bonne...

— Comment! vous m'en réservez!... est-ce que je l'ai fait exprès... est-ce que tous les jours on ne peut pas se tromper...

— Non, monsieur, quand il s'agit d'une nouvelle mariée, on fait attention!... Allons, en marche, et vivement!

Ce n'est qu'en rechignant que M. Dardard va avec le grand Gigoteau; mais celui-ci le prend sous le bras et le force à l'accompagner; quelques jeunes gens de la noce s'en vont avec eux pour connaître le dénoûment de cette aventure. Mais tous ceux qui restent s'écrient :

— Pauvre Gigôteau!... il est bien sûr de son affaire!... avec ça que Fourniquet le pompier est un séducteur fini!

— Et qu'il en voulait à Gigoteau qui ne l'avait pas invité à sa noce.

— Sapristi! dit Dufilet, si un événement pareil m'arrivait... je ne sais pas ce que je ferais!...

— Et vous auriez raison, mon gendre, balbutie le maître maçon qui, à force de boire, ne peut plus se lever de dessus sa chaise. C'est comme ça qu'un homme... qui est un homme, doit se conduire!...

— Et pourtant, reprend le marié, j'aurais tort de craindre, parce que ma femme est une luronne qui saurait remettre un pompier à sa place.

— Oh! moi je n'ai peur de rien, dit Laurette, mais après tout c'est la faute à Gigoteau, il n'avait qu'à laisser sa femme danser au bal, et il serait ensuite parti tranquillement avec elle.

— La mariée a raison, dit madame Tricoud, et puis j'ai toujours remarqué que quand les hommes veulent faire des malices, ça leur retombe sur le nez!

Le jour commence à poindre, et le quadrille sans fin ayant beaucoup échauffé ces dames, elles demandent à se promener sur l'eau dans les bateaux qui sont dans l'établissement, ces messieurs s'empressent de souscrire à leurs désirs, et la belle Laurette veut avoir Félix pour rameur, parce que déjà, dans la journée, Dufilet a manqué de chavirer en lui servant de batelier.

Bientôt toutes les dames sont embarquées; mais comme les batelets ne sont pas grands, il y a très-peu d'hommes avec elles. Dufilet, qui est arrivé trop tard

pour prendre place dans un bateau, se tient sur les bords de l'eau, en criant à tous ceux qui passent devant lui :

— Faites-moi un peu de place... Je parie que je saute d'ici dans votre batelet sans que vous vous arrêtiez !

— Je parie que non ! répond le frère de la mariée, grand dadais qui est un peu gris, parce qu'il a voulu boire comme son père. Je gage une matelote pour ce matin.

— Ça y est !

Aussitôt Dufilet prend son élan et saute dans le bateau conduit par son beau-frère, et dans lequel il y a quatre dames et un vieil oncle de Dufilet. Le marié est en effet dans le bateau, mais il est tombé presque sur les épaules du vieil oncle, qui, pour ne pas le recevoir, se rejette en arrière, et, par ce mouvement, perdant l'équilibre, tombe dans le petit lac.

— Ah ! mon Dieu ! j'ai noyé mon oncle Miraux ! s'écrie Dufilet ; il ne sait pas nager, il faut que je le repêche.

Aussitôt le marié, n'écoutant que son bon cœur, se précipite à son tour dans l'eau et cherche son oncle au milieu des ablettes qui peuplent l'établissement. Mais la confusion devient générale : tout le monde voulant porter secours, tous les bateaux arrivent vers le lieu de l'accident, et déjà M. Merluchet, qui se tient

sur la rive avec une perche, a repoussé deux fois l'oncle Miraux au fond de l'eau en voulant lui tendre la perche.

Heureusement d'autres plus adroits ont tendu la main à Dufilet, qui reparaît sur l'eau avec son oncle qu'il a saisi par le fond de sa culotte ; on le pousse sur la rive sans qu'il ait lâché le vêtement de son oncle ; le père Miraux revient à lui et demande de l'eau-de-vie. Et Dufilet s'écrie :

— C'est égal, j'ai gagné le pari, la matelote... j'étais dans le bateau.

— Oui, mais tu as fait tomber ton oncle à l'eau.

— Ça ne lui aura pas fait de mal, il ne se baigne jamais.

Cet événement met fin au bal, car le marié est trempé et a besoin d'aller se sécher.

— C'est gentil ! dit la belle Laurette à son mari. Vous ne faites que des bêtises aujourd'hui !... Si cela continue, qu'est-ce qui va donc arriver?

Dufilet serre la main à son frère de lait en lui disant :

— J'espère que vous viendrez nous voir à Paris, où nous serons en boutique dans huit jours !

— Monsieur me l'a bien promis ! dit la mariée en souriant.

— Oh ! alors, Laurette, vois-tu, c'est comme si ça y était !...

Félix renouvelle sa promesse et cherche le docteur Choubert pour partir avec lui. Mais déjà le docteur avait quitté la noce avec madame Tricoud, et lorsque le jeune homme demande le cabriolet qui l'a amené, on lui apprend que le cocher s'est trouvé tellement gris qu'il a fallu le coucher dans un des cabinets du restaurant.

VIII

LES TROIS COUSINS

Quelques jours se sont écoulés depuis la noce de Dufilet avec la belle Laurette; Félix n'est pas retourné chez son oncle, et pourtant il aurait bien besoin que celui-ci vînt à son aide, car il a fait des dettes, et ce n'est pas avec les quinze cents francs qu'il gagne dans sa maison de commerce qu'il pourra parvenir à les payer. Mais il n'ose pas avouer son embarras à son oncle, qui le traite avec tant de sévérité et lui fait un sermon chaque fois qu'il le voit.

Un matin cependant qu'il a été plus harcelé que de coutume par son tailleur, son chemisier et son bottier, Félix se met en route pour se rendre chez M. Monlaurent; mais, dans la rue, il rencontre le docteur Choubert, qu'il n'a pas revu depuis la noce Merluchet. Ces

messieurs vont l'un à l'autre en se tendant la main.

— Bonjour, docteur; je suis enchanté de vous rencontrer.

— Moi de même, mon cher monsieur Félix, d'abord parce que j'ai beaucoup de plaisir à vous voir; ensuite parce que je voulais vous remercier de celui que vous m'avez procuré en me menant à la noce de votre frère de lait.

— Vous êtes-vous vraiment amusé?

— Comme jamais cela ne m'était arrivé!... c'était à pouffer de rire; je me suis grisé avec le père de la mariée; j'ai dansé comme un perdu avec une grosse boulotte qui avait le rire facile; je me suis promené sur l'eau : je n'y suis pas tombé comme le marié, c'est vrai, mais j'y ai risqué une déclaration d'amour qui n'a pas été mal reçue... enfin j'ai dansé vis-à-vis de mon cocher, ce qui ne m'était pas encore arrivé... Il me semble qu'il faudrait être bien morose pour ne point être content de sa soirée... Ah! seulement, j'avoue que j'aurais voulu savoir la suite de l'aventure arrivée à ce pauvre M. Gigoteau qui ne retrouvait plus sa femme.

— Il l'a retrouvée... Trompée par les apparences, elle était entrée chez le pompier; mais celui-ci a juré sur son sabre qu'il ne s'était pas réveillé. A propos, comment êtes-vous revenu? Je n'ai pas retrouvé notre cabriolet.

— Parbleu! je le crois bien; sachant que mon vis-à-

vis le cocher était ivre-mort, j'ai pris son cabriolet, dont je me suis servi pour reconduire chez elle ma conquête, madame Tricoud, après avoir eu soin de dire au traiteur à quel endroit mon cocher retrouverait son véhicule. Et vous êtes revenu à pied?

— Oui, avec plusieurs jeunes gens de la noce; mais comme en chemin ces messieurs s'amusaient à frapper à toutes les portes, à cogner sur toutes les boutiques, enfin à faire un tapage infernal, j'ai eu bien vite assez de leur société, et je les ai quittés.

— Et maintenant vous allez chez votre oncle...

— Oüi... j'y allais...

— Eh bien, moi aussi; venez, nous nous y rendrons ensemble.

Au lieu de prendre le bras que lui tend le docteur, Félix pousse un soupir et ne bouge pas.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc? s'écrie le docteur. Vous avez l'air soucieux, ce qui ne vous est pas habituel. Or, comme on ne sort pas de ses habitudes sans y être poussé par quelque événement nouveau, dites-moi ce qui vous arrive et ce qui vous fait soupirer.

— Eh! mon Dieu, docteur, ce n'est cependant pas un événement nouveau!

— Enfin, vous avez quelque chose; contez-moi cela: comme médecin, je vous guérirai, si cela tient au physique; comme aussi je tâcherai de vous consoler, si cela tient au moral.

— Eh bien, docteur, j'ai des dettes, et pas d'argent pour les payer!

— Alors je comprends votre visite à votre oncle; c'est tout simple, il est millionnaire, il doit payer vos dettes. Il vous grondera d'abord, cela n'est pas douteux! mais il finira par payer, parce qu'il faut toujours finir par là.

— Ah! voilà ce dont je doute. Mon oncle ne m'aime pas... parce que je bois du vin pur, que je joue quelquefois au billard, et que je ne me couche pas à dix heures... Mais en vérité, docteur, il me serait impossible d'être aussi sage que mes cousins!

— Je le crois bien, cela me serait impossible aussi, et je dirai plus : je serais bien fâché d'être sage comme cela.

— Mon oncle a déjà payé mes dettes une fois, mais en me faisant jurer de n'en plus faire!

— Est-ce qu'on doit faire jurer les jeunes gens, lorsque les hommes mûrs eux-mêmes manquent si souvent aux serments qu'ils ont faits.

— Mon oncle, qui est un homme à part, a toujours tenu ce qu'il a promis. Il veut trouver chez les autres a même fidélité.

— Si, parce que nous avons des vertus, il nous fallait exiger les mêmes vertus de tous ceux qui nous approchent, nous aurions fort peu d'amis, et même fort peu de connaissances.

— Enfin, j'ai bien peur que mon oncle ne me gronde beaucoup, et ne paye pas mes dettes.

— Vous devez donc une bien grosse somme?

— Je dois quatorze cents francs!

— Quatorze cents francs!... mais c'est une misère pour votre oncle... Il doit vous donner cela tout de suite!

— Oh! il ne les donnera pas tout de suite.

— Et pourquoi, en ce cas, ne vous adressez-vous pas à vos cousins? Entre jeunes gens, c'est un plaisir de s'obliger... Mais ils n'ont pas d'argent, peut-être?

— Si, ils en ont, leur père leur en donne; mais il leur défend de le dépenser, ce qui fait que c'est comme s'ils n'en avaient pas.

— Singulière famille!... Enfin, ces dettes ne sont point exigibles sur-le-champ... vous avez du temps devant vous?

— S'il n'y avait que le tailleur et les autres fournisseurs, ils attendraient peut-être encore; mais malheureusement j'ai fait un billet de mille francs à un vieux juif contre sept cents francs d'argent, et je ne sais combien de paquets de cigares qu'il m'a donnés.. des cigares détestables même!... Il a fait protester son billet, il a obtenu un jugement, enfin il peut me faire arrêter... et c'est ce dont il m'a menacé si je ne le paye pas d'ici à trois jours.

— Ah! diable! il y a urgence, alors. Écoutez, mon

cher Félix, je vais voir comment se porte votre oncle. Voulez-vous que je me charge de lui parler pour vous?

— Oh! je n'osais pas vous en prier, mais vous me rendriez un grand service!

— Eh! que ne le disiez-vous tout de suite!... Je n'ai pas peur de lui parler, moi, à cet homme parfait, qui veut que tous les autres le soient. Soyez tranquille, je plaiderai chaudement votre cause, et je réussirai, j'en suis certain. Venez, vous m'attendrez dans le café qui est presque en face de chez M. Monlaurent, de cette façon vous connaîtrez tout de suite sa réponse.

Ces messieurs se remettent en marche. Arrivés à quelques pas de la demeure du millionnaire, Félix entre dans un café, et le docteur se rend chez M. Monlaurent.

Félix essaye de lire un journal, mais il est trop impatient, trop préoccupé pour faire attention à ce qu'il lit; à chaque instant ses yeux regardent dans la rue. Tout à coup il aperçoit son cousin Félicien qui se rend chez son père. Aussitôt, se rappelant ce que lui a dit le docteur, Félix sort du café en se disant :

— Ma foi, essayons toujours! Après tout, entre jeunes gens on ne doit pas craindre de s'avouer l'embarras où l'on se trouve.

Et courant dans la rue au-devant du grand jeune homme blond, Félix l'arrête.

— Bonjour, Félicien.

— Tiens! c'est toi, Félix! répond le jeune Monlaurent d'un air assez froid. Que fais-tu donc par ici, au lieu d'être chez ton commerçant?

— Je suis ici parce que j'y ai affaire, probablement. Est-ce que tu vas me faire un sermon comme mon oncle?

— Oh! non, car, après tout, cela m'est bien égal, à moi, que tu travailles ou que tu ne travailles pas!

— Merci; mais il ne s'agit pas de tout cela. Dis-moi, es-tu en fonds?

— En fonds?

— Oui, possèdes-tu de l'argent à toi?

— De l'argent?... mais certainement, j'ai toujours de l'argent, moi, car mon père m'en donne souvent, parce qu'il sait que je n'en fais pas un mauvais usage, que je ne fais point des bamboches comme toi.

— C'est vrai, j'avoue que je ne possède pas ta sagesse! Et quelle somme as-tu en ta possession à peu près?

— Es-tu curieux! Mais j'ai environ... oh oui, j'ai bien deux mille cinq cents francs au moins... Quand on ne dépense pas, on amasse!...

— C'est juste. Eh bien! Félicien, veux-tu me faire un grand plaisir, me rendre un vrai service d'ami, et dont je te serai bien reconnaissant?...

— Qu'est-ce que c'est, d'abord?

— Prête-moi quatorze cents francs pour payer une dette pressée, et je te rendrai cela... petit à petit. Et tu me tireras d'un grand embarras.

Félicien regarde son cousin d'un air moqueur, puis se met à rire en disant :

— Ah bien! par exemple, je ne m'attendais pas à celle-là... Je la trouve forte!... ah! ah! ah!...

— Quand tu auras fini de rire, tu me répondras, n'est-ce pas?

— Oh! la réponse n'est pas difficile à te faire. Pour te prêter de l'argent, il faudrait que je fusse fou! Tu dépenses déjà bien assez vite celui que mon père te donne, ce n'est pas la peine que tu fasses prendre au mien la même route!...

— D'abord, mon oncle ne me donne pas d'argent depuis longtemps, et s'il a une fois payé mes dettes, ce n'est pas généreux à toi de me le reprocher! Alors tu me refuses?

— Oh! positivement!

— Très-bien. Je n'attendais pas moins de toi!

— Alors ce n'était pas la peine de m'arrêter pour me demander cela. Adieu, Félix, je vais déjeuner.

Le grand blond s'est éloigné; Félix le regarde aller en se disant :

— Oui, je me doutais qu'il me refuserait... maintenant j'en suis sûr. Mais me rire au nez... lorsque je lui dis que je suis dans la gêne... ah! c'est de trop,

ceçi, et n'annonce pas un bon cœur... Ah! voilà le gros Dodolphe qui vient à son tour déjeuner chez son père... Je le crois meilleur enfant, lui. . Voyons, peut-être serai-je plus heureux avec celui-là.

Et Félix arrête son cousin Adolphe au passage. Celui-ci tend la main à Félix et la lui serre cordialement, en lui disant :

— Ah! c'est toi, Félix, heureux Félix... Tu es bien nommé! Tu fais tout ce que tu veux, toi, et tu t'amuses depuis le matin jusqu'au soir... J'ai souvent envié ton sort.

— Mon cher Adolphe, je m'amuse le plus que je peux, c'est vrai. Mais mon sort n'est pas toujours aussi digne d'envie que tu veux bien le dire. Tiens, par exemple, en ce moment, je suis sans le soù, et on ne s'amuse guère sans argent. De plus, j'ai des dettes; je dois quatorze cents francs... pour lesquels on me poursuit... Peux-tu me les prêter, tu me rendras un grand service.

Adolphe secoue la main de son cousin et pousse un soupir en répondant :

— D'abord, pour te prêter cette somme, il faudrait que je l'eusse, et je ne possède guère que trois cents francs environ; mon père ne me donne pas de l'argent comme à Félicien, en qui il a toute confiance, et qui est son benjamin; il ne lui demande jamais compte de son argent! Tandis qu'à moi, c'est bien différent, il

faut que je lui montre ce que j'ai en caisse... Quelquefois il manque quelques pièces de cinq francs, parce que je me serai laissé aller à prendre un *gloria*. J'aime beaucoup le gloria... J'aime aussi le curaçao... et la chartreuse... Ah bigre! la chartreuse! c'est ça qui est bon! Mais alors, quand j'ai un *déficit*, il faut que j'invente des histoires... et je ne suis pas très-malin pour inventer. C'est pourquoi, lors même que j'aurais la somme que tu me demandes, je ne pourrais pas te la prêter, car s'il me manquait quatorze cents francs, je ne pourrais jamais trouver une histoire de cette force-là! Ne m'en garde pas rancune, Félix, tu vois que ce n'est pas de ma faute.

— Non, mon ami, non, je ne t'en veux pas à toi, car tu es franc avec moi.

— Viens-tu déjeuner avec nous chez mon père?

— Non, je n'y vais pas.

— Adieu alors, car tu sais qu'il ne faut pas être en retard.

Le gros Adolphe a quitté Félix, qui se dit :

— J'aime mieux ce cousin-là... et s'il avait pu m'obliger, je crois qu'il l'aurait fait. Ah! voilà maintenant Victorin qui s'avance. M'adresserai-je à lui? Pourquoi pas? Pendant que je suis en train, il faut tout de suite que je puisse juger l'amitié que me portent mes trois cousins.

Victorin marchait très-vite et avait toujours l'air

fort préoccupé. Il va repousser Félix qui lui barre le passage, lorsque celui-ci lui dit :

— Eh bien, tu ne me reconnais donc plus?

— Ah! c'est toi, Félix! Pardon... je ne te voyais pas... je songeais... comme la Bourse a monté ce matin... c'est-à-dire hier... Mais quel beau bénéfice il y aurait eu à réaliser pour celui qui aurait acheté il y a huit jours!...

— Ma foi, je n'en sais rien. Je t'avoue que le cours de la Bourse m'occupe peu!... Je ne suis pas en position d'y faire aucune opération!...

— Cela n'empêche pas de suivre la marche des cours, d'examiner, de calculer, de se mettre enfin à même de savoir un jour faire une grande fortune!

— Je crois que personne ne peut savoir cela à coup sûr. Tout ce qui est aléatoire ne dépend-il pas du hasard?...

— Mais non, il y a des combinaisons infaillibles!...

— Je t'avouerai que, dans ce moment, j'en cherche une pour payer quatorze cents francs que je dois. Voyons, toi, qui es calculateur, comment ferais-tu à ma place, si tu n'avais pas le sou, pour payer cette somme?...

— Mais, si j'avais seulement cent francs, je les jouerais... n'importe à quoi!

— Oh! mauvais conseil; d'abord le jeu est une

triste ressource, il ne favorise que ceux qui n'ont pas besoin de l'être...

— Allons donc!... quand on sait calculer les chances, on se les rend favorables!

— Ensuite je ne puis pas risquer cent francs au jeu, puisque je t'ai dit que je n'avais pas le sou!...

— Ah! c'est juste! Tant pis pour toi, alors, ce n'est qu'avec de l'argent qu'on en gagne...

— Tu dois en avoir, toi, Victorin. Eh bien, prête-moi de quoi payer ma dette... Plus tard je te rendrai cela.

Le jeune Victorin réfléchit quelques instants, puis il répond :

— Non, je ne te prêterai pas... Si c'était pour quelque opération de Bourse, peut-être me serais-je risqué... Mais quand tu auras payé tu n'auras plus rien, et tu ne pourras pas me rembourser... J'aime donc mieux garder mon argent... Adieu, Félix, je suis pressé.

Le troisième cousin s'est éloigné comme les autres, et Félix retourne au café en se disant :

— L'épreuve est faite, les trois cousins y ont passé. Je sais maintenant quel fonds je puis faire sur leur amitié! Si le docteur n'est pas plus heureux près de mon oncle, je me vois incessamment à Clichy.

IX

LA PETITE COUSINE

Cependant le docteur Choubert a trouvé M. Monlaurent dans son cabinet, où il se plaint de son ventre, de ses jambes, de sa tête et de son estomac.

— Docteur, je ne suis pas bien; vous ne me guérissez pas, dit le millionnaire en voyant entrer son médecin.

— Je ne vous guéris pas!... Mais d'abord qu'est-ce que vous avez là? demande le docteur en examinant une tasse et une théière.

— Ceci, c'est une infusion de graine de lin, très-légère, mais émolliente; c'est extrêmement rafraîchissant.

— Eh! sapristi, mon cher monsieur, comment voulez-vous que je vous guérisse, si vous faites tout le

contraire de mes ordonnances... Est-ce que je vous ai prescrit de la graine de lin, moi?... Je vous ai dit : « Buvez du vin de quinquina... deux bonnes cuillerées par jour ; du quinquina au madère. » Cela vous rendrait de la force, cela redonnerait du ton à votre estomac, qui en a grand besoin. Au lieu de cela, vous vous mettez à la graine de lin!... Je renoncerai à vous soigner si vous continuez d'agir ainsi, je vous en préviens.

— Docteur, je craignais que ce vin de quinquina ne fût trop fort pour ma constitution délicate.

— Puisque je vous l'ordonnais, c'est que probablement il vous était bon. Avez-vous confiance en moi, oui ou non?

M. Monlaurent balbutie un oui assez douteux, et murmure :

— Je prendrai du vin de quinquina.

— Et vous verrez que vous vous en trouverez bien. Ah! maintenant, mon cher monsieur Monlaurent, je vais m'acquitter d'une commission dont on m'a chargé près de vous. C'est un jeune homme fort aimable, votre neveu Félix, que je viens de voir il n'y a qu'un instant...

— Mon neveu Félix! ah! voilà un mauvais sujet! J'en ai encore appris de belles sur son compte! Figurez-vous, docteur, qu'au mariage de son frère de lait où il servait de témoin, il s'est permis d'apporter de-

vant le maire le marié ayant un pied chaussé et l'autre nu.

— Je sais cette anecdote, il me l'a contée.

— Et vous ne trouvez pas cela très-indécent? manquer de respect à l'autorité!

— L'autorité ne s'en est pas même aperçu! Et s'il n'avait pas pris ce parti-là, le mariage ne se serait pas fait.

— Je ne suis pas de votre avis, monsieur le docteur, je n'excuse pas une telle inconvenance. Et de quelle commission vous a chargé ce mauvais garnement?

— Mon Dieu... je vous vois si mal disposé pour lui... je crains...

— Je ne puis plus être autrement pour mon neveu... Vous me trouverez de même un autre jour.

— Alors j'aime autant en finir tout de suite... d'ailleurs cela presse. Votre neveu doit quatorze cents francs pour lesquels on le poursuit... il y a même prise de corps contre lui... Il espère donc que vous voudrez bien encore cette fois lui venir en aide et...

— Des dettes! encore des dettes! et il ose s'adresser à moi!... après avoir juré... car il a juré qu'il n'en ferait plus, monsieur, lorsque l'année dernière je payai les autres. Corbleu! est-ce qu'un honnête homme doit manquer à son serment?

— Mais votre neveu est si jeune!

— Il n'y a pas d'excuses pour cela...

— Enfin, monsieur, il ne s'agit que d'une misérable somme de quatorze cents francs, qu'est-ce que cela pour vous!

— Certainement je puis disposer de cette somme sans que cela me gêne, mais je ne veux pas encourager la mauvaise conduite... un garçon qui aime le vin, le jeu et les femmes! quelle horreur!

— Eh! mon Dieu, monsieur, il ne faut pas nous faire meilleurs que nous ne sommes! nous avons tous ces goûts-là!...

— Non, monsieur, non, je ne les ai jamais eus, moi, monsieur, et je m'en fais gloire!...

— En tout cas, il me semble que vous ne vous en portez pas mieux pour cela!...

— Je n'ai pas la goutte, moi, monsieur!

— Eh! mon Dieu, tous les libertins ne l'ont pas Je ne manquerais pas d'exemples à vous citer. Mais revenons à votre neveu; vous ne voudrez pas laisser aller en prison le fils de votre sœur?

— Si, monsieur, je l'y laisserai aller, ce sera une bonne leçon pour lui!

En ce moment la jeune Emma entre dans le cabinet de son père, elle l'a entendu élever la voix, et après avoir salué le docteur, murmure :

— Qu'y a-t-il donc, mon père, comme vous paraissez agité... Est-ce que vous êtes en colère?

M. Monlaurent baissait la tête en grommelant; mais le docteur s'empresse de dire :

— Mademoiselle, vous arrivez bien à propos pour m'aider à intercéder en faveur de votre cousin Félix...

— Mon cousin! que lui est-il donc arrivé, monsieur?

— Mon Dieu! mademoiselle, de se laisser aller à commettre de ces étourderies de jeunes gens qui dépensent sans compter... Bref, il a fait des dettes... il est poursuivi pour une somme... qui n'est pas très-élevée... Il n'a pas osé venir trouver son oncle, et je me suis chargé de plaider sa cause... Mais M. votre père se montre très-sévère... il refuse de tirer son neveu d'embarras...

— Ah! mon petit père! tu te laisseras fléchir! dit la charmante jeune fille en s'approchant de son père, mon cousin se corrigera, j'en suis sûre... Tu vas donner la somme dont il a besoin...

— Non, ma fille, car votre cousin ne se corrigera pas. Il l'avait déjà juré, il a manqué à sa promesse, je ne veux plus rien faire pour lui.

— Alors ce pauvre garçon va aller en prison! dit le docteur.

— En prison! on mettrait mon cousin en prison! s'écrie Emma. Oh! mais ce serait affreux! Non, mon père, vous ne pouvez souffrir cela... Oh! je vous en prie, ne soyez pas inexorable!

— Assez, ma fille, assez, dit le banquier d'un air impératif; je vous défends de me dire un mot de plus sur ce sujet et de me reparler de votre cousin. Je prierai le docteur d'en faire autant!

La jeune fille baisse les yeux et devient tremblante. Le docteur, irrité par le ton que vient de prendre M. Monlaurent, saisit son chapeau qu'il pose sur sa tête en s'écriant :

— Très-bien, monsieur, vous avez de ces cœurs secs auxquels il faut des réfrigérants; buvez votre graine de lin, monsieur, buvez vos tisanes! Quant à moi, je ne me charge plus de votre santé!

— J'aime autant cela, murmure M. Monlaurent.

Le docteur est déjà presque au bas de l'escalier, lorsqu'une petite main lui frappe doucement sur l'épaule. Il se retourne et voit la jeune Emma qui lui présente un petit portefeuille, en lui disant d'une voix émue :

— Prenez cela, monsieur le docteur, et donnez-le à mon cousin; c'est tout ce que je possède, mais cela l'aidera peut-être à sortir d'embarras... Surtout ne lui dites pas que c'est moi... Qu'il croie que c'est mon père... Adieu, je me sauve...

La charmante enfant a déjà remonté lestement l'escalier avant que le docteur ait eu le temps de lui exprimer ce qu'il pense de sa bonne action. Mais il a en

main le petit portefeuille; il l'ouvre et y trouve un billet de mille francs.

— Aimable fille, se dit-il, elle donne à son cousin tout ce qu'elle possède, et elle ne craint pas d'encourir la colère de son père! Ah! je l'avais bien jugée, j'avais bien vu qu'elle ne ressemblait pas à ses frères... et, ma foi, ni à son père non plus... ce dont j'aurais fait compliment à madame sa mère si elle vivait encore. Mille francs!... c'est quelque chose... mais ce n'est pas assez pour tirer notre jeune homme d'embarras... Pardieu! je veux m'associer à la belle action de cette jeune fille... J'ai touché ce matin cinq cents francs d'une convalescente... dont je ne croyais pas avoir un centime. Je vais les joindre à ce billet de mille, et notre ami est libéré!

Félix attendait toujours au café, mais il avait peu d'espérances lorsqu'il voit le docteur venir à lui d'un air radieux, et lui mettre un petit portefeuille dans la main en lui disant :

— Tenez, beau jeune homme, j'ai été heureux dans mon ambassade... voilà de quoi payer vos créanciers...

— Il se pourrait... Ah! cher docteur, je n'y comptais pas! Quoi, mon oncle s'est laissé attendrir...

— Votre oncle! jamais! c'est un vieux requin qui doit avoir un cœur en caoutchouc... il vous refuse net...

— Mais alors comment?...

— Ah! il y avait là un ange sous la figure d'une jeune fille... votre cousine enfin; elle a couru après moi dans l'escalier, et m'a remis pour vous ses économies...

— Ma cousine... il serait possible...

— Oui, monsieur, et elle m'avait défendu de vous dire que cet argent venait d'elle; mais, ma foi, je ne me sens pas le courage de mettre une belle action sur le compte de quelqu'un qui s'est montré sans pitié pour vous, et qui trouve mauvais qu'on aime les femmes... vieille buse!...

— Ma cousine! c'est ma cousine?...

— Oui... oui... il n'en revient pas! Allons, monsieur, allez payer vos dettes, moi je vais voir mes malades, chacun son métier.

X

UNE AVENTURE DE COULISSES

Félix aurait bien voulu aller remercier sa cousine, mais, d'un autre côté, il ne se souciait pas d'aller voir son oncle et ses aimables cousins. Ne sachant comment faire, il attendait qu'une occasion favorable se présentât, que le hasard lui fit rencontrer sa cousine et lui permît de lui exprimer sa reconnaissance.

En attendant, le jeune homme était devenu plus travailleur, plus assidu chez son négociant, car il se disait souvent :

— Ces quinze cents francs que j'ai reçus d'Emma, il faut absolument qu'un jour je parvienne à les lui rendre.

Cependant, comme à l'âge de Félix les bonnes intentions n'empêchent pas que l'on ne fasse encore des fredaines, celui-ci n'oubliait pas une assez jolie actrice nommée Anita, et dont vous l'avez entendu s'entretenir un matin avec sa voisine. Cette Anita, attachée au théâtre des Délassements, y dansait aussi dans l'occasion. Était-elle actrice? était-elle danseuse? Elle était probablement l'une et l'autre, ou plutôt je crois qu'elle n'était ni l'une ni l'autre ; mais enfin elle était au théâtre, et pour une jolie femme c'est une position très-enviée.

Ainsi que l'avait dit la voisine, Félix n'avait ses entrées au théâtre que par raccroc, car il ne faisait point de pièce ni de musique ; il ne savait pas peindre le décor ni dessiner des costumes ; encore s'il avait été actionnaire, c'est un titre, ce n'est souvent que ça, mais cela donne entrée sur le théâtre, et la plupart du temps on ne se fait actionnaire que pour aller dans les coulisses admirer de plus près ces dames qui nous charment de la salle... Mais, niais que vous êtes ! au lieu d'admirer de plus près, vous allez perdre vos illusions, car il ne faut pas voir ainsi le rouge, le blanc, le bleu, le carmin, le noir, qui font si bien de loin !

A la vérité, si vous perdez une partie de vos illusions, vous en serez dédommagé par un babil amusant, quelquefois spirituel, toujours drôle, par ces

reparties vives, piquantes que l'on n'entend que là; par ce qu'il y a d'original à voir un grand seigneur espagnol venir dire des douceurs à une petite Savoyarde, un Anglais se prendre de querelle avec un ours, et un roi offrir une prise de tabac à un paillasse.

Et puis, dans ce monde, tant de choses se font par raccroc, que cela est presque arrivé à remplacer le droit! ne croyez-vous pas, parce que vous avez droit à une chose que vous allez l'obtenir?... Vous êtes bien de votre village! Le raccroc est là, qui va, vient, se remue, intrigue, sollicite et finit par arriver à son but, tandis que vous, qui vous tenez bien tranquille chez vous, vous fiant à votre droit, à votre mérite, vous n'obtenez rien, on a bien autre chose à faire que de penser à vous.

Mais arrêtons-nous!... Revenons à Félix, il était ami d'un jeune homme dont le frère faisait des pièces, et, par ce ricochet, il était monté plusieurs fois sur le théâtre avec son ami, puis s'était risqué à y aller tout seul, il avait trouvé là l'Alexandre de mademoiselle Hermance, celui-ci était actionnaire. Il avait perdu avec lui plusieurs bols de punch au domino, et s'était acquis ainsi sa protection pour rester dans les coulisses.

Ce soir-là on représentait une féerie mêlée de danses et enjolivée d'amours et de diables. Les diables

et les amours font toujours très-bien au théâtre, grâce au costume léger qu'on leur donne; à la ville ils se déguisent, ce qui ne les empêche pas d'y faire aussi leur chemin. Mademoiselle Anita représentait un Amour; comme elle était fort bien faite, le maillot lui allait très-bien, et lui faisait faire de nombreuses conquêtes, car, sur la scène, le costume est pour beaucoup dans les succès de ces dames; et telle qui n'aura pas été remarquée sous le simple vêtement d'une paysanne, se verra assaillie de bouquets et de déclarations quand on la verra en Sylphide ou en Amour.

Félix désirait voir cette demoiselle sous ce costume, qui n'en est pas un, et nous fait soupirer après ce Paradis perdu dans lequel Adam et Ève se promenaient sans avoir recours à un tailleur ni à une couturière. Félix était monté sur le théâtre et guettait le moment où sa conquête aurait dans les coulisses le loisir de causer avec lui.

Mais sa voisine Hermance qui l'avait aperçu, saisit un moment où elle n'est pas en scène pour venir lui dire à l'oreille :

— Mon petit voisin, prenez garde à vous! Trabucos danse ce soir!

— Qu'est-ce que c'est que ça, Trabucos?

— C'est un danseur... Il fait le Diable, il a du talent.

— Eh bien! qu'est-ce que cela me fait à moi que M. Trabucos danse ce soir?

— Vous ne savez donc pas qu'il est très-amoureux d'Anita; il lui fait la cour. Il est jaloux comme un tigre... il est très-méchant! et s'il vous voit parler à Anita, il est capable de vous chercher querelle.

— Je me moque pas mal de M. Trabucos! Qu'il fasse son diable et qu'il nous laisse tranquille; ce n'est pas lui qui m'empêchera de parler à Anita, tant qu'elle le voudra bien.

— Oui, mais comme il a du talent, il peut vous faire interdire l'entrée des coulisses en se plaignant au régisseur, en disant que vous gênez les entrées.

— Qu'il s'avise de faire cela, et il verra de quel bois je me chauffe!

— Enfin, je vous ai averti, soyez prudent au moins.

— Merci, ma chère voisine, j'aurai un œil ouvert sur les manœuvres du diable.

— Vous n'avez pas vu Alexandre?

— Il joue aux dominos au café du Cirque.

Mademoiselle Hermance retourne en scène. Bientôt le ballet commence. Son pas achevé, la gentille Anita vient dans la coulisse où est Félix, et une conversation assez animée s'engage entre l'Amour et le jeune commis.

Tout à coup Félix se sent frappé sur l'épaule; il se

retourne, ne voit personne, et reprend sa conversation. Mais au bout de deux minutes le même incident se renouvelle.

— Qui est-ce qui s'amuse donc à venir me frapper ainsi sur l'épaule, et disparaît ensuite? s'écrie Félix.

— C'est Trabucos, répond Anita en souriant. Je l'ai aperçu s'approcher tout doucement, puis se sauver après vous avoir touché.

— Ah! c'est ce monsieur qui fait le diable et qui est amoureux de vous... Est-ce qu'il est votre amant?

— Par exemple! je ne puis pas le souffrir, il m'ennuie beaucoup au contraire. Il m'a déjà fait avoir plusieurs scènes désagréables!

— En ce cas, il n'a qu'à bien se tenir... Faites-moi seulement signe quand vous le verrez s'approcher de moi...

— Le voilà qui revient...

— Bon! cette fois il aura son affaire.

L'individu qui fait le diable est un petit homme un peu gros, mais assez bien fait, qui paraît musculeux et rappelle ces Alcides qui font des tours de force sur le boulevard. Fort laid de visage, il avait tout ce qu'il faut pour représenter un diable. Mais comme il se croyait beau, il prenait soin de bien se déguiser, mettait une perruque rouge avec des cornes, se faisait, avec du bouchon brûlé, d'énormes sourcils qui se rejoignaient, comme ceux du Juif Errant, puis enfin

se mettait un faux nez qui avait la forme d'une immense trompette; tout cela avec son maillot rouge enjolivé de serpents et de chauves-souris, en faisait un démon très-épouvantable.

M. Trabucos s'avançait sur la pointe du pied tout prêt à frapper encore sur l'épaule du jeune homme, dont l'assiduité près d'Anita lui déplaisait fort. Mais cette fois Félix a si bien pris ses mesures, qu'au moment où le diable lui touche l'épaule, il reçoit en plein visage un coup de poing si bien appliqué, que son faux nez à moitié écrasé change de place et va se poser sur son œil droit.

M. Trabucos veut sauter sur Félix, mais au même instant la voix du régisseur lui crie :

— A toi, Trabucos! c'est ton pas!... A toi!... Entre donc en scène.,. tu vas manquer ton entrée!...

Placé entre son devoir et sa colère, l'artiste obéit cependant à la voix du régisseur; il entre en scène comme un furibond, sa danse se ressent naturellement de l'agitation qu'il éprouve; jamais il n'a sauté si haut, ni fait des mouvements plus saccadés. Il fait un effet merveilleux, le public l'applaudit à tout rompre, tandis que de la coulisse le cruel régisseur lui crie encore :

— Ton nez, Trabucos, remets donc ton nez à sa place, il est sur ton œil droit!

Mais Trabucos ne songe guère à son nez; tout en

dansant, ses yeux se portent souvent vers la coulisse où est toujours Félix ; alors il lui fait des grimaces, des yeux horribles, lui montre le poing et redouble ses contorsions, et le public qui croit que le diable ajoute tout cela à son pas pour faire plus d'effet, redouble ses bravos et trouve très-original que l'artiste ait eu l'idée de placer son nez sur son œil.

Félix s'amusait beaucoup des menaces que le diable lui faisait tout en dansant. En vain Anita lui disait :

— Allez-vous-en, mon ami, vous avez donné un coup de poing à Trabucos, il est furieux, il va vouloir se venger... de grâce allez-vous-en !

Mais le jeune homme restait, parce qu'il ne voulait pas avoir l'air de fuir devant les menaces de ce monsieur, et se contentait de répondre :

— Non, non, je ne veux pas m'en aller. Je trouve ce diable trop amusant... je tiens à voir son pas.

Mais le pas finit. Alors s'élançant dans la coulisse comme un tourbillon, M. Trabucos saute sur Félix et se met à le frapper ; mais celui-ci, qui prévoyait l'attaque, attend de pied ferme son adversaire, et répond par de vigoureux coups de poings à ceux qu'il reçoit. On veut séparer les combattants. Pas moyen ; ils se tiennent, s'enlacent, se poussent, se bousculent et finissent par rouler ensemble sur le théâtre, leurs têtes et la moitié de leur personne dépassant la coulisse, le public est tout surpris de voir tout à coup

cette masse, qui tombe dans le palais du sultan et continue à terre de se donner des coups de poing.

Cependant le régisseur et des figurants tirent ces messieurs par les pieds pour qu'ils disparaissent aux yeux des spectateurs. Mais on avait eu le temps de les voir, de rire à leurs dépens. Et, par un de ces hasards qui semblent faits exprès, M. Monlaurent, qui n'allait presque jamais au spectacle, était ce même soir dans la salle avec sa fille Emma et madame Sarget.

Depuis longtemps la jeune Emma suppliait son père de la mener au spectacle. Celui-ci avait enfin consenti à procurer ce plaisir à sa fille, et l'on avait emmené madame Sarget, parce que M. Monlaurent, qui prévoyait tout, avait dit : « Si le spectacle me fait mal, s'il m'indispose, ce ne serait pas assez de ma fille pour me donner du secours! »

Fort peu au fait de ce qui se jouait dans les théâtres, M. Monlaurent avait dit à sa fille :

— A quel théâtre désires-tu aller, choisis, cela m'est égal.

Emma avait répondu :

— Et à moi aussi, mon père, seulement je voudrais bien voir une féerie.

On avait cherché sur un programme de spectacle à quel théâtre on pourrait voir une féerie. Celui des Délassements étant pour le moment le seul qui en jouât, on lui donna la préférence. M. Monlaurent était donc

installé avec sa fille et madame Sarget dans une loge des premières qui justement se trouvait fort près de la scène, et lorsque Félix et le diable avaient roulé en se battant hors de la coulisse, ils avaient été parfaitement placés pour les bien voir.

— Est-ce possible! s'écrie M. Monlaurent, ce jeune homme qui se roule là sur le théâtre... regardez, madame Sarget... n'est-ce pas mon neveu Félix?

— Eh mon Dieu oui! c'est bien lui qui donne des coups de poings au diable... Qu'est-ce que cela signifie!

— Mon cousin... vous croyez que c'est mon cousin? balbutie Emma.

Puis bientôt elle reprend :

— Mais oui, c'est lui... Est-ce qu'il s'est fait acteur?

— Il ne lui manquerait plus que cela... se battre... faire le coup de poing devant le public. Le malheureux!... mais c'est épouvantable...

— Ils n'y sont plus, mon père, on les a emportés.

— Oh! je crois bien que cette scène n'était pas dans la pièce... Mais je saurai ce qui a causé cet incident... Dans l'entr'acte je sortirai, je m'informerai.

Presque tous les spectateurs étaient aussi curieux que M. Monlaurent de savoir par quel hasard ils avaient été témoins de cette boxe entre le danseur Trabucos et un jeune homme qui n'était pas costumé et que l'on

n'avait pas reconnu pour être un acteur. Aussi avait-on attendu la fin de l'acte avec impatience. Mais à peine le rideau est-il tombé, que les uns courent au café, les autres chez la concierge du théâtre, ceux qui ont leurs entrées sur la scène y sont déjà, et bientôt on revient dans la salle avec des nouvelles. Chacun cause de cela dans les couloirs, et les ouvreuses de loges n'ont pas été des dernières à se faire mettre au fait des motifs de cette bataille.

M. Monlaurent laisse passer les plus pressés, puis s'adressant à une ouvreuse qu'il a vue pérorer au milieu de beaucoup de monde, ce qui doit faire présumer qu'elle en sait plus que les autres, il lui fait à son tour sa question :

— Pourriez-vous me dire, madame, ce qui a causé cette scène, cette bataille scandaleuse entre ces deux individus qui ont roulé hors de la coulisse après le ballet?

Et M. Monlaurent accompagne sa demande d'une pièce blanche, ce qui donne à l'ouvreuse encore plus de moelleux dans la voix.

— Oui, monsieur, oui certainement je puis vous renseigner mieux que toute autre. Du reste, je l'avais deviné! Mon Dieu, avant qu'on me le dise, je m'étais écriée: « Je gage que c'est pour Anita qu'on se cogne!... Cette petite a déjà été cause de plusieurs scènes, et je ne me suis pas trompée, c'est encore pour Anita!...

— Qu'est-ce que c'est qu'Anita, madame?

— Une de celles qui ont dansé le premier pas des Amours... une petite brune... très-bien faite... Oh! sa jambe a bien du succès!

— Je comprends, et alors c'est pour elle...

— Oui, vous concevez, Trabucos en est amoureux comme un fou... Il a dit qu'il vendrait son mobilier pour elle... Il en est ce qui s'appelle toqué.

— Et Trabucos, c'est?

— C'est le danseur qui faisait le diable... un garçon plein de talent! Vous avez vu quel succès il a eu dans son pas... Oh! il est très-aimé du public... mais pas d'Anita qui s'en laisse conter par ce jeune homme que vous avez vu rouler sur la scène... Et il paraît que c'est un pas grand'chose, un pané!... qui ne lui a pas seulement payé encore sa Psyché... elle doit sa Psyché... Mais les femmes sont si bêtes, elles s'amourachent de jeunes propres à rien... et négligent les hommes mûrs qui feraient leur fortune... Ah! ce n'est pas moi qui leur donnerais ce conseil-là!

— Enfin, madame?

— Enfin monsieur, Trabucos avait déjà remarqué que le jeune homme en question venait dans la coulisse pour causer avec Anita, il se dit : « C'est un rival, je lui donnerai une pile! » Car il est très-fort, Trabucos; c'est un homme tout nerfs! Il avait prévenu la petite, il lui avait dit : « Si vous chuchotez encore

avec ce particulier, je l'égrugerai! » Et Anita lui avait répondu : « De la neige! »

— De la neige?

— Oui, ou : Des navets! Ce sont ses expressions favorites. Et pourtant cela n'a pas manqué : elle causait avec son jeune gandin; Trabucos, tout en dansant son pas, les voyait; il était furieux. Aussitôt son pas fini, il a couru sur le jeune homme, en lui disant : « Je vous ordonne de ne pas parler à mademoiselle, et au besoin je vous le défends! » Il paraît que l'autre lui a ri au nez. Alors vous voyez d'ici la chose... deux coqs furibonds, quoi! Pif! paf! pouf! les calottes pleuvaient à verse; on voulait les séparer, on ne pouvait pas, et c'est alors qu'en se cognant, ils sont tombés et qu'ils ont roulé devant le public!... Et savez-vous ce que Anita faisait pendant ce temps-là... elle riait comme une folle, la petite sans cœur! Elle est enchantée quand on se rosse pour elle... elle prétend que ça la pose.

— Quel a été le dénoûment de tout cela?

— Ah! naturellement on a chassé le jeune homme de la scène, où il n'aurait jamais dû mettre les pieds. Mais on n'est pas assez sévère pour les intrus... la concierge ferme l'œil... le régisseur est bon enfant! Oh! mais cette fois le beau séducteur est consigné! Pas de danger qu'on le laisse encore monter sur le théâtre, le charmant Félix!... Il s'appelait Félix, car

on entendait assez souvent Anita qui disait : « Ah! Félix ne vient pas ce soir, je m'embête!... »

M. Monlaurent en sait assez, il rentre dans sa loge et dit à Emma :

— Ma fille, je viens d'apprendre des choses qui ne font que confirmer l'opinion que j'avais de ton cousin : c'est un bien mauvais sujet, dont il n'y a rien à espérer. Tu prenais toujours son parti, et tu avais tort! Tes frères le jugeaient mieux, car jamais ils ne m'ont dit un mot en sa faveur. A l'avenir, j'entends que tu ne me reparle plus de ce monsieur, dont la conduite me fait rougir, et que je ne veux plus recevoir.

La jeune Emma baisse la tête, en balbutiant tristement :

— Je vous obéirai, mon père.

Et madame Sarget pousse encore un hélas! en disant :

— Quand on se moque des femmes, on est capable de tout!

Le lendemain de cette aventure, Félix reçoit de son oncle une lettre qui contenait ces mots :

« J'étais hier avec ma fille au théâtre où vous avez donné au public une scène scandaleuse, en vous roulant et vous battant avec un acteur qui était dans le costume d'un Démon. A dater de ce jour, je vous défends de vous présenter chez moi, où, d'ailleurs, je donne des ordres pour que vous ne soyez pas reçu. »

Félix froisse ce billet dans sa main, en se disant :

— Faut-il que j'aie du guignon !... Mon oncle qui ne va presque jamais au spectacle... il faut qu'il soit justement ce soir-là dans la salle... et il m'a reconnu boxant avec Trabucos !... Et ma cousine aussi m'a vu !... Il ne veut plus me recevoir !... Je ne pourrai donc pas remercier Emma... Je ne pourrai pas même lui faire exprimer mes regrets, ma reconnaissance par le docteur... car Choubert n'est déjà plus le médecin de mon oncle ! Et tout cela pour Anita... que j'ai aperçue ce matin en calèche, avec un associé d'agent de change... Ah ! j'ai eu tort... et pourtant je ne pouvais pas recevoir les coups de poing de ce monsieur sans les lui rendre !

XI

LE TESTAMENT

Félix voyait quelquefois le docteur; il lui avait raconté son aventure sur le petit théâtre du boulevard. Le docteur Choubert avait ri comme un fou au récit de cette bataille avec le diable, qui avait fini devant le public, et s'était écrié :

— Ah! que j'aurais voulu voir cela... De grâce, donnez-moi une seconde représentation de cette scène, et je loue une loge d'avance.

— Non, vraiment; c'est bien assez d'une fois!... C'est même trop, puisque cela m'a tout à fait brouillé avec mon oncle qui ne veut plus me recevoir.

— Entre nous, mon ami, vous ne devez pas être bien privé par cette défense; la maison de votre oncle

n'est rien moins qu'amusante! C'est à y gagner le spleen!

— Mais j'y voyais ma cousine, cette bonne petit Emma qui est venue à mon aide, et que je n'ai pa encore pu remercier de ce service.

— Si vous la remerciez, elle verra que j'ai trahi son secret! De quoi aurai-je l'air, moi?

— Docteur, il y a de ces indiscrétions que l'on pardonne toujours. Au reste, je suis bien forcé de garder le silence, puisque je ne puis plus voir ma cousine. Et vous, docteur, vous n'allez plus du tout chez mon oncle?

— Non, vraiment! vous savez bien qu'il m'a envoyé ce qu'il me devait, en me faisant dire que ma manière de le soigner ne s'accordait pas avec son tempérament. C'était mon congé qu'il me donnait... Pauvre homme! qui veut en savoir plus que les médecins!... Certainement il y a de mes confrères qui ne sont pas des aigles, mais pour savoir bien soigner votre oncle, il suffirait de le regarder, de l'entendre et de connaître sa manière de se nourrir. Je l'aurais fait vivre encore dix ans au moins! tandis que, au régime qu'il suit, cela m'étonnerait bien s'il passait l'année!

— En vérité, vous le croyez si bas.

— Oui, mon cher ami.. Mais donnez-moi donc des nouvelles des jeunes mariés, votre frère de lait et sa piquante moitié?

— Ils sont établis à Paris, et font très-bien leurs affaires.

— La belle Laurette doit faire une superbe bouchère... Mais j'aimerais mieux qu'elle vendît des cigares que des côtelettes, parce qu'on pourrait aller causer avec elle.

— Il est certain qu'on ne peut guère aller faire le gentil dans la boutique d'un boucher. Dufilet m'engage souvent à aller déjeuner avec eux, mais j'aimerais mieux ne déjeuner qu'avec elle!...

— Comme c'est bien d'un frère de lait! Au fait, vous avez goûté tous deux au même sein, ce ne serait qu'une continuation!...

— Et madame Tricoud?

— Elle veut trop danser, cela devient fatigant. Il y a comme cela, de par le monde, de ces femmes à qui cela est égal d'éreinter leur danseur; pourvu qu'elles se donnent du plaisir, peu leur importe de compromettre la santé d'un autre! Défiez-vous de ces femmes-là, mon cher Félix, et croyez-moi, ne mettez pas un sot amour-propre à toujours danser avec elles, elles ne vous en auront ni plus d'amour ni plus de fidélité, et, quand vous serez hors d'haleine, s'empresseront de vous donner un remplaçant. C'est égal, lorsqu'il se présentera une autre noce Merluchet, je vous en prie, mon cher Félix, ne m'oubliez pas. Et venez me voir, vous savez mon adresse... Je vous ai dit que j'étais

de vos amis, bien que j'aie une quinzaine d'années de plus que vous, cela ne fait rien! au contraire, cela fait qu'un de nous deux a de l'expérience et peut en donner à l'autre... Je n'ai pas trop l'air d'un sage, c'est vrai! Je suis la maxime d'*Hippocrate* qui a dit qu'il fallait se donner une pointe au moins une fois tous les mois. Mais tout cela ne m'empêche pas de pouvoir vous donner de bons conseils.

— Merci docteur, merci; je crois à cette amitié spontanée que vous m'avez témoignée dès notre première rencontre... car je crois à la sympathie qui nous pousse vers les personnes qui se sentent aussi entraînées vers nous. Est-ce que j'ai tort?

— Non, mon cher ami. D'abord on a toujours raison de croire à quelque chose... les gens crédules étant bien plus heureux que ceux qui doutent de tout. Rappelez-vous *le conte de Candide*, de Voltaire, et ce que dit à la fin le docteur Pangloss, mon confrère : « Je me mariai, je fus cocu! et je vis que c'était l'état le plus heureux de la terre. » Ainsi donc l'état le plus heureux pour un homme est de croire à la vertu de sa femme. Quand je soigne quelqu'un, ne lui dis-je pas toujours qu'il guérira lorsque je sais parfaitement le contraire; et mon malade n'a-t-il pas parfaitement raison de me croire? Lorsque vous faites la cour à une femme, ne lui dites-vous pas que vous l'aimerez toute votre vie... Elle fait son possible pour vous croire, et

elle finit par y arriver. Je vous le répète : le doute, c'est l'inquiétude; la croyance, c'est la sécurité, et par conséquent la félicité.

Et le docteur quitte Félix après lui avoir serré la main. Le jeune homme rentre chez lui, en se disant :

— Ce dont je ne puis pas douter, c'est que mademoiselle Anita m'a totalement oublié depuis que je ne lui paye plus des soupers fins chez *Bonvalet !* C'est que pour plaire à ces dames, il faut avoir de l'or plein ses poches, les accabler de cadeaux, les bourrer de bonbons, et que tout cela ne les empêche pas encore de se moquer de nous... Oh! voilà ce dont je ne saurais douter. Mais, ma cousine, cette bonne petite Emma... que je n'ai pas vue depuis plus de quatre mois .. qui m'a empêché d'aller en prison... et que je n'ai pu remercier de ce service... Que doit-elle penser de moi... surtout après m'avoir vu rouler sur la scène en me battant avec le diable...

Félix a été plusieurs fois chez le docteur Choubert, mais toujours sans le rencontrer. Un jour ils se retrouvent encore dans la rue, et le docteur, frappant sur l'épaule de son jeune ami, murmure :

— Eh bien... que vous avais-je dit ?

— Ce que vous m'avez dit... mais sur quel sujet, docteur?

— Parbleu, sur votre oncle!...

— Mon oncle... mais vous m'aviez dit... ma foi je ne m'en souviens plus guère...

— Je vous avais dit qu'il ne passerait pas l'année... et il y a environ un mois de cela... il a été plus vite que je ne croyais !...

— Mon Dieu !... que voulez-vous dire, docteur ?

— Est-ce que vous ne savez pas qu'il est mort ?

— Mort !... grand Dieu !... mon oncle serait mort !...

Félix est devenu très-pâle, et le docteur le soutient et passe son bras sous le sien, en reprenant :

— Pardon, mon ami, pardon de vous avoir dit cela si brusquement... mais je croyais que vous étiez instruit de cet événement...

— Non... je l'ignorais. Je ne savais même pas que mon pauvre oncle était malade !...

— Malade... mon Dieu ! il ne l'a pas été, il s'est éteint entre un radis noir et une tasse de mauve... Il devait finir comme cela...

— Et on ne m'a rien fait dire... Ah ! mon oncle ne m'aimait pas... et pourtant je sens que je le regrette, car je ne puis oublier qu'il a pris soin de ma jeunesse... que c'est à lui que je dois le peu que je sais... Et cet événement... quand donc est-ce arrivé ?

— Hier au soir... Oh ! il est probable qu'en rentrant chez vous vous trouverez une lettre pour la cérémonie qui sera pour demain.

— Docteur, voulez-vous y venir avec moi?

— Si votre oncle avait continué d'être mon client, je vous refuserais, parce que nous n'avons pas pour habitude d'aller aux enterrements de nos malades, cela nous prendrait trop de temps!... Mais comme je ne le soignais plus, j'irai avec vous pour étudier un peu les figures de vos cousins.

De retour chez lui, Félix trouve en effet une lettre qui le convoquait pour la triste cérémonie. C'était, comme de coutume, à la demeure du défunt que l'on se réunissait. Félix éprouve un violent serrement de cœur en se retrouvant dans cette maison où il n'était pas revenu depuis six mois. Il demande à un domestique des nouvelles de sa cousine, et apprend que depuis le cruel événement on l'a émmenée à la campagne, ainsi que madame Sarget.

— Et mes cousins! combien ils doivent avoir de chagrin... leur père les aimait tant!... Peut être n'auront-ils pas la force de faire partie du triste cortége!

— Oh! pardonnez-moi, monsieur, répond le domestique. Ces messieurs sont au salon, et M. Félicien a déjà donné une fameuse danse à Bertrand, parce qu'il n'avait pas encore attaché du crêpe à tous les chapeaux... C'est étonnant comme la voix de M. Félicien a changé depuis que son père est mort... Il parlait tout doux... comme une petite flûte! A présent il a un organe... comme un cor de chasse!

Sans faire attention à la réflexion du domestique, Félix monte au salon où il y a beaucoup de monde. Il aperçoit ses cousins qui ont l'air roide, gourmé, et lui tendent à peine la main. Le gros Adolphe est le seul qui pousse un soupir, en disant à Félix :

— Hein? qu'est-ce qui aurait cru cela! mourir si brusquement! si vite... Mais dame! il ne voulait pas boire du vin pur... et on le lui conseillait cependant!

— Je sais bien qui est-ce qui en boira maintenant! murmure le docteur Choubert qui vient d'arriver, et dit tout bas à Félix : « Quand je disais que vos cousins seraient curieux à examiner!... Ce ne sont déjà plus les mêmes hommes que ceux avec qui j'ai dîné ici quand je soignais leur père. Voyez donc ce monsieur qui se couchait à dix heures, tenait toujours sa tête courbée et avait une voix si mielleuse... Quel changement, comme il porte la tête haute maintenant, comme son regard est fier et presque dédaigneux, comme sa voix est mordante et assurée!... Le plus jeune, M. Victorin, a l'air de penser à tout autre chose qu'à la perte qu'il vient de faire; il ne peut pas rester en place; il va, vient, s'agite, s'occupe fort peu des personnes qui sont autour de lui... Certainement il a de grands projets pour l'avenir, et je gagerais que sa pensée est en ce moment bien loin d'ici. Quant à votre cousin Adolphe, celui-là est moins transformé, et pourtant il y a aussi quelque chose de plus placide, de plus ouvert

dans sa physionomie; je ne prétends pas qu'il pense déjà à ce qu'il mangera à son dîner, mais je suis persuadé que le chagrin ne lui a pas ôté l'appétit. O vous! qui élevez vos enfants à vous craindre, à trembler devant vous! si vous pouviez voir combien peu on vous regrette! vous vous repentiriez d'avoir suivi ce système d'éducation. »

La cérémonie funèbre s'accomplit avec tout le cérémonial voulu pour les personnes qui ont le moyen de le payer. Lorsqu'on quitte le cimetière, Félix cherche ses cousins pour échanger avec eux quelques paroles de consolation. Mais le grand Félicien monte dans une voiture dont il referme la portière sur lui, sans répondre à son cousin. Le gros Adolphe a disparu, et le jeune Victorin répond tout de travers à ce que lui dit Félix, si bien que celui-ci, s'apercevant qu'on ne l'écoute pas, va reprendre le bras du docteur, en lui disant :

— Si c'est ainsi que mes cousins m'accueillent, ils peuvent être certains qu'ils n'auront pas souvent ma visite!...

— Comment, mon cher Félix, cela vous étonne? Songez donc que maintenant ces jeunes gens sont riches, qu'ils se croient des personnages importants! tandis que vous... vous n'avez pas le sou... et de plus vous êtes leur parent; double raison pour qu'ils vous tournent le dos... parce qu'un parent pauvre... c'est

génant. . on craint toujours qu'il nous emprunte de l'argent !...

— Ils ont bien tort d'avoir cette crainte. Je serais désolé d'avoir recours à eux pour le plus léger service !... Mon seul désir est de m'acquitter avec ma cousine...

— Est-ce qu'elle a besoin de cette bagatelle ; songez donc que c'est maintenant une riche héritière !...

— Oh ! cela ne fait rien... je veux m'acquitter... Chère Emma !... il y a bien longtemps que je ne l'ai vue... Ah ! je suis sûr que celle-là pleure son père... elle ne ressemble pas à ses frères...

— C'est bien heureux pour elle. Quant à moi, je vous avoue que je suis très-curieux de savoir quel usage ces messieurs vont faire de leur fortune !

Huit jours après que l'on a enterré M. Monlaurent, Félix reçoit une lettre d'un notaire qui l'engage à se trouver le surlendemain à la maison de défunt son oncle, pour y assister à la lecture de son testament.

— Tiens ! mon oncle a fait un testament ! se dit Félix, et je suis convoqué pour assister à sa lecture... c'est singulier... En quoi donc ce testament peut-il me regarder ?... Mon oncle qui ne pouvait pas me souffrir veut peut-être me gronder encore après sa mort ! ou m'imposer quelque pénitence pour me rendre sage...

— N'importe, je me rendrai à l'invitation qui m'est faite. Cela ne m'amusera pas de me retrouver avec

mes cousins, mais, cette fois, je verrai peut-être ma cousine, et ce sera un dédommagement.

Au jour et à l'heure qui lui ont été indiqués, Félix se rend à la demeure de son oncle. Il trouve dans le salon ses cousins, leur sœur, madame Sarget et quelques anciens serviteurs du défunt, ainsi que son dernier médecin, qui sont aussi convoqués pour assister à la lecture du testament.

Cette fois Félix salue très-froidement les trois frères, qui lui témoignent au contraire plus d'aménité, mais semblent inquiets comme des gens qui ont peur que leur père n'ait fait quelque legs important à son neveu. La pauvre Emma paraît fort triste et fait à Félix une révérence assez cérémonieuse ; mais celui-ci ne peut se lasser de regarder sa cousine, car, depuis six mois qu'il ne l'a vue, un changement considérable s'est fait dans toute sa personne, et ce changement est entièrement à son avantage. Ce n'est plus cette jeune fille encore enfant qui avait l'air d'une petite pensionnaire. Maintenant c'est une jeune personne bien posée, bien raisonnable, dont la taille s'est développée si avantageusement, qu'elle paraît plus âgée qu'elle ne l'est réellement. Ensuite, le chagrin qu'elle a éprouvé de la mort de son père a donné à ses traits une expression de mélancolie qui la rend encore plus séduisante.

Félix ne peut se lasser d'admirer sa cousine ; il

éprouve en la contemplant un charme, une émotion inexprimables. Puis enfin, bravant le nez de madame Sarget, qui semble vouloir le transpercer, il s'approche de la chaise sur laquelle est Emma, et, se penchant vers celle-ci, lui dit à voix basse :

— Je suis bien heureux de pouvoir enfin vous rencontrer, ma cousine, il y a si longtemps que je le désirais, que je brûlais de vous témoigner ma reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu... Ah ! vous m'avez cru ingrat peut-être, mais je vous jure que je ne le suis point !...

Emma paraît émue, mais elle tâche de dissimuler ce qu'elle ressent en répondant d'un air assez froid :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mon cousin ; vous ne me devez aucune reconnaissance...

— Ah ! ma cousine, n'essayez pas de vous en défendre... j'avais des dettes, j'allais être mis en prison, sans vous, qui êtes généreusement venue à mon aide...

— Moi... mais non, je vous assure... ce n'est pas moi... c'est mon père qui vous a fait remettre cet argent...

— Malgré tout le respect que j'ai pour la mémoire de mon oncle, je ne puis lui devoir ce service, je sais par le docteur Choubert qu'il a positivement refusé de venir à mon aide... tandis que vous avez couru

après le docteur et lui avez remis les quinze cents francs dont j'avais besoin...

— Oh non! mon cousin, par exemple! il n'y avait que mille francs!...

— Mille francs!... soit... Ah! vous convenez maintenant que vous avez donné pour moi cette somme? .

Emma devient très-rouge et ne trouve plus rien à dire. Félix reprend :

— Je devine maintenant qui a complété la somme qu'il me fallait... le docteur s'est associé à cette bonne action... J'ai deux bienfaiteurs au lieu d'un... Merci encore mille fois, ma cousine, mais j'acquitterai ma dette... et peut-être un jour...

Madame Sarget, qui vient fourrer son nez entre Emma et Félix, empêche celui-ci de continuer. La vieille dame dit d'un ton aigre au jeune homme :

— Monsieur, on ne cause pas ainsi avec une jeune personne qui vient de perdre son père, c'est inconvenant...

— Mais, madame, je n'entretenais ma cousine que de choses fort sérieuses, et...

— Monsieur Félix, Emma est maintenant placée sous ma surveillance, et je ne vous laisserai pas l'entretenir; d'ailleurs, monsieur, nous sommes rassemblés pour entendre la lecture d'un testament et non pas pour causer... Tâchez de respecter la mémoire de

votre oncle! ce n'est pas ici un théâtre où l'on se roule!...

— Ah! madame! c'est fort mal ce que vous me dites là... Pour une folie de jeunesse je ne mérite pas d'être traité si sévèrement.

— Si, monsieur, vous le méritez. Au reste, je ne fais en ce moment qu'obéir aux dernières volontés de ce pauvre Monlaurent, qui, en me chargeant de veiller sur sa fille, m'a bien recommandé surtout de ne point vous permettre de venir la voir.

Félix va répliquer... mais le notaire vient d'arriver, il juge plus sage de se taire.

L'homme de loi lit dans tous les yeux l'impatience que l'on a de connaître le testament du défunt ; c'est pourquoi il se place à une table et commence aussitôt la lecture.

M. Monlaurent laissait une fortune d'un million et environ cent mille francs. Le million était partagé également entre ses quatre enfants. Sur les cent mille francs restant, plusieurs sommes étaient allouées à ses anciens serviteurs; vingt mille francs étaient pour son dernier médecin, dont il était fort content (et qui venait de le laisser mourir); enfin arrivait cette clause :

« Mon neveu, Félix Albrun, est un très-mauvais sujet, cependant, en mémoire de sa mère qui était ma sœur, je veux bien lui donner encore de quoi payer ses dettes. Je lui laisse donc la somme de huit mille

francs, qui lui sera comptée sur-le-champ, mais je défends à tous mes enfants de jamais lui prêter un sou. »

Félix éprouve un vif sentiment de chagrin en entendant lire cet article où son oncle l'humilie encore. Quant aux trois frères, un léger sourire vient errer sur leurs lèvres, ils se disent que leur père n'avait pas besoin de leur faire cette dernière recommandation.

La fin du testament donnait à madame Sarget une quarantaine de mille francs qui devaient rester sur les cent mille, après que les différents legs auraient été payés; puis M. Monlaurent nommait cette dame tutrice de sa fille.

La lecture de l'acte étant achevée, le notaire prend dans un portefeuille qu'il a posé sur la table vingt billets de banque de mille francs qu'il remet au médecin, en lui disant d'un air tant soit peu railleur :

— Monsieur, voici de la part de feu M. Monlaurent, qui a été si satisfait de vos soins.

Le docteur s'avance, reçoit les vingt mille francs d'un air gracieux, salue la société et s'éloigne en se disant :

— Ah! si tous ceux que j'ai traités et qui sont morts m'en avaient laissé autant! quelle belle fortune j'aurais maintenant.

Le notaire présente ensuite huit mille francs à Félix en lui disant :

— Voici le legs de votre oncle.

Félix s'est avancé, il rougit, il hésite et répond enfin d'une voix ferme :

— Si ce n'était pas par respect pour la mémoire de mon oncle, je refuserais ce legs qui est accompagné de paroles si dures ! mais je ne veux me souvenir que du bien que l'on m'a fait ; de sa dernière demeure mon oncle verra peut-être qu'il m'avait mal jugé.

Prenant les billets, dont il en distrait un de mille francs, Félix traverse rapidement le salon de manière à passer tout près de sa cousine ; là il laisse tomber le billet de mille francs sur les genoux d'Emma, puis s'éloigne à grands pas, sans même jeter un regard sur ses cousins.

Le premier soin de Félix est ensuite de se rendre chez son ami Choubert, auquel il remet un billet de cinq cents francs en lui disant :

— Tenez... voilà ce que je vous devais sans le savoir, ami comme on en voit peu !

— Où serait le mérite, murmure le docteur, si tout le monde en faisait autant... moi, j'aime à me singulariser.

XII

L'AMOUR REND SAGE QUELQUEFOIS

Huit mois se sont écoulés depuis que l'on a fait la lecture du testament de M. Monlaurent. Félix a fort bien employé ce temps. Avec les six mille cinq cents francs qui lui sont restés du legs de son oncle, il a payé quelques petites dettes criardes, qu'un garçon contracte toujours, même sans le vouloir; puis, rompant avec son passé, renonçant aux coulisses des petits théâtres, le jeune homme s'est mis avec ardeur au travail.

Il sent maintenant combien il est pénible d'avoir parfois besoin de recourir à la bourse de ses amis, recours sur lequel il est bien imprudent de compter; il ne veut plus se trouver dans cette position. Ce qu'un homme doit ambitionner avant tout, c'est de devenir

indépendant, et, pour l'être, il faut nécessairement acquérir de quoi subsister. Félix ne s'est pas encore dit qu'il voudrait devenir riche, et pourtant au fond de son cœur il éprouve parfois ce désir si naturel de pouvoir aussi marcher de pair avec les heureux du monde. Il se rappelle l'air fier, le ton presque dédaigneux avec lequel ses cousins l'ont traité; il sent qu'il lui serait bien doux de pouvoir leur prouver qu'il n'a plus besoin d'eux, et qu'il a su acquérir par lui-même cette fortune qu'ils ne doivent qu'à leur père.

Puis il y a encore un autre sentiment, un autre souvenir, qui plus que tout le reste peut-être a transformé ce jeune homme. L'image de sa cousine est sans cesse présente à sa pensée; depuis qu'il a revu Emma, grande, sérieuse, embellie; depuis qu'il a trouvé en elle une charmante jeune fille à la place d'une enfant, il a senti que cette amitié qu'il avait pour l'enfant se changeait en adoration pour la jeune fille: il aime sa cousine; et ce qui le désole, c'est qu'elle a de lui une fort mauvaise opinion. Elle lui a répondu bien froidement lorsqu'il s'est retrouvé avec elle à la lecture du testament, et il ne l'a pas revue depuis; il sait que madame Sarget ne recevrait pas ses visites; elle prétend qu'elle ne fait en cela que suivre les dernières volontés de M. Monlaurent.

Tout cela désespère Félix, autant cependant que peut se désespérer un jeune et joli garçon qui n'est

point romantique et n'a nulle envie de ressembler à *Werther* ou à *Antony*; mais sans avoir ces passions qui nous dérangent la cervelle et nous font commettre des extravagances, on peut aimer beaucoup, aimer véritablement. Les feux qui ont le moins d'éclat sont ceux qui durent le plus longtemps.

S'il ne peut voir Emma, Félix n'en a pas moins le droit de s'occuper d'elle. Il sait qu'elle demeure avec madame Sarget dans une fort jolie maison qu'elles ont louée sur le boulevard Malesherbes, qu'elles ont un fort beau jardin dont sa cousine s'occupe beaucoup, et que ces dames ne sortent presque pas, ce qui est tout naturel dans la première année du deuil de M. Monlaurent. Enfin Félix se dit que la charmante Emma, ayant environ douze mille francs de rente, ne pourra manquer d'avoir de nombreux aspirants à sa main, et que lui, chétif, ne pourra pas se permettre de se mettre sur les rangs, et que quand bien même il acquerrait de la fortune, sa cousine ne voudrait pas de lui, parce qu'elle le croit un mauvais sujet.

— Et en quoi suis-je donc un mauvais sujet? se dit notre jeune amoureux. J'aime le plaisir... n'est-ce pas de mon âge... Mais pour m'en procurer je n'ai jamais fait une action dont j'aie à rougir !... Mon combat avec Trabucos est la seule circonstance que l'on puisse me reprocher?... et, après tout, ce n'est qu'une scène comique. Malheureusement ma jolie cousine est trop peu

au fait de ces incidents de coulisse, elle a pris cela au sérieux, et ceux qui l'entouraient lui ont fait regarder comme une monstruosité ce qui n'était qu'une folie de jeune homme. Cette cruelle madame Sarget, qui est près d'Emma, ne fait encore que me noircir à ses yeux... Ah! pourquoi me suis-je moqué de son nez!... Quelle faute de se moquer du nez d'une femme... et comme la jeunesse est imprudente!

Quant à ses cousins, Félix ne s'en était pas occupé du tout; que lui importait la conduite de ces trois phénix, auxquels cependant il n'avait pas voulu ressembler.

— Ils ne songent probablement qu'à augmenter leur fortune, se disait-il; ils sont heureux à leur manière. Grand bien leur fasse!... Mais ne point aimer les femmes, le bon vin... ne jamais faire une partie de billard ou d'écarté... est-ce que c'est vivre? seulement je conviens qu'il ne faut pas abuser de tout cela... c'est bien gentil, mais c'est dangereux! Et parce que j'aimais les plaisirs de mon âge ma cousine est persuadée que j'ai tous les défauts... On lui aura dit que j'étais un libertin, un ivrogne, un joueur!... Ah! je suis bien sage, bien rangé, bien travailleur maintenant... mais elle ne le sait pas... si je le lui disais, elle ne me croirait pas... et d'ailleurs comment le lui dire, puisque sa tutrice, madame Sarget, ne veut pas me recevoir... Enfin, si je rencontrais ma

cousine, au moins le grand nez ne pourrait pas m'empêcher de la saluer, de lui dire bonjour...

Et dans l'espoir de rencontrer Emma, Félix allait souvent se promener sur le boulevard Malesherbes, et dans le parc de Monceaux; puis il poussait jusqu'au bois-de Boulogne, qui était tout près. Il rencontrait beaucoup de promeneurs, il apercevait une foule de jolies femmes, toutes luttant de toilette, d'élégance, mais il ne voyait pas Emma, et il s'en retournait tout triste en se disant :

— Elle se promène dans son jardin... Ah! que ne puis-je m'y promener avec elle... Mais elle ne pense jamais à moi, sans doute! et pourtant elle avait de l'amitié pour son cousin... Ces mille francs qu'elle avait donnés pour m'aider à payer mes dettes... n'est-ce pas une preuve?... Oui, de la bonté de son cœur... Peut-être en aurait-elle fait autant pour tout autre menacé de la prison.

Félix faisait ces réflexions en marchant au milieu des promeneurs, ce qui l'exposait à se jeter assez souvent dans les personnes qui venaient devant lui, et à s'entendre dire :

— Mais prenez donc garde!

— Il ne voit donc pas clair, ce monsieur...

— Vous ne pouvez donc pas regarder devant vous?

Et autres phrases de ce genre auxquelles le jeune homme trouvait tout simple de ne point répondre.

Mais il en est une, cependant, qui sort un peu trop des plaintes ordinaires et lui fait dresser les oreilles : une grosse voix vient de lui crier :

— Imbécile ! qui marche sur la robe de ma femme.. Si je savais qu'il l'eût fait exprès...

Félix s'est arrêté pour répondre à ce monsieur qui le traite d'imbécile et qu'il avait déjà dépassé ; mais presque aussitôt deux cris se font entendre : une voix d'homme et une de femme.

— Ah ! mon Dieu !... mon frère de lait !...

— Ah ! monsieur Félix !...

Celui-ci lève les yeux et reconnaît dans le couple qui s'est arrêté, Dufilet et sa femme, la belle Laurette.

Le jeune boucher se frappe le front de désespoir, en s'écriant :

— C'est mon frère de lait que j'ai appelé imbécile !... Mais je suis une bourrique !... un âne ! Monsieur Félix, donnez-moi un soufflet, je l'ai bien mérité !...

— Mais non, Dufilet, je ne veux pas te donner un soufflet !... J'en serais bien fâché !

— Si fait... si, je vous en prie, donnez-moi un soufflet, ça me fera plaisir... Je vous ai appelé imbécile... j'en suis un autre.

— De la part d'un étranger, cela aurait pu me fâcher, mais avec toi... jamais... D'ailleurs il paraît que

j'ai marché sur la robe de ta femme, et je mérite d'être grondé...

— Oh! monsieur, ce n'est rien du tout... la garniture... ça se recoud...

— Ça se recoud... ce n'est rien... Marchez-y encore, si ça vous fait plaisir, mon frère de lait, ne vous gênez pas!...

— Est-ce que tu crois que c'est pour me faire plaisir que j'ai marché sur la robe de ta femme?... Je suis bien distrait... Je regardais à droite et à gauche... Je ne vous voyais pas... voilà pourquoi j'ai commis cette maladresse... Mais laissons cela. Ha ça, dites-moi, vous ne vous gênez pas, il me semble; vous venez promener au bois de Boulogne dans la semaine! et la boutique?

— La boutique!... oh! nous sommes dans le grand genre nous autres, nous fermons à quatre heures et demie... Alors nous prenons un milord découvert, et nous nous faisons conduire ici... Nous nous promenons à pied, parce que Laurette prétend que pour se promener en voiture il faut en avoir une à soi...

— Est-ce que j'ai tort, monsieur Félix; est-ce qu'on fait une belle figure dans une voiture de place au milieu de tous ces beaux équipages?

— Non, sans doute; mais il y a des remises fort élégants, et soyez bien persuadée, madame, que la plupart de ces personnages que vous voyez se carrer dans de brillants équipages n'en sont pas plus propriétaires

que vous!... Tout se loue à Paris! le luxe, les voitures, les laquais, les livrées, les toilettes... tout, jusqu'à la réputation!...

— Tu entends, Laurette, tout se loue... Je suis bien aise que tu aies entendu cela... même la réputation... Comme ça, mon frère de lait, si je voulais avoir la réputation d'un homme d'esprit, je pourrais en louer une?

— Cela te coûterait cher, par exemple; il faudrait t'adresser aux journaux, y faire mettre des articles, des réclames... que tu ferais toi-même, et où l'on dirait : « M. Dufilet, le boucher le plus spirituel de Paris, a toujours des côtelettes très-tendres...

— Tiens, tiens, ça serait gentil ça... Laurette, veux-tu que je sois le boucher le plus spirituel de Paris!

— Avisez-vous de faire une chose comme cela, et je m'en retourne à Belleville, chez papa.

— Voyez-vous, ma femme ne veut pas que je sois spirituel!... Mais c'est pour rire que je disais cela... Mon frère de lait... si j'osais vous proposer... nous serions bien flattés si vous vouliez accepter le bras de mon épouse...

— Mais, Dufilet, tu as tort d'offrir cela à monsieur qui allait d'un autre côté!...

Félix aurait préféré s'en retourner à Paris; mais il craint de paraître fier et de faire de la peine à son frère de lait en refusant de donner le bras à sa femme. D'ail-

leurs la jeune bouchère était assez jolie pour que la proposition ne fût pas désagréable : la femme de Dufilet était un peu forte, un peu massive, un peu haute en couleurs, mais elle possédait une paire d'yeux dignes d'une Andalouse, des traits réguliers, une bouche fraîche et bien garnie, et des appas parfaitement accusés, qui damaient le pion à toutes les crinolines !

C'est donc d'un air fort aimable que Félix offre son bras à la belle Laurette, en lui disant :

— Je serais très-heureux, madame, de faire quelques tours de promenade avec vous.

La jeune femme devient violette de plaisir, et prend le bras qu'on lui présente ; Dufilet est tout aussi ravi que sa femme, et dans sa joie se tient derrière elle et marche aussi sur sa robe. Il faut que Félix se fâche pour que son frère de lait se décide à venir marcher à côté de lui.

On se promène quelque temps, puis par moment on s'arrête sur le bord de la route pour voir passer les équipages et les élégantes qui trônent dans les calèches.

La belle Laurette n'a pas assez de ses deux yeux pour admirer les toilettes, les parures, les coiffures des dames, et Dufilet dit à chaque instant :

— Fichtre ! pour du beau monde, voilà du beau monde... Laurette, toi qui aimes le distingué, tu dois être contente... Ma femme veut toujours venir se pro-

mener au bois de Boulogne pour voir du distingué... Laurette, quand je vendrai deux bœufs par jour, je te donnerai des robes... des coiffures comme celles-là...

— Voulez-vous bien vous taire, Dufilet; est-ce que tout le monde a besoin de savoir que vous vendez du bœuf!...

— Mais tout le monde en mange; c'est donc pas un état à mépriser. Oh! les belles dames! Tout ça ce sont des comtesses et des marquises, n'est-ce pas, mon frère de lait?

— Mon ami, j'en vois beaucoup qui sont effectivement marquises ou comtesses le soir devant le trou du souffleur! Mais je ne puis t'affirmer... Eh! mais que disais-je... Tiens, cette jeune femme qui a une si brillante toilette et qui avance dans cette calèche... c'est, ou du moins c'était une actrice des Délassements... Anita... la petite Anita...

— Quoi, cette belle dame... c'est pas une princesse?

— Si, c'est ce que nous appelons une princesse de la rampe... Ah! mon Dieu!...

— Qu'avez-vous donc, monsieur Félix?

— Ce monsieur qui est dans la calèche... à côté d'Anita... c'est Félicien... c'est l'aîné de mes cousins...

En ce moment la calèche qui n'allait pas vite, vient raser les promeneurs. Mademoiselle Anita a vu Félix

tenant la belle Laurette sous son bras; elle se met à rire en le regardant, et lui fait un petit signe de tête.

— La belle dame vous a salué, mon frère de lait! s'écrie Dufilet, tandis que Félix regarde toujours la calèche qui s'éloigne. Êtes-vous heureux de connaître des femmes si hupées!

— Est-ce que tu voudrais en connaître, toi, par hasard? demande la belle Laurette en faisant des yeux furibonds à son mari.

— Ah! bon, voilà ma jalouse qui s'emporte... C'est comme le matin, quand je ris avec une bonne, en lui servant son pot-au-feu, madame me fait des scènes...

— Dufilet, taisez-vous! vous ne dites que des bêtises!...

— Je te dis que tu es une jalouse!

Félix laisse son frère de lait se chamailler avec sa femme; il leur dit adieu et s'en retourne à Paris. Mais tout le long du chemin il songe à ce qu'il vient de voir, et se dit :

— Félicien!... le chaste Félicien avec Anita! Ce n'est pas possible, je me serai trompé!

XIII

LES FEMMES

Félix songeait encore à ses rencontres au bois de Boulogne, lorsque, le lendemain matin, il reçoit un petit billet bien parfumé et bien mal écrit ; il devine que c'est une lettre de femme, et pousse un cri de surprise en voyant qu'il est d'Anita. Il s'empresse de lire ce billet.

« Mon bon petit Félix, tu étais hier avec une énorme particulière. Quelle masse! La figure n'est pas mal, mais le tout n'est pas *chic!* Viens donc me dire où tu as péché cette baleine ; viens me voir, j'ai de drôles de choses à te raconter sur quelqu'un que tu connais beaucoup. Je demeure maintenant rue de la Chaussée-d'Antin, 24. A propos, ne vas pas demander Anita,

on ne saurait pas ce que tu veux dire. Je suis maintenant la signora Mirobelly, Italienne pur sang. J'apprends à jouer de la guitare.

« Mais pour toi je serai toujours,

« Anita. »

Félix relit ce billet, et, curieux de savoir s'il ne s'est pas trompé la veille en croyant reconnaître son cousin Félicien dans le cavalier qui accompagnait la jeune courtisane au bois, il se dit : « Je me rendrai à cette invitation, non que je veuille renouer des relations avec Anita, mais parce que je veux savoir si en effet Félicien était avec elle.

Et sur les deux heures, Félix se rend à l'adresse indiquée, entre dans une fort belle maison, trouve un concierge dont la loge est un salon dans lequel il y a un piano. Il demande madame Mirobelly à un monsieur qui semble fort occupé à lire son journal, et qui lui répond sans détourner la tête :

— Au premier... porte à droite.

Félix est presque tenté de demander excuse à ce monsieur pour l'avoir dérangé dans sa lecture. Mais il se hâte de monter l'escalier en se disant :

— Comme tout se perfectionne à Paris, les concierges ont des salons!... Incessamment ils mettront un Suisse à leur porte, et il faudra s'adresser au Suisse pour savoir si le concierge veut bien vous recevoir..

Comme Paris se métamorphose... l'élégance se fourre partout; cependant il faut avouer que nous ne sommes pas encore à la hauteur des Anglais... dont les ramoneurs ont voiture, et les gens de la plus basse classe sont constamment en habit noir et en cravate blanche. En arriverons-nous là; il faut espérer que non : je ne connais rien de plus laid qu'un mendiant en toilette.

Félix a sonné. Un petit groom vient lui ouvrir. Il entre dans un fort bel appartement, puis une femme de chambre suffisamment laide pour ne point donner de distractions aux visiteurs, vient savoir qui se présente. Le jeune homme dit son nom. Aussitôt la camériste l'introduit, en s'écriant :

— Oh! vous pouvez entrer, monsieur, madame est visible pour vous!

Après avoir traversé un salon meublé avec autant de luxe que de coquetterie, Félix est introduit dans un délicieux petit boudoir où l'on a prodigué les glaces, le velours, le satin et les fleurs; il est tellement ébloui par tout ce qu'il voit, qu'il s'arrête au milieu de la pièce en s'écriant :

— Mais où suis-je donc? Tout ce que je vois est ravissant! C'est donc une fée ou tout au moins une déesse qui habite ce séjour?

— Oui, mon petit... et la déesse, c'est moi!

En disant cela, mademoiselle Anita, qui était couchée

et presque roulée sur un divan, se lève vivement et va embrasser Félix, en lui sautant au cou.

Le jeune homme se laisse embrasser... C'est toujours ce qu'un homme a de mieux à faire, sous peine de passer pour un Joseph! et c'est une réputation qui ne tente pas. Puis il s'assoit à côté d'Anita, en lui disant :

— Je te fais mon compliment... Tu as donc fait fortune?

— Oui, mon petit, je suis au pinacle!... Je suis enfin la beauté à la mode!...

— Et pourquoi le nom de Mirobelly?

— Parce que celui d'Anita était trop connu au boulevard.

— Et tu pinces de la guitare à présent?

— Je pince bien autre chose... Je me fais Italienne, il ne me manque plus que de la voix.

— C'est magnifique chez toi... Les dorures, les glaces, les fleurs les plus rares... Tu ne te refuses rien!

— Dis donc qu'on ne me refuse rien... Ton cousin fait bien les choses, n'est-ce pas?

— Quoi... vraiment? Je ne m'étais donc pas trompé... C'était Félicien Moulaurent qui était hier en calèche avec toi?

— Lui-même.

— Il est ton amant?

— Mon amant! Oh! non pas... Comme tu y vas! Il

est mon entreteneur, ce qui n'est pas du tout la même chose. Mais il est trop bête, trop sot, trop suffisant pour que j'aie jamais de l'amour pour lui!... C'est une huître que ton cousin, un véritable homme à écaille...

— C'est ainsi que tu l'arranges! un homme qui te met dans un palais ou à peu près!

— Ne sais-tu pas que ce n'est jamais l'homme qui paye qui est l'ami du cœur... Il y a peut-être quelques exceptions, mais elles sont rares?

— Je n'en reviens pas!... Félicien si sage... qui n'osait pas lever les yeux devant une femme...

— Félicien!... mais il les adore les femmes... Mais elles lui feront faire tout ce qu'elles voudront!... Il a déjà été avec Carlina et la petite Tantinette... Mais lorsque j'ai paru, je n'ai eu qu'un certain regard à lui jeter, et il était à mes pieds... Comme j'aime la danse, il me mène au bal presque toutes les nuits.

— Du vivant de son père, il se couchait tous les soirs à dix heures.

— Raison de plus! il se dédommage. C'est comme les écoliers à qui on a fait prendre leur lait sans sucre, et qui ensuite se font du sirop.

— Et avant toi, il avait déjà des maîtresses?

— Je crois bien... puisque je te répète que ce monsieur idolâtre notre sexe. Et si je n'y veillais, il y a une certaine Antonia qui lui fait de l'œil... et qui voudrait bien me l'enlever... Mais je le tiens bien, et

quand je le lâcherai, c'est qu'il sera complétement déplumé...

— Mais, Anita, c'est fort vilain ce que vous dites là!... Comment, vous voulez déplumer entièrement mon cousin?

— Pourquoi pas... moi, ou une autre... Et si ce n'est pas moi, certainement ce sera une autre... Oh! je connais à présent Félicien comme si je l'avais moulé en cire... C'est une vraie pâte de galette. Mais à propos, Félix, dis-moi donc ce que c'était que ce grenadier déguisé en femme, à qui tu donnais le bras hier au bois?

— C'est la femme de mon frère de lait... une bouchère...

— Ah! c'est donc cela. Je me disais : « Quels gigots! » Vous donnez dans les bouchères à présent?

— Je ne donne dans rien du tout. Je deviens sage. Je me range.

— Vous êtes donc malade?

— Nullement; mais s'il y en a qui se ruinent, moi j'ai envie de m'enrichir.

— Eh bien! mon ami, vous êtes moins bête que les autres alors!...

La sonnette se fait entendre, et la femme de chambre vient annoncer :

— M. Félicien!

— C'est bon... faites attendre dans le salon... Je ne

suis pas encore visible... Tout à l'heure... Je sonnerai.

La camériste sort.

— Diable! mais que va penser Félicien, en me trouvant ici? dit Félix.

— Oh! cela me serait parfaitement égal, et je ne manquerais pas de motifs à lui donner... Mais j'aimerais mieux que, sans qu'il te voie, tu entendes un de mes entretiens avec ton cousin, afin que tu juges de l'empire que j'ai sur lui... Tiens, entre dans ce cabinet vitré, de là, tu entendras parfaitement... Tu pourras même voir, en écartant un peu le rideau.

— Mais je ne tiens pas à écouter votre entretien, moi.

— Si, si, je veux que tu puisses connaître ton cousin, que tu crois un Caton; entre donc...

— Ne me faites pas voir trop de choses au moins!

— Qu'il est bête!... Il n'y a pas de danger!

Anita a poussé Félix dans le cabinet dont elle referme la porte sur lui. Puis elle sonne sa femme de chambre et lui dit de faire entrer M. Félicien.

Le fils aîné du sévère M. Monlaurent entre dans le boudoir. Mais ce n'est plus ce jeune homme tel que nous l'avons vu chez son père. D'abord, en huit mois, Félicien semble avoir vieilli de dix ans : à la place de sa mine fraîche et rose, vous voyez une figure pâle, allongée, fatiguée; des traits déjà flétris, des yeux

bouffis et bordés de rouge, une expression vague dans la physionomie, enfin tout ce qui annonce un homme qui a fait un grand abus des plaisirs, et auquel un docteur dirait qu'il est grand temps de s'arrêter.

Félicien pénètre dans le boudoir d'un air d'assez mauvaise humeur, et il se jette sur une causeuse en disant :

— Vous me faites donc faire antichambre maintenant... Pourquoi donc ne me laissez-vous pas entrer sur-le-champ où vous êtes?

— Mais parce que cela m'a plu apparemment! D'abord vous n'avez pas fait antichambre, puisque vous étiez dans le salon...

— Je ne comprends pas cette idée de m'empêcher d'entrer!

— Vous ne comprenez rien, vous? Et si je m'habillais?

— Eh bien! quand je vous aurais vue en chemise, ce ne serait pas la première fois...

— Oh! que c'est joli ce que vous dites là... Vous devriez le tambouriner...

— Je n'ai pas besoin de le tambouriner. Est-ce que tout le monde ne sait pas que vous êtes ma maîtresse...

— Vous devriez l'écrire sur votre chapeau, ça se verrait mieux...

— Vous avez vos nerfs aujourd'hui, vous prenez en mal tout ce que je vous dis!

— Oui, j'ai mal aux nerfs, et c'est vous qui en êtes cause... Vous entrez ici comme un furibond! Monsieur me fait une scène parce qu'on ne l'a pas laissé tout de suite arriver jusqu'à moi... qui prenais un bain de pied...

— Allons, j'ai eu tort... Voyons, ma biche, ne vous fâchez pas...

Et Félicien, se rapprochant de la jeune femme, lui prend la main et la porte à ses lèvres; mais Anita retire vivement sa main, en disant:

— Laissez-moi... vous faites semblant de m'aimer, mais je vois bien qu'il n'en est rien... Ce n'est plus pour moi que vous soupirez!...

— Ah! ma toute belle... je ne mérite pas ce reproche... et je veux...

— Laissez-moi, vous dis-je!... Quand on aime bien une femme, on s'empresse de satisfaire à tous ses désirs, de contenter ses moindres fantaisies...

— Eh bien! il me semble que c'est ce que je fais.

— Il ne me semble pas cela du tout à moi! Il y a deux jours je vous ai montré, chez un bijoutier, une petite broche en diamants ou en rose, qui me plaisait beaucoup... Je croyais que monsieur s'empresserait de me l'apporter... un méchant bijou... Je suis sûre que cela vaut quatre ou cinq mille francs au plus!... et

cependant vous n'avez pas eu l'idée de me faire ce cadeau.

Félicien allonge un peu sa mine; cependant il répond en cherchant ses mots :

— Ah ! ce bijou... C'était une broche, je crois... Mais je n'en étais pas bien certain... c'est pour cela que... dans le doute...

— Vous mentez... Vous saviez fort bien ce que je désirais... Ah ! si mademoiselle Antonia vous avait témoigné le même désir, il y a longtemps qu'il serait satisfait...

— Ah ! quelle idée !... Et à propos de quoi me parler d'Antonia, à laquelle je ne songe pas, quand c'est vous seule que j'adore... Voyons, chérie, laisse-moi t'embrasser et...

Anita repousse très-brusquement son adorateur, et se lève vivement en s'écriant :

— Ah ! le monstre ! le traître ! l'infâme... il ose m'approcher... et il empoisonne la tubéreuse... une odeur que je ne puis pas souffrir ! Mais c'est celle favorite de mademoiselle Antonia... Vous venez de chez elle, sans doute, et elle vous aura parfumé ainsi.

— Je vous jure qu'il n'en est rien... J'avais plusieurs flacons sur ma toilette, j'ai mis du premier venu sur mon mouchoir, c'est sans intention...

— Vous mentez ! C'est pour plaire à Antonia !... Eh bien ! monsieur, je me laisserai faire la cour par le

prince de Boursicoff... C'est un riche Boyard... qui m'assomme de ses bouquets, de ses billets doux. Oh! il me donnera des broches, celui-là!... et il ne sentira pas la tubéreuse.

Félicien court dans la chambre après Anita en lui disant :

— Ah! tendre amie, vous ne ferez pas cela... Vous n'écouterez pas votre Boyard... n'est-ce pas... c'est pour me désoler que vous me dites cela...

— Si, si, j'écouterai Boursicoff... Allez vous parfumer pour Antonia... Allez lui acheter une broche...

— Mais jamais! C'est vous seule que j'idolâtre... Je cours l'acheter, cette broche, mais c'est pour venir la déposer sur vos genoux... Et avant je passerai chez moi. Je changerai de linge pour ne plus sentir cette odeur qui vous déplaît... Alors... vous ne me repousserez plus, n'est-ce pas?...

— Alors.... alors je serai peut-être assez bonne pour vous pardonner...

— Ah! je cours, je vole et je reviens.

Félicien est parti. Félix sort du cabinet. Anita s'est jetée sur son divan où elle se roule à force de rire, puis elle regarde Félix :

— Voilà comme ça se joue, cher ami; trouves-tu que ton cousin est assez serin comme cela?

— Ma foi, oui... j'avoue que je n'en reviens pas... Quel changement s'est fait en lui, mon Dieu! O mon

oncle!... si vous voyiez votre bien-aimé à présent... Mais non, il vaut mieux qu'il ne l'ait pas vu ainsi... Et il va t'apporter la broche?

— Assurément! Je voudrais bien voir qu'il se présentât sans cela...

— Adieu, Anita.

— Tu reviendras me voir, j'espère?

— Oui... à propos, et Trabucos?

— Ah fi donc! il est dans le troisième dessous.

Félix s'éloigne, tout en pensant que si son cousin se laisse ainsi berner par les femmes, son quart de million n'ira pas loin.

XIV

LE PARC DE MONCEAUX — LA PETITE MENDIANTE

Vous connaissez assurément le parc de Monceaux ? Charmante promenade, belles allées, frais ombrage, une grotte, de l'eau, de beaux gazons, de belles fleurs ! C'est plus qu'il n'en faut pour attirer les promeneurs, et pourtant un des charmes de cette promenade, c'est qu'on n'y rencontre jamais beaucoup de monde. D'où vient cela ? Du quartier où elle est située, et qui est encore bien éloigné du centre, du mouvement de Paris.

Félix, bien qu'il demeurât fort loin de là, allait se promener dans le parc de Monceaux dès que ses affaires lui laissaient un moment de liberté, ce qui devenait rare, car depuis quelque temps il avait montré tant d'ardeur au travail, il avait si bien géré les affaires dont on l'avait chargé, que le chef de la maison

de commerce dans laquelle il était employé, venait de l'élever à un emploi important, et lui avait annoncé qu'il aurait une part dans les bénéfices de la maison.

Félix se sentait fier de sa nouvelle position; il se disait : « Si ma cousine savait comme on est content de moi!... elle changerait d'opinion sur mon compte... Si j'allais le lui dire... elle ne me croirait pas!... on ne croit jamais le bien que nous disons de nous-mêmes... D'ailleurs on ne veut pas me recevoir... Oh! madame Sarget!... pourquoi ai-je été vous offrir un étui pour votre nez! »

C'était en se promenant dans le parc de Monceaux que le jeune homme se livrait à ces réflexions. Il venait d'entrer dans une allée, lorsqu'une petite fille de huit à neuf ans s'arrête devant lui, et lui sourit, mais sans lui tendre la main pour implorer sa pitié. C'était une enfant pâle, chétive, dont la figure douce, intéressante n'avait pas cette expression fausse, cette tristesse larmoyante et factice que l'on trouve trop souvent chez les enfants auxquels on a donné des leçons de mendicité. Celle-ci était habillée pauvrement, mais du moins elle n'était pas déguenillée. Sa figure était propre; il n'y avait rien en elle de cette misère qui croit devoir se rendre dégoûtante pour mieux intéresser.

Félix, qui venait assez souvent dans le parc de Monceaux, y avait, dès la première fois qu'il s'y était pro-

mené, aperçu cette petite fille qui se tenait à côté d'une pauvre femme aveugle. L'enfant regardait les passants sans oser leur demander; mais son regard était si expressif, si touchant, qu'il en disait plus que des paroles. Il avait mis une pièce d'argent dans la main de la petite fille, et s'était éloigné sans écouter ses remercîments.

Mais chaque fois qu'il était revenu dans le parc, il y avait vu la pauvre aveugle et sa petite fille. Alors chaque fois le jeune homme s'était approché de l'enfant et lui avait remis son offrande; cela était devenu pour lui un plaisir et presque un devoir à remplir, et il était inquiet lorsqu'il se promenait longtemps sans rencontrer la petite mendiante.

De son côté, la petite fille éprouvait la plus vive joie dès qu'elle apercevait ce monsieur, toujours si généreux pour elle et sa mère. Aussi du plus loin qu'elle le voyait, elle s'écriait : « Le voilà! » et quittant la pauvre aveugle, s'empressait d'aller au-devant de Félix, qui lui souriait, et auquel elle disait d'une voix touchante :

— Ah! monsieur, ce n'est pas pour vous demander que j'accours... mais c'est pour avoir le plaisir de vous remercier pour ma mère et pour moi!

Cette fois Félix a doucement pressé la main de l'enfant, en lui disant .

— Bonjour, chère petite.. où est votre mère?

— Là-bas... sur ce banc... Oh! elle n'est pas inquiète, je lui ai dit que je vous voyais et que j'allais vous dire bonjour.

— C'est bien, mon enfant; mais je veux, moi, que vous participiez un peu à mon changement de fortune. Je vais gagner plus d'argent qu'autrefois... je dois être plus généreux avec vous; tenez, prenez ceci et portez-le à votre mère.

En disant ces mots, Félix avait mis une pièce de vingt francs dans la main de la petite fille; celle-ci pousse un cri de surprise, puis murmure :

— Vingt francs! Ah! monsieur, c'est trop... ma mère me grondera d'avoir accepté tant que cela... Pourquoi me donnez-vous tant d'argent, monsieur?

— Je vous le repète, mon enfant, parce que je suis moi-même plus riche que je ne l'étais il y a huit jours, et puis parce que le nouvel emploi que j'occupe ne me permettra pas de venir me promener ici aussi souvent que par le passé; vous voyez donc bien que je dois être plus généreux. Allez porter ces vingt francs à votre mère, et dites-lui qu'il y a encore pour elle du bonheur sur la terre, puisqu'elle a une fille aussi aimante, aussi dévouée que vous.

La petite a des larmes dans les yeux; on voit qu'elle voudrait et qu'elle n'ose pas baiser cette main si secourable... mais elle prend les vingt francs en s'écriant :

— Ah! je vais rendre ma mère bien heureuse!...

Puis elle se sauve en courant vers le banc où est la pauvre aveugle.

Félix continue sa promenade. Il avait depuis longtemps oublié la petite mendiante, lorsqu'il aperçoit, assez loin devant lui, venir deux dames en deuil; son cœur bat, il s'arrête, regarde avec attention... bientôt dans l'une de ces personnes il a reconnu ou plutôt il a deviné sa cousine Emma.

— C'est elle!... oh! oui c'est elle! se dit-il... Je la rencontre donc enfin... Quel bonheur que je sois venu ici aujourd'hui... Je vais pouvoir lui parler un peu... J'espère bien que la tutrice ne m'empêchera pas de dire bonjour à ma cousine.

C'était en effet Emma et madame Sarget qui par extraordinaire étaient venues se promener dans le parc de Monceaux. Ces dames avançaient vers l'endroit où Félix s'était arrêté, et comme elles avaient chacune un voile, elles n'avaient pas remarqué le jeune homme qui se tenait contre un arbre sans marcher. Celui-ci se trouve donc tout à coup devant elles et les arrête en les saluant.

Emma paraît émue en reconnaissant son cousin, madame Sarget s'écrie d'un ton aigre :

— Monsieur Félix!... Ah! cette rencontre!...

— Je remercie le hasard qui me permet de vous trouver ici, ma chère cousine, car il y a bien long-

temps que je brûle du désir de vous voir... de savoir de vos nouvelles...

— Je vous remercie, mon cousin, et vous vous portez bien, vous?

— Oui, ma cousine, mais vous... Ah! vous êtes encore embellie... et c'était difficile cependant...

— Oui, oui, nous nous portons bien... nous sommes très-belles! dit madame Sarget avec humeur, et maintenant que vous savez tout cela... venez Emma; bonjour, monsieur Félix!...

Mais Félix se met devant la vielle dame, en lui disant d'un ton assez ferme :

— Ah! un moment, madame, vous me permettrez bien, j'espère, d'échanger quelques mots avec ma cousine, que je n'ai pas vue depuis onze mois! Suis-je donc un homme dont la présence doive causer de l'effroi... et qu'ai-je donc fait, après tout, pour être repoussé ainsi?... Quelques folies de jeunesse doivent-elles toujours me faire traiter comme un paria! Sachez-le, madame, je n'ai pas persévéré dans une mauvaise route : grâce à mon aptitude au travail, grâce à la régularité de ma conduite, le chef de la maison dans laquelle je n'étais que simple employé, vient de m'élever au poste de premier commis et de me donner un intérêt dans sa maison...

— C'est possible, monsieur, tant mieux, si cela est vrai... mais, puisque vous travaillez si bien mainte-

nant, que faites-vous donc dans le parc de Monceaux au milieu de la journée... Est-ce que c'est en vous promenant ici que vous tenez vos écritures?

— Madame, dans toutes les affaires on a parfois des moments de loisir... les miens, je les emploie à venir me promener ici... parce que... pourquoi ne l'avouerais-je pas! parce que j'espérais toujours y rencontrer ma cousine, qui, je le sais, demeure dans les environs... aujourd'hui seulement j'ai eu ce bonheur!...

— C'est que nous ne passons pas notre temps à nous promener, nous, monsieur. Je ne crois pas que vous rencontrerez ici Victorin, il travaille aussi, lui, il veut faire fortune! et il y arrivera... car il est tous les jours à la bourse!...

— Vous croyez que cela suffit pour faire fortune, madame?

— Je crois, monsieur, que l'on doit y faire ses affaires mieux que dans le parc de Monceaux.

— Et mon cousin Félicien... fait-il aussi fortune, madame?

—Félicien... il y a longtemps que nous ne l'avons vu, il nous néglige un peu... Oh! mais c'est que probablement il travaille trop... c'est un garçon si sage!... si rangé... Prenez-le pour modèle, vous vous en trouverez bien!

— Ce n'est pas mon intention, madame. Enfin, ma chère cousine, me garderez-vous toujours rancune,

et ne lèverez-vous pas cette consigne sévère qui me prive d'aller vous voir... lorsque cela me ferait tant de plaisir?

Emma est embarrassée, elle balbutie :

— Mon cousin... s'il ne dépendait que de moi... je ne mettrais pas d'obstacle à vos visites... mais...

— Mais! mais!... j'en mettrais moi! s'écrie madame Sarget, d'abord comme votre tutrice, ensuite comme devant obéir aux dernières volontés de votre père... et je m'étonne, Emma, que vous puissiez les oublier si vite!...

— Je ne les oublie pas, madame, puisque je m'y conforme...

— Mais, ma cousine, si mon oncle vivait encore, il ne me repousserait plus de chez lui... sachant quelle est ma conduite à présent, il serait le premier à m'ouvrir ses bras...

— Ta, ta, ta!... tout cela est bien facile à dire, à présent que votre oncle est mort!... Tenez, monsieur Félix, nous sommes aussi fines que vous... et notre grand nez ne nous empêche pas d'y voir clair!... vous voudriez venir voir Emma pour lui faire la cour... pour tâcher de lui plaire, parce que vous savez que c'est un excellent parti! elle a déjà douze mille francs de rente, sans compter tout ce que je lui laisserai... car elle sera ma seule héritière, et sans compter toute la fortune que son frère Victorin veut gagner pour

elle... car il veut aussi tripler ce que sa sœur possède déjà... Eh bien! j'en suis fâchée, monsieur Félix, mais tout cela ne sera pas pour vous...

Félix ne peut retenir un mouvement de colère; il fait un pas en arrière en s'écriant :

— Assez, madame, vous m'insultez maintenant en supposant que l'attachement que j'éprouve pour ma cousine n'a que l'intérêt pour base... Ah! si Emma était pauvre, je serais trop heureux d'être agréé par elle! mais elle est riche... vous avez raison, je ne dois pas me permettre de lui faire la cour... Mais ce que vous ne pouvez empêcher, c'est que je l'aime, que je l'adore et que je n'aime plus désormais une autre femme... Adieu, ma cousine, adieu; pardonnez-moi de vous aimer et laissez-moi faire des vœux pour votre bonheur.

Le jeune homme s'est éloigné. La charmante Emma est toute troublée, tout émue par ce qu'elle vient d'entendre. Madame Sarget hausse les épaules en murmurant :

— Il n'aimera plus d'autre femme!... Ah!... on les connait ces phrases-là!... Je gagerais qu'il a au moins deux maîtresses... et une foule d'intrigues... Quand on fréquente les coulisses... que l'on fait le coup de poing avec des figurants.... c'est fini, on ne devient plus un bon sujet! Je pense, ma chère Emma, que vous ne croyez pas un mot de tout ce que

votre cousin vient de vous débiter!... Ces messieurs-là n'ouvrent la bouche que pour mentir... Il travaille, il est premier commis! Le plus souvent que je crois un mot de tout ce a! Allons, Emma, dépêchons-nous de rentrer...

Mais Emma était contrariée d'entendre sans cesse dire du mal de son cousin; elle répond avec humeur :

— Madame, je suis fatiguée, je veux me reposer un peu.

— Ah ! vous êtes fatiguée, c'est étonnant ! nous n'avons cependant pas beaucoup marché... Enfin, puisque vous le voulez... reposons-nous, il ne manque pas de bancs ici... Justement en voilà un là-bas.

Ces dames étaient alors tout près de la grotte; elles s'asseyent sur un banc, qui n'était occupé à un bout que par la pauvre femme aveugle et la petite mendiante que nous connaissons. Emma était-elle réellement fatiguée? ou désirait-elle seulement prolonger son séjour dans le parc? Quelque chose devait lui dire qu'elle y apercevrait encore son cousin. Un amoureux ne s'éloigne pas ainsi de celle qu'il aime, surtout lorsqu'il a si rarement l'occasion de la rencontrer. C'est bien ce que Félix avait pensé : après avoir quitté ces dames, il était revenu sur ses pas par un autre chemin, en se disant :

— Si je ne parle plus à ma cousine, je veux la voir

au moins tant qu'elle sera ici! et quand ce ne serait que pour faire endêver madame Sarget, je ne perdrai pas Emma de vue!

Il a donc vu Emma et sa rigide tutrice s'asseoir sur un banc; d'abord l'envie lui vient d'aller s'y asseoir aussi; mais ce serait s'exposer à faire encore fuir madame Sarget, qui emmènerait sa pupille; il se contente de se promener dans l'allée devant ces dames. Sa cousine le voit fort bien, mais elle ne dit rien; madame Sarget le voit aussi et murmure :

— Il le fait exprès ce monsieur... c'est pour me taquiner! c'est bien... je m'en souviendrai... J'ai de la mémoire, moi!

Mais tout à coup la petite mendiante aperçoit Félix qui passait alors devant elle; aussitôt elle jette un cri, pousse sa mère en lui criant :

— Maman, le voilà! le voilà!... il passe devant nous!

Et aussitôt l'enfant se lève, salue à plusieurs reprises en souriant au jeune homme et en disant de sa petite voix bien douce :

— Bonjour, monsieur, portez-vous bien, monsieur. ma mère vous remercie bien, monsieur!

Félix a souri à l'enfant et lui fait en passant un signe d'amitié. Aussitôt madame Sarget dit à Emma d'un air railleur :

— Eh! mais il a de jolies connaissances votre cou-

sin... Avez-vous vu... cette femme qui est là sur notre banc... cette petite mal vêtue... Il les a saluées... ce sont de ses amies sans doute !

Emma ne répond rien, mais se rapprochant de l'enfant, qui est assise à sa gauche, elle lui dit :

— Vous connaissez donc ce monsieur qui vient de passer, ma petite?

— Oh ! oui, madame... et nous sommes bien heureuses de le connaître... nous l'aimons bien, ma mère et moi... elle ne peut pas le voir, elle, puisqu'elle est aveugle... mais je lui ai bien dit comment il était !...

— Votre mère est aveugle, pauvre petite, pardon, je ne l'avais pas remarqué... et d'où connaissez-vous mon cousin?

— Votre cousin ! ce monsieur est votre cousin !... Ah ! que vous devez être fière d'avoir un cousin si bon... si généreux !... Figurez-vous, mademoiselle, que depuis plus d'un an nous venons tous les jours dans cette promenade, ma mère et moi... Nous sommes bien pauvres ! pourtant je n'ose guère demander, cela me serre le cœur... mais du moment que monsieur votre cousin nous a aperçues, je n'ai pas eu besoin de lui demander ; il s'est approché de nous et m'a mis une pièce d'argent dans la main... et puis il est revenu souvent dans ce parc, et chaque fois il ne manque pas de me donner... Cela nous a porté bon-

heur; depuis ce moment, d'autres personnes nous ont donné aussi... pas autant que lui, mais c'est égal, c'est toujours beaucoup pour nous. Enfin, aujourd'hui, quand j'ai vu arriver notre bon jeune homme... c'est ainsi que nous l'appelons, ma mère et moi... j'ai couru au-devant de lui, et savez-vous ce qu'il m'a donné, mademoiselle?... vingt francs!... une belle pièce d'or!... Je ne voulais pas accepter tant que cela, mais votre cousin m'a dit : « Je gagne bien plus d'argent maintenant, et je veux que vous participiez à mon changement de fortune... Ah! mademoiselle, vous voyez bien que j'ai raison de dire que vous devez être fière de votre cousin!...

Emma a les yeux pleins de larmes, elle se tourne vers madame Sarget, qui a fort bien entendu tout ce qu'a dit la petite fille, elle s'écrie :

— Eh bien! madame, penserez-vous toujours du mal de mon cousin... Quand on est aussi bon pour les malheureux, peut-on être un si mauvais sujet?...

La vieille dame se pince les lèvres en répondant :

— Aussi bon!... aussi bon!... mauvaise tête et bon cœur, oui, cela se voit; mais je trouve, moi, qu'il faut avoir bien peu d'ordre pour donner vingt francs à une mendiante, cela n'a pas le sens commun et n'annonce pas que l'on connaisse le prix de l'argent!...

Emma ne répond rien, elle se tourne vers la petite

fille, et, lui mettant une pièce de vingt sous dans la main, lui dit :

— Tenez, pauvre enfant, j'aurais voulu vous donner plus, mais je n'ai que cela sur moi.

— Ah ! madame, vous êtes bien bonne... c'est encore beaucoup !... Ah ! maman, quelle belle journée pour nous... Viens, viens, donne-moi le bras, nous pouvons bien rentrer maintenant.

Et l'enfant s'éloigne avec sa mère, après avoir encore remercié et salué Emma.

De loin, Félix avait vu sa cousine parler à la petite mendiante; il ne soupçonnait pas ce qu'elle pouvait lui dire et supposait seulement que la gentillesse de l'enfant l'avait intéressée. Mais lorsqu'il se décide à passer de nouveau devant le banc sur lequel est sa cousine, quelle est sa surprise en voyant le regard d'Emma qui ne le quitte pas, qui s'attache sur lui avec une expression douce et tendre, et lui adresse un charmant sourire avec un signe de tête plein de grâce et d'aménité.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire? se demande Félix, ma cousine n'est plus la même avec moi !... Je la retrouve me souriant comme autrefois... Est-ce que la petite mendiante lui aurait conté... Ah ! si c'est cela qui me rend l'amitié de ma cousine, on a donc bien raison de dire qu'un bienfait n'est jamais perdu !

XV

UN MONSIEUR QUI A BIEN DINÉ

On doit bien penser que Félix ne tarde pas à retourner dans le parc de Monceaux. Dès qu'il a un moment de libre, il prend un cabriolet et s'y fait conduire; mais c'est en vain que pendant plusieurs semaines il s'y est rendu, et le matin et dans l'après-midi; il n'y revoit pas sa cousine.

Il a questionné l'enfant de l'aveugle, il a su par la petite fille que sa cousine avait paru vivement touchée de sa bonté pour les malheureux, tandis qu'au contraire madame Sarget s'était écriée que cela n'avait pas le sens commun de donner vingt francs à des mendiantes. La petite avait bien entendu, bien retenu tout cela; les enfants ont une mémoire excellente pour laquelle rien n'est perdu.

— Elle est bien jolie, bien bonne aussi, mademoiselle votre cousine, dit la petite fille, elle m'a donné un franc, en me disant qu'elle était fâchée de n'avoir que cela sur elle... Mais un franc c'est déjà beaucoup; ordinairement on ne nous donne qu'un sou ou deux... Tout le monde ne vous ressemble pas, monsieur!

— Et tu n'as pas revu ma cousine dans ce parc depuis ce jour-là?

— Non, monsieur.

— Mais la reconnaîtras-tu bien?

— Si je la reconnaîtrai!... Oh! oui monsieur... ses traits me sont bien présents! Les personnes qui sont aimables pour nous, nous les regardons avec tant de plaisir!... Et puis elle est bien belle, votre cousine, on n'en voit pas souvent d'aussi jolies... C'est même étonnant, dans tout ce monde qui passe, on verra cent personnes laides avant d'en apercevoir une de bien.

— Mais elle ne vient plus... Ah! je suis sûre que cette méchante madame Sarget ne veut plus se promener dans ce parc de crainte de m'y rencontrer... Et je n'y reverrai plus Emma!

Félix s'éloigne tout triste, mais ses nombreuses occupations parviennent à le distraire, car il n'y a pas de meilleur spécifique que le travail pour chasser l'ennui ou le chagrin. Un mois s'est écoulé, et jaloux de montrer qu'il est digne de la faveur de son patron, Félix n'a presque pas quitté son bureau; il n'a pas été

une seule fois au parc de Monceaux. Mais un matin, étant moins occupé, il se dit :

— Et ma pauvre aveugle et sa fille, elles doivent penser que je les ai tout à fait oubliées... Je ne rencontrerai pas ma cousine dans cette promenade, mais ce n'est pas une raison pour que j'abandonne ma petite protégée.

Félix se fait conduire au parc. En y entrant il se rend bien vite du côté où se tient habituellement la pauvre aveugle et son enfant. A peine a-t-il fait cinquante pas dans l'allée que des cris de joie frappent son oreille. Puis la petite mendiante accourt vers lui en s'écriant :

— Le voilà, maman !... il n'est pas mort... il n'est pas malade... Le voilà, notre bon jeune homme !... Ah ! quel bonheur !... c'est lui !...

Et l'enfant faisait des bonds de joie ; puis, arrivée contre Félix, elle lui prend la main, la serre dans les siennes, et ses regards s'attachent sur les siens avec une expression de joie si vraie, qu'il en est tout attendri, et murmure :

— Oui, mon enfant, oui, c'est moi... J'ai été longtemps sans venir ici, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, monsieur, vous qui aviez fini par y venir presque tous les jours... Ma mère me disait souvent, Caroline, tu n'aperçois donc plus ce monsieur qui a été si bon pour nous !... Tu ne regardes pas

bien! Et moi je répondais : « Ah! maman, s'il était dans le parc, tu sais bien qu'il ne le quitterait pas sans nous parler... »

— Vous aviez raison, chère petite, je ne vous avais pas oubliée cependant... Mais j'ai été très-occupé... Je demeure fort loin d'ici!... Tenez, Caroline, prenez ceci, je suis arriéré avec vous...

— Ah! monsieur... encore tant d'argent... Tenez... cela me fait de la peine...

Et la petite fille pleurait.

— Pourquoi pleurez-vous, petite Caroline?

— C'est que j'ai peur que vous croyiez... que je ne suis si contente de vous voir que parce que vous nous donnez de l'argent!... Et ce n'est pas pour cela que je vous aime bien...

— Non, mon enfant, non, il est facile de voir dans vos yeux que votre âme est reconnaissante... Allons ne pleurons plus, ou je gronde...

— C'est fini, monsieur, je ne pleure plus...

— Maintenant, dites-moi, vous n'avez sans doute pas revu ma cousine par ici?

— Oh! mais si, monsieur, au contraire! Et j'allais vous le dire, nous l'avons vue deux fois même depuis quelques jours...

— Deux fois! malheureux... et je n'étais pas là.. C'était bien elle?

— Oh! oui, monsieur, je l'ai bien reconnue, quoi-

qu'elle ne soit plus en deuil, ni la vieille dame non plus.

— En effet, depuis plus d'un mois elle a pu quitter le deuil, et vous a-t-elle parlé?

— Oui, monsieur, mais elle paraissait gênée, parce que, outre cette vieille dame, il y avait encore quelqu'un avec elle...

— Quelqu'un... Qui donc?

— Un jeune homme... un beau monsieur, élégant...

— Un jeune homme... Ah! un de ses frères sans doute?

— Je ne sais... Mais je ne crois pas que ce monsieur soit son frère, car la vieille dame a dit une fois à votre cousine :

« — Pourquoi ne prenez-vous pas le bras de M. Saint-Estève, Emma? »

— Et votre cousine a répondu :

« — Parce que j'aime mieux marcher seule. »

Félix pâlit; il se sent touché au cœur; il essaye de se remettre et balbutie :

— Saint Estève... oh non, ce n'est pas son frère... Et il était avec ces dames la dernière fois que vous les avez vues?

— Et l'autre fois aussi, ce monsieur était encore avec elles?

— Les deux fois... ah!... bien... je comprends...

— Monsieur, ce que je vous dis a l'air de vous faire de la peine... Mon Dieu... que je suis fâchée... si j'avais su... je ne vous l'aurais pas dit!...

— Non, mon enfant, n'en soyez pas fâchée... Il fallait bien que tôt ou tard j'apprisse cela... Et... est-il joli garçon ce M. Saint-Estève?

— Dame, oui, monsieur... il est assez bien, mais il a un air fier... dédaigneux... Quand mademoiselle votre cousine s'est approchée de moi pour me donner, il nous a regardées, ma mère et moi, d'un air si méprisant... Oh! quelle différence d'avec vous!...

— Adieu, mon enfant...

— Vous partez déjà, monsieur?

— Oui, je suis pressé... j'ai affaire...

— Serez-vous aussi longtemps sans revenir?

— Je ne sais... Non... Mais en tous cas, soyez persuadée que je ne vous abandonnerai pas... Adieu.

Félix présume bien que ce M. Saint-Estève est un soupirant, un aspirant à la main de sa cousine; mais quoique n'ayant jamais eu l'espoir d'obtenir la main d'Emma, il n'en ressent pas moins un violent chagrin en songeant que le moment n'est peut-être pas éloigné où sa cousine passera dans les bras d'un mari. Comme en toutes choses, Félix trouve avec raison qu'il ne faut jamais rester dans le doute; il se rend à la demeure de sa cousine, en se disant :

— Je ferai parler le concierge... Il y a toujours

moyen de se renseigner par ces gens-là... Elles ont été deux fois en peu de jours se promener avec ce monsieur dans le parc de Monceaux!... Oh! madame Sarget! je reconnais encore là votre nez! Elle se sera dit : « Si nous rencontrons Félix, il verra que sa cousine a un cavalier, et il me connaît assez pour savoir que je ne permettrai qu'à un futur époux de nous accompagner si souvent. »

Félix est arrivé près de la maison de sa cousine. Il ne voudrait pas être aperçu par Emma ni madame Sarget; mais justement le concierge est en train de balayer en dehors; il lui fait un signe; cet homme vient à lui avec son balai à la main. Félix l'entraîne un peu loin, puis lui met cinq francs dans la main, en murmurant d'une voix oppressée par l'émotion, le trouble qui l'agitent :

— Il vient un M. Saint-Estève chez ma cousine... car je suis le cousin de mademoiselle Monlaurent?

— Oh! je le sais; monsieur me l'a déjà dit une fois qu'il est venu s'informer si ces dames sortaient souvent... il y a près d'un an de ça...

— Eh bien... instruisez-moi... Ce M. Saint-Estève, depuis quand vient-il?

— Depuis six mois environ, mais pas souvent dans les commencements. C'est seulement depuis que ces dames ont quitté leur deuil que ce jeune homme vient souvent, et d'après ce que mon épouse a entendu dire

à la bonne de ces dames, il paraîtrait que c'est un prétendant à la main de mademoiselle Monlaurent.. que madame Sarget le protége, que c'est un monsieur très-riche, et que ça fera un très-beau parti pour mademoiselle votre cousine qui pourtant n'a pas du tout l'air pressée de se marier...

— C'est bien... c'est bien... j'en sais assez... Mais surtout ne dites pas que je suis venu vous faire ces questions!

— Oh! monsieur peut être tranquille... Je suis aussi discret que mon épouse est bavarde... Si monsieur ne m'avait pas donné cent sous, je ne lui aurais rien dit.

Félix s'éloigne bien triste, bien désolé, en se disant :

— Emma n'est pas pressée de se marier. Mais à force de prières, d'obsessions, on saura l'y faire consentir... D'ailleurs ne faut-il pas toujours que cela arrive... Ce Saint-Estève ou un autre... et si c'est un si beau parti!... Pourtant si ma cousine avait voulu attendre sa majorité... elle aurait été maîtresse de faire ses volontés... Mais on lui fera épouser ce Saint-Estève... qui, j'en suis sûr, ne l'aime pas autant que moi.

Le jeune homme se promenait au hasard, enfoncé dans ses réflexions; un bras se glisse sous le sien, et une voix amie lui dit :

— Est-ce que nous faisons une tragédie, ou un

drame, dont le dénoûment est difficile à arracher?

— Ah! c'est vous, cher docteur; non, je ne fais point un drame... Mais j'ai beaucoup de chagrin, allez!...

— Voyons, contez-moi cela... En épanchant ses douleurs on en perd toujours un petit peu.

Félix raconte au docteur Choubert ses rencontres au parc de Monceaux, puis ce qu'il vient d'apprendre dans la journée.

— Eh bien, mon cher ami, je ne vois pas qu'il y ait là de quoi vous désespérer? On fait la cour à votre cousine, c'est tout simple, elle est riche!... Mais ce mariage n'est pas fait... Que vous a dit la petite mendiante? Que votre cousine n'avait pas voulu donner le bras à ce monsieur, en répondant à sa tutrice qu'elle aimait mieux marcher seule. Si Emma avait le moindre penchant pour ce Saint-Estève, est-ce qu'elle aimerait mieux marcher seule que de lui donner le bras? Ceci est sans réplique... Donc votre cousine n'aime pas ce monsieur... Maintenant vous avouez que cette charmante Emma vous a adressé un doux regard, un aimable sourire, après avoir causé avec la petite mendiante : preuve qu'elle était profondément touchée de la bonté de votre cœur, et comme elle a toujours eu de l'amitié pour vous... elle vous en a donné jadis la preuve... Ce qu'elle a entendu a réveillé ce sentiment qui sommeillait au fond de son âme, vos déclarations

d'amour l'auront éclairée sur ce qu'elle éprouve pour vous... et je gagerais... mon premier malade! qu'elle n'épousera pas ce Saint-Estève!...

— Ah! cher docteur, vous me rendez à l'espérance, au bonheur, à la vie...

— Eh bien alors, allons dîner ensemble, je tâcherai de vous rendre aussi l'appétit.

Ces messieurs se rendent au Palais-Royal où l'on dîne toujours fort bien quand on sait choisir son endroit. Félix a retrouvé sa gaieté, parce que n'ayant pas le caractère triste, il faut peu de chose pour la lui rendre. Pour achever ensemble la journée, les deux amis vont ensuite au spectacle, qui finit fort tard, ce qui ne les empêche pas de se promener encore très-longtemps sur les boulevards, parce qu'ils avaient du plaisir à être ensemble; Félix avait raconté au docteur sa visite chez Anita et ce qu'il y avait appris sur son cousin.

— J'en étais certain, dit Choubert, cela devait nécessairement arriver!... Les femmes perdront Lucien, parce que celui-ci, pour réparer le temps perdu, s'abandonne à ses passions et se croit capable de renouveler les travaux d'Hercule... il n'ira pas loin ainsi.

L'amoureux parlait ensuite de celle qu'il aimait, et le docteur, tout en l'écoutant, lui faisait souvent remarquer que sa cousine avait constamment montré du penchant pour lui.

Tout à coup le docteur regarde sa montre et s'écrie :

— Une heure du matin! il faut pourtant que je rentre. J'ai une cliente en mal d'enfant... on sera peut-être venu me chercher...

— Ah! diable!... et si elle était accouchée...

— Sans moi, jamais... non, non, ce ne sera que pour demain... Je vais monter le faubourg Poissonnière, où je trouverai ma rue Montholon.

— Je vais vous reconduire, mon ami, je ne suis pas pressé de me coucher... je suis trop agité pour dormir...

— Soit, reconduisez-moi.

On ne rencontrait plus que fort peu de monde ; cependant, à la hauteur du Conservatoire, les deux amis aperçoivent devant eux un monsieur presque collé contre la muraille, et qui semble vouloir absolument lire les affiches de spectacle, bien qu'elles soient en grande partie arrachées et déchirées.

— Si ce monsieur veut aller ce soir au spectacle, il me semble qu'il s'y prend un peu tard, dit Félix.

— Mais il parle tout seul... je crois que c'est un pochard...

— Vous croyez... un homme fort bien mis?...

— Ce n'est pas une raison... écoutons-le un peu, c'est toujours amusant d'écouter les ivrognes... ils disent des choses qu'on n'entend jamais que dans leur

bouche, ils disent des vérités bien crues... sortant du puits.

Le particulier arrêté devant eux frotte de nouveau son nez contre la muraille en murmurant :

— Comme le gaz éclaire mal par ici... Je voulais aller voir *les Filles de marbre*... Chose m'a dit qu'on les jouait ce soir... je ne peux pas les trouver... Ah ! si... je crois que c'est ça... *Le Pied de*... le reste n'y est pas... j'ai un peu de brouillard dans les yeux...

— C'est singulier... il me semble que je reconnais cette voix, dit Félix.

— Moi aussi... attendez donc... eh! oui... c'est votre cousin Adolphe...

— Il serait possible... et dans cet état... car le malheureux ne peut pas se tenir, il va tomber si nous ne lui prêtons pas notre appui...

— Qu'est-ce qui est là? demande le jeune homme ivre en se redressant et essayant de faire quelques pas pendant lesquels il trébuche et manque plusieurs fois de tomber.

— On a dit mon nom... j'ai entendu appeler Adolphe... Adolphe Monlaurent... c'est moi... si ce sont des amis, qu'ils le disent...

— Eh! oui, ce sont des amis, s'écrie Félix en allant soutenir son cousin par un bras. C'est moi, Félix Albrun... ton cousin, et le docteur Choubert, qui a été médecin de ton père...

— Pas longtemps, dit le docteur, mais assez pour vous verser du vin pur quand j'ai dîné chez lui... j'avais deviné que vous ne le détestiez pas...

— Le docteur Choubert... Félix... tiens, tiens... comme on se rencontre... ça me fait plaisir de vous retrouver... vous allez venir avec moi voir *les Filles de marbre*...

— Mais, cousin, il est trop tard... les spectacles sont finis depuis longtemps... chacun rentre se coucher... il faut en faire autant...

— Vraiment... c'est déjà joué...

— Voyons, mon cher monsieur Monlaurent, avouez que vous venez de dîner en ville et que vous vous êtes donné une petite pointe... une grande pointe même!

— Diable de docteur... il voit tout de suite... les choses que... Ah! qu'il fait glissant par ici!...

— Appuyez-vous sur moi, cousin.

— Et sur moi, dit le docteur, en prenant l'autre bras d'Adolphe, et comme ça nous marcherons solidement... où logez-vous?

— Toujours au même endroit...

— Fort bien, mais où est-il ce même endroit?

— Puisque je n'ai pas changé... c'est dans la même maison.

— J'entends bien, mais cette maison, où est-elle?

— C'est toujours dans la même rue... je n'aime pas à déménager...

— Sapristi! il faudrait pourtant en sortir... Félix, habitez-vous encore la rue Mazagran?

— Non, je demeure à présent rue du Sentier, et vous, docteur?

— Moi, rue Montholon, et vous, monsieur Adolphe?

— Moi... toujours au même endroit...

— Ah! ça devient trop fort! murmure le docteur en se penchant vers Félix; qu'est-ce que nous allons faire de cet homme-là?

— Attendez, une autre idée... Mon cousin, vous allez nous conduire chez vous, n'est-ce pas? et vous nous ferez goûter de votre eau-de-vie, vous devez en avoir d'excellente...

— Ah! bravo!... bien parlé... si j'ai de l'eau-de-vie... du nanan, mes enfants... fine champagne... retour de l'Inde!...

— Bon! il mêle l'eau-de-vie avec le madère.

— Eh bien! conduisez-nous, cousin; par où faut-il prendre pour arriver chez vous?

— Par où... par où... c'est à deux pas d'ici... puisque j'ai dîné chez Robinard... rue de l'Échiquier, 7; Flanquette était du dîner, il me disait toujours : « Ne t'en va pas, tu es tout près de chez toi, je te reconduirai... » Mais, moi, je voulais voir *les Filles de*

Marbre... et puis ils se sont mis à jouer au lansquenet... et je n'aime pas le jeu...

— Alors nous sommes tout près de chez vous... bon... de quel côté tournons-nous?

— Ah! ne tournons pas... ça fait mal au cœur... je suis déjà un peu étourdi... Flanquette a des vins qui ne valent pas les miens... il faut vous dire que j'ai une cave... oh! mais une cave... premier choix...

— Quand nous aurons déjeuné ou dîné chez vous, nous pourrons en juger...

— Demain... pas plus tard que demain, je vous attends... ça y est-il?...

— Soit, je suis des vôtres... demain, nous déjeunerons chez vous; n'est-ce pas, Félix?

— Je le veux bien, mais en attendant je voudrais bien ne pas coucher ici... Voyons... est-ce à droite ou à gauche?

— Farceur de docteur... qui ne sait plus trouver la rue de Paradis...

— Rue de Paradis... Ah! victoire... en avant... il faut espérer qu'il reconnaîtra sa maison!..

On se met en marche en soutenant ce monsieur, qui s'arrête à chaque instant en balbutiant :

— J'aurais pourtant bien voulu voir *les Filles de marbre*...

— Vous les verrez demain, après-demain... il n'y a rien de plus facile à voir, on en rencontre partout!

mais votre ami Robinard vous fait boire des vins trop capiteux, il a tort !

— C'est vrai, vous avez raison, docteur, ses vins portent à la tête... j'ai très-mal à la tête...

— Parbleu ! je le crois bien... Il faut que votre domestique vous fasse du thé dès que vous serez rentré...

— Du thé... il en a de fait tous les soirs...

— Cela prouve qu'il sait que vous en avez souvent besoin, c'est d'un domestique prévoyant...

— Oui... il est très-prévoyant ; c'est dommage qu'il me vole.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il vous vole?

— C'est Flanquette qui me l'a dit, en me conseillant de le mettre à la porte...

— Et qu'est-ce que c'est que ce M. Flanquette... que fait-il?

— Des affaires... il est courtier... en tout ce qu'on veut... Vous déjeunerez avec lui demain...

— Ah ! il déjeune chez vous demain?

— Presque tous les jours... il vient sans façon et sans que je l'invite...

— Je serai curieux de connaître ce monsieur-là... mais nous voici rue de Paradis... Bon ! il incline à gauche...

Heureusement M. Adolphe demeurait tout à l'entrée de la rue, et il s'arrête devant sa maison. Les

deux amis frappent. Le domestique attendait son maître chez le concierge ; il s'empresse de venir soutenir notre ivrogne qui s'écrie :

— Ah ! voilà Jean... il m'attend toujours en bas... et je suis sûr qu'il a du thé de fait là-haut...

— Votre maître est dans un bel état, murmure Félix au valet, qui répond :

— Oh ! monsieur, j'y suis habitué, il rentre comme cela presque tous les soirs...

— Il serait possible ! quel malheur !...

— Vous ne montez pas boire la petite goutte? balbutie Adolphe en se tenant après son valet.

— Non, il ne faut plus boire que du thé ce soir...

— Alors... demain... vous savez... nous déjeunerons...

— A quelle heure?...

— Jean, à quelle heure me fais-tu déjeuner?

— Comme à l'ordinaire, monsieur, à midi.

— En ce cas, à demain midi !

Les deux amis se sauvent. Félix n'est point encore revenu de ce qu'il vient de voir, et le docteur lui dit :

— C'est pour cela qu'il faut aller demain déjeuner chez lui... nous saurons comment il en est arrivé là,

XVI

LE VIN

Le lendemain, sur les onze heures et demie, Félix et le docteur arrivent chez celui qu'ils ont presque rapporté la veille. L'heure du déjeuner n'était pas encore arrivée, mais ces messieurs n'étaient pas de ceux qui, invités quelque part, croient ne devoir s'y rendre qu'au moment de s'asseoir à table, ce qui a l'air de dire au maître de la maison : « Nous venons chez vous pour manger, et pas pour autre chose. Si c'est bon genre, ce n'est pas flatteur. Le domestique était entrain de frotter le salon, son maître s'était levé fort tard.

Adolphe arrive en robe de chambre; il était dégrisé, et Félix peut l'examiner à son aise; le cousin

est extrêmement engraissé, sa figure est presque bouffie et son nez a pris une teinte violâtre qui ne sied à personne, mais qui est surtout laide chez un jeune homme ; au total, les changements qui se sont opérés chez son cousin ne sont pas à son avantage, si ce n'est un air content, heureux, qui anime constamment sa physionomie.

Il reçoit ses invités en riant et leur dit :

— Eh bien ! messieurs, me voilà un peu plus solide sur mes jambes qu'hier au soir, n'est-ce pas?... eh! eh!... j'avais bien dîné hier; ma foi, je ne vous cacherai pas que la table... c'est mon élément... j'aime à bien dîner...

— Vous aviez surtout bien bu!... J'aime aussi le bon vin, mais il ne faut pas en prendre jusqu'à perdre l'équilibre!...

— Ah! ah! ce cher docteur... Je vous ferai boire tout à l'heure ce qu'il y a de mieux en vin blanc... du montrachet... connaissez-vous le montrachet?...

— Oui, c'est en effet un des meilleurs vins blancs, mais il est très-capiteux!

— Qu'importe! Et le vosne... connaissez-vous le vosne, docteur?

— Ma foi, non ; je connais le beaune, qui est un fort bon vin...

— Le vosne est supérieur... haute Bourgogne... Et le romanée?...

— Oh! je connais celui-là...

— Vous en boirez... Et le léoville? celui-ci est dans les bordeaux.

— Je le connais aussi, je l'aime beaucoup!

— Et le...

Félix interrompt cette nomenclature.

— Ah çà! cousin, est-ce que tu ne vas nous parler que de vin?

— Trouve donc un meilleur sujet de conversation, toi?

— Mais assurément!... tu me ferais croire que tu es devenu ivrogne!... j'espère que cela n'est pas!

— Tiens, quand cela serait?... du vivant de mon père il ne fallait boire que de l'abondance... aujourd'hui je m'en dédommage; est-ce que je n'ai pas raison? est-ce que je n'ai pas une autre mine qu'autrefois?... j'engraisse à vue d'œil... Toi, Félix, tu es toujours de même... pas plus gras!

— J'en suis très-content, je ne tiens pas du tout à engraisser, moi! Voyons, Adolphe, que fais-tu depuis que mon oncle est mort? es-tu toujours dans ta maison de commerce?

— Par exemple! pour qui me prends-tu... Avec un quart de million rester employé... commis... pas si bête... il est vrai qu'il est déjà pas mal ébréché mon quart de million... mais nous sommes encore riches...

et Flanquette, avec qui j'ai commencé une affaire importante... sur les eaux-de-vie, m'a dit que cela nous rapporterait beaucoup...

— C'est le monsieur qui va déjeuner avec nous ce matin? demande le docteur.

— Oui... Oh! il viendra... je ne lui ai pas dit... mais il viendra!...

— Pardi!... il vient tous les jours, murmure Jean, qui frotte le salon et ajoute à l'oreille de Félix :

— C'est un vrai pique-assiette que son M. Flanquette!

— Enfin cousin, comment emploies-tu ta journée?

— La journée... oh! elle passe vite... D'abord, je me lève tard... vu que je me couche souvent fort tard aussi; je déjeune... j'ai toujours quelques amis pour déjeuner avec moi... ce n'est pas amusant de manger seul, on ne peut pas trinquer... le déjeuner me mène bien jusqu'à trois heures...

— Depuis midi!... quel déjeuner!

— Il faut bien causer. Ensuite on sort, on va se promener, puis faire quelques parties de billard, c'est le seul jeu que je joue, parce qu'il donne de l'appétit en nous faisant faire de l'exercice; après cela, on dîne vers six heures et demie ou sept heures; ça mène jusqu'à dix; on va au café prendre du punch ou du bischoff. Vous voyez que le temps passe vite!... Et voilà comme on la mène douce!...

— Mais, reprend Félix en souriant, dans tout cela, mon cher Adolphe, je ne vois pas un petit quart d'heure donné aux amours... il n'est pas possible qu'à ton âge tu n'aies pas un tendre sentiment au fond de ton cœur?

— Un sentiment? ma foi non! Oh! voyez-vous, les femmes, ce n'est pas ma passion... Je ne dis pas que de temps en temps ce n'est pas agréable... comme un sorbet au dessert, mais, franchement, je donnerais les plus jolies femmes pour une dinde truffée ou une terrine de Nérac.

— Vous ne ressemblez pas à votre frère Félicien alors?

— Félicien... Ah! en voilà un qui file un mauvais coton... le pauvre garçon!... mais il a une figure de papier mâché maintenant... pâle, défait... quelle différence d'avec moi...

— Il est certain que c'est tout un autre genre...

— Il m'a fait peur la dernière fois qu'il est venu m'emprunter quinze mille francs...

— Comment! ton frère Félicien a eu besoin de t'emprunter de l'argent?...

— Oui... je ne sais plus pourquoi il m'a dit qu'il n'en avait pas... Ah! si, il m'a dit qu'il ne voulait pas vendre de ses chemins de fer, parce qu'ils étaient en baisse... il devait me rendre mon argent au bout de

huit jours... voilà trois semaines de cela, et je ne l'ai pas revu! mais je ne suis pas inquiet... ce n'est pas comme avec Victorin... il est est vrai qu'avec Victorin c'est une somme!...

— Quoi! Victorin, t'a aussi emprunté de l'argent?

— Quarante mille francs, rien que cela!...

— Quarante mille francs!... Mais il est aussi riche que toi... Qu'est-ce qu'il fait donc de son argent?

— Des affaires à la Bourse, de grandes spéculations qui doivent le rendre millionnaire... Mais en attendant il devait aussi me rendre mes quarante mille francs dans la quinzaine; au lieu de cela, quand il est revenu, c'était pour m'emprunter encore quarante mille francs! Ma foi, je les ai refusés... Flanquette me l'a conseillé. Il m'a dit : « On vous prend pour une vache à lait, ce qu'on prête à ses parents ne rentre jamais! Ne prêtez plus. »

— Je n'en reviens pas! dit Félix en s'adressant au docteur.

— Pourquoi donc... C'est tout naturel au contraire, ne voyez-vous pas, mon cher Félix, que chacun de vos cousins a sa passion... Cela couvait sous la cendre du temps de leur père; aujourd'hui qu'il est mort, le feu éclate!

— Et ta sœur, Adolphe, tu vas la voir quelquefois, je pense?

— Ma foi non; j'y suis allé une seule fois... Je m'y suis ennuyé à périr! Madame Sarget m'a offert un verre d'eau sucrée... Merci! Je me suis dit : « Tu ne m'y reprendras pas, toi! »

— Mais tu dois savoir qu'on veut marier ta sœur à un M. Saint-Estève?

— Ça m'est bien égal! Qu'on la marie à qui l'on voudra; je suis sûr qu'on ne fera pas de noces... Ces gens-là ne savent pas vivre.

L'arrivée de deux messieurs met fin à cette conversation. L'un est le convive habituel, l'ami Flanquette, un homme de quarante ans qui porte toute sa barbe qui est rousse. Figure longue et maigre fortement grêlée, teint bistre, pommettes et menton faisant saillie, le regard du renard et du chat, voix flûtée, cherchant toujours ce qu'il veut dire; ayant souvent lui-même l'air étonné de ce qu'il a dit, et vous fixant alors pour chercher à deviner si vous le croyez.

Le monsieur qui l'accompagne est un peu plus âgé que lui; il est encore plus laid : il a le nez comme un marron sur lequel on aurait donné un coup de poing; la bouche dégarnie et qui, malgré cela, affecte constamment de sourire; des cheveux comme de la laine, et tellement en profusion, que sa tête est plus large que ses épaules; accent allemand, bien couvert, mais les mains sales et les pieds crottés.

— Midi n'a point encore sonné! s'écrie M. Flanquette en entrant dans le salon et saluant tout le monde. Si jamais je suis en retard d'une minute pour un déjeuner ou un dîner, je consens à être à l'amende de mille écus... Messieurs, je suis bien le vôtre... Mon cher Monlaurent, vous permettez que je vous présente M. Goudmann, un de mes bons amis... négociant en lorgnettes. Il était venu chez moi pour déjeuner. Je lui ai dit : « Accompagnez-moi chez un ami chez lequel je déjeune, et de cette façon vous déjeunerez toujours avec moi. » Me pardonnez-vous cette petite liberté grande?

— Vous avez très-bien fait, cher ami, et si monsieur est amateur de bons vins...

— Oh ya!... ch'aime beaucoup le pon vin!... Che zuis ammateur!

— Goudmann est amateur et connaisseur!

Choubert dit tout bas à Félix :

— Je soupçonne ce négociant en lorgnettes d'être tout bonnement un créancier de ce M. Flanquette, qui lui aura dit : « Je ne peux pas vous donner d'argent, mais je vais vous mener déjeuner en ville... »

— Il est certain que le courtier en eaux-de-vie m'a tout l'air d'un blagueur... Je crains que mon cousin ne se laisse duper par ces amis-là!

— C'est probable, mais qu'y faire? Votre cousin

écoutera bien plus volontiers les conseils de ces messieurs-là que les nôtres!

La cuisinière appelle Jean, et Jean revient bientôt annoncer que le déjeuner est servi.

— Ah! bravo! bonne nouvelle! dit Adolphe, allons nous mettre à table... Messieurs, permettez-vous que je déjeune en robe de chambre?

— Oh! parfaitement.

— On mange bien mieux en robe de chambre! dit M. Flanquette, on est à l'aise... rien ne vous serre... On ne devrait jamais prendre ses repas autrement... Mon cher Adolphe, j'ai un vieux *mac-ferlane* que je me permettrai d'apporter, et de laisser ici pour mettre au déjeuner...

— Ce n'est pas la peine, Flanquette, j'ai par là quelques par-dessus que je ne mets plus... parce qu'ils deviennent trop étroits pour moi... Je vous en donnerai un...

— Eh bien! j'aime mieux cela...

— Incessamment il demandera un lit pour faire la sieste après le déjeuner! murmure le docteur à Félix.

On se met à table. M. Goudmann ne parle plus, il ne songe qu'à boire et à manger. M. Flanquette, tout en fonctionnant très-bien, soutient toujours la conversation.

— Excellent madère, n'est-ce pas, messieurs?

— Oui, il est parfait!

— Ça revient des Indes, dit Adolphe tout en savourant son vin par petites gorgées. Hein, monsieur Goudmann, vous qui êtes connaisseur, que dites-vous de cela?

Le marchand de lorgnettes a la bouche tellement pleine, qu'il ne peut pas répondre; il se contente de présenter son verre qu'il a vidé.

— Il vous en redemande; c'est le plus bel éloge qu'il en puisse faire.

— Messieurs, avec les rognons sautés, il faut passer au montrachet!

— Voyons donc ce montrachet! dit le docteur, puisqu'il est, dit-on, si bon. Je ne serai pas fâché de faire sa connaissance.

On fait plusieurs tournées de vin blanc. Mais Félix ne vide jamais son verre, parce qu'il se tient sur ses gardes. Le docteur convient que le montrachet est un vin supérieur. Adolphe, heureux de l'éloge que l'on en fait, dit à M. Goudmann :

— Eh bien, qu'en dites-vous... monsieur, qui vous y connaissez?

Alors le négociant en lorgnettes, qui a constamment la bouche pleine, renouvelle sa pantomime en présentant son verre, et l'ami Flanquette renouvelle sa phrase sur le même motif.

Félix saisit un moment où tous ces messieurs boivent, pour s'écrier :

— Parbleu, mon cher cousin, puisque vous traitez si bien chez vous, pourquoi donc ne vous mariez-vous pas? Une femme vous aiderait à bien recevoir vos convives, et il y a mille détails de maison dont vous n'auriez plus à vous occuper!

M. Flanquette fait la grimace, M. Goudmann met sa fourchette dans son nez, le docteur se met à rire, et Adolphe s'écrie :

— Me marier!... moi, me marier!... Ah! par exemple, perdre ma liberté... pas si bête!

— Et puis, dit M. Flanquette, les goûts ne sont pas les mêmes... il y a des dames qui trouvent mauvais que l'on tienne table longtemps...

— Et moi, j'y passerais ma vie... D'ailleurs les femmes ne sont pas toujours aimables!...

— Elles sont en général ce qu'on les fait, dit le docteur; moi, je suis pour le mariage... C'est une société, c'est une amie solide... c'est un second soi même...

— Oui, dit M. Flanquette, quelquefois il y a même un troisième soi-même, n'est-ce pas Goudmann?

M. Goudmann, qui, par extraordinaire en ce moment, se trouve ne pas avoir la bouche pleine, répond :

— Moi, j'ai un femme abathique !

— Monsieur, dit le docteur, certain écrivain anglais a dit : « Être marié à une femme apathique, c'est jouer aux cartes sans intéresser le jeu ; on n'a pas grand plaisir, mais on tue le temps. »

— Assez parlé de mariage, messieurs, dit Adolphe, goûtez-moi ce vosne... Monsieur Goudmann, vous m'en direz des nouvelles !

Mais le marchand de lorgnettes s'est remis dans l'impossibilité de parler, et Flanquette répond pour lui.

Le vosne est trouvé délicieux ; on passe ensuite au léoville, puis au lafitte, puis au champagne. Félix s'est constamment tenu sur la réserve ; mais le docteur n'en a pas fait autant, et il a bientôt sa pointe comme les autres convives.

— C'est comme cela que vous êtes raisonnable... dit Félix à son ami.

— Ma foi, mon cher, tous ces vins sont excellents, il faut en convenir... Et puis, une fois n'est pas coutume, Hippocrate le permet !...

— Et votre dame sur le point d'accoucher, si elle a besoin de vous...

— Oh ! que non... j'ai le temps... ce ne sera que pour ce soir !...

Lorsque Félix voit que son cousin est gris, que le

docteur ne peut plus dire un mot sans rire aux éclats, que M. Flanquette patauge et ne peut plus finir ses phrases, enfin que le négociant en lorgnettes a les yeux hors de la tête, il quitte doucement la table, prend son chapeau, et disparait.

—

XVII

UN AMOUREUX DESINTERESSE

Pénétrons maintenant dans la jolie maison, élégante et confortable du boulevard Malesherbe, habitée par la charmante Emma et cette dame au long nez, qu'on lui a donnée pour tutrice.

Depuis que la jeune fille a rencontré son cousin dans le parc de Monceaux, où il lui a avoué si franchement qu'il l'aimait, où il lui a dit que jamais il n'aimerait une autre femme, Emma n'est plus la même, elle est devenue pensive, rêveuse, elle se plaît dans la solitude pour y interroger son cœur; elle avait toujours éprouvé un secret penchant pour son cousin; mais on lui en disait tant de mal, on le lui peignait comme un

si mauvais sujet, qu'elle cherchait à le bannir de sa pensée lorsqu'il s'obstinait à y revenir.

Et puis, Félix ne lui avait pas encore dit qu'il l'aimait; elle le croyait au contraire sans cesse occupé de danseuses ou de femmes de théâtre; elle n'avait donc alors aucune raison pour nourrir au fond de son âme ce doux sentiment qui lui parlait en faveur de son cousin. Depuis qu'elle a rencontré Félix dans le parc de Monceaux, c'est bien différent! Tout est changé pour elle : elle sait qu'elle est aimée, adorée de celui auquel elle pensait; et ce que lui a dit la petite mendiante a vivement augmenté ce penchant qu'elle éprouve pour son cousin. Elle ne peut plus croire tant de défauts à quelqu'un qui se montre si bon pour les malheureux. D'ailleurs, si Félix a été étourdi, mauvais sujet même, n'a-t-il pas dit qu'il était corrigé, et que maintenant il ne songeait plus qu'à travailler!

Voilà ce que dit souvent la jeune Emma à madame Sarget lorsque celle-ci refuse de retourner se promener dans le parc de Monceaux, en s'écriant :

— Nous pourrions y rencontrer encore votre cousin Félix; il ne manquerait pas de venir vous parler, et je ne veux pas que vous entendiez les sottises, les extravagances que vous débite ce monsieur.

— Mais madame, mon cousin ne dit pas de sottises... Trouvez-vous donc que ce soit une extravagance de m'aimer? car voilà ce qu'il me dit.

— Vous aimer! Vous croyez cela, ma chère enfant, vous vous laissez prendre aux grandes phrases de ce libertin! Mais ce n'est pas vous qu'il aime, c'est votre fortune, et pas autre chose!...

— Et pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'il m'aime réellement, moi?

— Parce que les hommes qui courent après toutes les femmes ne sont pas capables d'en aimer une véritablement.

— Mais puisque mon cousin est corrigé, puisqu'il ne songe plus qu'à travailler... que ses chefs sont contents de lui maintenant...

— Vous croyez cela!... parce qu'il nous l'a dit... bon répondant... Qui a bu boira!... Chassez le naturel il revient au galop!... Vous savez que les proverbes sont la sagesse des nations!

— Non, madame, je ne le savais pas.

— Tenez, Emma, un jeune homme qui est digne de fixer vos regards, c'est M. Saint-Estève. Ah! voilà quelqu'un qui a de bonnes façons, qui est aimable... qui ne va que dans le beau monde... Il ne se roule pas dans les coulisses avec des figurantes. Il est riche, il est très-joli garçon... Voilà un parti digne de vous, et il vous aime véritablement, ce jeune homme-là. Ce n'est pas pour votre fortune qu'il vous fait la cour.

— Qui est-ce qui vous prouve cela, madame?

— Parce que ce monsieur, possédant quinze mille

francs de rente, est déjà riche, et ne tient pas à trouver de la fortune chez la personne qu'il épousera. Il me l'a dit lui-même plusieurs fois.

— Mais je ne l'aime pas, moi, ce M. Saint-Estève, il a l'air fat!...

— Il a l'air comme il faut, mademoiselle; il n'a pas, il est vrai, le débraillé de ces coureurs d'estaminet!... Mais il ne sent pas le tabac, et cela fait son éloge.

L'année du deuil étant expirée, madame Sarget engagea M. Saint-Estève à venir les voir plus souvent; puis, changeant de batteries, elle se dit: « Il faut aller nous promener au parc de Monceaux, mais nous emmènerons M. Saint-Estève avec nous, de cette façon Félix verra qu'il y a un cavalier, un soupirant près d'Emma, et cela lui ôtera toute espérance de se faire aimer de sa cousine.

Nous savons que ce plan avait parfaitement réussi. Emma avait été très-contrariée de voir M. Saint-Estève venir se promener avec elles, mais elle n'avait pas pu s'y opposer; seulement elle avait refusé d'accepter son bras; et ce n'était pas sans dessein que, devant la petite mendiante, elle avait dit qu'elle préférait aller toute seule... Quelque chose lui faisait deviner que la petite fille rapporterait ses paroles à son cousin. Les femmes ont la prescience pour ce qui concerne le cœur; nous autres hommes nous n'avons que la science, et encore!...

Cependant M. Saint-Estève, dont on ne veut pas prendre le bras, ne se rebute pas pour cela; il devient très-assidu chez madame Sarget, il ne se passe presque point de jour sans que ces dames ne reçoivent sa visite. La tutrice d'Emma accueille fort bien ce jeune homme; elle le traite déjà comme le futur époux de sa pupille, bien que celui-ci n'ait encore obtenu aucune réponse satisfaisante de celle à qui il fait la cour.

Les occasions de déclarer sa flamme ne manquent point au beau Saint-Estève, qui trouve souvent Emma dans son jardin, tandis que la dame au long nez reste dans le salon.

Ce monsieur vient encore, avec la permission de madame Sarget, d'aller rejoindre la jeune fille qui est en train de soigner ses fleurs et fait une petite moue très-prononcée en voyant le jeune homme qui vient la troubler dans cette douce occupation.

M. Saint-Estève, qui voit Emma se faire un bouquet, ne manque pas de s'écrier dès qu'il peut en être entendu :

— *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille!...*

La jeune fille relève la tête, regarde ce monsieur d'une façon presque impertinente, et répond :

— Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur?

— Comment, mademoiselle, vous me demandez ce

que cela veut dire?... Mais il me semble que cela va tout seul!...

— Qu'est-ce qui va tout seul?

— Cette citation... que je crois avoir faite assez à propos d'un morceau de musique bien connu...

Et M. Saint-Estève se met à chanter :

— *Où peut-on être mieux? Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille!...*

— Oh merci, monsieur, mais ce n'était pas la peine de chanter...

— Or, mademoiselle, je vous trouve parmi des fleurs... vous en êtes une autre, par conséquent vous êtes au sein de votre famille... c'est bien clair...

— Ah! oui, avec l'explication on finit par comprendre...

— Parce que votre modestie vous empêchait de vous classer parmi les fleurs... et pourtant vous êtes la plus belle de toutes...

— Oh! monsieur, si vous saviez combien les compliments m'ennuient, vous vous dispenseriez de m'en faire.

— Mais je ne vous fais pas de compliments... je vous dis une vérité.

— Mon cousin Félix ne me fait pas de compliments, lui... aussi j'aime beaucoup sa conversation.

M. Saint-Estève se mordait toujours les lèvres avec

dépit quand Emma lui parlait de son cousin Félix. Il s'écrie :

— Mademoiselle, je ne me compare à ce monsieur en aucune façon!... Il a sans doute beaucoup plus d'esprit que moi...

— Oh! mon cousin ne vise pas à faire de l'esprit, monsieur!...

— Mais ce dont je suis certain, c'est qu'il ne vous aime pas avec cette sincérité... ce désintéressement qui me ferait vous préférer à toutes les femmes, lors même que vous seriez pauvre... que vous ne seriez qu'une modeste ouvrière, obligée de vivre de son travail!...

— Vous m'épouseriez si je n'étais qu'une pauvre ouvrière?... Oh! par exemple je ne crois pas cela, monsieur!...

— Ah! charmante Emma, je serais bien plus heureux au contraire, car vous verriez que c'est vous seule que j'aime... et puis, possédant, moi, quelque fortune, je pourrais vous enrichir, vous la faire partager... Ah! je vous le répète, si vous ne possédiez rien, tous mes vœux seraient comblés!...

— Vous ne tenez donc pas à l'argent?

— Fi donc!... Qu'est-ce que l'argent auprès de l'amour!... Un vil métal qui sert trop souvent à satisfaire les vices, les passions mauvaises... Un doux re-

gard de celle que l'on aime, voilà le premier des trésors !...

Madame Sarget, qui venait de quitter le salon pour aller rejoindre les jeunes gens et qui a entendu les dernières paroles prononcées par Saint-Estève, s'écrie·

— Oh! comme voilà bien des sentiments d'amoureux... mépriser la fortune!... Certainement je ne dis pas qu'il faille l'idolâtrer; mais enfin elle ne nuit pas au bonheur, bien au contraire elle y contribue... L'amour, c'est fort bien... mais cela ne suffit pas... Ce n'est pas avec de l'amour que l'on achète des cachemires et des dentelles à sa femme...

— Grâce au ciel, madame, je suis assez riche pour satisfaire aux goûts d'une personne aussi bien élevée que mademoiselle... Et si elle était pauvre, je serais bien plus heureux, car elle me devrait tout!...

— Tout cela prouve votre désintéressement, jeune homme, et je n'en ai jamais douté, moi. Vous aimez Emma pour elle... c'est bien, cela... mais j'en suis bien fâchée, il faudra se résoudre à la trouver riche... très-riche même... bien plus que vous ne pensez...

— Quoi! madame?...

— Oui, oui, c'est une surprise que nous réservons à son futur époux... Faites en sorte que mademoiselle se décide à accepter votre main, et vous verrez!...

— Vous entendez, mademoiselle... serez-vous toujours si cruelle?

— Monsieur, je vous ai déjà dit que j'étais trop jeune, et que je ne voulais pas encore me marier.

Saint-Estève s'incline et s'éloigne en faisant un superbe geste dramatique... Madame Sarget le reconduit en lui disant :

— Patience! patience... les jeunes filles refusent un jour, puis veulent bien le lendemain!

XVIII

LE JEU

Le lendemain de cette conversation avec M. Saint-Estève, Emma, tout en déjeunant avec madame Sarget, lui dit :

— Madame, pourquoi donc avez-vous annoncé hier à ce M. Saint-Estève que je serai beaucoup plus riche qu'on ne le pense?

— Mais, ma chère amie, parce que cela ne peut pas manquer. Avez-vous donc oublié ce que votre frère Victorin est venu faire ici il y a trois mois?

— Il est venu me prier de lui prêter cent trente mille francs pour une opération de commerce qui de-

vait être très-fructueuse... Vous m'avez dit que je devais avoir confiance dans mon frère... Je lui ai remis un bon pour le notaire qui a dû lui remettre cette somme...

— Et vous avez très-bien fait... Victorin est un garçon rempli d'intelligence! qui n'a jamais eu qu'une pensée, celle de faire une grande fortune... et il la fera... Vous pensez bien qu'en travaillant pour lui il travaille aussi pour vous... Il m'a dit : « Je veux doubler les capitaux de ma sœur!... C'est joli, cela!...

— Mais qu'est-ce qu'il a donc fait des siens?

— Ils sont placés dans une autre affaire; il ne pouvait pas alors les déplacer... comprenez-vous?

— Pas beaucoup... Je m'entends si peu aux affaires; du reste j'ai une entière confiance dans mon frère... Seulement je ne tenais pas à devenir plus riche...

— Vous avez tort! moi, qui ne serai pas fâchée de doubler aussi ma fortune dans des spéculations sûres... et Victorin m'a bien assuré qu'il n'en faisait pas d'autres, je lui ai, de mon côté, remis tout ce que je possédais... mes rentes pour les vendre et la somme que M. votre père m'avait laissée.

— Quoi, madame, vous avez donné à mon frère tout ce que vous aviez?

— Oui, mon enfant! Écoutez donc, à mon âge on

ne méprise pas l'argent, on est bien aise de pouvoir se donner mille petites douceurs, on aime à se dorloter... on devient paresseux... indolent, ou plutôt on n'a plus cette force, cette agilité qui permet de se servir soi-même et de n'avoir pas à chaque instant besoin d'être servi.

L'arrivée de Victorin interrompt cette conversation. Ce jeune homme a fait comme ses frères, il a beaucoup vieilli depuis dix-huit mois environ que son père est mort. Mais chez lui, le changement survenu dans ses traits n'annonce point l'abus des plaisirs; c'est une expression fiévreuse, c'est la tension d'un esprit sans cesse préoccupé qui se lit sur son visage, dans ses yeux, qui se fait voir dans toutes ses manières, qui sont celles d'un homme distrait, d'un homme qui vous écoute à peine quand vous lui parlez, parce qu'il a toujours les nerfs agacés, irrités par des revers qu'il est obligé de cacher.

La vieille dame et la jeune fille ont poussé un cri de joie en voyant entrer Victorin.

— Ah! voilà mon frère!...

— Voilà ce cher Victorin... Nous parlions de vous à l'instant, mon ami...

— Bonjour madame Sarget... bonjour Emma...

— Embrasse-moi donc, mon frère... Voyez! il n'y pensait seulement pas...

— Vous venez déjeuner avec nous, Victorin, c'est gentil cela...

— Non, non, madame. J'ai déjà déjeuné, moi. Oh! je ne fais point ce repas si tard que vous...

— Nous, mon frère, nous sommes un peu paresseuses... Écoute donc... rien ne nous presse...

— C'est juste, tandis que moi... j'ai tant d'affaires en train... de lettres à écrire... Je suis fort matinal...

— Mon cher Victorin, c'est très-bien d'aimer le travail... mais il ne faut pas trop se fatiguer non plus... Je vous trouve pâle... les traits altérés.

— Et les yeux cernés... Pourquoi as-tu les yeux cernés, mon frère?

— Pourquoi, elle est étonnante, cette Emma! Parce que j'ai passé plusieurs nuits... à écrire...

— Vous voyez, mon ami, que j'avais raison de dire que vous travaillez trop... votre santé en souffrira...

Victorin se promène avec agitation dans la chambre, en murmurant :

— Ma santé... ma santé est fort bonne... et ce n'est pas là ce qui m'inquiète!...

— Est-ce que quelque chose t'inquiète, mon frère?

— Moi... rien du tout, au contraire...

— As-tu vu mes frères depuis peu?

— Ma foi non... Je n'ai pas eu le temps!...

— Et vous venez nous apporter de l'argent, Victorin, beaucoup d'argent, n'est-ce pas?

Le jeune homme se mord les lèvres pour dissimuler une grimace, et répond :

— Non, madame Sarget, non, je ne vous apporte pas d'argent... Oh! les affaires ne se terminent pas aussi vite que cela... Mais soyez tranquille, cela ne peut pas vous manquer...

— Oh! je suis bien tranquille, mon ami... Je sais que vous êtes un garçon sage, prudent... Vous n'aventurez pas vos fonds à la Bourse, vous?

— Je m'en garderais bien... Je guette les bonnes opérations, je les attends, et quand elles se présentent, je les saisis... Comme en ce moment, par exemple, une affaire m'arrive, où il y aura au moins trente mille francs à gagner... deux fois plus peut-être!... Mais pour l'entreprendre, il me faut cent mille francs tout de suite, et je viens les demander à ma sœur.

Emma ouvre de grands yeux, en s'écriant :

— Cent mille francs... et je t'en ai déjà prêté cent trente mille... Qu'en as-tu donc fait?

— Ce que j'en ai fait? Parbleu, je les ai placés dans une autre affaire excellente... qui te rapportera beaucoup! Mais je ne peux pas les reprendre, les déplacer maintenant... voilà pourquoi je t'en demande d'autres aujourd'hui, pour une autre opération infaillible, qu'il

serait très-fâcheux de laisser échapper... C'est clair, ce me semble, n'est-ce pas, madame Sarget?

— Certainement, mon ami, certainement! Oh! je comprends la marche des affaires beaucoup mieux qu'Emma, moi!

— Alors, madame, vous pensez donc que je ferai bien de prêter encore ces cent mille francs à mon frère?

— Assurément, ma bonne amie, puisque c'est pour une opération qu'il ne veut point laisser échapper!...

— C'est que... il ne me restera plus rien alors... on m'a déjà fait payer tous les frais de la succession... mes frères m'ont dit qu'ils me rendraient cela...

— Sois donc tranquille! on te les rendra tes frais!... tes cent mille francs sont chez un banquier, je crois?

— Oui... qui me paye l'intérêt à cinq pour cent.

— Cinq pour cent! belle misère vraiment! moi je veux que ces cent mille francs-là te rapportent dix ou douze pour cent!...

— Et mes fonds, à moi, Victorin?

— Vos fonds, chère dame, ce sera comme pour ceux de ma sœur... absolument la même chose... Tiens, Emma, signe ce papier que j'avais préparé... mets : « Approuvé l'écriture ci-dessus, » et signe...

La jeune fille signe en hésitant un peu, enfin elle donne le papier à son frère en lui disant :

— Mais à présent il ne nous reste plus que peu d'argent ici... n'est-ce pas, madame?

— C'est vrai... et le mois prochain c'est le terme... sept cents francs à payer... nous serons à court...

— Oh! soyez tranquille! je vous apporterai des fonds avant la fin du mois... ou pour la fin du mois au plus tard...

— Tu ne nous oublieras pas, mon frère?

— Mais non!... Maintenant, adieu, je cours chez le banquier retirer les fonds... je n'ai pas de temps à perdre, car je veux entreprendre ma nouvelle affaire dès aujourd'hui... Au revoir, madame Sarget... bonjour Emma...

— Mon frère, ne nous oubliez pas... pour la fin du mois!...

Victorin ne répond plus, il est déjà loin; il remonte dans son cabriolet et se fait conduire chez le banquier qui a les derniers fonds de sa sœur. Là il faut qu'il attende quelque temps, le banquier étant en affaires. Enfin on termine la séance en lui donnant un mandat de cent mille francs sur la Banque. Il se rend à la Banque, où il faut encore attendre assez longtemps. Lorsque enfin il a ses fonds, l'heure de la Bourse est passée, et c'est là que le plus jeune des fils de M. Monlaurent faisait ses opérations soi-disant assurées, mais dans lesquelles il avait déjà englouti toute

sa fortune, une partie de celle de sa sœur et tout l'argent qu'on lui avait prêté.

Victorin se promenait fort contrarié sur la place de la Bourse. Un beau jeune homme, bien élégant, bien fashionable, et le monocle collé sur l'œil, se place devant lui et l'arrête :

— Que fais-tu donc là, cher, l'air ennuyé comme si tu venais d'entendre lire une tragédie?

— Ah! c'est toi, Roseville! Je suis contrarié, extrêmement contrarié!... j'ai cent mille francs à ma disposition... je voulais me rattraper à la Bourse, où jusqu'à présent je n'ai pas été heureux... j'aurais joué la hausse... J'étais certain que cela monterait aujourd'hui, et, en effet, les fonds ont monté et beaucoup même... mais j'arrive trop tard, la Bourse était fermée!...

— Mon bon, il y a une chose que je ne comprends pas, c'est ton amour pour ce jeu de Bourse, où il faut attendre la fin du mois pour savoir si l'on a gagné ou perdu... moi, j'aime à savoir vite mon sort!... parlez-moi du lansquenet, du bacarat... de l'écarté même... enfin de ces jeux où dans une soirée on peut doubler, tripler ses capitaux, voilà ce que j'appelle des jeux amusants! Cela vous tient en haleine, vous émotionne, vous fait passer à chaque instant de la crainte à l'espoir...

— Oui... mais que peut-on gagner dans ces soi-

rées-là?... quelques billets de mille francs... Je n'ai jamais trouvé de joueur qui voulût risquer plus... et ce n'est point un gain si médiocre qu'il me faut!...

— Je t'assure qu'il y a des réunions où l'on peut perdre ou gagner de très-fortes sommes... C'est que tu n'as pas été présenté dans les bonnes maisons!... tiens, je vais ce soir dans une réunion où ce sera extrêmement brillant... Tout ce qu'il y a de mieux en hommes, les femmes sont peut-être un peu mêlées... mais que nous importe! au contraire, ce n'en est que plus amusant. Viens avec moi, je te présente.

— Et on y jouera gros jeu?

— Je t'en réponds! Il vient là des étrangers cousus d'or... des princes russes, oh! mais de vrais Russes, qui perdent cent, deux cent mille francs sans sourciller; des Américains qui passeraient la nuit à jouer.. des Anglais, des Espagnols qui reviennent de la Californie et ne savent que faire de leurs pepites... il y a jusqu'à des Chinois qui sont très-joueurs aussi!

— Et les grecs que tu oublies!

— Oh! non... pas des grecs comme tu l'entends! Madame Dalvimare est très-sévère sur le choix de ses invités, un joueur douteux ne serait pas reçu deux fois!

— Cependant tu m'offres de me présenter, et on ne me connaît pas?

— Oui, mais on me connaît, moi, et l'on sait bien que je n'amènerais pas un joueur véreux!... Voyons, veux-tu y venir ce soir?

— Ma foi oui! conduis-moi chez cette madame Dalvimare... je ne serai pas fâché de faire la partie de tous ces gens cousus d'or.

— Eh bien! dînons ensemble, et puis nous nous ferons conduire dans un charmant petit hôtel de la rue de Ponthieu. Oh! tu verras, cher, c'est tout tapis... glaces, fleurs, dorures... enfin c'est extrêmement *chic!*

Les deux jeunes gens vont fumer un cigare sur le boulevard des Italiens, et de là se rendent à la Maison-Dorée. Victorin mange peu; en général, les joueurs n'ont point d'appétit, la passion qui les consume absorbe toutes les autres; ils ne connaissent pas l'amour, ils sont insensibles au sourire d'une jolie femme, aux plaisirs de la table, aux charmes du spectacle, la pièce la plus intéressante, jouée par les premiers talents, les laissera indifférents, souvent même ils ne l'écouteront pas, tout préoccupés qu'ils seront de l'as de pique ou de la dame de cœur.

Roseville, qui est bien moins joueur que Victorin, conte à son ami ses intrigues, ses bonnes fortunes. Le jeune Monlaurent songe à tout l'argent qu'il a déjà perdu, mais il est persuadé que la veine ne peut pas toujours lui être contraire, et que la chance heu-

reuse doit lui arriver. Il est impatient de se rendre chez madame Dalvimare, et son ami est obligé de lui dire :

— Patience, cher, nous ne pouvons pas nous y rendre avant neuf heures et demie au plus tôt; nous aurions l'air d'arriver de notre village... d'ailleurs les gros joueurs n'y sont jamais avant dix heures.

Enfin le moment de se rendre rue de Ponthieu est venu. Les deux amis s'y font conduire, et Victorin voit que son introducteur ne l'a pas trompé. Tout est brillant, élégant chez madame Dalvimare; les salons, dont l'ameublement est fort riche, sont éblouissants de lumière ; les dames sont parées comme pour un bal, et presque toutes sont jolies; elles causent volontiers et sourient agréablement aux étrangers. Mais tout cela glisse sur le cœur de Victorin, il ne regarde, il ne cherche que des tapis verts.

Quelques petites parties d'écarté sont seulement entrain, les gros joueurs ne sont pas encore arrivés.

Pour passer le temps, Victorin va se placer à une table où des dames jouent au chemin de fer. On n'y expose que de l'or, mais il trouve moyen d'y perdre quelques billets de banque, aussi les dames lui adressent des œillades très-expressives, c'est à qui lui fera le plus d'agaceries : on se penche sur son épaule, on s'appuie sur son bras, on lui adresse de ces demi-

mots qui valent une phrase tout entière... on pique son amour-propre en lui disant :

— Tiendrez-vous encore ceci...

— Et puis ceci?...

— Je tiens tout! répond Victorin qui ne trouve jamais les enjeux assez forts, et parvient cependant à laisser une dizaine de mille francs entre les mains de ces dames, qui quittent alors la partie en s'écriant :

— A présent nous allons danser!...

— Ah! très-bien, se dit Victorin, elles abandonnent la partie au moment où la chance allait me venir... mais aussi je suis un sot de jouer contre des femmes! est-ce que jamais on gagne avec elles... Enfin... ces gros joueurs arriveront, il faut l'espérer.

Les étrangers arrivent en effet, et bientôt de fortes parties s'engagent. Victorin examine quelque temps les personnages qui se placent à des tables de jeu. Bientôt le grand seigneur russe prend la main à une partie de lansquenet et commence sa banque en jetant trois billets de mille francs devant lui. Trois joueurs font la somme; le banquier gagne et dit :

— Il y a six mille francs, messieurs?

— Banco! s'écrie Victorin en s'approchant de la table de lansquenet sur laquelle il met six billets de mille francs.

On s'empresse de faire place à ce jeune homme qui

s'annonce si bien. Le Russe tire les cartes et gagne. Il dit alors du même ton froid qu'auparavant :

— Il y a douze mille francs, messieurs?

— Banco! dit Victorin en remettant des billets sur sur le tapis.

Le banquier amène deux as. Il recommence sa phrase toujours sur le même ton et dont le chiffre seul est changé :

— Il y a vingt-quatre mille francs à faire, messieurs?

— Banco! répond Victorin, dont la voix trahit l'émotion, bien qu'il fasse son possible pour la maîtriser.

Cette fois, la partie devient si intéressante, que beaucoup de personnes quittent leur place pour s'approcher de la table de lansquenet. Le Russe tourne les cartes et gagne de nouveau. Il met les billets en tas devant lui et crie :

— Il y a maintenant quarante-huit mille francs à faire... mais je retirerai si c'est trop...

— Non... non... je les fais... Banco pour les quarante huit mille francs! dit Victorin d'une voix frémissante et en étalant sur la table toute la somme qui lui restait et qui justement était de quarante-huit mille francs.

— Ah! bravo! monsieur, vous êtes un beau joueur!

dit le seigneur russe en souriant à son adversaire, et j'aime à faire la partie avec des personnes qui jouent aussi largement que vous !

Victorin ne répond rien ; il attend avec anxiété que le banquier tourne les cartes... Chacun dans le salon semble partager son impatience, et il est probable que presque tous les vœux sont pour le jeune homme qui joue contre quelqu'un qui n'a nullement besoin de gagner.

Le plus grand silence se fait. Le banquier tourne les cartes... il amène deux dames. Victorin a encore perdu.

— Il y a quatre-vingt-seize mille francs à faire ! dit le Russe avec son flegme habituel.

Mais personne ne répond. Victorin s'est éloigné de la table, il ne peut plus jouer, il n'a plus rien. Il a perdu quatre-vingt-dix mille francs au lansquenet et dix au chemin de fer, ce qui complète les cent mille qu'il avait sur lui.

Il s'éclipse du salon la tête basse, l'œil enflammé, l'air farouche... Une fois dehors, il s'abandonne à sa fureur, s'arrache les cheveux, maudit le sort qui le poursuit, et s'écrie à chaque instant : « Plus rien ! plus rien ! »

Et ne croyez pas qu'en cet instant il songe à sa sœur qu'il a ruinée, à madame Sarget qu'il réduit à la

misère, à son frère et à bien d'autres auxquels il doit des sommes plus ou moins fortes. Une seule chose l'occupe : c'est de savoir comment il pourra se procurer encore de l'argent pour recommencer à jouer.

XIX

ON DÉCOUVRE LE POT AUX ROSES

La fin du mois était arrivée, et Victorin n'avait pas reparu boulevard Malesherbes.

Emma était inquiète, mais elle n'osait pas trop le laisser voir devant sa tutrice qui ne cessait de dire :

— Victorin va venir aujourd'hui... Assurément il viendra... il sait que nous allons nous trouver à court d'argent... Oh ! ce sont ses occupations qui le retiennent... Je suis sûre que ce n'est pas sa faute s'il n'est pas encore venu.

— Madame, vous savez que je n'ai plus que cinq

cents francs dans mon secrétaire... J'ai fait meubler cette maison avec élégance, mais cela m'a coûté très cher...

— Je le sais, mon enfant, j'ai vu le mémoire du tapissier.... Vous êtes assez riche pour vous être donné un ameublement à la mode... Il ne s'agit pas de cela... moi, j'ai en caisse environ quatre cents francs...

— Mais le quinze il faut en donner sept cents pour le terme du loyer... et tous les jours on en dépense de l'argent...

— Sans doute... Oh! mais Victorin ne nous laissera pas dans l'embarras! Il va venir!

Au lieu de Victorin, c'est le beau Saint-Estève qui se présente chez ces dames et qui va baiser la main de madame Sarget, en s'excusant de ne point être venu depuis quelques jours; mais il était retenu par une vieille tante malade dont il hérite, et, bien qu'il méprise l'argent, il a cru de son devoir de faire compagnie à sa tante qui est très-riche et l'aime beaucoup.

Emma écoute tout cela avec la plus parfaite indifférence; mais madame Sarget s'empresse de répondre :

— Vous faites bien d'arriver, mon cher monsieur Saint-Estève, car vous allez nous rendre un service.

— Un service, madame. Ah! je suis trop heureux que vous me fournissiez une occasion de vous prouver

mon zèle, mon empressement à vous être agréable... Disposez de moi... un, deux, trois services... Ordonnez, je suis prêt!...

— Mon cher monsieur, reprend la vieille dame en riant, figurez-vous que vous voyez des personnes qui sont sans le sou, ou à peu près, car c'est à peine si elles ont de quoi payer leur terme!...

Le jeune homme ouvre de grands yeux, puis se met à rire aussi :

— Ah! la bonne plaisanterie. Je vois ce que c'est! Vous avez perdu la clef de votre secrétaire, de votre caisse, ou bien il y a un secret que vous ne pouvez plus trouver... Vous voulez savoir si je le trouverai, moi?

— Non, ce n'est pas cela!... nous ouvrons parfaitement nos secrétaires. Mais je ne plaisante pas en vous disant que nous sommes presque sans le sou... Heureusement cela ne nous inquiète pas... c'est l'affaire de quelques jours... Il faut que vous sachiez que nous avons confié tous nos fonds à Victorin Monlaurent, un des frères d'Emma : un garçon rempli d'ordre, d'intelligence... qui travaille jour et nuit, parce qu'il veut devenir millionnaire... et il le deviendra!... et il doublera la fortune de sa sœur... et mon petit avoir en même temps...

Saint-Estève, qui est devenu sérieux, interrompt la vieille dame .

— Vous avez confié des fonds à ce monsieur... Mais je pense bien que mademoiselle ne lui a pas remis toute sa fortune?

— Pardonnez-moi... nous avons tout mis entre les mains de Victorin... Emma ne voulait pas, elle se trouvait assez riche... Mais je lui ai dit : « Mon enfant, on ne l'est jamais trop... Celui qui t'épousera sera de mon avis... »

— Ainsi mademoiselle a retiré ses fonds qu'elle avait, je crois, chez un notaire et chez un banquier?

— Oui, monsieur, ma tutrice me l'a conseillé... et mon frère m'en a tant priée...

— Mais que fait-il donc, M. votre frère... quelle est sa position dans le monde?

— Mon Dieu... je n'en sais rien, monsieur...

— Victorin! reprend madame Sarget, il fait des spéculations... des opérations commerciales... Oh! soyez certain que c'est un garçon trop sage pour aventurer les fonds qu'on lui confie... Il ne va qu'à coup sûr!... Il doit nous apporter de l'argent d'un moment à l'autre... Mais en attendant je pense que cela ne saurait vous gêner de nous prêter un billet de mille francs... pour quelques jours seulement... Demain peut-être nous vous le remettrons, voilà pourquoi j'agis sans façon en vous faisant cette demande...

La figure de Saint-Estève a complétement changé

d'expression, ses traits se sont allongés, l'air aimable, le sourire gracieux ont disparu; l'embarras, l'inquiétude les ont remplacés. Il balbutie ou plutôt bredouille d'une voix saccadée :

— Ah! c'est mille francs dont vous avez besoin... Oh! cela ne me gêne pas du tout... assurément... Seulement je ne les ai pas sur moi... Je vais aller vous les chercher... J'ai mon cabriolet en bas... Je reviendrai bientôt.

— Ne revenez que demain si vous n'avez pas le temps aujourd'hui...

— Mais quelle est l'adresse de M. votre frère Victorin... Je pourrais y passer... pour lui rappeler que vous l'attendez...

— Oh! oui, monsieur, ce serait très-aimable à vous. Mon frère demeure rue Saint-Georges, 27.

— Fort bien... J'irai le voir...

— Alors, s'il n'a pas le temps de venir, dit madame Sarget, qu'il vous remette des fonds pour nous... Comme cela vous n'aurez pas besoin de nous prêter...

— Oh! madame... je serai trop heureux... Mais je ne veux pas perdre de temps... Je vais faire vos commissions... Au revoir, mesdames...

— A bientôt, monsieur Saint-Estève?...

— Oui... oui... à bientôt.

Le beau monsieur, qui paraissait fort pressé de

partir, a pris son chapeau et disparaît si promptement qu'il renverse une chaise pour trouver plus vite la porte, ce qui fait beaucoup rire Emma qui s'écrie :

— Mon Dieu! comme M. Saint-Estève était pressé de s'en aller... Il a manqué de renverser aussi la console!...

— Cela prouve le zèle qu'il met à nous être agréable... Nous devons lui en savoir gré...

— Je ne sais pas si c'est ce zèle-là qui avait si complétement changé sa physionomie... Mais en apprenant que j'ai confié toute ma fortune à mon frère, il a fait une si drôle de figure... Ah! j'ai cru qu'il allait pleurer...

— Emma, vous n'aimez pas ce jeune homme, vous êtes une ingrate... puisqu'il voudrait que vous fussiez pauvre pour vous enrichir en vous épousant.

— Que sait-on!.. Il va peut-être en avoir l'occasion...

— Que c'est ridicule ce que vous dites-là!... N'allez-vous pas suspecter la bonne foi de votre frère, maintenant?

— Dieu m'en garde, madame, seulement je me trouvais très-bien comme j'étais... Je ne suis pas ambitieuse, moi!

— C'est bien, mademoiselle; mais à votre âge on se laisse guider par des personnes qui ont de l'expérience!

— C'est aussi ce que j'ai fait, madame.

Cependant la journée s'écoule et M. Saint-Estève n'a point reparu. Emma ne dit rien, mais au fond de son cœur elle est enchantée du peu d'empressement que ce monsieur met à leur être utile.

Madame Sarget ne peut s'empêcher de murmurer par moments :

— C'est singulier que M. Saint-Estève ne revienne point... Ah! les jeunes gens... il aura rencontré des amis qui l'auront emmené... ou peut-être sa tante est-elle retombée malade!...

Emma ne répond point. La soirée se passe comme la journée, et l'on va se coucher sans avoir plus entendu parler de M. Saint-Estève que de Victorin.

Le lendemain une inquiétude vague s'est emparée de la vieille dame. A chaque moment elle prête l'oreille, espérant que la sonnette du dehors se fera entendre; mais personne n'arrive, et lorsque midi a sonné, Emma ne peut s'empêcher de dire :

— Trouvez-vous, madame, que M. Saint-Estève soit si empressé de nous obliger... Je crois que ce jeune homme si désintéressé ne se soucie pas du tout de vous prêter mille francs!...

— Je n'y comprends rien! Il faut qu'il lui soit survenu quelque accident... Et Victorin qui ne donne pas de ses nouvelles... Il est sans doute malade aussi.

— Et dans trois jours c'est le quinze... Nous n'avons pas l'habitude d'être en retard pour notre loyer...

— Ma chère enfant, je vais prendre une voiture et me faire conduire chez Victorin, car il faut savoir ce que tout cela veut dire. Je le tancerai d'importance pour lui apprendre à nous oublier ainsi !

— Oh ! oui, madame, allez chez mon frère, et si vous ne le trouviez pas, voyez mes frères, Félicien ou Adolphe ; il me semble qu'il est plus naturel de leur emprunter mille francs, à eux, qu'à ce M. Saint-Estève auquel il me serait pénible d'avoir des obligations...

— Oui... au fait, puisque ce monsieur ne revient pas... Oh ! mais je gagerais qu'il lui est arrivé quelque chose...

Madame Sarget termine vivement sa toilette ; elle envoie la domestique lui chercher une voiture, et elle part, en disant à Emma :

— Si M. Saint-Estève vient pendant mon absence... ce qui est présumable, vous le prierez de m'attendre.

— Oh ! je gage bien que je n'aurai pas cette peine !...

La vieille dame se fait conduire à la demeure de Victorin. Elle entre dans la maison et demande au concierge :

— M. Victorin Monlaurent ?... est-il chez lui ?

Le concierge se donne un air goguenard, en murmurant :

— Ah! ouiche!... En voilà un qui se fait demander maintenant!... Mais bernicle! les oiseaux sont dénichés.

— Est-ce que vous ne m'avez pas entendue, concierge; je désire savoir si M. Victorin Monlaurent est chez lui... Est-ce qu'il ne demeure plus ici?

— Ma foi, je serais bien embarrassé pour vous dire où il perche à présent; mais il doit être loin s'il court toujours!...

— S'il court toujours... Il est donc en voyage; expliquez-vous mieux... Je ne comprends pas...

— C'est cependant bien facile à comprendre... Ce jeune homme a fait des bamboches, des dettes de tous les côtés... car, Dieu merci, il en vient ici des créanciers! et il y a trois semaines il a disparu, il est parti sans payer personne... il a levé le pied comme on dit!...

Madame Sarget pâlit, jaunit, verdit, son nez a l'air de s'enfler; elle saisit le bras du concierge, en s'écriant :

— Cela ne se peut pas... vous faites erreur... Je vous parle de M. Victorin Monlaurent, un jeune homme de bonne famille... grand travailleur, fort riche...

— Fort riche, oui, on dit qu'il l'était quand il est

venu demeurer ici... Mais malgré cela il ne payait jamais personne... Il doit encore ses meubles au tapissier, et deux termes au propriétaire, sans compter le courant...

— Et c'est bien de Victorin Monlaurent que vous parlez?

— Oui, madame, un assez joli garçon du reste, un peu petit, un peu maigre, un peu jaune...

— Et vous ne savez pas où il est maintenant; il n'a pas donné son adresse?

— Le plus souvent!... Il a filé sans rien dire... pour dépister ses créanciers.

— Oh mon Dieu! Oh mon Dieu! Oh mon Dieu!...

Et madame Sarget est remontée dans son fiacre, tandis que le concierge rentre dans sa loge en se disant :

— Il paraît que cette dame-là y est pour une somme *conséquente!*... Vlà ce que c'est que de prêter aux jeunes gens!

La tutrice d'Emma ne peut encore se persuader que ce concierge lui a dit vrai, et elle se fait conduire à la demeure de Félicien, espérant, par celui-ci, avoir les renseignements positifs sur Victorin, et savoir où le trouver.

— M. Félicien Monlaurent, demande la vieille dame à une portière qui répond :

— Il ne loge plus ici, madame, il demeure maintenant rue des Martyrs... Tenez, voici son adresse.

Madame Sarget prend l'adresse, se fait conduire à la nouvelle demeure de Félicien ; elle est surprise de trouver une maison sale, délabrée, d'un aspect pauvre, et fait sa demande à une vieille portière qui est comme la maison.

— M. Félicien Monlaurent, s'il vous plaît?

— M. Félicien!... ah! pardi, vous tombez bien... il y est... Ordinairement à c'te heure il n'y est pas, il va tenir les livres chez son gros épicier... Mais aujourd'hui il n'y a point *z'été* vu qu'il est un peu malade... même que je lui fais de la mauve avec du *jusse* de réglisse, que c'est délicieux pour les rhumes... Et il tousse ce pauvre monsieur que ça en fait aboyer Azor!... que j'emmène avec moi pour faire le ménage de mon locataire.

Madame Sarget écoute tout cela sans y rien comprendre, et dit :

— Je crois, madame, que vous faites erreur et que votre locataire n'est pas le jeune homme que je cherche... Celui que je demande, M. Félicien Monlaurent, est fort riche et ne tient pas les livres chez un épicier...

— Ah! écoutez, mon locataire a été fort à son aise aussi à ce qu'il m'a dit, car il soupire toute la journée

en regrettant sa fortune et en s'écriant : « Ah ! les femmes ! les femmes !... » Il paraît, entre nous, qu'il en a un peu trop goûté !... Faut les aimer... c'est le devoir de l'homme... nous le méritons ! mais faut pas outrepasser les bornes de la nature...

– Comment est-il votre locataire ?

— Un blond, très-grand, des yeux faïence, bigrement maigre à présent... Je lui présuppose de vingt-sept à vingt-neuf ans...

— Ce signalement se rapporte, et il est chez lui ?

— Oui, madame, ous'qu'il tousse à vous abrutir...

— Je vais monter... Quel étage, s'il vous plaît ?

— Au *cintième*... la porte à côté des lieux... Mais on n'a de l'odeur que quand il pleut !...

Madame Sarget monte un escalier sombre et sale, où les marches vous font glisser à chaque pas ; enfin elle arrive au cinquième, ouvre une porte et se trouve dans un affreux réduit. Félicien est assis sur une misérable couchette. Il est tellement changé qu'elle a de la peine à le reconnaître. Mais le jeune homme la reconnaît fort bien ; il s'écrie :

— Tiens, madame Sarget !... Ah ! c'est gentil d venir me voir. . Je serais allé chez ma sœur si j n'avais pas la fièvre... Je voulais lui emprunter de l'argent... Mais vous m'en prêterez, c'est la même chose.

La vieille dame est stupéfaite; elle contemple Félicien, en murmurant :

— Comment, c'est bien vous, Félicien... dans cette misérable chambre... Pourquoi avez-vous quitté votre beau logement... Qu'est-ce que cela signifie?

— Ça signifie que je n'ai plus rien... que les femmes m'ont plumé... Oh! mais ce qui s'appelle plumé à blanc!... C'est surtout Anita et Antonia qui m'ont achevé... Oh! Anita... hum!... hum!... A présent je bois de la tisane!... et j'ai à peine la force de me tenir sur mes jambes!

— Est-ce bien possible, mon Dieu! vous, Félicien, qui baissiez les yeux devant moi...

— Ah! ça ne prouve rien, ça!...

— Et votre frère Victorin, le voyez-vous, où est-il maintenant... j'ai besoin de le savoir...

— Victorin... est-ce que j'en sais rien! Qu'est-ce que cela me fait... un avare! Je lui ai emprunté de l'argent, il m'a refusé... qu'il aille au diable!... Mais ma petite sœur m'en prêtera, n'est-ce pas, madame Sarget?

— Non, monsieur, non... n'y comptez pas!... De l'argent pour favoriser vos débauches... jamais... Et d'ailleurs... quand elle le voudrait... O mon Dieu... il ne nous reste plus qu'un espoir. Adieu, monsieur Félicien...

— Comment, vous me quittez comme ça, maman Sarget; donnez-moi au moins dix francs pour ma portière...

La pauvre dame n'écoutait plus. Elle descend les cinq étages en trébuchant à chaque marche, passe, sans répondre, devant la portière qui lui crie :

— C'est-y votre monsieur?

Et remonte dans sa voiture pour se faire conduire chez Adolphe Monlaurent.

Celui-ci n'a point déménagé; elle le trouve à table entre ses fidèles compagnons Flanquette et Goudmann. Ces trois messieurs sont déjà à peu près ivres, mais le gros Adolphe l'est bien plus que les deux autres.

En voyant entrer chez lui madame Sarget qui, grâce à son nez, était toujours très-reconnaissable, Adolphe pousse une exclamation de surprise qui fait peur à ses deux convives :

— Madame Sarget!... Quel bonheur, c'est madame Sarget qui vient déjeuner avec nous... En voilà une surprise! nous avons déjà déjeuné, mais ça ne fait rien, nous continuerons... Nous déjeunons toute la journée, nous autres... Jean! une assiette... des verres... plusieurs verres...

— Mais non, mon cher monsieur Adolphe, je ne viens pas pour déjeuner... Oh! je n'ai pas faim... d'ailleurs c'est fini.

— Bah! bah! vous boirez... j'ai du vin de dames... et du champagne... vous aimez le champagne?...

— C'est le vin du beau sexe!... murmure M. Flanquette en tâchant de se donner un air posé.

Madame Sarget cherchait à reconnaître le jeune Adolphe dans ce gros monsieur aux joues bouffies, au nez violet, dont les yeux étaient rapetissés et avaient cette expression vague et stupide des gens ivres. Elle portait ensuite ses regards sur Flanquette, qui faisait son possible pour se tenir droit, et le négociant en lorgnettes, qui lui souriait et la saluait continuellement.

Adolphe emplit des verres à pattes avec un autre vin que Jean vient de mettre sur la table, en présente un à madame Sarget, et ces messieurs trinquent en balbutiant :

— A la santé des dames!...

— Ah! il être pon, ce vin-là... c'être du champagne rouche?

— Eh non... c'est du grenache... Comment... vous, Goudmann, vous ne le connaissez pas...

— Du canâche... non, j'affre bas encore bu..

— Eh bien, maman Sarget... trinquez donc avec nous...

La vieille dame repousse le verre en répondant :

— Non, encore une fois, Adolphe, je ne suis pas venue ici pour boire!...

— Pourquoi, diable, y êtes-vous venue alors?

— Pour apprendre des nouvelles de votre frère Victorin, pour que vous me disiez ce qu'il fait... ce qu'il est devenu, car il faut absolument que je le trouve...

— Victorin... c'est un filou... il m'a emprunté quarante mille francs.... Au lieu de me les rendre, il m'en demandait d'autres... mais *nix*... pas *comprenir!*... Je ne l'ai pas revu depuis... Flanquette l'a cherché partout... Impossible de mettre la main sur lui... Et Félicien m'en doit quinze mille, que je ne reverrai jamais... Obligez donc vos frères! merci... j'en ai assez... à votre santé...

— Je vous avais avertis, dit M. Flanquette, je vous avais prévenu qu'il ne fallait jamais prêter d'argent à ses parents... c'est autant de perdu!... n'est-ce pas Goudmann?

Goudmann répond de l'œil et de la tête, en savourant son vin de Grenache.

— O mon Dieu... il serait possible... mais Victorin a ruiné votre sœur... il nous a pris tout ce que nous possédions, sous le prétexte de tripler nos capitaux!

— Ça ne m'étonne pas! je l'en crois très-capable.. Décidément j'aime mieux le champagne! ça, c'est trop sucré!...

— Mon cher Adolphe, votre sœur se trouve gênée..

Vous ne refuserez pas de lui prêter deux ou trois mille francs... Grâce au ciel, vous devez être encore riche, vous?

Le gros Adolphe regarde la vieille dame d'un air hébété, puis il se tourne vers son ami Flanquette, en balbutiant :

— Flanquette, est-ce que nous sommes encore riche... Parle, mon associé?

M. Flanquette se redresse, se mouche et répond d'une voix pâteuse :

— Hélas! notre entreprise sur les eaux-de-vie n'ayant point réussi comme nous l'espérions... cela nous a bien gênés... Maintenant nous avons mis presque tous nos fonds dans les rhums... et nous attendons des rentrées... Goudmann, les rhums ont-ils monté hier?

— J'en affre monté quatre pouteilles chez moi... touchours du même... de celui...

— Assez! pas un mot de plus!

— Comment, Adolphe, est-ce que vous refuseriez de venir en aide à votre sœur?

— Ma chère madame Sarget... j'ai aidé mes frères, c'est bien assez... ça ne m'a pas profité!... D'ailleurs, pourquoi ma sœur a-t-elle donné tout son argent à Victorin... En voilà une boulette... Et vous, sa tutrice... vous avez souffert ça... à votre santé...

— Moi!... moi!... balbutie la pauvre dame qui ne peut plus parler. Moi... ah! oui, je suis bien coupable!...

Et sortant désespérée de la pièce où trônent les trois ivrognes, madame Sarget a regagné sa voiture; c'est à peine si elle a la force de dire au cocher de la ramener où il l'a prise. Elle arrive chez elle, bouleversée, tremblante, les yeux tout en pleurs.

Emma, effrayée en voyant en quel état est sa tutrice, s'empresse d'aller à elle, l'entoure de ses bras, veut la conduire à un fauteuil, mais la vieille dame résiste; elle veut absolument tomber aux genoux de sa pupille, et, là, murmure d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Maudissez-moi, mon enfant, car c'est moi qui vous ai perdue... Vous êtes ruinée... Je n'ai plus rien... Mon désir de m'enrichir a causé ma perte et la vôtre... La mienne ne serait rien... mais vous, qui aviez de quoi vivre heureuse... je vous ai réduite à la misère... Ah! c'est affreux, je ne me le pardonnerai jamais!...

La jeune fille est obligée de consoler sa tutrice, de lui jurer qu'elle lui pardonne, qu'elle ne lui en veut pas et qu'elle saura supporter l'adversité. Alors madame Sarget fait à Emma le récit de tout ce qu'elle a appris et vu dans ses courses.

Emma est surtout touchée de l'état de ses frères Félicien et Adolphe, puis elle murmure :

— Victorin, un filou... Oh! non, je ne croirai jamais cela!...

— Et... et M. Saint-Estève est-il venu? demande madame Sarget d'une voix tremblante.

— Oh! non, il n'est pas venu, et j'en rends grâce au ciel!... Songez-vous, madame, combien il me serait cruel maintenant de contracter envers ce monsieur des obligations que je ne saurais comment acquitter... Tenez, madame, dans le malheur qui nous arrive je vois, moi, un côté heureux, c'est qu'il vous apprend à connaître ce monsieur soi-disant si désintéressé, et qui, disait-il, ne m'aimait que pour moi-même!... Il a fui avec ma fortune... comme les hirondelles devant l'hiver!...

— Mais enfin, mon enfant, nous ne possédons plus rien! Qu'allons-nous faire? Qu'allons-nous devenir?

— Madame, nous possédons encore cet élégant mobilier qui a coûté près de dix mille francs; nous allons le revendre, puis nous quitterons tout de suite cette jolie maison; nous renverrons les deux domestiques, nous prendrons un petit logement bien modeste, et... je travaillerai!...

— Travailler!... vous, Emma, accoutumée à l'aisance, au bien-être...

— Pourquoi pas, madame, je ferai comme mon cousin Félix... Il travaille maintenant, lui, et il ne s'en trouve pas plus mal, au contraire ; je suis jeune, j'ai du courage, je travaillerai pour nous deux... et je sens que je serai fière en sachant que mon existence est utile à quelqu'un.

XX

IL Y A DES CHUTES HEUREUSES

On était dans le plus fort de l'hiver. Félix ignorait tous les changements arrivés dans la position de sa cousine; depuis qu'il avait été s'informer chez le concierge du boulevard Malesherbes, et qu'il avait su que le beau Saint-Estève était reçu par madame Sarget comme le futur mari d'Emma, il s'était promis de ne plus chercher à revoir celle qui ne devait pas être sa femme. Tous les mois cependant il se rendait au moins une fois au parc de Monceaux, mais c'était pour donner quelque chose à la petite mendiante, qui, sans même qu'il l'interrogeât, lui disait tristement :

— Votre jolie cousine ne vient plus se promener par ici!

Félix cherchait dans le travail une distraction à cet amour qu'il essayait en vain de bannir de son cœur; mais il avait perdu sa gaieté, et le docteur Choubert faisait de vains efforts pour la lui rendre.

Un matin, le docteur se trouve dans la rue vis-à-vis d'un gros gaillard à figure réjouie, qui le salue en s'écriant :

— Tiens!... c'est monsieur le médecin, l'ami de mon frère de lait, qui est venu à ma noce, où il a bu rubis sur le pouce!...

— Eh! mais... vous êtes monsieur Dufilet... En effet, monsieur, j'ai eu le plaisir d'aller danser à votre noce... au lac du parc Saint-Fargeau...

— C'est ça, vous y êtes, on s'est amusé, n'est-ce pas?

— Beaucoup! Pour ma part j'en ai gardé un bien agréable souvenir, et madame votre épouse, comment se porte-t-elle?

— Laurette?... Oh! ça va joliment bien!... Dites donc, ça y est!...

— Ça y est?... Je n'y suis pas, moi!

— Je veux dire que... elle se porte pour deux maintenant... Hein? comprenez-vous?

— Ah! vous voulez dire que madame est enceinte peut-être

— Oh! il n'y a pas de peut-être!... Ça y est!... déjà grosse comme un bœuf!... et même que j'étais sorti pour m'informer d'un accoucheur, parce que, d'un moment à l'autre... vous comprenez... faut pas se laisser surprendre! Il y a bien M. Dardard qui veut absolument nous procurer une sage-femme qu'il protége... mais mon épouse ne se fie pas à Dardard! Laurette dit : « Quand je serais pour accoucher, au lieu d'une sage-femme, il m'enverrait une tireuse de cartes!...

— Ah! c'est ce monsieur, sujet aux quiproquos?

— Oui! vous savez ce qu'il a fait à la noce de Gigoteau... Merci... il empêcherait ma femme d'accoucher.

— Mais dites donc, si vous n'avez personne en vue, je suis là, moi.

— Bah! vraiment? Est-ce que vous en pincez?

— Il y a déjà plus de trois cents enfants qui me doivent le jour.

— Ah! farceur... Oh! mais alors ça y est, c'est dit... Venez tout de suite que je vous présente à Laurette, elle sera très-contente de vous revoir.

Dufilet emmène le docteur à son étal. La belle Laurette est au comptoir. Elle reconnaît sur-le-champ le docteur et montre la plus grande joie de l'avoir pour accoucheur. De son côté Dufilet est enchanté. Il veut aller trouver son frère de lait et lui apprendre que

c'est son ami qui le rendra père. Mais le docteur lui dit :

— Ne vous dérangez pas, je compte voir Félix tantôt, et je ne manquerai pas de lui dire que madame a bien voulu m'agréer pour son accoucheur.

— Et de plus même que vous serez le mien aussi ; je veux dire mon médecin quand je serai malade... Oh ! mais ça y est !

Le docteur a quitté ses nouveaux clients. Ses affaires l'ont conduit dans le haut du faubourg Saint-Martin, lorsqu'un cri part à côté de lui : c'est une dame que le verglas a fait tomber. On s'empresse pour la relever, et Choubert arrive un des premiers ; en regardant la personne qu'il vient secourir, il est fort étonné de reconnaître madame Sarget qu'il voyait souvent lorsqu'il était le médecin de M. Monlaurent.

C'est en effet la tutrice d'Emma qui vient de se laisser choir. Elle n'est pas blessée, mais fortement contusionnée sur le côté et au genou. Le docteur veut faire avancer une voiture pour la ramener chez elle, mais la vieille dame s'y oppose en disant qu'elle demeure à deux pas.

— Alors prenez mon bras, madame, je vais avoir l'honneur de vous reconduire chez vous, où je vous ferai en même temps une ordonnance... car après une chute il est toujours bon de boire quelque chose.

Madame Sarget n'avait pas encore reconnu le doc-

teur; c'est en lui donnant le bras, en la conduisant chez elle qu'il se nomme et se félicite de s'être trouvé là pour venir à son aide.

La vieille dame, encore étourdie par sa chute, regarde Choubert en murmurant :

— En effet, monsieur, je commence à vous reconnaître... Oui, vous avez été médecin de M. Monlaurent.

— Pas très-longtemps. Mais par quel hasard, madame, vous trouvé-je seule, à pied, dans un quartier si éloigné du vôtre, car vous demeurez, je crois, boulevard Malesherbes?

Madame Sarget pousse un gros soupir et regarde le docteur en balbutiant :

— Ah! monsieur, vous ignorez donc tous nos malheurs!...

— Vos malheurs! mais je ne sais absolument rien, madame; mademoiselle Emma aurait-elle eu aussi quelques peines... quelques chagrins?

— Oh! bien pis que cela, monsieur... Nous avons tout perdu... Nous sommes ruinées... Victorin... le frère d'Emma, qui voulait, disait-il, tripler notre fortune, a disparu avec notre argent....

— Serait-il possible...

— C'est ma faute, monsieur. C'est moi qui ai conseillé à ma pupille de confier ses fonds à son frère... et maintenant la pauvre petite travaille pour nous

nourrir... Venez, monsieur, c'est ici que nous demeurons, au quatrième étage. Venez... vous allez voir notre pauvre logement. Il y a déjà deux mois que nous habitons là... et Emma ne s'est pas encore plainte une seule fois.

Le docteur a le cœur serré. Il a peine à croire tout ce qu'il vient d'entendre. En entrant dans un petit logement bien modeste, mais bien propre, en apercevant la jeune fille qui travaille à l'aiguille devant une cheminée, où brûlent à peine deux tisons, Choubert court à elle et commence par l'embrasser avec des larmes dans les yeux, puis il murmure :

— Pardonnez-moi, chère demoiselle, pardonnez-moi, chère enfant, si je me suis permis... mais en vous retrouvant ainsi... vous que j'ai laissée riche et heureuse... cela m'a fait un mal... Ah ! permettez-moi de vous embrasser encore... pour me consoler un peu.

Emma presse avec joie les mains du docteur ; elle est heureuse de le revoir, et sourit en lui disant :

— Ah ! monsieur, dans l'adversité je sens que l'on est heureux de revoir des personnes qui nous aiment, et vous êtes la première qui nous témoigne de l'intérêt, de l'amitié depuis nos malheurs...

— Mais, chère demoiselle, pourquoi n'avez-vous pas fait savoir à vos amis ce qui vous est arrivé...

Votre cousin Félix l'ignore comme je l'ignorais moi-même.

Emma baisse les yeux en répondant :

— Mes frères ont refusé de venir à mon aide. Madame Sarget a prétendu qu'il était inutile de s'adresser à d'autres. Et puis, je vous avouerai que je croyais mon cousin instruit de nos malheurs, et je me disais en moi-même : Ce n'est pas bien à lui de ne point venir nous consoler.

— Je vous répète, mademoiselle, que Félix vous croit toujours riche, toujours heureuse et prête à épouser un beau monsieur qui vous accompagnait à la promenade...

— Comment? il croyait cela...

— S'il avait connu votre changement de position, mais il serait déjà à vos pieds!...

— Ah! monsieur, que cela me fait de bien d'entendre cela!

— Madame Sarget a toujours fort mal jugé votre cousin... parce qu'une fois il a eu le malheur de se moquer de son nez. Oh! les femmes, blessez leur amour-propre, elles ne l'oublieront jamais... Mais ce jeune homme qui devait vous épouser, et qui est riche, lui, ce M. Saint-Estève, comment peut-il vous laisser dans cette position?

— M. Saint-Estève!... mais depuis que je suis rui-

née, il a passé deux fois près de moi dans la rue, et il a détourné la tête pour ne point me saluer!..

— Quel cuistre!...

— Oh! monsieur, convenez que je suis bien heureuse de ne pas avoir épousé ce monsieur-là.

— Ma foi, oui, c'est une consolation...

— Mais par quel hasard êtes-vous venu ici ce matin, docteur?

— C'est bien un hasard, en effet... Madame est tombée, elle a glissé dans la rue... Et j'en bénis le ciel... puisque sa chute n'est nullement dangereuse, et que cela m'a permis d'apprendre tout ce qui vous est arrivé!

— Docteur, je ne puis croire que Victorin nous ait entièrement ruinées! murmure madame Sarget. Est-ce que vous seriez assez bon pour vous informer... pour tâcher d'avoir de ses nouvelles... car ses deux frères ne m'ont pas écoutée...

— Oui, madame, oui, comptez sur moi, je vais m'informer, demander... Oh! je vous réponds que j'aurai des renseignements certains. J'ai un ami qui est chef à la préfecture de police, et par lui je saurai ce que M. Victorin est devenu. Demain, pas plus tard, je viendrai vous dire ce que j'aurai appris. En attendant, madame, buvez une infusion de vulnéraire, et tenez-vous chaudement. Au revoir, chère demoiselle!...

Et le docteur ajoute tout bas, en serrant la main d'Emma :

— Dès aujourd'hui Félix saura que vous n'êtes plus une riche héritière... et je vous réponds bien que cela ne l'empêchera pas de vous saluer.

Emma ne répond rien, mais elle presse avec force la main du docteur... C'était plus expressif qu'une phrase !

XXI

RIEN DE TROP

Dans la soirée qui a suivi la visite du docteur, et rendu la joie, l'espérance à Emma, tandis que sa tutrice continue de pousser de gros soupirs, le portier monte une lettre à ces dames. Elle est adressée à madame Sarget. Mais celle-ci, qui a de mauvais yeux, dit à la jeune fille :

— Lisez-moi cela, mon enfant; d'ailleurs je présume que cela vous regarde autant que moi. Cette lettre est peut-être du docteur qui a déjà quelques bonnes nouvelles à nous donner

Emma ouvre la lettre de laquelle s'échappent d'abord deux billets de banque de mille francs chacun.

— Bon Dieu! des billets de banque! s'écrie la vieille dame. Oh! j'étais bien sûre, moi, que Victorin ne nous avait pas entièrement abandonnées... La lettre est de lui, n'est-ce pas, mon enfant?

— Madame, je ne vois pas de signature...

— Mais enfin on a écrit... Lisez, lisez vite...

La jolie Emma lit avec émotion le billet suivant :

« En apprenant votre infortune, on s'empresse de vous envoyer sur-le-champ ce léger secours; ne le refusez pas, et ne soyez pas inquiètes sur votre avenir; tous les six mois vous en recevrez autant, jusqu'à ce que l'on puisse faire mieux. »

— Ah! quel bonheur... Et il n'y a point de signature?

— Non, madame.

— Mais vous devez reconnaître l'écriture de votre frère Victorin?

— Non... ce n'est pas l'écriture de mon frère... Celle-ci m'est entièrement inconnue... Vous croyez donc, madame, que ce secours nous vient de Victorin?

— Mais, assurément! Quel autre que lui pourrait nous envoyer cette somme et nous en promettre autant tous les six mois... Ce n'est là, certainement, qu'un faible à-compte sur ce qu'il a à vous, mon enfant;

mais enfin cela prouve au moins qu'il n'a pas tout perdu comme on le disait, et qui sait s'il ne redeviendra pas heureux dans ses spéculations.

Emma ne partage pas les idées de madame Sarget ; il lui en est venu d'autres qu'elle se garde bien de lui communiquer, et ces dames vont se livrer au repos chacune avec leur espérance, et déjà bien moins inquiètes sur leur avenir.

Le lendemain on attend avec impatience le docteur; on pense que ce qu'il aura appris ne laissera plus de doutes sur l'auteur de la lettre anonyme.

Choubert arrive enfin sur les deux heures de l'après-midi; son aspect est sérieux, grave même. Mais madame Sarget lui laisse à peine le temps de saluer; elle lui montre la lettre et les deux billets de banque, en s'écriant :

— Tenez... tenez, docteur, nous avons des nouvelles, nous, et de bonnes, Dieu merci! Voilà ce que Victorin nous envoie... deux mille francs, et il en promet autant tous les six mois. Ah! je savais bien, moi, que ce garçon-là ne pouvait pas être de mauvaise foi!...

Le docteur fronce les sourcils, jette un regard sur la lettre et dit :

— Pourquoi supposez-vous, madame, que cette lettre vous vient de Victorin... Est-ce qu'elle est signée de lui?

— Non... Mais quel autre nous ferait tenir cet argent?

— Ah! vous ne soupçonnez personne... Je gage bien, moi, que mademoiselle Emma a une autre pensée que vous...

Emma sourit en regardant avec bonheur le docteur.

— Enfin, monsieur, reprend madame Sarget qui se cramponne à son espoir, pourquoi ne voulez-vous pas que ce secours nous vienne de Victorin?

— Pourquoi? Je vais vous le dire, madame, car il faut enfin que vous sachiez toute la vérité; il faut qu'il tombe ce voile qui vous aveuglait et vous faisait si mal juger les frères de cette aimable enfant, si ridiculement élevés... je pourrais même dire si sottement élevés par leur père!... Victorin n'a pas pu vous envoyer cette lettre, car Victorin est mort... il s'est brûlé la cervelle dans les bois de Meudon... il y a un mois déjà...

Madame Sarget pousse un cri et se cache la figure; Emma tombe sur une chaise et fond en larmes. Le docteur lui prend la main, en lui disant :

— Pardon, mon enfant, mille fois pardon de vous apprendre si brutalement cette nouvelle... Mais pour les malheurs comme pour les opérations douloureuses, j'ai pour principe qu'il faut aller vite et ne point hésiter. D'ailleurs, croyez-moi, ne regrettez pas votre

frère; il était joueur... joueur avec frénésie; c'est à la Bourse qu'il a commencé à se ruiner, puis à perdre l'argent des autres. Les derniers cent mille francs que vous lui avez confiés ont été engloutis en une soirée dans une partie de lansquenet... Quand on en est venu là, quand on perd sans remords ce qui n'est pas à nous, on est bien près de devenir fripon!... Victorin s'est tué, c'est ce qu'il avait de mieux à faire... ne le regrettez pas.

Votre frère Félicien a perdu sa fortune avec les femmes, avec des courtisanes, des maîtresses qui se moquaient de lui! Mais du moins il n'a perdu que ce qui lui appartenait... ou à peu près. Le pire de l'affaire, c'est que sa santé est dans un état déplorable... Je l'ai vu ce matin, il m'a fait peur!...

Reste votre frère Adolphe : celui-là est en train de perdre sa santé et son argent; il s'est adonné au vin... penchant le plus honteux pour un homme, en ce que parfois il l'abrutit et le met au niveau des idiots! Votre frère s'est entouré de filous qui profitent de son penchant pour le gruger, sous prétexte de lui faire faire de bonnes opérations sur les alcools. Je ne lui donne pas trois ans pour n'avoir plus le sou et être incapable d'aucun travail.

Eh bien! madame Sarget, voilà quel a été le résultat de cette éducation si sévère, si sérieuse que M. Monlaurent a donnée à ses fils : au lieu de faire cou-

cher Félicien à dix heures, de lui dire de baisser les yeux devant les femmes, de l'engager à les fuir, s'il avait laissé son fils se permettre quelques plaisirs, quelques folies de son âge, celui-ci, devenu son maître, ne se serait pas abandonné d'une façon désordonnée à une passion dont il aurait déjà connu la fragilité. Avec Adolphe, s'il ne lui eût pas constamment mis de l'eau dans son vin, celui-ci n'aurait pas ressenti un si vif désir de se livrer aux plaisirs de la table... plaisirs dans lesquels il s'est jeté avec ivresse, parce qu'on les lui avait défendus.

Quant à Victorin, son père ne lui permettait pas de toucher une carte; il lui défendait d'entrer dans un café jouer au billard... Pourtant, si ce jeune homme eût en jouant perdu quelques centaines de francs, cela n'aurait pas ruiné son père, mais cela lui aurait fait comprendre, à lui, quelle folie il y a de compter sur le jeu pour s'enrichir.

A côté de ces trois jeunes gens, voyez maintenant ce jeune Félix Albrun, que son oncle a traité si sévèrement, parce qu'il aimait le plaisir sous ces trois formes séduisantes : les femmes, le jeu et le vin. Oui, il aimait tout cela... Mais comme les jeunes gens de son âge... *ne quid nimis!* rien de trop! dit le fabuliste latin; la maxime de *Phèdre* est sage... il faut goûter et ne pas abuser! Quand on est sage trop tôt, on risque de ne point l'être plus tard, tandis que ce mau-

vais sujet... comme M. Monlaurent appelait son neveu ce mauvais sujet de Félix est maintenant un excellent employé, ayant déjà un intérêt dans la maison où il travaille; aimé, honoré par ses chefs, ne songeant plus qu'à faire son chemin... et vous ayant bien vite envoyé ces deux mille francs, ses premières économies... trop heureux, lui, de vous prouver que vos malheurs n'altéraient point l'amitié qu'il vous a vouée...

— Il serait possible! balbutie madame Sarget, cet argent nous vient de Félix!...

— Oui, madame, hier je lui ai appris votre position, et vous voyez qu'il n'a pas tardé à vous donner de ses nouvelles!

— Ah! j'avais bien deviné que cette lettre était de mon cousin! dit Emma en essuyant ses pleurs.

— Mais il est donc vraiment sage, à présent?

— Eh! sans doute! il l'est comme on doit l'être, car saint Paul a dit : *Oportet sapere ad sobrietatem!* Il faut être sage avec sobriété. Eh bien, madame, refuserez-vous encore les visites de mon jeune ami?

— Oh! non, docteur, car je vois bien que j'ai été injuste à son égard... Pauvre garçon, il doit bien m'en vouloir!

— Tout est oublié, chère dame! s'écrie Félix en se précipitant dans la chambre, où il embrasse madame Sarget et va baiser les mains de sa cousine qui, en le voyant, oublie tous ses chagrins.

— Comment! c'est lui... Il était donc là? demande la vieille dame.

— Oui, il me suivait, dit le docteur. Et maintenant, comme je n'aime pas que les choses traînent en longueur, madame Sarget, je vous demande la main de votre charmante pupille pour son cousin Félix Albrun.

— O docteur, je ne suis plus tutrice, car je ne faisais que des sottises!... C'est à Emma à répondre, et j'approuve d'avance tout ce qu'elle fera :

Emma rougit et présente sa main à son cousin, en lui disant :

— Voilà ma réponse, Félix... Mais je suis pauvre maintenant...

— Ma chère Emma, je bénis cette pauvreté, puisque c'est elle qui me permet de devenir enfin votre mari.

Six semaines après cette journée, Félix conduisait Emma à la mairie. Le docteur Choubert et le patron de Félix étaient ses témoins. La mariée aurait désiré avoir ses deux frères pour témoins à elle; mais Félicien ne quittait plus la chambre, et Adolphe était parti avec Flanquette pour la Bourgogne, espérant y boire du clos-vougeot sur les lieux mêmes où on le récolte.

Dufilet et sa femme, invités pour la cérémonie, n'ont pas manqué de se rendre des premiers à la

mairie, et quand on appelle les futurs, la belle Laurette dit tout bas à son mari :

— Vois-tu, ton frère de lait ne fait pas comme toi... il se présente dès qu'on l'appelle; il est tout prêt; il n'a pas ôté ses souliers, lui!...

— Cette malice! répond Dufilet, il a des brodequins.

Les prédictions du docteur ne tardèrent point à se réaliser : au bout de huit mois Félicien était mort phthisique; l'année suivante, le gros Adolphe, réduit à quinze cents francs de rente par suite de ses spéculations avec la maison Flanquette et Goudmann, s'était tellement abruti par l'abus du vin, qu'il n'était plus en état de remplir aucun emploi. Vous savez où la passion du jeu a conduit Victorin.

Félix, au contraire, ne songeant plus qu'à tenir dans le monde une place honorable, acquit par son travail une fortune suffisante, et fut à la fois bon père et bon époux.

Cependant il avait aimé les femmes, le jeu et le vin... mais *ne quid nimis!*

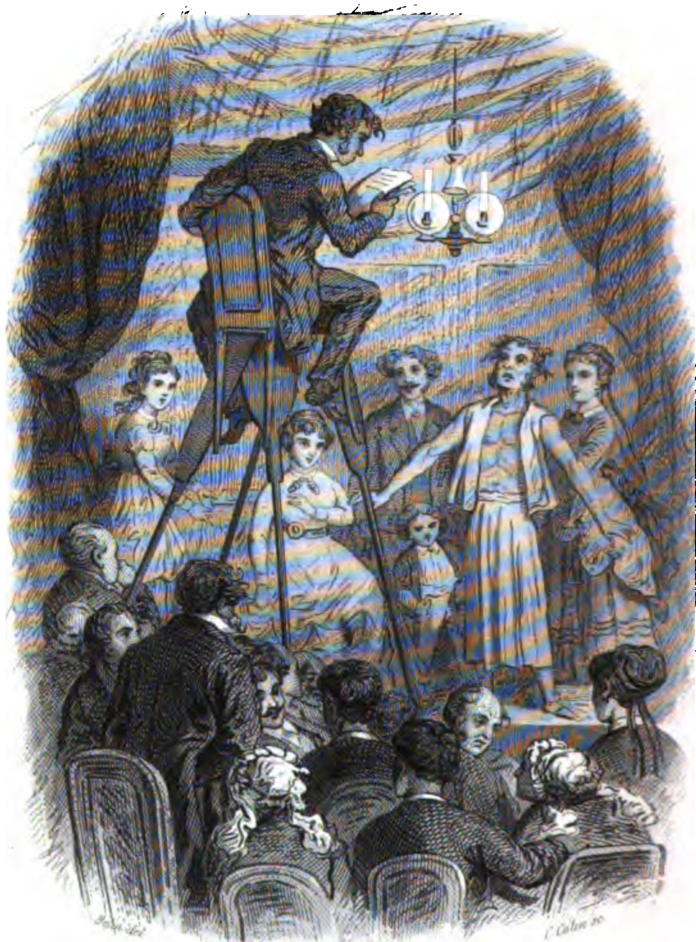
TABLE DES MATIÈRES

LE CONCIERGE

DE LA

RUE DU BAC

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Dupuis imp. r. Royer Collard à Paris

LE CONCIERGE DE LA RUE DU BAC

Fd SARTORIUS Edr r. de Seine 27 Paris

CH. PAUL DE KOCK

LE CONCIERGE

DE LA

RUE DU BAC

[illegible]

PARIS

[illegible], ÉDITEUR

[illegible]

[illegible]



F^d SARTORIUS Ed^r r. de Seine, 27, Paris

CH. PAUL DE KOCK

LE CONCIERGE

DE LA

RUE DU BAC

Il n'y a pas de sots métiers,
il n'y a que de sottes gens.

PARIS
FERD. SARTORIUS, ÉDITEUR
27, RUE DE SEINE, 27

1869

LE

CONCIERGE

DE LA RUE DU BAC

I

SUISSE ET PORTIER

— Mille pardons, monsieur Droguin, si je me permets de vous déranger !... mais Eulalie, mon épouse, ne serait-elle pas chez vous, par hasard?

— Non, monsieur Bassinoire, je n'ai pas votre femme chez moi ; je puis même ajouter que je ne l'ai pas aperçue de la journée...

— Où donc peut-elle être allée, pour qu'elle reste si longtemps dehors?...

Moi, ce matin, j'avais une course à faire pour

un locataire qui a le pouce facile... vous comprenez? et dame! on ménage ces locataires-là, d'autant plus qu'ils deviennent rares... surtout dans la maison dont je suis portier... presque tout pauvre monde!... qui tire le diable par la queue! et à qui il faut dire cent fois :

« Monsieur, le terme est passé!... j'ai votre quittance. »

Il y en a même qui se permettent de me répondre:

« Eh bien, gardez-la!... »

Merci, et le propriétaire me flanque des savons, en me disant :

« Bassinoire, vous êtes chargé de toucher les loyers ; si vous ne les touchez pas, j'en mettrai un autre à votre place. Vous devez recevoir, et me transmettre tout de suite ce que vous avez reçu. »

Il est charmant, le propriétaire!

Et l'autre soir, au lieu de me donner de l'argent, le cuisinier du cinquième m'a donné des coups de poing. Vous comprenez bien que je ne les ai pas transmis au propriétaire.

— Décidément, monsieur Bassinoire, vous avez une triste porte!

— Triste, oh! non, on chante toute la journée

dans notre maison ; les orgues, les joueurs de violon viennent souvent dans notre cour ; a amuse, ça fait rire...

Quand ils nous jouent des airs de contredanse, ma fille Zirzabelle, qui va sur ses douze ans, se met aussitôt à danser dans notre loge ; quelquefois même, pour avoir plus de place, elle va danser dans la cour ; mais je le lui ai défendu parce qu'un jour on lui a jeté deux sous, croyant sans doute qu'elle était avec le joueur d'orgue.

Mon fils Léandre, qui a sept ans, se fait des castagnettes avec des morceaux d'assiettes cassées ; il accompagne sa sœur et saute autour d'elle, que l'on se croirait en pleine Espagne ; d'autant plus que Zirzabelle jette son mouchoir à terre et le ramasse en pirouettant, comme dans la *cache tout ca*. C'est très-joli. Il y a un locataire qui m'a dit un jour :

« Vous devriez à présent avoir un taureau dans votre cour... vos enfants courraient après avec des banderoles rouges, et on se croirait à Madrid. »

Mais vous concevez bien que je ne veux pas que mes enfants jouent avec un taureau ; d'ailleurs notre cour est trop petite, c'est au plus si un âne y pourrait manœuvrer.

— C'est heureux ! Le locataire se moquait de vous, monsieur Bassinoire !

— Vous croyez ?... C'est que vous ne savez pas ce que c'est que mes enfants : des prodiges, monsieur Droguin, de vrais prodiges... ils sont capables de tout ; aussi je les destine au théâtre, où l'on me prédit qu'ils auront des succès inouïs !...

Mon petit sait déjà le rôle de *Fanfan Benotton*, qu'il doit jouer à la fête du boulanger, qui donnera une grande soirée et fera un théâtre de son four ou de son pétrin... je ne suis pas bien sûr...

— Ah ! le boulanger fera jouer la comédie chez lui ?

— Certainement ; c'est la mode, on la joue chez les gens les plus huppés... On avait même l'intention d'y jouer la tragédie, *Athalie*, rien que ça, et mon fils apprenait déjà le rôle du petit Lézard...

— Comment ! il y a un lézard dans *Athalie ?* Vous faites erreur, monsieur Bassinoire !

— Je ne sais peut-être pas bien le nom, mais c'est celui qui dit ce vers si connu :

Aux petits des oiseaux il donne la pâtée !...

— La pâture, monsieur Bassinoire, la pâture et non la pâtée !...

— Pâtée ! pâture !... il me semble qu'il n'y a pas grande différence...

Enfin on a renoncé à la tragédie, parce que la mère du boulanger pleurait déjà à toutes les répétitions ; on a dit : Pendant la représentation, ce serait une borne-fontaine ; et l'on a remplacé *Athalie* par *la Famille Benotton ;* ça fait beaucoup moins pleurer.

— Et votre femme, est-ce qu'elle ne jouera pas ?

— Eulalie ? Ah ! c'est bien différent, elle est pour le chant ; elle a une très-belle voix... même qu'on lui a dit plusieurs fois que, si elle voulait se faire entendre dans un café chantant, elle y gagnerait des mille et des cents, et qu'elle était susceptible d'être une seconde Thérésa !... Mais, moi, je n'ai pas voulu ; ah ! je n'entends pas de cette oreille-là !... Aller se montrer en public... avec son minois chiffonné qui pousse tout de suite à l'amour... pas de ça, Lisette !... Je suis jaloux, voyez-vous ; et quand on cause trop longtemps avec ma femme, cela me donne des sueurs froides !...

— Alors elle ne jouera pas à la représentation du boulanger ?

— Elle voulait jouer *la Belle Hélène*, parce

1.

que c'est du chant; elle aurait développé ses facultés; mais il aurait fallu un orchestre, quelques musiciens pour accompagner: on n'était parvenu à trouver qu'un tambour.

On s'est décidé à ne jouer que *la Famille Benoîton*, dans laquelle on sèmera des intermèdes, des petits pains au beurre et des verres de vin.

Alors ma femme a dit:

« Je jouerai le rôle de madame Benoîton, c'est dans mes cordes. »

— C'est un rôle long?

— Je ne sais pas. Mais il paraît qu'Eulalie l'étudie en se promenant, car, chaque fois que ma femme sort, elle me dit:

« Je vais jouer madame Benoîton! »

Aujourd'hui je trouve qu'elle étudie trop son rôle. Sortie à deux heures, et il en est bientôt sept!

Je sais bien que les mioches gardent sa loge, mais c'est égal, cette longue absence me donne des inquiétudes, et voilà pourquoi, monsieur Droguin, je m'étais permis de venir voir à votre loge.

— Ma loge!... dites donc à mon logement, à mon appartement, monsieur Bassinoire... Ce sont

les portiers qui ont des loges, mais, moi, je suis suisse !...

— Ah! vous êtes Suisse, monsieur Droguin! Je croyais que vous étiez de Pantin, près de la Villette ?

— Vous ne comprenez pas ! Savez-vous ce que c'est qu'un suisse d'abord?

— Un Suisse?... dame! ce doit être un Allemand.

— Mais non, vous n'y êtes pas du tout. D'abord les Suisses ne sont pas des Allemands, vu que c'est un pays à part, qui se gouverne à son idée !...

— Comme vous êtes savant, monsieur Droguin!

— Oui, je crois que j'ai quelque instruction, l'homme est fait pour s'instruire et j'ai remarqué que, pour savoir quelque chose, il fallait d'abord l'apprendre.

— Sapristi! comme c'est fortement raisonné!

— Et j'ai appris, d'abord, quand on s'appelle *Brutus-Épaminondas* Droguin, on doit se rendre digne des noms que l'on porte.

— Vous vous appelez Brutus-Épaminondas? Je n'ai pas vu ces noms-là dans le calendrier.

— Ils n'y sont pas non plus. Mais je suis né en mil huit cent, et mon père, qui aimait beaucoup

les Grecs et les Romains, me donna ces noms illustres. Je me suis dit : On t'a donné pour parrains de fameux lapins, il faut leur faire honneur, il faut t'instruire ; et j'ai étudié et je sais une foule de choses.

— Je voudrais bien savoir où est ma femme, moi !

— Et, pour en revenir à ce que je vous disais tout à l'heure, monsieur Bassinoire, un suisse est autant au-dessus d'un portier qu'un sergent au-dessus d'un caporal.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, monsieur Droguin? Il me semble que l'un et l'autre, nous gardons la porte de la maison que l'on nous confie.

— Oui, mais quelle différence!... On ne fait pas faire des commissions à un suisse, il ne quitte jamais son poste, il a le droit de porter un chapeau à trois cornes.

— Si je fais des commissions, c'est que je le veux bien ! Et quant à des chapeaux à cornes, ma femme a voulu plusieurs fois m'en faire porter...

— Mais ce logement que l'on a fait pour un suisse, voyons, monsieur Bassinoire, est-ce que

cela ressemble à vos horribles petites loges où l'on étouffe, ou l'on ne voit pas clair?

M. Droguin vantait son appartement, et, en effet, il était logé comme jamais portier ne l'avait été. Mais il faut dire aussi qu'il habitait une maison que l'on venait de rebâtir entièrement, et l'architecte avait voulu qu'elle fût digne du Paris moderne et offrît tout le confortable, toutes les commodités, en même temps que tout le luxe que nos pères ne connaissaient pas.

La maison avait quatre étages et les mansardes, mais les appartements étaient beaux, commodes, bien distribués; les escaliers étaient larges et doux, une vaste cour éclairait les logements situés au fond; une belle porte cochère séparait le rez-de-chaussée de la loge du suisse.

Cette loge était plutôt un joli appartement pour un jeune ménage; on y arrivait en marchant sur une mosaïque qui se trouvait devant le grand escalier. Sous ce vestibule, une porte à glace ouvrait sur une petite pièce carrée, qui était comme l'antichambre de la loge. Là, une autre porte, également à glace, ouvrait chez le portier, chez le concierge ou chez le suisse, comme il vous plaira de le nommer.

On entrait dans une fort belle pièce, meublée

avec élégance, et dans laquelle était un beau piano droit. Un lit était au fond, mais masqué par de vastes rideaux de damas.

Un peu plus loin était une porte qui conduisait à une cuisine, puis à une autre chambre ayant vue sur la cour.

C'était la chambre de mademoiselle Iphigénie, la fille de M. Droguin.

Tout cela était si bien frotté, si bien entretenu, que plusieurs fois, en pénétrant dans la loge, où M. Droguin se carrait en lisant son journal, on lui avait dit :

— Pardon, monsieur, mais pourriez-vous m'indiquer la loge du portier?

Pendant que nous tenons le portier, qui veut absolument être suisse, disons tout de suite que c'était un homme de soixante-sept ans, grand, gros, replet, parfaitement taillé pour faire un suisse de cathédrale ; dont la figure annonçait une certaine fierté et dénotait l'homme qui se croit au-dessus de ses pareils, tant par sa position que par sa prétention au savoir.

A cela près, M. Droguin était un fort brave homme, incapable de faire du tort à qui que ce soit, et rendant volontiers service si, en le lui de-

mandant, on laissait voir la confiance que l'on avait dans son savoir et sa profonde intelligence.

M. Droguin était resté veuf avec deux enfants, un fils et une fille.

Sa fille, mademoiselle Iphigénie, a maintenant dix-neuf ans. C'est une grande et belle fille, dont les yeux noirs ne se baissent pas volontiers ; elle est au Conservatoire, où elle étudie le piano. Elle est déjà d'une très-belle force, à ce que dit monsieur son père.

Cette demoiselle, qui se destine entièrement à la musique, se met avec beaucoup d'élégance ; à la voir, vous ne devineriez jamais que c'est la fille d'un suisse de Pantin.

Certainement une jeune fille a bien le droit de chercher à se mettre à la mode ; où la coquetterie irait-elle se nicher, si on ne la trouvait pas chez un joli minois de dix-neuf ans?

Seulement on peut quelquefois s'étonner qu'une maîtresse de piano qui n'a encore que des élèves à quarante sous le cachet puisse se donner si souvent des robes nouvelles; mais les étoffes pour dames sont maintenant à si bon marché!... On a des robes charmantes à six sous le mètre.

Lisez les annonces des grands journaux, on vous

offre tout à des prix si minimes, que vous vous dites :

« Attendons encore un peu, incessamment il est probable qu'on aura ces étoffes pour rien. »

Ou bien :

« En vérité, ce n'est pas la peine de s'en priver. »

Voilà probablement ce que mademoiselle Iphigénie disait à son père, quand il s'étonnait de lui voir une nouvelle robe.

Ajoutons que la belle Iphigénie était bien rarement dans la jolie loge de son père ; si rarement qu'on ne l'y apercevait jamais. Mais une maîtresse de piano, jeune et aimable, est sans cesse accablée d'invitations ; point de bonnes fêtes chez ses élèves, si mademoiselle Iphigénie n'en fait pas partie.

C'est pourquoi quand on disait à M. Droguin :

« Où est donc votre fille, nous ne la rencontrons jamais chez vous ? »

Le suisse répondait avec une légère teinte de fierté :

« Ma fille est en soirée ; ma fille est à la fête de madame de Potopotasky, son élève ; ma fille est retenue pour aller à la campagne de sa nouvelle élève qui prend le lait d'ânesse... Que voulez-vous ? elle a tant de talent ! elle est si aimable ! on se l'arrache. »

Le fils de M. Droguin a vingt-deux ans. Il se nomme Julien. C'est un fort gentil garçon, qui a l'air très-doux et baisse les yeux plus souvent que sa sœur. Il est employé dans une grande maison de commerce; il est aimé de ses patrons, parce qu'il fait très-bien sa besogne. Il se met convenablement, mais suivant sa position, et ne cherche pas à avoir l'air d'un gandin. Il vient voir son père dès qu'il a un moment de libre, ou lorsque, dans ses courses, il passe rue du Bac, et il y passe le plus souvent possible, parce que...

Mais nous vous dirons cela plus tard.

M. Droguin aimait son fils, mais il n'en parlait pas avec emphase, comme lorsqu'il s'agissait de sa fille; il se contentait de dire :

« C'est un bon garçon qui fera son chemin, s'il suit mes conseils. »

Et tout cela, parce que Julien était modeste et timide, tandis que mademoiselle Iphigénie faisait beaucoup d'embarras et de *froufrou* avec sa toilette!...

Puisque nous faisons connaissance avec nos personnages, traçons en quelques mots le portrait de Bassinoire :

Celui-ci est un portier dans toute la force du terme; il n'a pas la moindre prétention à être suisse.

C'est un homme de quarante-huit ans, qui a de gros yeux bleu faïence à fleur de tête, de ces yeux qui ont toujours l'air étonné; ses cheveux, d'un blond rougeâtre, étaient très-bas sur son front et ressemblaient plutôt à du coton qu'à des cheveux. Quand ses enfants étaient petits et avaient mal aux dents, sa femme lui coupait quelques mèches de ses cheveux et les fourrait, en guise de coton, dans les oreilles de ses marmots.

Vous savez que Bassinoire est marié, qu'il est très-jaloux de sa femme, qui est beaucoup plus jeune que lui; enfin vous connaissez déjà sa famille, son intérieur, et il vous a dit lui-même qu'il était portier d'une maison habitée par du petit monde, laquelle maison était aussi rue du Bac, à trente pas de celle, si élégante, où trônait le suisse Droguin.

Vous n'avez donc plus rien à apprendre sur le portier Bassinoire, si ce n'est qu'il est tailleur dans ses moments perdus, mais comme il manque tous les pantalons et rate tous les paletots, il n'a guère que lui pour pratique.

Un nouveau personnage vient de pousser la porte à glaces et de pénétrer lestement chez M. Droguin.

Celui qui arrive est un homme d'une quarantaine d'années, figure gaie, vive, moqueuse sou-

vent, mais cravaté avec soin, et portant sur le coin de l'oreille une casquette en velours bleu, dont la visière tombe positivement sur son œil gauche.

Il entre presque en sautillant, en se frottant les mains. En l'apercevant, le suisse et le portier s'écrient en même temps :

— Tiens ! c'est Pigeonnier !... Ah ! puisque voilà Pigeonnier, nous allons savoir des nouvelles !

C'est que Pigeonnier, ancien épicier du quartier, qui s'était retiré de bonne heure du commerce, avec quelques rentes qu'il s'était faites en mettant de la farine dans le sucre en poudre, de la chicorée dans le café et de la mélasse dans ses confitures, Pigeonnier, disons-nous, était devenu le loustic, le cancanier de la rue et de ses environs.

Il connaissait toutes les bonnes et faisait la cour, même aux laides, afin de savoir par elles ce que faisaient leurs maîtresses. Puis, dès qu'il connaissait un fait, une petite intrigue, une scène, une dispute qui avait eu lieu en cachette, il ne manquait pas d'aller colporter sa nouvelle dans le quartier, en y ajoutant tous les commentaires que lui fournissait son imagination.

— Bonjour, messieurs, ou plutôt bonsoir ! car sept heures ont sonné... Et ça va bien, papa Droguin ?

Le suisse n'aimait pas qu'on l'appelât *papa*. Cette locution familière lui semblait de mauvais goût, il répond d'un ton assez sec :

— Monsieur Pigeonnier, pourquoi donc m'appelez-vous papa ?... Je vous ai déjà dit que je n'aimais pas ce genre-là...

— Mais, je vous appelle papa, parce que vous l'êtes... Est-ce que votre fille et votre garçon ne sont pas à vous?

— Si fait! mais ce n'est pas une raison!... Tenez, un exemple : mon propriétaire a aussi des enfants... il est millionnaire, monsieur Grosfour... Eh bien! quand je lui porte ses loyers, croyez-vous qu'il me recevrait bien si je lui disais : « Papa Grosfour, voilà votre argent ? »

— Mais vous n'êtes pas propriétaire, vous ?

— Je suis suisse, monsieur, et j'ai droit à quelques égards...

— Voulez-vous que je vous appelle monseigneur Droguin ? Ça m'est égal à moi, je vous donnerai tous les titres que vous voudrez.

Bonsoir, Bassinoire, veux-tu bien qu'on t'appelle papa, toi ?...

— Oh ! tout ce que tu voudras... Dis donc, Pigeonnier, tu ne pourrais pas par hasard me donner des nouvelles de ma femme, qui est sortie depuis

deux heures de l'après-midi?... J'en suis très-inquiet...

— Ta femme? mais je viens de la rencontrer il n'y a pas dix minutes...

— Ma femme?... Eulalie? tu l'as rencontrée? et où cela?

— Sur le pont des Arts... elle causait avec un jeune homme que je ne connais pas...

— Elle causait... sur le pont des Arts!... et tu ne me le disais pas! elle répétait sans doute son rôle de madame Benoîton... sur le pont des Arts... avec un jeune homme... Ah! Eulalie, vous êtes bien inconséquente!

Et le portier Bassinoire sort vivement de la loge et de la maison.

II

LES CANCANS

M. Pigeonnier s'est jeté en riant dans un fauteuil, et M. Droguin, qui sent qu'il a été un peu sévère avec lui lors de son entrée, reprend un air plus agréable, en lui disant:

— Qu'est-ce qui vous fait donc rire, Pigeonnier?

— Ah ! c'est que vous ne savez pas... ce pauvre Bassinoire ! sa femme se moque de lui toute la journée !

— Comment ! est-ce qu'elle le tromperait? est-ce qu'elle manquerait à ses devoirs ?... si je le savais !...

— Non, je ne veux pas dire qu'elle lui soit in-

fidèle... C'est possible, mais je n'en sais rien! Je veux dire qu'elle ne lui avoue pas tout ce qu'elle fait... Et savez-vous ce qu'elle a fait dernièrement?

— Non, je ne sais rien.

— Comment! je ne vous l'ai pas dit!... ça m'étonne bien... c'est que je ne le savais pas encore probablement.

Eh bien... pap... non, je veux dire monsieur Droguin, madame Bassinoire a chanté dernièrement à Bataclan!...

— Qu'est-ce que c'est que Bataclan?

— C'est un café-concert... Une salle immense... On boit, on fume et l'on chante.

— Et madame Bassinoire a osé chanter là, en public, sans la permission de son mari?

— Il la lui aurait refusée.

— Vous l'avez entendue?

— Non pas moi, mais un de mes amis...

— Et a-t-elle eu du succès?

— Un succès de chien! c'est à-dire qu'on sifflait dans la salle en ayant l'air d'appeler Azor. Elle a chanté faux constamment.

— Mais elle va jouer madame Benoîton!

— Encore une bonne blague! Vous ne connaissez donc pas la pièce du Vaudeville, *la Famille Benotton*?

— Non, je ne puis pas la connaître, n'allant jamais au spectacle ; mes fonctions s'y opposent !

— Vous pourriez quelquefois vous faire remplacer.

— Jamais, monsieur Pigeonnier, jamais !... on remplace un portier, mais pas un suisse.

— Alors vous ignorez que, dans cette pièce, on ne voit pas madame Benoîton ; elle est toujours sortie, en promenade ou pour affaires, mais enfin elle ne paraît pas.

Vous comprenez que jouer ce rôle-là, ça veut dire que l'on ne jouera rien du tout et que l'on ira se promener pendant que les autres répéteront. Il paraît que madame Bassinoire est tout à fait dans son emploi !...

— Vous m'apprenez là des choses dont je ne me doutais pas. J'ai lu beaucoup cependant, il faudra que je me mette à lire les pièces de théâtre ; cela me mettra au courant des grandes scènes.

La porte à glace est poussée de nouveau.

Cette fois, c'est un jeune homme fort élégant, qui avance la tête en disant :

— Monsieur Droguin, est-ce que mademoiselle Iphigénie n'est pas là ?...

— Non, monsieur de Ravinette ; ma fille n'est pas revenue de ses leçons ; je présuppose qu'on

l'aura retenue à dîner chez une de ses élèves. Mais entrez donc, monsieur de Ravinette, veuillez vous reposer un moment!...

— Merci, non, je n'ai pas le temps...

— Iphigénie va peut-être rentrer; vous aviez à lui parler...?

— Oui... c'était pour une nouvelle élève que je veux lui procurer... C'est un peu loin, à Argenteuil, mais on lui payerait les voyages à part; et puis, quand elle voudrait y coucher, elle aurait sa chambre et pourrait goûter alors les plaisirs de la campagne...

— Ah! que vous êtes bon, monsieur de Ravinette, de trouver des choses comme cela pour ma fille! Oui, l'air de la campagne lui ferait beaucoup de bien, car elle a les traits fatigués depuis quelque temps!...

— Mais je verrai mademoiselle Iphigénie demain chez madame de Varnelle et je lui conterai tout cela! Bonsoir, monsieur Droguin.

— Bien le bonsoir, monsieur de Ravinette. Ah! que je suis donc fâché que vous n'ayez pas voulu vous reposer un moment!...

Le beau monsieur est déjà parti, et il s'est éloigné sans jeter un coup d'œil sur Pigeonnier, ni répondre au salut que celui-ci lui a fait.

Aussi le ci-devant épicier s'écrie-t-il d'un air moqueur :

— Voilà un fiston qui a l'air de faire sa tête !

— Mais il a droit de la faire, sa tête. C'est un jeune homme de la haute société, répandu dans le grand monde... Monsieur de Ravinette est comte ou marquis, je ne sais pas au juste, mais ma fille doit le savoir... C'est un de ses plus zélés protecteurs.

— Pour peu qu'elle en ait beaucoup comme celui-ci, elle ira souvent donner des leçons à la campagne.

— Qu'entendez-vous par ces paroles, monsieur Pigeonnier ? Je vous préviens que je ne souffrirai pas le plus petit mot capable de ternir la réputation de mon Iphigénie.

— Mais il me semble, monsieur Droguin, que je n'ai rien avancé qui puisse offenser votre fille. Vous dites que ce monsieur, si pimpant, est son protecteur. Je lui en souhaite beaucoup qui lui trouvent des élèves à Argenteuil, ou à Vincennes, ça m'est égal, puisque c'est bon pour sa santé. Seulement je m'étonne qu'un comte ou un marquis s'occupe de trouver des élèves pour le piano à la fille d'un suisse de la rue du Bac.

— Et pourquoi donc ne s'occuperait-on pas de

ma fille?... Vous êtes singulier, monsieur Pigeonnier, vous vous étonnez de tout!... Si vous aviez mon instruction, vous sauriez que dans la vie on voit des choses beaucoup plus extraordinaires que celles-là!

— Je conviens, monsieur Droguin, que je suis loin d'avoir vos lumières... vous êtes un puits de science! Je le disais encore dernièrement à la mercière à côté: « Monsieur Droguin, c'est un puits! demandez-lui ce que vous voudrez, il vous donnera des renseignements sur des choses qui se sont passées il y a plusieurs siècles; et absolument comme s'il y avait été... »

Ce compliment flatte infiniment M. Droguin, qui sourit à Pigeonnier, en répondant:

— Vous me flattez, cher ami... vous allez trop loin... Oui, je suis pas mal savant. Il y a cependant quelque chose que je ne connais pas... et que je veux absolument connaître pour écrire mes impressions à ce sujet... Car j'écris mes Mémoires, Pigeonnier!...

— Vraiment! vous écrivez vos Mémoires?... ce sera piquant!

— Tellement piquant, que je ne sais pas si je veux les laisser paraître de mon vivant... J'y réfléchirai... c'est une question de vie et de mort.

— Et quelle est cette chose que vous désirez connaître?

— Mon cher, je voudrais aller en ballon!...

— En ballon! Ah! quelle drôle d'idée!

— Mais vous devez savoir que c'est la mode à présent: on monte en ballon comme en omnibus!

— Ah! oui, en ballon captif... une simple promenade de bas en haut!

— C'est bien comme ça que l'entends! mes fonctions ne me permettent pas de m'absenter pour longtemps; mais une demi-heure... un jour que ma fille pourra rester à ma place... Il est vrai qu'elle ne le peut jamais!

— Tiens, mais c'est une idée cela!... Aller en ballon, vous m'en donnez aussi l'envie... Quand vous ferez cette partie-là, j'irai avec vous...

— Très-bien, volontiers... Je prendrai des notes en l'air sur l'effet que produit l'approche des nuages...

— C'est à l'Hippodrome que l'on monte en ballon. Seulement, je crois que cela coûte dix francs... c'est salé!

— Pigeonnier, rien n'est trop salé quand il s'agit d'étendre le cercle de ses connaissances... Mais qui nous arrive là?...

— Tiens, c'est la fille à Bassinoire, la petite Zirzabelle.

Une petite fille de douze ans, qui tient à sa main une tartine de pain et de raisiné, dans laquelle elle mord avec une espèce de férocité, pousse la porte de la loge, y entre en sautant, puis va se jeter dans un des beaux fauteuils en perse, en s'écriant :

— Ah ! on est bien là-dedans... Nous n'avons pas de ces fauteuils-là chez nous !

— Qu'est-ce que tu veux, petite Zirzabelle? que viens-tu chercher ici?

— Je viens chercher papa ou maman. Papa a dit qu'il allait chez vous...

— Ton père est venu, mais il est parti ; quant à ta mère, je ne l'ai pas vue...

— Ah! ben, c'est amusant! moi, il faut que j'aille prendre ma leçon de danse, c'est l'heure... Tans pis! j'y vais!

— Et qui est-ce qui garde votre loge, alors?

— C'est mon petit frère Léandre...

— Voilà une loge bien gardée!... par un enfant de sept ans!

— Oh! il fait plus attention que papa, qui, l'autre jour, a allumé sa pipe avec une lettre pour la dame du second, qui attendait des nouvelles de

son mari... elle en attend toujours... Bonsoir, monsieur, je vais danser !

La petite fille est partie, et Droguin s'écrie :

— Elle a mis du raisiné à mon fauteuil !

Elle n'en fait jamais d'autres !... Comme c'est élevé !...

— Ah ! dame ! dit Pigeonnier... quand on a une mère qui joue toujours madame Benoîton ! Tiens, encore du monde !... Oh ! mais c'est un autre genre... c'est mamzelle Adeline, la fille de Robertin, le concierge d'à côté... Sur celle-là il n'y a rien à reprendre... elle ne sait pas toucher du piano, mais elle fait son chemin sans avoir besoin de protecteurs.

La personne dont vient de parler Pigeonnier entr'ouvre alors la porte à glace.

C'est une jeune fille de dix-huit ans, petite, mais fort bien faite, dont la mise est simple, la tenue décente et modeste. C'est une blonde, au teint pâle, légèrement rosé sur les pommettes des joues ; ses grands yeux bleus, frangés de longs cils noirs, sont presque toujours baissés, mais lorsqu'ils osent se lever sur vous, leur expression a un charme qui vous attire, qui vous inspire sur-le-champ la confiance, je pourrais même dire le respect, car l'honnêteté a une puissance qui l'inspire même au mauvais sujet.

Mais aussi mademoiselle Adeline, bien que mise avec goût, se garderait bien de porter tous ces ridicules chiffons, tous ces rubans, ces tresses, ces queues, connus sous le nom de : *suivez-moi*, *jeune homme ; regardez-moi*, *monsieur*, et autres enseignes que ne portent jamais les femmes qui tiennent à se faire respecter.

Cette jeune fille est couturière ; elle ne rêve pas un avenir doré, des toilettes ébouriffantes, des loges d'avant-scène au spectacle, et une calèche pour la mener au bois ; mais elle espère un mari qui l'aimera, des enfants qu'elle chérira, et un intérieur d'où l'ordre et le travail chasseront toujours l'ennui et la pauvreté ; chacun rêve suivant ses goûts et ses sentiments ! Heureux ceux dont les rêves sont assez modestes pour pouvoir se réaliser !

La gentille Adeline, après avoir salué les deux hommes qu'elle trouve là, murmure :

— Pardon, monsieur Droguin, je venais voir si mademoiselle Iphigénie était ici et si elle avait le temps d'essayer sa robe, qui est terminée, et que j'aurais alors été chercher chez nous ?

— Non, mademoiselle Adeline, ma fille n'est pas rentrée ; je vais même me décider à dîner sans elle, car je crois bien que maintenant elle ne re-

viendra pas dîner. Une de ses élèves l'aura gardée, comme cela arrive très-fréquemment.

Pendant que le suisse disait cela, Pigeonnier poussait fortement sa langue contre une de ses joues, ce qui, chez les ouvriers, a une certaine signification. Et il souriait en regardant la jeune Adeline, mais celle-ci ne remarque pas tout cela; elle regardait de temps à autre dans l'intérieur de la loge, comme pour y chercher encore quelqu'un. Enfin, elle reprend :

— Alors, je m'en vais; vous serez bien aimable, qnand vous verrez mademoiselle votre fille, de vouloir bien lui dire que sa robe est finie...

— Oui, mon enfant, je n'y manquerai pas... Mais qui vous presse? reposez-vous donc un moment...

— Je vous remercie, monsieur, mais mon père est seul, et quand je reviens de porter mon ouvrage, il aime bien que je lui tienne compagnie.

— Et il va bien, Robertin?

— Oui, monsieur, grâce au ciel, le voilà guéri de cette pleurésie qui l'a rendu si malade.

— Ah! dame! dit Pigeonnier, monsieur votre père ne veut jamais sortir, jamais voisiner, jamais se donner le moindre agrément!... Alors, voilà ce

qui arrive : un beau jour on tombe malade, faute d'avoir pris de l'exercice!...

— Mais il me semble que M. Droguin ne sort pas plus que mon père...

— Aussi il éprouve le besoin d'aller en ballon, il sent qu'il a besoin d'air!...

— Pigeonnier! vous êtes un terrible bavard!... Je pouvais vouloir cacher mes intentions... aérostatiques!...

— Si vous aviez tenu à les cacher, vous ne me les auriez pas confiées...

— Messieurs, je vous souhaite bien le bonsoir.

La jolie Adeline est partie, après avoir fait un salut gracieux à ces messieurs.

— Charmante personne! s'écrie Pigeonnier, en la regardant aller. Elle va retrouver son père, elle lui tient fidèle compagnie!...

— Parce que son état le lui permet... Si elle donnait des leçons de piano, elle ne pourrait pas rester sans bouger près de son père!...

— C'est juste... mais elle a choisi un état qui ne l'oblige pas à courir toute la journée. Elle habille mademoiselle Iphigénie?

— Oui, c'est-à-dire elle lui fait une robe... elle lui en refait une autre; mais je crois que ma fille ne la gardera pas longtemps. Iphigénie assure

qu'elle n'a pas de *chic !* que ses robes ne sont pas taillées assez à la mode, et je sais qu'elle se cherche une autre couturière. Vous comprenez bien, Pigeonnier, qu'Iphigénie, allant dans le grand monde, ne peut pas s'habiller comme une épicière !...

— Mais il y a des épicières qui se mettent très-gracieusement ! fichtre ! N'attaquons pas, je vous en prie, cette classe estimable dont on s'est moqué trop souvent, et pourquoi, je vous le demande? parce que l'épicier vend ce dont le besoin se fait le plus généralement sentir ! Vous seriez bien attrapés, vous qui les tournez en ridicule, si vous ne saviez où vous procurer du sucre, de la chandelle, du sel et du poivre !...

— Pigeonnier, je n'attaque personne, mais je vous répète que la petite Robertin ne taille pas ses robes dans le goût le plus nouveau.

— C'est dommage que le père de cette jeune fille soit une espèce d'ours. Sans cela, j'irais plus souvent causer chez lui..? mais quand on y va, c'est tout au plus s'il vous propose de vous reposer !... Si on veut lui conter les aventures du quartier, il vous écoute à peine, ou vous dit : « Tout cela ne me regarde pas ; je ne me mêle jamais des affaires des autres... » Drôle de concierge !...

— Il ne se mêle pas des affaires des autres, parce qu'il a peut-être peur que l'on se mêle des siennes !...

Et M. Droguin souligne sa phrase d'un sourire gros de bien des choses.

— Ah ! ah ! reprend Pigeonnier, c'est très-fin ce que vous dites là, monsieur Droguin ! En effet, il court de singuliers bruits. J'ai entendu dire bien des choses touchant ces Robertin... mais rien de positif... des conjectures, des paroles en l'air !... Vous, monsieur Droguin, qui savez tant de choses et dont la maison touche à l'ancien hôtel de Villagier, vous devez être au courant et savoir l'origine des bruits qui ont couru... Vous seriez bien aimable de me dire ce qui en est.

Le suisse de Pantin se renverse dans son fauteuil, se mouche, crache, prend un air digne et répond :

— Mon cher Pigeonnier, je vais vous dire ce que je sais et ce qu'on m'a conté, car je n'ai que soixante-sept ans... Ils ne sont même pas sonnés ! Par conséquent, je n'ai pas pu connaître le marquis de Villagier, dernier propriétaire de l'hôtel voisin... quand c'était encore un hôtel, et qui est mort en quatre-vingt-treize.

— C'est très-juste, et nous sommes en mil huit cent soixante-huit, époque qui marquera par les voyages en ballons captifs... Pardon si je vous ai interrompu ! continuez.

— La famille de Villagier était, dit-on, fort riche ; l'hôtel voisin était superbe autrefois...

— Il est encore assez beau ; les appartements sont splendides... J'ai été dernièrement pour voir celui du premier, qui est à louer ; vous comprenez bien que ce n'était pas pour moi ; j'ai dit au concierge qu'un riche étranger m'avait chargé de lui trouver un local... Je mentais, je voulais voir l'appartement par pure curiosité ; il ne m'a pas laissé monter.

— Monsieur Pigeonnier, si vous continuez à m'interrompre, je ne vous dirai pas un mot de plus touchant les Robertin.

— Ah ! je suis un bélître, un animal ! désormais pas le plus petit mot ne sortira de mes lèvres... Allez votre train !

— Le dernier descendant de cette famille venait de se marier, et il avait un fils lorsque arriva la révolution...

— Laquelle?

— Comment ! laquelle ? puisque je vous parle de faits arrivés avant ma naissance...

— Ah ! c'est juste !... c'est qu'on s'est tant remué depuis ce temps-là !... Alors, c'était sous ce bon monsieur de Robespierre ?

— C'est cela même... Vous voyez bien que vous m'avez encore interrompu !...

— Ne faites pas attention !... Vous disiez que le marquis de Villagier venait de se marier ?

— Oui, et sa femme était morte en lui donnant un fils. Le marquis, voyant grossir la tourmente révolutionnaire, envoya son enfant à l'étranger. Le pauvre homme aurait bien dû partir avec lui... On le lui conseillait, mais il voulut rester à Paris. On vint l'arrêter dans son hôtel, et quelques jours après, il fut guillotiné !...

— Ah ! mon Dieu !... et qu'avait-il donc fait ?...

— Il était suspecté d'être suspect !... Il n'en fallait pas plus alors pour être compromis, dénoncé et souvent condamné...

— Dans tout cela je n'aperçois pas la plus petite circonstance touchant les Robertin ?

— Nous y arrivons : c'est le père du Robertin que vous connaissez qui était alors concierge de l'hôtel de Villagier.

C'était, à ce qu'il paraît, un grand gaillard... dans mon genre... un homme solide... Dans les premiers temps de la révolution, il s'était tenu

fort tranquille et ne s'était pas du tout occupé de politique; mais, dès que son maître, le marquis de Villagier, fut arrêté, Robertin changea de ton, d'allure : on le vit fréquenter les clubs, il ne sortait plus sans avoir un bonnet de loutre, une carmagnole rouge, et un grand sabre de cavalerie qu'il laissait traîner sur le pavé. Tout le monde avait peur de lui, les femmes et les enfants se sauvaient à son approche; enfin, Robertin était regardé comme un des plus chauds partisans de la République !

Si bien que, lorsque le marquis de Villagier fut exécuté, le bruit courut que son concierge n'avait pas été étranger à cette condamnation.

Était-ce la vérité ? c'est ce que je ne saurais vous dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quoique l'hôtel de Villagier ait été vendu, ainsi que tous les châteaux que possédait feu le marquis, Robertin, le farouche républicain, n'en resta pas moins concierge de l'hôtel voisin : vous concevez que le nouveau propriétaire ne se serait pas avisé de renvoyer un gaillard que tout le monde redoutait !

Depuis ce temps, l'hôtel de Villagier a passé je ne sais dans quelles mains ; mais Robertin en est toujours demeuré le concierge. Cependant, il

cessa bientôt de porter son bonnet de loutre, son grand sabre, et, se renfermant dans sa loge, qu'il ne quittait guère, ne sembla plus s'occuper de la chose publique.

A dater de ce moment, il devint taciturne, rêveur, ayant toujours une figure triste, allongée, fuyant ses voisins et ne causant avec personne. Alors on ne manqua pas de dire que c'était le remords qui agissait sur lui. On se répétait tout bas :

« Il a vendu son maître, il a été cause de la mort de ce pauvre marquis de Villagier, qui ne lui avait fait que du bien ! Et maintenant, il se repent sans doute de sa conduite, mais sa conscience ne lui laisse plus de repos. Voilà pourquoi il porte partout une figure triste ou inquiète. »

Voilà ce que l'on disait de feu Robertin. Il s'était marié, il avait un fils... celui qui est concierge maintenant. Le jeune Robertin ne ressemblait pas du tout à son père ; il paraît que c'était un luron, aimant à rire, à boire, un bon vivant, enfin !

Lorsque, il y a une quinzaine d'années, le vieux Robertin mourut ; avant de fermer les yeux, il fit venir son fils près de lui et lui ordonna de le

remplacer dans l'emploi de concierge de l'ancien hôtel de Villagier.

Il avait apparemment obtenu du propriétaire que son fils lui succéderait dans cet emploi et, après avoir eu avec celui-ci un long entretien, dont on ne connut jamais le sujet, le vieux concierge mourut.

Mais ce qu'il y a de bien singulier, c'est que, depuis cette époque, le fils Robertin changea aussi d'humeur et de conduite ; il devint sage, rangé, ne quittant jamais son poste ; enfin, il cessa de rire, de boire, et se montra aussi taciturne, aussi ours que son père .. Chacun se dit : « En héritant du vieux Robertin, il a donc aussi hérité de ses remords !... »

— On n'a cependant pas l'habitude d'hériter de ces choses-là ! L'argent, la propriété, oui, cela se transmet, mais les remords ?... jamais ! Il n'y a que celui qui fut coupable qui doit en avoir.

— Je suis de votre avis, Pigeonnier ; il faut qu'il y ait un autre motif... une autre cause. Mais je vous répète ce qu'on a dit.

— Et c'est là tout ?

— On parle aussi d'une singulière habitude qu'avait le vieux Robertin : c'était d'aller s'enfer-

mer pendant des heures entières dans une petite chambre qu'il possède dans les mansardes de l'hôtel et de ne jamais y laisser entrer personne avec lui.

— Oh ! oh ! voilà qui devient plus intéressant. Ceci semble cacher un mystère... Et où loge la fille du concierge actuel ?

— Le logement du concierge est grand ; sa fille peut loger en bas près de lui, mais comme Robertin dispose à son gré des appartements de la maison, je crois qu'il a donné à sa fille une fort jolie chambre au troisième étage.

— Et Robertin a-t-il aussi hérité de cette habitude de son père ? a-t-il conservé la chambre dans la mansarde ? y va-t-il passer ses heures de loisir ?

— Mais oui, il paraît qu'il s'y rend aussi quelquefois. Le propriétaire actuel de l'ancien hôtel Villagier est, dit-on, un millionnaire qui ne s'occupe pas du tout de cet immeuble, et a laissé à son concierge tous ses pouvoirs ; de façon que celui-ci loue quand il veut, à qui lui plaît, et choisit son monde. Ah ! la place est fort agréable !...

— C'est donc cela qu'il y a presque toujours des appartements à louer dans le ci-devant hôtel ?...

— Mon propriétaire à moi est un assez brave

homme, mais il est bien plus âpre sur l'article des loyers... Allons, décidément je vois que mon Iphigénie ne reviendra pas dîner aujourd'hui... Bientôt huit heures!... Je vais me mettre à table.

— Fichtre! vous dînez tard, monsieur Droguin!

— C'est bon genre, Pigeonnier; un suisse ne peut pas dîner comme un gniaf!...

— Alors, je vous souhaite bon appétit.

III

LE CONCIERGE DE LA RUE DU BAC

Robertin, le concierge de l'ancien hôtel de Villagier, est un homme de cinquante-cinq ans.

Il est grand, maigre, et son teint est bilieux, ses traits sont assez réguliers, ses yeux gris sont généralement doux; ainsi que l'a dit le suisse Droguin, ils ont perdu cet air de gaieté qui les animait autrefois ; ils ont maintenant une expression sombre, attristée ; il semblerait qu'une inquiétude continuelle perce dans ce regard qui ne s'arrête pas sur vous et a l'air de toujours chercher une autre personne que celle qui lui parle.

Qui reconnaîtrait dans cet homme grave et ta-

citurne ce joyeux garçon qui aimait à faire sauter les flacons et les fillettes, qui était de toutes les parties de plaisir, qui ne refusait jamais une occasion de s'amuser et que l'on appelait alors le facétieux Blaise, sans y ajouter le nom de Robertin, qui semblait trop sérieux pour lui?

Aujourd'hui Blaise Robertin ne rit plus, il sourit seulement encore quelquefois, en regardant sa fille, sa petite Adeline, qu'il aime tendrement, mais que parfois, cependant, il regarde aussi en soupirant, comme si une pensée profonde venait troubler le plaisir qu'il trouve à contempler son enfant. Du reste, la conduite de Robertin est parfaitement régulière, on se plaît à le reconnaître pour un parfait honnête homme. Il cause peu, mais il ne médit jamais de ses voisins ; il tient fort bien la maison dont la garde lui est confiée, et se montre seulement très-difficile dans le choix de ses locataires ; il tient à avoir des personnes comme il faut, et comme les appartements de l'ancien hôtel sont presque tous beaux et par conséquent chers, les personnes qui les habitent sont presque toutes riches et font partie de la haute classe de la société.

L'appartement du premier, qui était autrefois celui du marquis de Villagier, et qui est le plus complet et le plus cher, est toujours vacant, car

le concierge ne veut pas, dit-il, le louer au premier venu; et le denier à Dieu le plus magnifique ne le ferait pas consentir à le donner à quelqu'un qui n'aurait pas une particule devant son nom.

Comme on sait cela dans le quartier, on ne manque pas de dire que Robertin, qui connaît probablement la vilaine action dont son père s'est rendu coupable, veut la faire oublier, lui, en se montrant très-entiché de la noblesse.

Quoi qu'il en soit, le logement du premier étage est toujours à louer, et ceux qui en ont envie ne parviennent pas à l'obtenir, même en offrant de le payer fort cher.

Ainsi que l'a dit le suisse de Pantin, c'est depuis la mort de son père, c'est à la suite de l'entretien secret qu'il eut avec lui, que Blaise a dépouillé la peau du joyeux compère et qu'il est devenu tel que nous venons de le dépeindre.

Il était veuf depuis deux ans, il se consacra tout entier à l'éducation de sa petite Adeline.

Robertin n'était point sot, il ne se donnait pas pour savant, comme son voisin M. Droguin, mais il est probable qu'il en savait plus que lui. Après avoir mis sa fille en apprentissage chez une couturière, dès qu'elle sut travailler seule, il la garda près de lui et lui donna une jolie petite chambre

dans l'hôtel; mais Adeline ne s'y rendait guère que pour se coucher, car, pour travailler, elle préférait rester dans la loge près de son père, et celui-ci souriait alors quand il voyait sa fille travailler à côté de lui.

Il ne sortait jamais, ne buvait plus, ne fumait pas. Son seul plaisir, sa plus grande distraction était de lire les journaux. Il pouvait tout à son aise en lire plusieurs, auxquels étaient abonnés ses locataires, les journaux arrivant de bonne heure et ses riches locataires se levant presque toujours tard.

Mais, outre cela, quand paraissait un nouveau journal politique qu'on ne recevait pas dans sa maison, Robertin s'empressait de le faire acheter par sa fille et le dévorait avec autant d'avidité que s'il n'en avait pas encore lu un seul. C'était la seule dépense extra que se permît le concierge. On pouvait seulement remarquer qu'après avoir montré tant d'empressement à lire les journaux, Robertin semblait ensuite plus triste qu'avant de les avoir lus, et les jetait de côté avec un air découragé, ce qui ne l'empêchait pas le lendemain de montrer le même empressement pour se les procurer.

Robertin venait de faire une maladie assez grave, pendant laquelle il avait dû garder le lit longtemps.

Alors sa fille ne l'avait pas quitté; pour soigner son père, pour le veiller constamment, elle s'était fait une petite couchette dans une pièce qui faisait partie du logement du concierge, elle n'avait pas voulu monter le soir à la petite chambre qu'elle avait au troisième étage, bien que son père l'en eût souvent priée.

Mais, dans sa maladie, ce qui paraissait le plus préoccuper Robertin, c'était la chambre des mansardes, qu'il avait l'habitude de visiter au moins deux fois par semaine, et dans laquelle il lui était impossible de se rendre. Plusieurs fois, lorsque la fièvre lui donnait un peu de délire, il avait laissé échapper quelques mots qui prouvaient que sa pensée se portait toujours sur cette chambre mystérieuse. Adeline, qui les avait entendus, n'avait pas manqué de dire à son père, lorsqu'elle l'avait trouvé plus calme :

— Vous pensez toujours à votre petite chambre du quatrième, mon père, car vous en avez parlé en rêvant? vous craignez sans doute que la poussière ne gâte les meubles qu'elle contient, parce que vous n'avez pas pu y monter depuis que vous êtes malade, mais, si vous le vouliez, j'irai moi, à votre place, et je vous promets que je balayerais, que j'épousseterais avec soin partout.

Alors Robertin avait regardé sa fille avec inquiétude, en lui disant :

— J'ai parlé de la chambre des mansardes !... et devant qui ?

— Mais, devant moi, mon père.

— Il n'y avait pas alors d'autres personnes avec toi ?

— Non ; vous savez bien qu'il vient rarement du monde nous voir... excepté monsieur Julien, le fils de monsieur Droguin qui, lorsqu'il va voir son père, entre aussi quelquefois chez nous ; et pendant votre maladie, il est entré plusieurs fois pour savoir si vous alliez mieux...

— Oui, c'est un brave garçon que ce jeune homme ; je l'aime infiniment mieux que sa sœur...

— Oh ! sa sœur est très-aimable aussi ; seulement elle est bien difficile à habiller... elle n'est jamais entièrement satisfaite des robes que je lui fais... et pourtant c'est parfaitement cousu, mais elle m'a dit plusieurs fois : Je ne tiens pas tant à la solidité de vos points qu'à la grâce de vos façons !.. Moi, je n'oserais pas rendre une robe si les coutures n'étaient pas solides !..

— Ma fille, lorsque j'avais la fièvre, qu'ai-je dit au sujet de la petite chambre des mansardes ?

— Mon Dieu, mon père, des phrases sans suite...

Vous disiez : « Pourvu que personne ne puisse y entrer !... si on découvrait... si on avait l'audace d'y pénétrer... ! »

Et puis des mots que je ne comprenais pas... Quand on a un peu de délire, vous savez bien, mon père, qu'on bat la campagne... Vous avez aussi dit plusieurs fois : « Pauvre marquis de Villagier !.. »

Et voilà tout.

Robertin était devenu plus tranquille ; mais comme sa fille avait insisté pour aller à sa place balayer, épousseter les meubles de la petite chambre, il lui avait répondu d'un ton presque sévère :

— Mon enfant, il n'y a pas de meubles dans la petite chambre où je vais quelquefois me reposer, parce que l'on n'y entend pas le bruit continuel de la rue. Une seule chaise en compose le mobilier. Déjà plusieurs fois tu m'as proposé d'aller nettoyer cette pièce, car tu es femme, c'est-à-dire curieuse, et je suis certain que tu brûles d'envie d'entrer dans cette chambre, où tu crois sans doute que j'ai amoncelé des choses extraordinaires...

— Oh ! non, mon père, c'était seulement dans l'espoir de vous être agréable.

— Eh bien, Adeline, si tu veux m'être agréable,

tu ne t'occuperas plus de cette chambre, tu ne m'en parleras plus ; à ceux qui se permettraient de te questionner à ce sujet, comme le suisse d'à côté s'est permis une fois de le faire, tu répondrais : « Mon père fait ce qu'il veut, je ne croirais pas convenable d'épier ses actions. » Tu entends bien?

— Oui, mon père ; oh ! j'ai déjà répondu cela à des personnes qui me faisaient de sottes questions !..

— Quelles personnes ? Julien?

— Oh ! non, mon père, il n'y a pas de danger que monsieur Julien me dise de ces choses-là... Il n'est pas curieux du tout, lui, et quand nous causons... nous parlons de... de toute autre chose !..

La jolie enfant avait rougi en achevant sa phrase.

Alors les regards de Robertin s'étaient arrêtés sur sa fille, comme pour lire dans sa pensée, et il n'était pas bien difficile de lire dans le fond de cette âme naïve et pure, qui ne savait pas ce que c'était que la dissimulation, cette science sur laquelle les femmes sont si fortes et qu'elles pratiquent avec tant de succès !

Le concierge, après son examen, avait doucement secoué la tête, comme quelqu'un qui

vient d'acquérir une conviction, puis il avait repris :

— Adeline, il me semble que tu aimes beaucoup à causer avec Julien.

A cette question, la jolie blonde rougit bien plus encore, et balbutia :

— C'est vrai, mon père ; est-ce qu'il y a du mal à cela ?

— Il n'y a pas de mal quand c'est devant d'autres personnes, mais lorsqu'on est en tête à tête et que cela se renouvelle souvent, cela peut faire jaser.

— Quand monsieur Julien vient ici, vous êtes toujours là.

— Oui, mais quand tu es sous la porte cochère, qu'il t'y voit et vient y causer avec toi pendant fort longtemps, comme cela est arrivé dernièrement, crois-tu que les voisins ne le remarquent pas, et que cela ne donne pas prise à la médisance ? Le monde est méchant, ma fille, il aime à dire du mal, ça l'amuse, ça le fait rire... Franchement, ça ne lui fait pas honneur. Que quelqu'un fasse une bonne action, on ne le remarque pas, on n'en souffle pas mot, mais que cette même personne soit de deux jours en retard pour payer son terme, et l'on dira de tous côtés :

IV

CHEZ LE SUISSE

Mademoiselle Iphigénie Droguin n'était rentrée que fort tard, elle paraissait très-fatiguée ; il est minuit passé lorsqu'elle sonne et pénètre dans la loge de son père. En arrivant, elle jette d'un côté son châle, de l'autre ses gants, sans s'inquiéter s'ils tombent sur un meuble ; puis elle-même se laisse aller dans un fauteuil, en s'écriant :

— Bonsoir, mon père! vous avez dîné, n'est-ce pas ?

— Si j'ai dîné? et c'est à minuit passé que tu m'adresses cette question?... Je la trouve curieuse !...

— Je veux dire : j'espère que vous ne m'avez pas attendue...

— Mais si, assez longtemps.

— Vous avez eu tort ; je vous ai dit une fois pour toutes : « Quand je ne suis pas rentrée à six heures et demie, ne m'attendez plus ; c'est qu'on m'a retenue quelque part... »

— Tu aurais pu m'envoyer une dépêche télégraphique.

— Pourquoi dépenser son argent avec le télégraphe ? J'aime mieux acheter des oranges.

— Chez qui as-tu été retenue à dîner ?

— Chez mademoiselle de Montenlair, dont le père est capitaliste...

— Tu as dû manger de bien bonnes choses là ?

— Mais oui... c'était assez bien servi... Il y avait une volaille et des truffes à foison !

— Ah ! diable !... Tu aurais bien dû m'en apporter quelques-unes...

— Mettre des truffes fricassées dans sa poche !... ce serait joli !

— Ça se fait, chère amie, ça se fait ; j'ai eu un locataire qui, lorsqu'il allait dîner en ville, avait à son habit une petite poche doublée en plomb... de ces feuilles de plomb avec lesquelles on enve-

loppe le chocolat, et il fourrait là dedans une foule de friandises. Quand il rentrait fort tard, il mettait la main à la poche, et, au lieu de me glisser la pièce blanche, me donnait du nougat, des macarons, des fruits, des olives ; une fois même il m'a gratifié d'un pilon de volaille !

Je lui ai dit : « Comment donc avez-vous fait pour faire passer ce morceau-là dans votre poche sans être aperçu ? »

Il s'est mis à rire en me répondant : « J'ai fait tomber ma serviette à terre, et en me baissant pour la ramasser ; j'ai lestement fait disparaître ce pilon. On n'y a vu que du feu ! »

Ah ! ç'était un farceur dans le genre de Pigeonnier !...

— Tout cela est de bien mauvais goût ! des poches doublées en plomb ! quelle horreur !...

— M. de Ravinette est venu pour te voir...

— Je le sais...

— Tu le sais ? tu l'as donc vu ?

— Oui ; il nous a rejoints au spectacle...

— Il avait une nouvelle élève à te proposer... à Argenteuil ; cela te va-t-il ?

— Mais, assurément... Ce sera une élève riche, qui payera ce qu'on voudra !

— Alors il faut vouloir beaucoup !... Ma fille,

règle générale : on ne trouve du talent qu'à ceux qui se font payer cher...

— Oh! moi, je tiens à ne pas écorcher les gens.

— Tu as tort, Iphigénie ; crois-en mon expérience et mon savoir... Les clients sont très-fiers d'être écorchés.

Et à quel théâtre avez-vous été ce soir ?

— Aux Bouffes. M. de Filenville y a sa loge. M. de Filenville est banquier. C'est lui qui a une superbe campagne à Argenteuil, et une fille qui veut être mon élève. C'est très-brillant, aux Bouffes !

— Aux Bouffes?... Ce sont des Italiens, je crois?

— Sans doute, on n'y chante qu'en italien.

— Qu'en italien, le chant? Mais quand on ne chante pas, on parle français, je pense?

— On chante toujours... comme au grand Opéra.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— *Crispino e la Comare !*

— La comard?... C'est du macaroni sans doute?

— La *comare !* c'est la mort.

— La mort!... Ah! mon Dieu, tu me fais frémir !... Et on fait chanter la mort?...

— Très-bien ! c'est une musique ravissante !

— Est-ce que la mort fait des roulades?

— Elle fait tout ce que le compositeur a écrit.

— Ces Italiens sont étonnants pour la musique !... Si on mettait un âne en scène, je suis sûr qu'ils le feraient aussi chanter. Cela finit donc bien tard, ce théâtre-là ?

— Ah ! c'est que nous avons été prendre des glaces après le spectacle.

— Où cela ?

— Au café Napolitain ; c'est la renommée pour les glaces.

— Comme tu connais déjà les bons endroits !... Grâce à l'éducation que je t'ai donnée, tu mènes une existence semée de truffes et de sorbets... C'est gentil, cela, à vingt ans !

— Est-ce que j'ai déjà vingt ans, mon père ?

— Tu les frises, ma chère amie, tu les auras le mois prochain.

— Ah ! je vous en prie, mon père, quand vous parlez de moi, ne dites jamais mon âge. D'abord c'est très-mauvais genre de parler de son âge... Il faut laisser cela aux portiers !

— Aux portiers, dis-tu ?

— Certainement ! Vous êtes suisse, vous, et non pas portier.

— Assurément, je suis suisse, et je m'en fais gloire !

— D'ailleurs, je vous préviens que je ne me donne que dix-huit ans ; je ne veux jamais avoir plus que ça !...

— Comme tu voudras !... Cependant, vingt ans, ce n'est pas vieux !

— Mais si, mais si !... c'est déjà trop marqué !... Ah ! je vais me coucher... je suis très-lasse !...

— Dame ! entendre chanter la mort toute la soirée, ça doit être fatigant !... Ah ! la petite Robertin est venue pour t'essayer ta robe...

— Bon ! bon ! je la verrai demain. Bonsoir, mon père !

— Bonsoir, Iphigénie ; ne rêve pas italien, surtout !

Le lendemain matin, à dix heures, mademoiselle Iphigénie est encore au lit ; mais elle ne se mêlait jamais des détails du ménage ; M. Droguin avait une femme qui venait faire les gros ouvrages, puis un frotteur qui cirait et frottait la loge. Il frottait aussi la chambre de mademoiselle quand on pouvait entrer chez elle.

Le suisse a déjà frappé doucement à la porte de sa fille, mais on ne lui a pas répondu. Il se hasarde à frapper une seconde fois, mais un peu plus fort. Alors Iphigénie se met à crier, sur un ton qui n'est pas doux :

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a? pourquoi me réveille-t-on? on ne peut donc pas dormir, ici?...

— Iphigénie, c'est moi, ton père... C'est que le frotteur est là; il demande s'il peut frotter chez toi.

— Assurément, non, puisque je suis couchée. Il vient trop tôt.

— Il est dix heures et le quart passé.

— Ah! quelle scie! C'est bon, qu'il attende, je vais me lever.

M. Droguin retourne près du frotteur et lui dit :

— Attendez un peu, elle va se lever.

— C'est que je n'ai guère le temps, moi. Elle n'est pas matinale, votre fille.

— Ah! écoutez donc! Quand on donne des leçons de piano toute la journée et que le soir on entend chanter la mort... en italien : la comard! on peut bien avoir besoin de se reposer.

Mais le frotteur, qui n'a pas de temps à perdre, ne voyant pas paraître la maîtresse de piano, s'en va au bout de dix minutes; il s'en écoule dix autres lorsque la belle Iphigénie, enveloppée dans une robe de chambre du matin, fait son entrée dans la loge de son père :

— Eh bien, où est donc ce frotteur?

— Ah ! tu ne venais pas, il est parti.

— C'était bien la peine de me réveiller alors !... Tenez, mon père, il faut absolument que vous me trouviez une chambre dans la maison ; au moins j'y serai tranquille et je pourrai dormir tout à mon aise !

— Mais dans cette maison il n'y a pas de chambre particulière. Celles du haut sont toutes occupées par les domestiques...

— Il ne fallait pas les donner toutes aux domestiques. Enfin, comprend-on que cette petite niaise d'Adeline a une chambre charmante au troisième, dans l'hôtel Villagier, et que moi je couche à côté de la loge ! C'est stupide ! c'est odieux !... Ça ne peut pas durer comme ça !...

Et mademoiselle Iphigénie va se mettre à son piano, où elle tapote quelques polkas, puis elle le quitte en disant :

— Je ne suis pas en train, ce matin. Madame Clément, mon chocolat est-il prêt?

— Oui, mademoiselle, toujours, avec vos deux petites cornes de chez le boulanger qui les fait si bonnes. Cet homme-là fera sa fortune avec ses cornes. Feu mon défunt avait bien raison, quand il disait que les cornes portaient bonheur !...

— Madame Clément, voulez-vous me faire un plaisir?

— Toute à votre service, mademoiselle.

— Voulez-vous passer à l'hôtel à côté?... Je dis hôtel, je ne sais pas pourquoi, car ce n'en est plus un, et la maison est bien moins belle que la nôtre!...

— Oh! cette maison-ci est magnifique... Cette loge est un petit palais : c'est bien heureux que monsieur Droguin ne soit pas savetier, ça déparerait!...

Iphigénie hausse les épaules, en murmurant :

— Quelle cruche!... Puis elle dit tout haut :

— Vous entrerez chez le concierge, et vous direz à sa fille, la petite Adeline, qu'elle vienne m'essayer ma robe, que je l'attends.

— J'y vais incontinent, mademoiselle.

— Nous allons voir comment celle-ci sera fagotée! dit Iphigénie en prenant son chocolat, tandis que son père déjeune avec de la choucroute, qu'il n'aime pas, mais dont il croit devoir manger, parce qu'il s'est fait suisse.

Adeline ne tarde pas à arriver avec la robe qu'elle a faite.

— Bonjour, mademoiselle Iphigénie, je suis venue hier, mais vous n'y étiez pas.

— Oui, oui, je sais... Oh ! vous comprenez bien que je ne moisis pas ici, je ne suis pas faite pour rester dans une loge de concierge... et quoique celle-ci soit fort élégante, je ne m'y sens pas à mon aise.

— Ah ! bien, moi, je ne me trouve jamais si bien que dans la loge de mon père, et pourtant ce n'est pas si beau qu'ici !...

— Oh ! mais, vous, Adeline, vous n'avez pas les goûts distingués ! Alors, à quoi cela vous sert-il d'avoir une chambre pour vous seule, au troisième étage, et une chambre fort gentille, à ce qu'on dit ? vous n'y travaillez donc jamais ?

— Non, j'aime mieux travailler à côté de mon père ; je ne monte à ma chambre que pour me coucher.

— Tenez, petite, vous devriez bien faire une chose... qui m'arrangerait beaucoup.

— Quoi donc, mademoiselle ?

— Ce serait de me céder votre chambre ; dans votre grand hôtel, vous trouveriez bien un autre endroit pour vous coucher. Le plus petit cabinet vous suffirait, puisque vous n'y travaillez pas... Et moi, cela me rendrait bien heureuse... Le voulez-vous ?

— Si cela ne dépendait que de moi, mademoi-

selle, je ne vous refuserais pas, mais cela dépend de mon père, et je suis bien persuadée qu'il ne voudra pas.

— On ne le lui dit pas. On se cherche un petit coin dans l'hôtel, on y transporte son lit... Pourvu que vous couchiez dans la maison, c'est tout ce qu'il faut.

— Mademoiselle, je ne me permettrais certainement pas de quitter ma chambre ou d'en changer sans consulter mon père. Je ne fais rien sans sa permission.

— Petite grue, va ! murmure Iphigénie en ôtant sa robe de chambre avec colère. Voyons cette robe !... et si elle n'est pas faite à mon goût, je vous préviens que je ne la prendrai pas.

Adeline défait son paquet et présente la robe à la belle demoiselle, qui la prend, l'examine, la tourne en disant :

— C'est une robe pour courir le matin simplement; sans cela, je ne vous l'aurais pas donnée faire... Ah ! comme ce corsage monte !... vous voulez donc que je sois calfeutrée comme une sœur du pot !...

— Mais vous allez voir qu'elle ne monte pas trop, mademoiselle. C'est sur vous que nous saurons si elle va bien.

Iphigénie se décide à mettre la robe, puis elle se regarde dans une psyché qui orne sa chambre.

— Voyez-vous!... Qu'est-ce que je vous disais?... ça monte trop sur la poitrine... et ces épaules... ce n'est pas assez décolleté.

— Cependant, mademoiselle, ce n'est pas une robe de bal, et...

— Et parce que ce n'est pas une robe de bal, vous croyez que je veux me cacher comme si j'étais bossue?

Et cette taille!... ah! cette taille!... quelle horreur! je danse dedans! Vous avez donc cru habiller la mère Gigogne?

— Mais c'est votre taille ordinaire bien juste, cinquante-six centimètres.

— Je ne porte pas tant que ça... cinquante-quatre centimètres, pas davantage.

— Vous ne pourrez pas l'agrafer...

— Et par devant... cette robe est trop courte.

— Elle touche presque à terre...

— Vous ne savez ce que vous dites!

— Pourtant, mademoiselle, cette robe vous va fort bien de partout...

— Moi, je vous dis qu'elle me va fort mal...

Et mademoiselle Iphigénie sort de sa chambre

et va se montrer à son père, qui est toujours sur sa choucroute, en lui disant :

— Papa, regardez-moi... Comment me trouvez-vous habillée?...

M. Droguin avale son rond de saucisson fumé, puis envisage sa fille et s'écrie :

— Tu es superbe!... C'est simple, mais c'est splendide!...

— Ah! vous ne vous y connaissez guère, alors!... Comment! vous ne voyez pas que cette robe m'est beaucoup trop large?...

— Ah! en effet... en regardant longtemps... Mais tu seras moins gênée.

— C'est cela; je serai habillée comme une grand'mère, mais je serai moins gênée... Allez donc dans le beau monde avec une robe faite comme cela!... on se fait moquer de soi.

— Ah! il est certain que, pour le beau monde, tu n'es pas assez pincée...

— Mademoiselle Adeline trouve que cela me va bien, parce qu'elle n'a pas l'habitude de voir des dames mises à la mode...

— Mon Dieu, mademoiselle, je puis rétrécir votre robe, si vous le voulez... Mais je crains qu'alors vous ne puissiez plus l'attacher...

— Et moi je vous dis que vous êtes une pécore,

que vous travaillez sans goût, sans idée... Gardez-la, votre robe, je n'en veux pas! Ce sera bon pour vous parer les dimanches!...

La petite Adeline a les larmes aux yeux, elle semble consternée... Mais tout à coup elle rougit... Julien vient d'entrer dans la loge.

V

LE FILS DU SUISSE

Julien est un garçon de vingt-deux ans, de taille moyenne, mais bien tourné ; sa figure n'est pas de celles qu'on admire, mais elle est de celles qui plaisent par leur expression franche et ouverte ; ce qu'on trouve en lui qui vous attire, c'est cette physionomie aimable, ce ton toujours poli, que l'on ne rencontre pas assez souvent chez les jeunes gens, beaucoup croyant devoir se donner un maintien impertinent, pour cacher l'air bête qu'ils ont reçu de la nature.

La mise de Julien est modeste, mais convenable; il ne vise pas à avoir la tenue d'un gandin, mais

il a celle d'un employé de commerce; il est soigné dans sa toilette et ne fume pas.

En entrant dans la loge de son père, le jeune homme n'a vu d'abord que la gentille Adeline, mais il s'est aperçu sur-le-champ qu'elle avait les yeux rouges et était toute triste. Alors il regarde les autres personnages, et ses yeux s'arrêtent surtout sur sa sœur, qui a fait la moue en le voyant entrer.

— Bonjour, mon père, dit Julien, bonjour, mademoiselle Adeline. Mais qu'avez-vous donc? on croirait que vous avez pleuré!... Je ne pense pas que ce soit ici qu'on vous ait fait du chagrin?...

— Je n'ai rien, monsieur Julien!

— Oh! pardonnez-moi... ordinairement, votre figure est si gaie, si riante...

— Mon Dieu, mon frère, vous faites bien de l'embarras pour peu de chose!... Mademoiselle m'apporte une robe qui me va horriblement; je n'en veux pas; ça la contrarie, j'en suis fâchée, mais pour être agréable à mademoiselle Robertin, je ne puis pas me donner l'air d'un paquet.

— Ah! c'est vous, ma sœur, qui avez grondé mademoiselle!... j'aurais dû le deviner.

— Mon fils, dit le suisse, en continuant à se bourrer de choucroute pour bien tenir son emploi,

votre sœur Iphigénie a bien le droit d'être difficile pour sa robe. Quand on va, comme elle, dans la haute société, il faut s'y présenter en grande tenue... toujours à la mode! Hier encore, elle a été aux Bouffes, dans la loge du banquier Filenville, avec mademoiselle de Filenville, son élève. Elle a vu *Crispino et la Mort*... la Comard!... Vous comprenez bien que pour aller aux Italiens, il faut avoir une robe qui vous pince!

— Ah! ma sœur a été hier aux Italiens avec mademoiselle de Filenville?

— Chez laquelle elle a eu l'honneur de dîner avec des glaces... c'est-à-dire, elle n'a pris les glaces qu'après le spectacle.

Julien regarde sa sœur fixement, et l'expression de son regard paraît faire sur celle-ci une impression peu agréable, car elle se détourne en baissant les yeux. M. Droguin reprend :

— Moi, je veux me chercher un tailleur, je ne suis pas content du mien, et je compte me faire confectionner un habit neuf pour le jour où j'irai en ballon.

— Comment! mon père, vous avez l'intention d'aller en ballon? s'écrie Julien. Allons, c'est pour plaisanter que vous dites cela?

— Non, mon fils, je parle sérieusement. Et pour-

quoi donc n'irais-je pas en ballon? J'ai déjà des connaissances assez variées en géographie ; je veux voir un peu ce qui se passe là-haut, ce qu'on y éprouve...

— Vous irez en ballon captif alors ?

— Oui... d'abord, pour commencer !... après, on ne sait pas... c'est selon l'impression que cela me produira.

— Et vous, mademoiselle Adeline, seriez-vous curieuse d'aller en ballon ?

— Moi, monsieur Julien ? oh ! non, j'aurais trop peur ! et puis, il me semble, puisque le bon Dieu ne nous a pas donné des ailes, que nous ne devons pas chercher à prendre la place des oiseaux.

— Nous devons chercher à prendre toutes les places possibles, petite, reprend Droguin. En l'air, sur terre, sur l'eau !... sous terre même !... Ah ! celle-là nous la prenons toujours... mais j'entends avec des tunnels, des souterrains, des égouts plus ou moins collecteurs... L'homme est né pour progresser, et s'il ne pouvait plus rien prendre, il lui faudrait donc rentrer dans sa coquille, comme le colimaçon ?... il s'y ennuierait beaucoup.

Adeline ne répond rien, elle tient ses yeux baissés, ce qui ne l'empêche pas toujours de voir Julien, car les femmes ont une manière de ne pas

regarder qui ne les empêche pas de tout voir. Julien contemplait la jeune fille, et il est probable qu'il ne suivait pas beaucoup le raisonnement de son père. Mais Iphigénie, qui a été se déshabiller, revient avec la robe, qu'elle présente à Adeline, en lui disant :

— Tenez, mademoiselle, voilà votre beau travail; vous pouvez le remporter, je n'en veux pas.

La jeune couturière prend la robe, qu'elle enveloppe avec soin dans un foulard et se dispose à partir. Julien l'arrête en lui disant :

— Mademoiselle Adeline, vous ne vous en allez pas fâchée, j'espère? et cette robe... vous la rapporterez sans doute?...

— Non, monsieur, car c'est moi qui avais fourni l'étoffe, j'en ai une toute semblable ; mademoiselle votre sœur me l'avait vue et m'avait priée de lui en avoir une pareille... je puis donc remporter celle-ci.

— Mais ce n'est pas juste ; puisque ma sœur vous a fait faire cette dépense, elle doit vous la payer...

— Oh ! non, monsieur ; d'ailleurs je trouverai bien à la placer...

— Le plus souvent que je payerai une robe que je ne veux pas mettre ! dit Iphigénie.

— Il est certain, reprend Droguin, que, du moment que ton intention n'est pas de la mettre, tu ne dois pas la payer. Moi, pour aller en ballon, je veux être très à mon aise dans mes vêtements, parce que j'ai dans l'idée que le grand air doit nous faire gonfler comme les ballons.

Cependant Adeline a noué son paquet, elle salue tout le monde et sort de la loge après avoir adressé un doux regard à Julien.

Celui-ci la suit des yeux, puis il murmure :

— Pauvre petite ! elle n'est pas riche, et vous lui faites faire là, ma sœur, une dépense qui peut la gêner...

— Je m'en fiche pas mal !... Je ne vais pas m'habiller de travers pour être agréable à mademoiselle Adeline la couturière !... est-ce qu'on se gêne avec sa couturière ?...

— Non, ajoute le suisse, on ne doit pas se laisser gêner dans ses vêtements, car après le dîner on étouffe.

— Au reste, soyez tranquille, mon frère, je n'aurai plus de discussion avec mademoiselle Robertin, car je vous jure bien qu'elle ne travaillera plus pour moi. C'est une petite sotte qui ne fera jamais rien de bien.

Et disant cela, la belle Iphigénie met sur sa tête

un de ces petits morceaux d'étoffe que les femmes s'obstinent à appeler des chapeaux, puis elle prend un châle et sort de la loge en disant :

— Au revoir, mon père ! je vais à ma leçon...

— Ne te fatigue pas trop, ma fille, prends des omnibus, entends-tu ?

Mademoiselle Iphigénie est déjà sous la porte cochère, où son frère, qui l'a suivie, l'arrête en lui disant :

— Je ne sais pas si mademoiselle Adeline est une petite sotte, mais vous, je sais que vous êtes une infâme menteuse !...

— Une menteuse ! qu'est-ce que cela signifie ! qui vous a permis de me traiter de menteuse ? Savez-vous bien, mon frère, que cela ne me convient pas... ?

— Et moi il ne me convient pas de vous entendre mentir à mon père, comme vous le faites sans cesse !

— Quand donc ai-je menti, s'il vous plaît ?

— Vous lui avez dit que vous étiez allée hier au soir aux Italiens avec une de vos élèves.

— Eh bien, pourquoi donc n'irais-je pas aux Italiens ?

— Vous étiez hier dans une loge d'avant-scène au Théâtre-Déjazet.

— Moi ! ce n'est pas vrai.

— Vous n'étiez pas avec mademoiselle Filenville, mais bien avec monsieur Gonzalve Ravinette, ce jeune homme qui ne vous quitte plus depuis quelque temps.

— Ce n'est pas vrai ! ceux qui vous ont dit cela ont menti.

— On ne m'a pas menti, on ne m'a rien dit, c'est moi qui vous ai vue, entendez-vous ? moi, qui étais entré par hasar à ce théâtre, et qui vous ai sur-le-champ aperçue.

Mademoiselle Iphigénie se mord les lèvres avec dépit, puis répond :

— Eh bien, quand j'aurais été au Théâtre-Déjazet ? là, ou aux Italiens, qu'est-ce que cela fait ? c'est toujours aller au spectacle.

— Et vous allez au spectacle seule avec un jeune homme ? vous ne craignez pas de vous compromettre ?

— Monsieur Gonzalve de Ravinette est un homme très-distingué, un homme dans une superbe position, qui peut me faire avoir des élèves de première classe !...

— Monsieur Ravinette se moque de vous, comme il se moque de tout le monde. C'est ce qu'on appelle un faiseur, un agioteur. Il a déjà

mis dedans plusieurs personnes qui avaient eu confiance en lui ; sa superbe position se borne à manger l'argent des dupes qu'il peut faire... Enfin, si monsieur Gonzalve, soi-disant de Ravinette, n'est pas positivement un escroc, il ne s'en faut de guère.

— Ah ! quelle horreur ! dire ainsi du mal de quelqu'un de si comme il faut, qui porte toujours des gants paille et des bottes vernies !

C'est parce que ce jeune homme est joli garçon, qu'il a un cabriolet, qu'on tient de méchants propos sur son compte... le monde est si médisant ! il suffit que quelqu'un soit heureux, qu'il réussisse dans ses entreprises pour qu'on l'attaque.

Mais prenez garde, mon frère, si ce monsieur savait ce que vous dites de lui, il vous en demanderait raison....

— Oh ! je ne le crains pas, et ce monsieur aurait beaucoup à faire s'il demandait raison à tous ceux qui le traitent de filou, car c'est l'opinion générale ; au reste, c'est moi qui compte parler à monsieur Gonzalve, dit de Ravinette, et lui demander quelles sont ses intentions à votre égard.

— Vous me ferez le plaisir de n'en rien faire. Je vous défends de vous mêler de mes affaires... Faites la cour à cette petite pécore d'Adeline,

soyez amoureux de la couturière, cela m'est bien égal. Je ne m'occupe pas de ce que vous faites et je vous prie d'agir de même à mon égard.

La belle Iphigénie s'empresse alors de quitter son frère. Celui-ci rentre tristement dans la loge de son père, qui vient enfin d'achever sa choucroute et boit un verre de bière, en faisant une légère grimace.

— Je croyais que vous n'aimiez pas la bière et que vous préfériez le vin, mon père? dit Julien.

— Oui, sans doute, j'aime beaucoup mieux le vin, mais dans ma position de suisse, tu comprends que je dois en avoir les habitudes, et les Suisses boivent de la bière en mangeant de la choucroute !...

— Je vous assure qu'ils boivent aussi du vin.

— Oh ! bien moins... Tu viens de causer avec ta sœur? Tu lui as parlé un peu durement au sujet de cette robe dont elle n'a pas voulu...

— J'ai dit ce que je pensais, mon père, c'est mon habitude ; je ne sais pas cacher mes sentiments...

— C'est pour cela que tu as pris avec tant de chaleur la défense de la petite Robertin... Ce n'est pas la première fois que je remarque tout l'intérêt que tu portes à cette jeune fille... ce qui me

fait penser que tu en es amoureux, et vraiment j'en serais fâché !...

— Eh ! pourquoi donc seriez-vous fâché que je sois amoureux de mademoiselle Adeline? N'est-ce pas une personne bien élevée? Sa conduite ne mérite que des éloges : elle travaille sans cesse et près de son père ; elle ne sort que pour reporter son ouvrage ; elle y met le moins de temps possible... elle n'est ni coquette, ni bavarde; son humeur est douce comme sa voix ; enfin, je défie que quelqu'un puisse avoir le plus petit mot méchant à dire sur son compte.

— Diable ! comme tu fais son éloge !... Aurais-tu par hasard l'idée d'en faire ta femme?

— Oui, mon père, c'est mon plus cher désir.

— Eh bien, mon fils, cela n'aurait pas le sens commun !...

— Pourquoi donc cela? il me semble qu'il me serait difficile de trouver mieux.

— Y songes-tu, toi, en passe de parvenir dans le commerce, toi, dont les patrons sont fort contents? Mais tu peux faire un beau mariage, un excellent mariage, trouver enfin un parti riche.

— Je travaillerai, ma femme en fera autant, nous nous enrichirons l'un et l'autre, et puis,

nous nous aimerons, mon père ; n'est-ce pas là le point important quand on se marie?

— Pas du tout! Quand on s'aime en se mariant, cela ne dure pas. Alors on se fâche et on se dispute. Tandis que, quand on se marie sans s'aimer, on ne change pas l'un pour l'autre et on ne se dispute jamais.

— Je ne suis pas de votre opinion.

— Ensuite, tu prétends qu'il n'y a rien à redire dans la conduite d'Adeline, je le veux bien! la jeune fille est honnête, mais son père, est-ce qu'il n'y a rien qui choque dans la conduite de ce concierge? est-ce qu'il ne court pas les bruits les plus singuliers sur ce Robertin?

— J'avais entendu dire qu'il avait couru des bruits sur son père, mais non pas sur lui.

— Sur le fils comme sur le père... C'est une vilaine famille; le père a dénoncé son maître; il a été cause de sa mort.

— Cela a-t-il été bien prouvé?

— Puisque tout le monde l'a dit!

— Tout le monde se trompe quelquefois!

— Mon fils, *vox populi*... je ne sais pas le reste, mais je crois que cela signifie que la voix du peuple n'est jamais fausse.

Quant au fils, pourquoi cet homme si gai, si

gaillard jadis, est-il devenu sombre et taciturne depuis que son père est mort? On pleure son père, c'est très-bien ; on se dit : Je n'ai plus de père... c'est parfait ; mais la douleur n'est pas éternelle, on ne devient pas pour cela un ours... de Berne !... Quand je dis de Berne... je ne sais pas pourquoi on cite ceux-là plutôt que les autres... je m'en informerai.

Enfin, il y a encore cette chambre située sous les mansardes de l'hôtel... du ci-devant hôtel, et dans laquelle Robertin se rend mystérieusement, où il ne veut jamais que personne l'accompagne... pas même sa fille !... Qu'est-ce que ce concierge va faire là?

— Dormir peut-être !

— Il peut très-bien dormir dans sa loge... Je dors parfaitement dans la mienne !

Avant-hier encore, quand monsieur Ducroisy a voulu rentrer, je dormais profondément ! il n'était cependant que dix heures du soir, mais j'avais trop bu de bière, cela m'avait alourdi : le locataire a été obligé d'aller au café prendre une chope, il est revenu au bout d'une heure et je ne dormais plus... Pourquoi rentrait-il trop tôt? c'est mauvais genre ! De huit heures à dix heures je fais ma sieste... mais à minuit, je suis aussi éveillé que

Guillaume Tell, quand il chante : *Suivez-moi ! suivez-moi !*... Je n'ai pas vu la pièce, mais on m'a chanté le morceau.

— Si vous aviez vu la pièce, vous sauriez que ce n'est pas Guillaume Tell qui chante cela.

— Ça ne fait rien : du moment que c'est dans la pièce.

Je reviens à mes moutons, autrement dit, à ce Robertin, qui n'a pas l'air d'un mouton. Que va-t-il faire tout seul dans cette chambre mansardée ? Il y a là un mystère, et un mystère, c'est toujours louche.

J'en reviens à mon dire : c'est une vilaine famille et, quand on est fils d'un suisse qui s'appelle Brutus-Épaminondas Droguin, on ne doit pas se mésallier.

Julien garde quelques instants le silence, puis il reprend :

— Mon père, tout ce qu'on a dit des Robertin ne repose que sur des conjectures, des propos vagues... Je m'étonne qu'un homme instruit comme vous, qu'un homme qui a étudié, qui sait ce que valent les propos du monde, puisse attacher tant d'importance à des faits qui ne sont pas prouvés.

M. Droguin se redresse, se caresse le menton ;

son fils vient de le prendre par sa corde sensible, il secoue la tête et répond :

— Sans doute... ce que tu dis est vrai dans le fond... la calomnie est une vilaine chose... qui a fait de nombreuses victimes !... Voyez plutôt madame de Pompadour ! non, je veux dire : Cagliostro.

— Et malheureusement, mon père, des calomnies les plus ridicules il reste toujours quelque chose, ainsi que l'a si bien dit Beaumarchais !

— Ah ! oui... un auteur, Beaumarchais, dans *l'Œil crevé*, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, mon père... C'est dans *le Mariage de Figaro*... C'est très-ancien !

— Ah ! oui, *le Mariage de Figaro*... C'est cet imbécile de Bassinoire qui me parle toujours de *l'Œil crevé*, dans lequel sa femme voulait jouer... chez le boulanger.

— Ainsi, mon père, vous convenez qu'il ne faut pas toujours croire le mal que l'on dit de quelqu'un... Pourquoi donc ajouter foi à ces bruits ridicules qui courent sur un homme parce qu'il a une chambre bien modeste, puisqu'elle est sous les toits, et que cela lui convient d'aller seul y prendre du repos ? Moi, cela me semble très-innocent !...

— Admettons que ce soit innocent, qu'il n'y ait

pas là dedans un de ces crimes que l'on ne découvre quelquefois que fort longtemps après qu'ils ont été commis, il y aurait encore un obstacle à ton mariage... Tu ne peux pas épouser une fille sans dot... Et j'ai bien peur que la petite Adeline n'en ait pas !

— Je ne demande pas de dot, moi, mon père, je n'y tiens pas.

— Mais, moi, j'y tiens pour toi. Tu n'as que ta place et tu ne gagnes pas encore grand'chose. Ta sœur m'a coûté gros pour son éducation... Mes économies y ont passé... Voilà un piano qui m'a coûté les yeux de la tête...

— Je ne vous demande rien, mon père.

— C'est pour cela qu'il faut que ta femme t'apporte quelque chose... On ne se met pas en ménage avec des goussets vides... ce serait stupide !... Je ne demande pas pour toi une somme énorme... cinq ou six mille francs : tu vois que je suis bien modeste... Mais encore faut-il les avoir pour acheter la layette de son premier enfant !

— Alors, si Adeline avait cela en dot, vous consentiriez à ce mariage?

— Dame ! cela pourrait se faire... Tu pourrais trouver beaucoup mieux... mais, enfin... si tu es si épris de la petite...

— Mais, mon père, il est bien possible que Robertin donne cela à sa fille... car c'est un homme sage, rangé! on ne lui connaît aucun défaut.

— Eh bien, demande-le à la petite...

— O mon père, je n'oserai jamais lui parler d'argent... Non, j'aurais l'air de marchander sa personne...

— En ce cas, sois tranquille, je me chargerai, moi, de sonder le père à ce sujet... Je suis extrêmement fin quand je veux savoir quelque chose... J'irai un de ces matins voir le concierge du ci-devant hôtel de Villagier...

— Bientôt, n'est-ce pas, mon père?

— Après que j'aurai été en ballon, car ce voyage dans les airs est devenu mon idée fixe... ça me revient sans cesse à la pensée... Je serais capable de dire à Robertin : Voulez-vous marier votre fille en ballon? Et il me prendrait pour un imbécile, ce qui ne m'est jamais arrivé.

— Eh bien, mon père, il faut satisfaire bien vite votre envie. Qui vous retient? on fait, je crois, des ascensions en ballon captif tous les jours.

— Ce qui me retient? C'est qu'il faut que je trouve quelqu'un en qui j'aie assez de confiance pour qu'il me remplace ici pendant deux ou trois heures...

— Est-ce que ma sœur ne peut pas vous remplacer ?

— Elle n'a jamais le temps ! et puis une femme ça ne ressemble pas à un suisse !

— Moi, je tâcherai d'être libre un jour.

— Non pas ! pour mécontenter tes patrons, t'exposer à te faire perdre ta place? Non... d'ailleurs tu es trop mince, trop jeune... tu n'as pas du tout l'air suisse !

— Pigeonnier, votre ami ?

— Impossible ! il veut aller en ballon avec moi. Mais sois tranquille, je trouverai... J'ai déjà tâté le charcutier voisin... C'est un fort bel homme, il pourra me remplacer sans qu'on y perde trop...

— De grâce, hâtez-vous alors !

— Bon ! bon ! rien ne presse... Tu es encore bien jeune... et le mariage, il y a des personnes qui prétendent qu'il faut y réfléchir toute la vie.

VI

CHEZ LE PORTIER

La loge occupée par la famille Bassinoire ne ressemble en rien à celle du suisse ni à celle du concierge : elle est bien loin d'avoir l'élégance de la première, et encore plus loin de l'ordre, de la propreté qui règne dans la seconde.

Cette loge est plus basse que le sol, de façon qu'il faut descendre une marche pour y pénétrer. Comme l'entrée de la maison est une porte bâtarde qui laisse arriver peu de jour dans l'allée qui suit, quand on est entré dans cette allée, on cherche le logement du portier, qui est sous un escalier étroit et glissant, et se trouve presque au

fond à droite. Tout cela fait que, lorsqu'on a enfin découvert la loge et que l'on veut y entrer, pour demander un renseignement, si l'on ne connaît pas les lieux, il est fort rare que l'on ne tombe pas devant la porte, grâce à la marche qu'il faut descendre et que l'on n'a pas aperçue.

Mais ceci n'est désagréable que pour les étrangers ou les nouveaux locataires. Le portier et sa famille ayant l'habitude de descendre ce pas, ne font pas la culbute à la porte, et la marche est au contraire pour eux un sujet d'amusement, une récréation très-fréquente, car chez les Bassinoire, dès qu'on voit arriver un nouveau visage, qui cherche la loge du portier, on s'écrie :

— Ah ! prends garde ! tu vas t'épater, mon bonhomme !... La ! qu'est-ce que nous avions dit?... ça y est !... S'il a cassé le carreau, il le payera.

Et on entend des éclats de rire dans la loge; tandis qu'en dehors ce sont des jurements, et des plaintes. Mais le monde vit de contrastes : il faut de l'ombre à la lumière, ça fait bien dans un tableau.

Il y avait cependant une cour dans cette vilaine maison ; mais quelle cour !... cinq mètres carrés, tout au plus, et comme il y avait six étages, elle ne

recevait jamais un rayon de soleil; en revanche, elle recevait une foule de choses, que lui jetaient les locataires par les jours de souffrance qui donnaient sur ce cloaque, que le portier ne balayait jamais, parce qu'il prétendait que c'était inutile, les locataires recommençant à y jeter des ordures, aussitôt qu'il avait fini de balayer.

La loge n'était pas grande, mais elle paraissait encore plus petite qu'elle n'était, parce qu'on avait de la peine à s'y retourner; c'était un désordre qui n'était point un effet de l'art. On ne savait où mettre le pied, pour ne point se heurter à quelque chose. Dans le milieu était ce poêle de fonte qui tient lieu de cuisine chez beaucoup de portiers. La couverture avait un grand trou rond fait pour placer la marmite; au-dessous il y avait aussi une espèce de four assez grand pour recevoir le plat que l'on voulait tenir chaud.

Contre la fenêtre qui donne sur la cour, est un établi, sur lequel M. Bassinoire se croise les jambes quand il a, par hasard, quelque fond de culotte à remplacer. Plus loin, un buffet en noyer dont les battants ne sont jamais fermés, ce qui permet d'y voir une douzaine d'assiettes écornées, une soupière fêlée, quelques verres de différents calibres, un pot de graisse, un autre de raisiné, une bou-

teille de vin toujours entamée, un filtre en terre pour faire le café, plusieurs croûtons de pain, des oignons qui courent les uns après les autres, les bottines de madame et une fiole de cirage anglais.

Mais le buffet ne contient pas tout, car sur les chaises, sur la table qui meublent encore la loge, vous trouvez : ici, une tasse; là, une casserole de fer-blanc ; plus loin, un pot de confitures, et tout cela entremêlé de bas, chaussettes, mouchoirs sales, blagues à tabac, pipes, caleçons, pots de pommade.

Ce qui domine, ce que l'on aperçoit de tous côtés sur les meubles ou à terre, ce sont des brochures de pièces de théâtre, car vous savez que madame Bassinoire voudrait monter sur les planches, que sa fille doit être danseuse ou tragédienne (cela dépendra de son cou-de-pied) et que le petit Léandre, qui a déjà joué dans *Athalie*, doit faire le petit Benoîton à la représentation qui aura lieu chez le boulanger.

Ne soyez donc pas surpris de voir *la Vie parisienne* dans une marmite, *la Belle Hélène* sur la fontaine, *Britannicus* dans le four du poêle, *la Biche au Bois* sur l'établi et *la Garde-malade* sur le pain.

Il y en a une foule d'autres que vous ne voyez pas et que quelquefois, par mégarde, M. Bassinoire

prend pour allumer sa pipe. Alors ce sont des cris, des gémissements que poussent la mère et les enfants.

Mais on court racheter une autre brochure ; on mettra moins de beurre dans le plat qu'on apprête, mais on pourra apprendre des rôles.

Parmi les objets qui garnissent la loge du portier, n'oublions pas une guitare, qui n'a plus que trois cordes, mais sur laquelle Eulalie trouve moyen de s'accompagner lorsqu'elle veut apprendre un air nouveau. Cet instrument a l'avantage de n'incommoder personne, car c'est à peine si celle qui en pince parvient à en tirer quelques sons ; mais cela plaît à madame Bassinoire, parce que cela ne couvre pas sa voix.

Après la loge est une autre pièce fort sombre, dans laquelle couchent les époux.

On fait tous les soirs un lit dans la loge pour mademoiselle Zirzabelle, qui doit alors tirer le cordon aux locataires qui se sont attardés, mais qui ne le tire jamais, parce qu'elle a le sommeil très-dur.

Enfin le petit Léandre couche dans une espèce de soupente que l'on a pratiquée au-dessus du buffet ; ce petit garçon s'y trouve très-bien, parce que sans sortir de son lit, il peut, en étendant le bras, fouiller dans le buffet qui est sous lui et que, quand il

ne dort pas, il lui est bien agréable de fourrer ses doigts dans le pot de raisiné.

En ce moment, M. Bassinoire est étalé sur son établi ; il tient un vieux pantalon sur ses genoux, mais, au lieu de s'en occuper, il est en train de débourrer et de nettoyer sa pipe.

Madame, assise dans un fauteuil qui n'a plus qu'un bras, chante, en s'accompagnant avec sa guitare.

Le petit Léandre mange du pain enduit de mélasse, et la jeune Zirzabelle soigne le ragoût qui cuit dans la marmite placée dans le trou du poêle; elle y goûte même souvent, tantôt avec une cuiller d'étain, tantôt en trempant tout simplement son doigt dans le fricot.

— Saperlotte ! je voudrais bien savoir qui est-ce qui s'est amusé à mettre du tabac à priser dans ma cheminée !... Je ne fume pas de ce tabac-là, moi... Est-ce toi, Léandre ?...

— Moi, papa ! de quoi que tu dis?

— Je dis qu'il est bien étonnant qu'on ait mis du tabac à priser dans ma pipe, puisque personne ne prise ici...

Eulalie, il est donc venu un priseur? explique-moi cette particularité intempestive...

Au lieu de répondre, Eulalie chante :

— *Voilà le sabre !... le sabre... le sabre de mon père !!...*

— Ah ! tu chantes encore celle-là... nous la savons par cœur !...

— Mon ami, c'est de *la Duchesse de Gérolstein*, c'est une musique ravissante !...

— C'est possible, mais on t'entend sans cesse crier : Voilà le sabre ! le sabre !...

Tu ne sais pas que ça inquiète les voisins... Avant-hier, à la brune, madame Trotin, du quatrième, descendait l'escalier, en entendant crier : Voilà le sabre de mon père !... Cette pauvre dame a eu peur, elle a cru que tu me donnais un sabre, parce que la maison était pleine de voleurs, elle est remontée bien vite chez elle, s'y est enfermée, et n'a plus osé sortir que le lendemain matin.

— Si madame Trotin n'est pas au courant des morceaux de musique à la mode, tant pis pour elle ! Ce n'est pas une raison pour que je me prive de chanter un air qui est dans ma voix !

Et si vous n'étiez pas un tyran, un Othello, monsieur Bassinoire, vous me laisseriez chanter cet air-là à un café-concert !...

— Non, Eulalie, non, il ne me convient pas que mon épouse se produise en public et se fasse claquer par le premier venu. C'est déjà bien assez que

je vous laisse jouer madame Benoîton dans la pièce de ce nom...

Enfin, qui est-ce qui a mis du tabac à priser dans ma pipe?

— Papa, ce doit être M. Pigeonnier, qui jouait hier avec ce qu'il appelle ton brûle-gueule!...

— Ah! Pigeonnier est venu ici?... Tu ne me le disais pas, Eulalie!...

— C'est que je ne m'en souvenais plus...

— Il vient trop souvent ici, ce farceur de Pigeonnier; cela m'offusque!... Que te disait-il de bon, mon épouse?...

— Est-ce que je m'en souviens? est-ce que je fais attention aux cancans qu'il débite?...

— Moi, dit le petit Léandre, je me souviens bien qu'il parlait à maman de *Bataclan*, en répétant toujours:

« On vous y a vue, on vous y a vue!... »

Et toi, maman, tu lui as répondu: « Ne dites pas cela à mon mari surtout. »

La virtuose Eulalie regarde alors son fils, et ses yeux semblent lui promettre une forte raclée. Mais il y a des enfants terribles partout et quand ils sont en train de rapporter, il n'y a plus moyen de les arrêter.

Le petit Léandre ne regarde pas sa mère et continue :

— Et M. Pigeonnier a répondu : « Si, si, je le lui dirai, à moins que vous ne soyez moins cruelle à mon égard. »

— Nom d'une pipe ! qu'est-ce que j'entends là ! s'écrie le portier en jetant de côté le pantalon qu'il tenait sur ses genoux, et qui va servir de couvercle à la marmite qui est sur le poêle.

— M. Pigeonnier se permet donc de vous tenir des propos séducteurs, madame Bassinoire ? prenez garde !... vous savez que je n'entends pas raillerie du côté des principes.

— Mon ami, si vous écoutez les rapports d'un enfant qui entend tout de travers, que voulez-vous que j'y fasse?... M. Pigeonnier me faisait répéter le rôle de *la Belle Hélène* qui va se promener avec Pâris... ce berger qui se connaissait si bien en pommes.

Agamemnon dit à sa femme :

« Vous avez été à Bataclan avec Pâris, on vous y a vue, on vous y a vue... »

C'est là ce que Léandre a entendu !...

— C'est égal, les visites de Pigeonnier ne me plaisent pas... elles sont trop fréquentes, je le lui ferai comprendre à mots découverts.

— Défends-lui de venir si tu veux, cela m'est bien égal, je n'y tiens pas !...

— Et puis, il est embêtant, il connaît la marche à descendre, il ne tombe jamais !... il n'y a plus de plaisir !...

Il se fait un silence au milieu duquel on n'entend que le murmure du haricot de mouton qui mijote sur le poêle.

M. Bassinoire se tourne du côté de sa fille qui soigne le fricot.

— Dis donc, Zirzabelle, il me semble que tu goûtes bien souvent au haricot de mouton qui cuit sur le poêle.

— D'abord, papa, il faut bien que je retire le pantalon que tu as jeté sur la marmite, il y a une jambe qui était entrée dedans... Heureusement le pantalon n'était pas crotté.

Ensuite je goûte pour savoir si c'est assez salé.

— Tu pourrais pour cela te servir d'une cuiller, mais je te vois souvent y tremper ton doigt...

— Ah! papa, qu'est-ce que cela fait? ce n'est pas sale, c'est toujours le même doigt.

— Ah !... si c'est le même doigt !...

Est-on content de toi, à ta classe, Zirzabelle? fais-tu des progrès dans la danse ?... débutes-tu bientôt à la *Grande* Opéra ?...

— Ah! papa, ça ne va pas si vite! il y a la petite Théodinette, la fille du grainetier, qui a eu bien de la peine à obtenir de faire un vent dans la féerie que l'on répète au théâtre du Châtelet.

— Ah! la petite du grainetier va faire un vent au Châtelet! Pourquoi que tu n'en fais pas un aussi, toi?...

— Parce que Théodinette passe un quatre, et que moi, je ne passe encore qu'un trois.

— Qu'est-ce que tu entends par les trois et les quatre?

— Ce sont des entrechats, mon père, mais j'y arriverai... Mon maître dit que j'ai ma fortune dans mes jambes.

Madame Bassinoire soupire en s'écriant:

— Ah! que tu es heureuse, ma fille, tu seras au théâtre! l'avenir te promet des jours filés d'or et de soie!...

— Je ne crois pas, mon épouse, que tous les artistes dramatiques nagent dans la soie et l'or.

Voilà par exemple le propriétaire de ce pantalon qui me le fait retourner pour la seconde fois, il est dans une dèche bien affligeante!...

— Est-ce qu'il faut appeler cela un artiste!... un figurant!...

— Il remplissait aussi des rôles: il a fait l'ours

dans la pièce où il y a une laitière qui casse son pot au lait, et on lui avait fait espérer qu'il ferait un chameau dans un ballet asiatique, où il paraît qu'il y aura beaucoup de chameaux !

— Moi, je ne demandais qu'à chanter dans un café-concert ; on y est presque aussi bien payé que dans les théâtres les plus huppés.. J'aurais gagné, en peu de temps, de quoi m'acheter des diamants en strass.

— Eulalie, si vous me parlez encore de vos cafés-concerts, je ne vous permets plus de faire madame Benoîton chez le boulanger !...

Mais ce haricot de mouton répand un parfum bien odorant ! est-ce qu'il n'est pas encore cuit?...

— Si papa, il est joliment bon... nous pouvons dîner...

— Eh bien, mets le couvert, Zirzabelle.

— Sur quoi ?...

— Sur la table, probablement...

— Il y a déjà dessus une cuvette, mes souliers et la pâtée du chat...

— Alors, dînons sur mon établi, mais prenons garde de le graisser comme l'autre fois, que cela a fait une grande tache à l'habit du cuisinier d'en haut... heureusement c'était dans le dos, il ne s'en est pas aperçu...

La famille Bassinoire se dispose à dîner, déjà quelques assiettes ébréchées sont posées sur l'établi, lorsqu'on entend marcher dans l'allée, et bientôt quelqu'un se montre dans le chemin qui conduit à la loge du portier.

C'est un jeune homme, il est habillé proprement, mais avec ce soin minutieux qui ne sert souvent qu'à dissimuler l'indigence. Sa redingote brune, boutonnée jusqu'au menton, est brossée avec soin et n'a pas une tache; mais son col noir ne laisse pas paraître le plus petit vestige de chemise; son chapeau rond est parfaitement reluisant, sa chaussure très-propre.

Tout cela est irréprochable, et cependant tout cela laisse deviner l'homme qui n'est pas heureux ; pourquoi ? c'est que celui qui est à son aise, ou porte des vêtements élégants, ou prend fort peu de soin de son costume, en se disant :

« Ceux qui me connaissent savent très-bien que j'ai le moyen de me mettre à la mode... je puis donc porter un vieil habit quand cela me plaît. »

Celui que l'on voit poindre dans l'allée, où il cherche la loge du portier, est un homme de vingt-trois à vingt-quatre ans ; sa taille est au-dessus de la moyenne, sa figure très-distinguée; il est fort pâle, mais ses grands yeux bleus ont une expres-

sion de fierté qui semble annoncer qu'il ne supporterait point patiemment la plus légère offense; cependant ces yeux-là deviennent aussi fort doux et leur expression a même du charme, lorsque celui à qui ils appartiennent n'a aucun grief contre vous.

Sa bouche est petite, mais sévère, elle sourit rarement, enfin l'expression habituelle de ses traits est sérieuse et conserve presque toujours une empreinte de tristesse qui surprend chez un jeune homme. Celui-ci s'approche de la loge du portier; les Bassinoire qui le voient s'avancer, s'écrient déjà :

— Ah! quelqu'un... un étranger!...

— Une tête qui n'est pas du quartier!... chez qui peut-il venir?...

— Il cherche notre loge! Prends garde, cher ami, tu vas faire de la gymnastique...

Mais contre l'attente des portiers, celui qui cherchait à qui s'adresser, a vu la marche à descendre pour approcher du carreau de la loge et y arrive sans trébucher, ce qui étonne tous les membres de la famille Bassinoire, qui se disent entre eux : — Comment donc qu'il a fait pour ne pas tomber? c'est pourtant la première fois qu'il vient ici... il faut qu'il ait des yeux aux orteils!...

— Parbleu!... c'est tout simple, il a ce qu'on appelle des yeux de perdrix!...

Cependant celui qui cause tous ces commentaires, a ouvert le carreau de la loge et, saluant poliment, dit : — Mille pardons!... je désirerais vous demander un renseignement...

— Très-volontiers, monsieur! de quel locataire désirez-vous connaître la moralité? Nous savons ce qu'ils valent tous, depuis le premier étage jusqu'au dernier... Si c'est de l'argent qu'on vous doit, vous aurez de la peine à vous faire payer, car dans la maison c'est à qui sera le plus gueux!...

— Non, ce n'est pas à vos locataires que j'ai affaire... Dites-moi je suis bien ici rue du Bac?

— Oui, monsieur, vous y êtes en plein.

— Connaissez-vous, dans cette rue, l'ancien hôtel du marquis de Villagier?...

— L'hôtel de Villagier!... Oh! nous ne connaissons que ça!...

— Est-ce près d'ici?...

— Tout près, la quatrième maison après la nôtre... Vous reconnaîtrez facilement l'hôtel, c'est une vieille maison, bâtie dans l'ancien genre... Une immense porte cochère, ensuite des fenêtres très-hautes... Aujourd'hui, on en ferait deux avec

une de celles-là. Trois étages et les mansardes, pas plus...

— Je vous remercie; et cet hôtel est habité maintenant?

— S'il est habité? Mais certainement! D'ailleurs ce n'est plus un hôtel, c'est une maison qui a des locataires comme les autres.

Elle appartient à un monsieur qui est, dit-on, millionnaire! Il ne l'habite pas et n'y vient jamais, ce qui est très-commode pour le concierge, qui peut faire ce qu'il veut... louer à qui lui plaît et ne balayer que quand ça lui fait plaisir. Ah! c'est une vraie place de *chat moine* et j'avoue que je donnerais bien deux loges comme la mienne pour avoir celle de Robertin!...

Au nom de Robertin, le jeune homme a froncé le sourcil, ses yeux ont pris une expression plus sombre, et il murmure:

— Robertin!... Quoi! le concierge de l'hôtel est toujours ce Robertin... d'autrefois?... Mais cependant... il serait donc bien vieux?

— Ah! monsieur croit que c'est le même que du temps du marquis de Villagier?... Oh! non... il est mort celui-là, mais c'est son fils qui lui a succédé, qui l'a remplacé à l'ancien hôtel!...

— Ah! c'est son fils?

— Son propre fils. Au reste, je pense que monsieur n'a pas pu connaître l'autre Robertin ! Monsieur est bien trop jeune. Monsieur pourrait même être le fils du Robertin qui est concierge maintenant.

Le jeune homme fait comme un mouvement de dégoût, puis il passe sa main sur son front et répond :

— Je vous remercie infiniment, monsieur, pour les renseignements que vous avez bien voulu me donner. Pardonnez-moi de vous avoir dérangé..

— Oh ! il n'y a pas de quoi ! Mais si vous voulez savoir autre chose, ne vous gênez pas. Nous savons tout ce qui que se passe dans le quartier, et mieux que qui ce soit ! Tenez, la femme de l'épicier s'est fait poser douze sangsues avant-hier, à un endroit mystérieux ; personne ne le savait encore dans le voisinage que déjà j'en étais instruit !

— Pardi ! belle malice !... dit la portière, c'est moi qui les lui ai posées.

— C'est égal, c'est pour dire à monsieur qu'on n'a rien de caché pour nous.

— Je vous remercie de nouveau, monsieur, je n'ai point d'autres renseignements à vous demander. Je vous salue.

L'inconnu salue tout le monde et s'éloigne.

Bassinoire s'écrie :

— Pourquoi donc voulait-il savoir où est le ci-devant hôtel Villagier?... c'est drôle, tout de même!... Quel peut être ce jeune homme?...

— Pourquoi ne lui as-tu pas demandé ce qu'il fait, papa?

— Ma fille, je n'avais aucune raison plausible pour cela...

— Tu sais bien que quand on vient nous demander quelqu'un, à nous, notre première question est toujours : « Qu'est-ce qu'il fait?... » et ça doit être!... c'est naturel : pour répondre à une question, il faut en faire une autre.

— C'est égal!... dit Eulalie, ce jeune homme a l'air bien comme il faut!...

— Mais son paletot ne l'est pas assez, il est diablement râpé, j'ai vu cela sur-le-champ, en regardant ses coudes...

— Il a une figure bien intéressante... il m'a rappelé monsieur *Laferrière* dans *Antony*... seulement il est plus maigre.

— Qu'est-ce que c'est?... voilà que vous pensez à monsieur *Laferrière* à présent!... Vous aurez donc toujours le théâtre dans la tête!...

— Ne voudriez-vous pas m'empêcher de songer à un artiste qui m'a fait pleurer?

— Comment! il vous a fait pleurer?... de quel droit ce monsieur vous a-t-il fait pleurer?... Il me semble, Eulalie, que votre époux seul a le droit de vous faire pleurer!...

— Bassinoire, prenez garde, vous tournez au tyran!... Je ferai un coup de ma tête...

— On ne dîne donc pas? crie le petit Léandre.

— Ah! bon, dit Zirzabelle, voilà le chat qui emporte un morceau du fricot!...

— Et il va le manger sur les *Idées de madame Aubray!*... Polisson de chat! il n'y a rien de sacré pour lui!

— Allons, il n'y a plus de vin à présent!... Ma fille, cours vite en chercher un litre chez le marchand de vin...

— Duquel, papa?...

— Parbleu, du même, mais qu'il soit meilleur.

Et madame Bassinoire présente un petit os de mouton à son mari, en chantant :

— *Voilà le sabre!... le sabre de mon père!...*

VII

LA COMTESSE DE MARSANNE ET SA NIÈCE

Dans le ci-devant hôtel de Villagier, le second étage est habité depuis peu de temps par une vieille dame et sa nièce.

Le concierge montre pour ses locataires du second la plus grande considération : il ne leur fait pas payer cher un logement qui est très-grand et fort bien distribué.

La vieille dame est la comtesse de Marsanne, veuve depuis très-longtemps, qui n'a jamais eu d'enfants, et n'a jamais voulu convoler en secondes noces, pour rester fidèle à la mémoire d'un époux qu'elle adorait et qui avait été tué en duel une année après son mariage.

On comprend facilement les regrets que peut laisser un mari avec lequel on n'a connu que la lune de miel, car j'aime à croire que cette lune-là doit durer plus d'un mois.

Madame de Marsanne avait cependant du mérite à être restée veuve, car elle avait été fort belle; mais c'était de ces beautés sévères dont la contenance seule impose, et près desquelles on ne se sent pas l'envie de papillonner.

Ses grands yeux noirs, surmontés d'épais sourcils, son nez aquilin, sa bouche petite, mais dont les lèvres étaient minces et serrées, enfin son front haut et fier, la faisaient ressembler à Junon plutôt qu'à Vénus.

Elle était fort grande, bien faite, mais se tenait roide et marchait toujours d'un pas lent et mesuré, jamais plus vite dans un moment que dans l'autre. Elle eût parfaitement servi de pendant à la statue du Commandeur.

N'ayant point d'enfants, la comtesse de Marsanne avait pris avec elle une nièce restée orpheline et qui n'avait pas un sou de fortune.

De son côté, madame de Marsanne n'avait qu'un revenu fort modeste et qui l'obligeait à vivre avec économie, feu le comte ayant perdu au jeu une grande partie de son bien. Car le mari regretté

était un joueur effréné, ce qui n'empêchait pas sa femme de l'adorer, et peut-être était-ce parce que sa femme l'aimait tant que ce pauvre comte perdait toujours : les proverbes disent vrai quelquefois. Cela prouve qu'il ne faut aimer son mari que modérément.

Madame de Marsanne, fière de son titre, voulait cependant conserver les apparences de l'aisance et tenir son rang dans le monde; elle voulait avoir un beau logement, et, pour cela, se privait de bien des plaisirs.

Elle avait donc été très-heureuse de trouver pour deux mille francs un appartement que, dans toute autre maison, on lui aurait loué au moins quatre millle.

Mais le concierge s'était informé du personnel de madame la comtesse; en sachant qu'il ne se composait que de deux femmes, une vieille bonne aussi âgée que sa maîtresse, et une espèce de femme de chambre qui faisait aussi la cuisine, Robertin s'était montré très-coulant pour le prix de l'appartement.

Seulement, comme madame de Marsanne ne voulait coucher au second qu'une seule de ses domestiques, Robertin n'avait consenti à donner une chambre sous les toits qu'à la condition que

ce serait la vieille bonne qui l'occuperait, prenant pour prétexte qu'il serait plus certain que celle-là ne recevrait aucune visite dans sa chambre.

Il n'y en avait que trois dans les mansardes; une autre était pour un vieux domestique de bons bourgeois, qui logeaient au troisième étage; mais ce domestique n'y couchait que rarement : ses maîtres étant, ou se croyant toujours malades, gardaient François près d'eux, la nuit, afin de l'avoir sous la main en cas de besoin.

Enfin, la chambre dans laquelle le concierge allait souvent s'enfermer, se trouvait tout au fond du corridor et assez éloignée des deux autres.

Dans le fond de la cour, il n'y avait que deux logements assez modestes, celui du premier sur le devant, faisant tout le tour de la maison. Ces deux logements étaient occupés par des rentiers fort tranquilles, dont le personnel ne se composait que d'une domestique, qui couchait au même étage que ses maîtres.

Il était donc difficile de trouver une maison dont l'intérieur fût plus calme que l'ancien hôtel de Villagier; il y avait pourtant écurie et remise au fond de la cour, mais cela faisait partie du bel appartement du premier, et il était toujours vacant.

Faisons maintenant connaissance avec la nièce de madame de Marsanne.

Mademoiselle Adrienne de Courtray a dix-huit ans.

C'est une charmante personne, tant au physique qu'au moral : ses cheveux châtains, très-abondants, encadrent une figure que plus d'un peintre voudrait avoir pour modèle; ses yeux, de la même couleur que ses cheveux, sont doux et gracieux à la fois; sa bouche, petite, est parfaitement garnie.

Je ne vous dirai pas que son teint est d'un blanc *mat*, comme beaucoup de mes confrères en donnent à une femme dont ils vantent la beauté; car, pour moi, le *blanc mat* conviendrait parfaitement à un fantôme, mais chacun a son goût et peint comme il l'entend. Mademoiselle Adrienne a de légères couleurs roses, qui vont bien à sa figure ronde et avenante.

Sa taille est mignonne, elle a un pied qui aurait chaussé la pantoufle de *Cendrillon* et une main qui fond dans la vôtre quand vous avez le bonheur de la tenir.

Cette jeune fille avait le caractère aussi aimable que le visage.

D'une humeur toujours égale, riant facilement, ne boudant jamais, elle se soumettait sans mur-

mures à toutes les volontés de sa tante, qui l'avait élevée avec soin, et qu'elle aimait et respectait comme une mère.

La vie qu'elle menait aurait cependant semblé bien monotone à beaucoup de jeunes filles de son âge, n'allant jamais au bal, parce qu'il aurait fallu dépenser trop d'argent pour la toilette, fort rarement au spectacle, parce que c'est encore un plaisir dispendieux. Ses amusements se bornaient donc à des promenades, que l'on dirigeait toujours du côté du jardin du Luxembourg ou vers celui des Tuileries.

On allait plus rarement dans ce dernier, mais aussi, quand on s'y rendait, on prenait des chaises, on s'asseyait dans la grande allée, et on voyait passer le monde, c'était une récréation ; on faisait plus de toilette pour aller aux Tuileries qu'au jardin du Luxembourg, c'est pourquoi on y allait moins souvent.

Madame de Marsanne recevait peu de monde, les visites n'abondaient point chez elle, par une raison toute simple : elle ne donnait jamais à dîner; ce grand mobile des réunions, ce moyen presque infaillible d'attirer chez vous non pas des amis, il n'y a pas besoin d'être votre ami pour aller s'asseoir à votre table, mais une nombreuse société,

ces aimables compagnons de la fourchette, toujours à la piste d'une dinde truffée ou du véritable champagne Cliquot.

Si ceci ne prouve pas beaucoup en faveur de l'estime que l'on a pour le vrai mérite, cela prouve, du moins, que nous avons le palais délicat : c'est toujours quelque chose.

La société de la comtesse se composait donc de quelques anciennes connaissances, des messieurs et des dames très-distingués, mais aussi mûrs qu'ils étaient distingués, qui venaient faire la partie de whist et quelquefois de *reversi*, ancien jeu fort savant, et infiniment plus difficile à bien jouer que le whist et le boston, et que l'on a abandonné, comme on a abandonné le *trictrac* pour le *jaquet*, parce qu'on a moins de mal à l'apprendre que l'autre.

Les jeunes figures étaient rares chez madame de Marsanne.

Il en venait cependant quelquefois, les demoiselles avec leurs parents; les jeunes gens que la gentillesse, l'amabilité d'Adrienne avaient charmés, demandaient aussi quelquefois à la comtesse la permission d'aller lui présenter leurs hommages.

Mais quand ils se sentaient dans ce grand salon,

où tout était sévère, et qui ne contenait même pas un piano; quand il leur fallait assister à la partie de reversi, et qu'ils voyaient Adrienne rester presque constamment à côté de sa tante, ils éprouvaient ces inquiétudes dans les jambes, que nous avons tous ressenties, lorsque nous nous trouvons dans une soirée où un monsieur lit des vers.

Les jeunes gens disparaissaient aussitôt qu'ils en trouvaient l'occasion, et on ne les revoyait qu'à cette époque où l'on se fait des visites de cérémonie, qui ne durent que cinq minutes.

Une fois pourtant la comtesse avait interrompu cette existence tranquille, mais monotone. Après avoir compté ses économies, cette dame avait calculé qu'elle pouvait faire un petit voyage de fort bon goût qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps, et qui ne manquerait pas d'être fort agréable à sa nièce.

Celle-ci fut donc bien surprise, lorsqu'un matin, en déjeunant, sa tante lui dit :

— Adrienne, serais-tu contente d'aller à Vichy?

— A Vichy? où est-ce donc cela, ma tante?

— C'est dans le Bourbonnais, à soixante-dix lieues de Paris. C'est un endroit où l'on prend des eaux, qui sont très-renommées pour guérir

une foule de maladies, même celles que l'on n'a pas.

— Est-ce que vous êtes malade, ma tante?...

— Pas positivement, ma bonne amie ; cependant depuis quelque temps j'ai moins d'appétit ; les eaux de Vichy en donnent, à ce qu'on assure, elles ne pourront donc me faire que du bien. Tu en prendras aussi.

— Mais moi, j'ai très-bon appétit, ma tante.

— Cela ne fait rien, on ne peut jamais avoir trop de santé, car il arrive toujours un moment où on n'en a pas assez. Est-ce que cela ne te fait pas plaisir d'entreprendre ce petit voyage?...

— Oh! si, ma tante, je suis bien contente; moi qui n'ai encore vu que Versailles et Saint-Cloud!... et une fois seulement chaque endroit! Voyager! voir un pays nouveau!... des montagnes! des rochers pour de vrai!... Ce sera bien amusant!... Comment voyagerons-nous, ma tante?

— En chemin de fer, puisqu'on ne voyage plus autrement. Ah! du temps de mon mari, nous avions une berline!...

— Qu'est-ce que c'était qu'une berline, ma tante?

— Une voiture bien douce, bien confortable, dans laquelle on était assis très-douillettement : il y avait des coffres, dans lesquels on pouvai

mettre des provisions de bouche, des tablettes qui formaient table; on avait le loisir de dîner tout en roulant, lorsqu'on ne rencontrait pas d'auberges convenables. Enfin, quand un site, un joli paysage vous charmait, on pouvait s'y arrêter, s'y reposer, tant que cela faisait plaisir. Ah! cette manière de voyager avait bien son agrément!...

Aujourd'hui ce n'est plus cela ; on ne voyage pas, on s'envole d'un pays à un autre!... et on ne voit pas grand'chose en volant!... Mais les hommes sont devenus si pressés qu'ils ont l'air de se dépêcher de vivre.

Nous partirons demain. J'aurais voulu te faire voyager en première classe, mais c'est trop cher! Nous prendrons des secondes où l'on est encore fort bien.

Ces dames s'étaient donc rendues à Vichy.

Là, elles s'étaient logées dans l'hôtel le plus modeste; mais, comme la société qui fréquente Vichy est généralement fort bien composée, les personnes les plus comme il faut se contentent d'un logement souvent très-exigu, laissant les étrangers s'emparer des plus beaux appartements pour y faire parade de leur luxe et de leur fortune.

Madame de Marsanne, se trouvant fort bien du régime des eaux, avait prolongé son séjour à

Vichy beaucoup plus qu'elle n'en avait d'abord l'intention.

La vie qu'on y menait était aussi régulière que celle de Paris : on allait deux fois par jour prendre des eaux à la fontaine, puis on se promenait, on dînait chez soi, l'hôte se chargeant de fournir les repas; ensuite, on retournait à la promenade et l'on se couchait de bonne heure.

Dans ces promenades si fréquentes, on rencontrait souvent les mêmes personnes.

La comtesse de Marsanne, toujours roide et compassée, faisait peu attention aux figures qui passaient devant elle ; il est probable qu'on en usait de même à son égard. Mais avec sa nièce, cela était différent : Adrienne était assez jolie, assez gracieuse pour être remarquée; parmi tout ce monde qui allait boire de l'eau à la même source que la comtesse, on s'était informé de cette charmante jeune fille, qui n'avait pas l'air malade du tout, mais qui buvait de l'eau pour faire plaisir à sa tante. En sachant qui elle était, on avait compris que ces dames n'étaient pas de celles qui vont à Vichy pour y faire des conquêtes, et l'on s'était contenté d'admirer Adrienne.

Un jeune homme, qui pourtant se tenait toujours loin de la foule, et semblait rechercher de

préférence les promenades les moins fréquentées, avait aussi remarqué la nièce de la comtesse, et sa vue avait fait sur son cœur la plus vive impression.

Le hasard l'avait servi, car, de son côté, madame de Marsanne cherchant pour ses promenades à ne pas se trouver sans cesse au milieu d'un monde dont les toilettes faisaient beaucoup pâlir la sienne, elle dirigeait souvent ses pas vers des sentiers solitaires où le jeune homme ne manquait pas de se trouver.

D'abord ce monsieur s'était contenté de s'incliner devant ces dames, puis il les avait saluées plus profondément.

Adrienne avait alors remarqué cet inconnu qui se trouvait presque toujours sur sa route, elle avait fait plus attention à lui, et l'examen n'avait pas été défavorable au jeune homme.

Il avait une figure distinguée et cet air mélancolique qui généralement intéresse les demoiselles, je ne dis pas les dames, parce que celles-ci, ayant plus d'expérience, se méfient quelquefois de ces airs-là.

Celui-ci était pâle et maigre, on pouvait présumer que le séjour de Vichy lui avait été ordonné par les médecins; d'ailleurs, sa mise, quoique

convenable, était tellement modeste, que rien n'annonçait en lui un homme qui voyage seulement pour son plaisir.

Un jour, la tante et la nièce s'étant aventurées plus avant dans les montagnes pour admirer un site magnifique, en franchissant un passage difficile, le pied avait glissé à la comtesse, qui allait descendre plus vite qu'elle ne le voulait une pente fort rapide; mais Adrienne avait poussé un cri, et presque aussitôt le jeune homme pâle, que l'on n'avait pas encore aperçu, était sorti de derrière un bouquet d'arbres et s'était élancé à temps pour empêcher madame de Marsanne de dégringoler.

La vieille dame, qui avait eu très-peur, remercia beaucoup celui qui l'avait arrêtée dans sa chute. La nièce en fit autant, car elle avait tremblé pour sa tante.

Le jeune homme répondit en fort bons termes aux remercîments de ces dames; sa manière de s'exprimer annonçait quelqu'un de très-bien élevé; la comtesse n'avait pas trouvé mauvais que ce monsieur continuât de marcher près d'elles, tout en causant; et, dans la conversation, le jeune homme avait répondu aux questions un peu curieuses qu'elle lui avait adressées, qu'il se nom-

mait Saintclair; qu'ayant perdu ses parents et n'ayant point de fortune, il s'était vu forcé d'utiliser son talent pour le dessin, il donnait des leçons; puis, comme il dessinait aussi bien la figure que le paysage, il faisait des portraits au crayon, au fusain ou à l'aquarelle.

Les médecins lui avaient ordonné le séjour de Vichy pour rétablir sa santé un peu chancelante, et il se trouvait fort bien de ce séjour, ayant plusieurs fois pu utiliser son talent en faisant les portraits des étrangers qui venaient aux eaux.

Alors, comme si le hasard avait parfaitement arrangé les choses, il se trouva que la charmante Adrienne avait un goût très-prononcé pour le dessin.

Plusieurs fois, elle avait témoigné à sa tante le plaisir qu'elle goûterait à reproduire sur le papier les sites pittoresques qu'elle avait sous les yeux, et sa tante avait soupiré en lui répondant qu'elle regrettait bien que son peu de fortune ne lui eût pas permis de lui avoir tous les maîtres que l'on donne habituellement aux demoiselles bien nées.

Mais cette rencontre n'avait pas manqué d'augmenter la vocation de la jeune fille pour dessiner le paysage, et elle s'était écriée, un peu imprudemment peut-être :

— Ah! monsieur... que vous êtes heureux de savoir le dessin!... C'est un talent que j'aurais bien voulu posséder; il me semble que l'on ne doit jamais s'ennuyer quand on peut, avec un crayon, copier tout ce qui nous plaît.

La musique, c'est bien agréable, assurément; mais on ne peut pas emporter son piano à la promenade, tandis que l'on peut toujours avoir sur soi son carnet et des crayons.

A cela, le jeune Saintclair n'avait pas manqué de répondre que, pendant le séjour de ces dames à Vichy, il s'estimerait fort heureux de pouvoir donner des leçons de dessin à une personne qui avait tant de vocation pour cet art. Il avait ajouté qu'il le ferait sans intérêt, se trouvant trop heureux d'avoir fait la connaissance de personnes aussi distinguées; que, d'ailleurs, cela lui rendrait un véritable service, parce que, reçu chez la comtesse de Marsanne, cela lui ouvrait les portes de toutes les personnes du grand monde qui se trouvaient à Vichy.

Enfin, le jeune homme avait été si poli, si convenable, que la tante s'était laissé convaincre, et dès le lendemain sa nièce recevait des leçons de dessin de M. Saintclair.

La jolie demoiselle avait fait des progrès rapides.

Il est à remarquer qu'une élève fait toujours des progrès rapides quand son maître lui plaît. Elle étudiait son dessin toute la journée; quand on allait en promenade, M. Saintclair accompagnait ces dames, et lorsqu'on découvrait un point de vue digne d'être saisi, on s'asseyait sur l'herbe. Adrienne ouvrait bien vite l'album qu'elle avait acheté, et, guidée par les conseils de son maître, se mettait à copier le paysage.

Madame de Marsanne se montrait peut-être imprudente en permettant au maître de dessin de les accompagner sans cesse. Mais celui-ci était si respectueux, si circonspect près de son élève, que cela devait éloigner toute crainte; d'ailleurs, la tante assistait toujours aux leçons que prenait sa nièce et ne laissait jamais le jeune Saintclair en tête-à-tête avec son élève.

Tout cela n'empêcha pas le maître de dessin de devenir bien triste, et la jeune fille de pousser un gros soupir, lorsque la comtesse annonça un matin à sa nièce que leur séjour à Vichy ne pouvait pas se prolonger plus longtemps, et que le lendemain elles retourneraient à Paris.

Le maître et l'élève s'étaient compris sans se parler; on parle si bien avec les yeux! Mais il n'y avait pas moyen d'éviter cette séparation; il fallut

faire ses adieux; seulement, Saintclair demanda à la comtesse la permission d'aller quelquefois connaître les progrès de son élève et lui donner encore quelques conseils, lorsqu'il serait à Paris.

Cette permission lui fut accordée sans difficulté, et l'on se sépara moins malheureux, puisqu'on avait en perspective l'espérance de se revoir; l'espérance!... cette étoile qui brille à nos yeux dans tout le cours de notre carrière et qui ne s'éteint ordinairement qu'avec nous.

Vous connaissez maintenant ces dames qui occupaient, depuis leur retour de Vichy, le second étage dans l'ancien hôtel de Villagier, et auxquelles Robertin témoignait tant de considération. De son côté, la comtesse était enchantée de son logement et fort satisfaite de son concierge.

Une fois, cependant, un incident imprévu avait failli la faire changer de sentiments et lui donner un moment la pensée de déménager.

C'était une après-midi : tout d'un coup la bonne, cuisinière de la comtesse, arrive devant sa maîtresse d'un air effaré en s'écriant :

— Mon Dieu ! madame, je ne sais pas comment cela s'est fait... c'est-à-dire si ; je présume que c'est en faisant de la friture... enfin j'en aurai renversé sur le feu, et il a pris à la cheminée...

— Comment! vous avez mis le feu dans la cheminée?...

— Oui, madame; cela sort déjà en flammes par le tuyau sur le toit... Le monsieur du troisième vient de m'en avertir...

— Oh! mais il faut aller chercher les pompiers... courez bien vite... demandez au concierge où est le poste le plus voisin... Allez, allez!... hâtez-vous!...

La domestique descend rapidement l'escalier; elle trouve en bas le concierge, qui lui dit:

— Où courez-vous ainsi?

— Ah! monsieur Robertin, le feu est dans la cheminée de ma cuisine!... Où trouve-t-on les pompiers? Je cours vite les chercher... Il faut qu'ils montent sur le toit pour éteindre le feu... Indiquez-moi bien vite un poste...

Mais, au lieu d'indiquer un poste de pompiers, le concierge, dont les traits se sont contractés, court à la porte cochère, la ferme et en fait autant de la porte de sa loge, pour que personne ne puisse se tirer le cordon.

— Eh bien, monsieur Robertin, que faites-vous donc là?... Vous fermez la porte au lieu de l'ouvrir, quand je vous dis qu'il faut que j'aille chercher les pompiers?

— C'est inutile, mademoiselle, nous n'avons pas besoin de pompiers, j'éteindrai moi-même le feu...

— Mais ce n'est pas votre état de marcher sur les toits ; il vaut toujours bien mieux avoir des gens qui s'y entendent... Ouvrez-moi... laissez-moi sortir...

— Non, mademoiselle, personne ne sortira ! Je ne veux pas que ma maison soit envahie par la foule... dans laquelle se glissent souvent des gens qui profitent du désordre pour voler... Je vous répète que personne ne sortira avant que le feu ne soit éteint !...

— Ah ! par exemple, c'est trop fort, cela ! et si le feu fait des progrès... s'il gagne les appartements, vous nous empêcherez donc de nous sauver?... Mais vous n'en avez pas le droit, concierge, vous n'en avez pas le droit !...

Robertin n'écoutait plus la cuisinière ; il avait été à sa pompe emplir deux seaux d'eau, avec lesquels il était monté jusqu'au dernier étage. Là, il avait trouvé la vieille bonne se lamentant dans le corridor, en s'écriant qu'on allait la laisser brûler. Le concierge, sans lui en demander la permission, était entré dans sa chambre, avait ouvert la fenêtre et grimpé sur le toit ; le locataire du troisième,

qui l'avait vu passer, l'avait suivi, apportant aussi deux seaux pleins d'eau. Il avait passé les seaux à Robertin ; celui-ci avait marché sur le toit avec la même assurance qu'un pompier. Il s'était dirigé vers le tuyau d'où sortait la flamme, avait versé de l'eau dedans, et, après le quatrième seau, le feu était complétement éteint.

Pendant que Robertin travaillait sur le toit, la cuisinière était retournée près de sa maîtresse, en s'écriant :

— Ah! madame! nous sommes perdues... nous allons toutes rôtir!...

— Comment! que me dites-vous là, Marguerite? est-ce que vous n'avez pas trouvé de pompiers?

— Eh! madame! comment les trouver, puisqu'il n'y a pas moyen de sortir... puisque ce monstre de concierge a fermé à clef sa porte cochère, et m'a déclaré que personne ne sortirait de la maison tant qu'il y aurait le feu?

— Quoi!... le concierge vous a empêchée d'aller querir les pompiers?

— Oui, madame... Nous sommes bloquées ici! il nous est même défendu de nous sauver, si le feu nous gagne.

— Mais ce n'est pas possible! cela ne s'est ja-

mais vu... Ah! je vais aller lui parler, moi, à ce concierge!... Être enfermée dans sa maison par son portier!...

— Il faudra déménager, madame, si toutefois nous ne sommes pas bientôt rôties.

Au moment où la comtesse se disposait à sortir, Robertin entre brusquement chez elle et lui dit :

— Madame la comtesse, j'ai l'honneur de venir vous annoncer que le feu est complétement éteint, et que vous n'avez pas la plus légère crainte à avoir.

Madame de Marsanne demeure interdite, mais bientôt elle répond :

— Le feu est éteint? et qui donc l'a éteint, monsieur, puisque vous avez empêché ma domestique d'aller chercher les pompiers?

— Moi, madame.

— Vous! quoi! vous?... tout seul?

— Oui, madame, et je savais bien que je saurais l'éteindre seul. Un feu de cheminée n'est pas une chose bien effrayante, et cela ne valait vraiment pas la peine de déranger les pompiers.

— Pourtant, monsieur, si cela me rassurait, moi, d'avoir les pompiers, pourquoi empêcher ma

bonne de sortir? Pourquoi nous enfermer dans la maison? Vous n'en avez pas le droit.

— Madame, en laissant sortir votre cuisinière, qui n'aurait pas manqué de dire à tous les voisins que nous avions le feu, j'aurais d'abord répandu l'alarme dans le quartier : de peu de chose on fait sur-le-champ une grande affaire. La foule se serait précipitée dans la maison avec les pompiers, et dans les foules il se glisse toujours des gens qui cherchent à voler.

« Voilà, madame la comtesse, ce dont j'ai voulu vous garantir, sachant fort bien, du reste, que vous ne couriez pas le moindre danger. »

Le concierge salue respectueusement et se retire.

Quand il est parti, la cuisinière s'écrie :

— C'est égal, madame, vous ferez bien de déménager; il ne faut pas rester dans une maison où un portier se permet de vous empêcher de sortir...

La comtesse se contente de secouer la tête et renvoie sa domestique, en lui disant :

— Il faudra aussi, Marguerite, tâcher de ne plus mettre le feu quand vous ferez de la friture.

Puis madame de Marsanne réfléchit et se dit :

— Non, je ne quitterai pas mon logement, qui est si beau et si peu cher!... Ce concierge avait un but louable en agissant comme il l'a fait!... Et puis, après tout, on ne met pas le feu tous les jours!

VIII

EN BALLON

Pigeonnier vient d'entrer dans la belle loge de Droguin, qu'il trouve attaquant sa choucroute et l'arrosant avec de la bière de Strasbourg.

Il se pose devant lui en hercule et s'écrie :

— Suisse incorruptible, je viens vous apprendre une bonne nouvelle : on monte maintenant en ballon et l'on va dans les airs pour cinq francs !... Il y a quelques jours, c'était encore dix francs, aujourd'hui c'est cinq francs.

« Il faut profiter de cette baisse, voisin, car cela pourrait remonter : avec les ballons il doit y avoir souvent de la hausse et de la baisse.

« Voyons, quand faisons-nous notre voyage aérien?

— Comment! Pigeonnier, on peut se faire enlever le ballon?... je veux dire en ballon pour cinq francs! Vous en êtes sûr?

— Parbleu! c'est affiché, vous pouvez vous en assurer vous-même.

— Oh! mais c'est charmant! Comme vous dites, il faut profiter du bon marché. Justement mon tailleur m'a apporté mon habit neuf, qui me va comme un gant... Je vais courir chez le charcutier, savoir s'il peut me remplacer demain... cela vous va-t-il, à vous, demain?

— Tout me va, à moi, je suis libre comme l'air, depuis que j'ai dit adieu aux pruneaux, que je ne regrette pas.

— Alors, nous irions demain dans le sein des airs!... O Dieu!... le sein des airs!... comme on doit y être mollement!!... Comme je prendrai des notes sur les impressions que l'on doit éprouver!

— Alexandre Dumas a fait ses impressions de voyage, vous ferez vos impressions de ballon, comme pendant.

— Je cours chez le charcutier... Ah! diable! mais ma fille n'est pas là pour garder ma loge.

— Votrè fille ! il me semble qu'elle n'y est jamais, ici.

— Ah ! elle a tant d'élèves !... et pourtant elle ne gagne pas encore assez d'argent pour subvenir à sa toilette.

« Mais aussi quelles toilettes, Pigeonnier ! elle éclipse toute la rue. Quand elle sort, tous les voisins se mettent sur leur porte. C'est au point qu'elle m'a dit dernièrement :

« Mon père, si cela continue, il faudra que je « ne sorte plus à pied, car il accourt tant de monde « pour me voir passer, que cela m'empêche de « marcher. »

« Hein ! Pigeonnier, il me semble qu'on a le droit d'être fier quand on a une fille qui produit autant d'effet que le bœuf gras ?

— Cela dépend de la manière de voir. Allez donc trouver votre remplaçant, moi je garderai votre loge.

— Vous auriez cette complaisance ? Alors, j'y cours. Ah ! en mon absence, afin que mes escaliers ne soient point foulés par des gens sales ou crottés, si l'on vient demander quelqu'un, répondez toujours : « Il n'y a personne ! »

— Pour tout le monde ?

— Pour tout le monde indistinctement.

— Mais si les personnes y sont?

— Ça ne fait rien. C'est une mesure que je prends souvent quand je ne veux pas être dérangé. On répond : « Ils sont sortis ! » Le monde s'en va; il en est quitte pour revenir!

— Il suffit, suisse, on observera la consigne.

Droguin est parti; il n'y a pas deux minutes qu'il a quitté sa loge, lorsqu'un vieux monsieur, fort bien couvert, mais porteur d'une de ces figures qui annoncent quelqu'un habitué à gober tout ce qu'on lui débite, entr'ouvre doucement la porte à glace, en disant d'une voix flûtée :

— Je vais chez madame Mariné!...

— Il n'y a personne!...

— Comment! il n'y a personne?... Mais madame Mariné doit y être toujours?

— Elle est sortie.

— Sortie!... Mais avant-hier je suis venu; elle était gravement malade... on en désespérait... ses jambes étaient enflées... et vous me dites qu'elle est sortie...

« Mon Dieu! portier, vous me faites trembler... Est-ce qu'un malheur serait arrivé? est-ce qu'elle serait morte?...

— Elle est sortie!

— Ah! plus de doute... Je vous comprends... Sortie! pour ne plus rentrer!

— Il n'y a personne!...

— Ah! cette pauvre madame Mariné!...

Le vieux monsieur tire son mouchoir, se mouche trois fois de suite, essuie ses yeux, puis balbutie :

— Ah! cela me fait bien de la peine!... Je connaissais Virginie, — c'était son nom de demoiselle, — depuis plus de trente ans... Elle me confiait ses pensées les plus intimes... Il n'y a pas encore trois semaines qu'elle me dit : « Floricourt... c'est mon nom, je veux goûter de la célèbre *Revalescière Dubary;* vous m'en achèterez un paquet quand j'irai mieux. » Hélas! elle n'a pas eu le temps de prendre son paquet.

« Ah! quel coup cela va porter à sa sœur, cette bonne madame Mitonneau!... Elle ne se doute de rien... On lui a caché la fatale nouvelle!... Mais je crois qu'il est de mon devoir de la préparer doucement à cet événement... Elle est souffrante aussi, quelqu'un pourrait lui annoncer brusquement la mort de Virginie... Ce serait dangereux, je vais aller la préparer.

« Ah! mon Dieu! ce que c'est que de nous!...

Et dire qu'on est encore vivant cinq minutes avant d'être mort!... »

Le vieux Floricourt s'éloigne en tenant son mouchoir sur ses yeux, tandis que Pigeonnier étouffe de rire dans la loge, en se disant :

— Va donc, vieux *la Palisse*, va donc apprendre la mort de madame Mariné à sa sœur! Je t'ai dit qu'elle était sortie. Tu veux qu'elle soit défunte, ça ne me regarde pas, j'ai suivi ma consigne.

Droguin ne tarde pas à revenir; il est fort content : le charcutier peut venir le remplacer le lendemain. De deux heures à cinq, on aura tout le temps d'aller à l'Hippodrome.

Pigeonnier promet de venir prendre Droguin à deux heures précises, et s'en va sans avoir conté au suisse l'affaire touchant madame Mariné.

Le lendemain, le suisse se fait superbe : il a un habit neuf, un gilet blanc, un pantalon de nankin, qui lui est trop étroit, et des souliers vernis. Il va se montrer à sa fille, qui est prête à partir pour donner ses leçons et lui dit :

— Comment me trouves-tu, toi, qui maintenant te connais en beau monde?

— Vous êtes très-bien mis, mon père; il n'y a que le pantalon de nankin qui jure un peu avec le

reste de votre toilette : d'abord on ne porte plus de nankin.

— Pourquoi cela? c'est très-frais.

— Ce n'est plus la mode. Ensuite le vôtre a l'air de vous gêner beaucoup; je gagerais que vous n'êtes pas à votre aise dedans.

— Je conviens qu'il me gêne un peu. Il paraît que j'ai pris du ventre; ça ne fait pas de mal pour un suisse, mais ça ne fait pas de bien pour les pantalons.

« N'importe, ça ira... d'ailleurs je n'ai pas d'autres pantalons d'été... pour être élégant.

— Où donc allez-vous, mon père, que vous vous êtes fait si beau?

— Ma fille, soyez fière de votre père!... Je vais aller en ballon. Il me semble que c'est un titre à la gloire. Quand on te demandera ce que fait l'auteur de tes jours, tu pourras, sans mentir, répondre : Il va en ballon!...

— Ah! vous allez monter en ballon! Mais, en effet, cela prouve déjà que vous êtes courageux! car tout le monde n'ose pas s'aventurer dans les airs.

— Oh! pour le courage, Iphigénie, tu peux te flatter d'avoir tout ce qu'il y a de mieux en père!... Je suis très-calme dans le danger!... Je ne m'y

suis jamais trouvé, c'est vrai, mais je sens que je le braverais, et, dans un combat, je défierais trois hommes... peut-être quatre!... Je ne me suis jamais battu, c'est vrai! mais pourquoi? Parce que je connais ma force et que je crains d'en abuser. L'homme fort, vois-tu, ma fille, l'homme fort ne se bat jamais! Il sait qu'il est fort, et ça lui suffit.

— Eh bien, mon père, je vous souhaite un heureux voyage.

— Je te raconterai tout ce que j'aurai observé dans les airs; je prendrai des notes, que je te communiquerai.

Iphigénie est partie. Le suisse se promène toute la matinée de long en large dans sa loge : il espère, en marchant, donner plus de jeu à son pantalon.

Le charcutier est ponctuel, il arrive un peu avant deux heures, ainsi qu'il l'avait promis. C'est un homme colossal; il est plus grand et beaucoup plus gros que Droguin, qui le regarde avec admiration, en se disant :

— Je serai suffisamment remplacé; l'étoffe ne manque pas.

Le remplaçant examine le fauteuil dans lequel il doit s'asseoir, il l'essaye, le trouve un peu petit, mais il finit par s'y introduire.

On n'attend plus que Pigeonnier, mais il se montre exact aussi. A deux heures précises il pénètre dans la loge. Pimpant, frétissant et toujours disposé à rire. Il a fait une espèce de toilette; cependant il a un paletot très-long et très-fripé.

Le suisse lui dit d'un air d'importance :

— Comment ! mon cher voisin, vous n'avez pas mis un habit pour aller en ballon?

— Mais je n'en vois pas trop la nécessité. Je n'ai pas lu dans les journaux que l'habit était de rigueur pour faire une promenade en l'air.

— Il y a de ces choses qu'on n'a pas besoin de dire et qui se devinent. Nous allons nous trouver avec un monde très-élevé !

— Nous serons aussi élevés que lui quand le ballon montera. Au reste, j'avais une excellente raison pour ne pas mettre un habit... c'est que je n'en ai pas.

— Ceci coupe court à tout. Partons ! Monsieur Beaulard, je vous ai donné mes instructions, ne vous en écartez pas.

— Soyez tranquille, monsieur Droguin !... Je ne suis pas un enfant !

— Fichtre ! vous n'en avez pas l'air.

— Si ses instructions sont dans le genre de

celles qu'il m'a données, se dit Pigeonnier, ça doit être bien agréable pour les locataires!

On part pour l'Hippodrome. Le temps est superbe. Droguin se carre dans sa toilette et dit à son compagnon :

— Avouez que j'ai un bien bel habit! Comme c'est coupé! comme c'est bien fait!

— Oui, mais un peu court par derrière.

— C'est la mode, cela donne l'air plus jeune

— Il est presque aussi court que les *ne te gêne pas dans le parc*, que portent les gandins.

— C'est plus dégagé, c'est bon genre. Tenez, soyez franc : vous voudriez bien avoir mon habit?

— Ma foi, non, je le trouverais trop écourté.

— Mon cher, avec votre immense redingote à la propriétaire, qui ne se porte plus, je suis forcé de vous dire que vous avez l'air d'un cocher... ah! ah! ah!

— Riez tant que vous voudrez, je m'en moque. Au reste, si vous avez un bel habit, vous avez un bien drôle de pantalon!

— Qu'a-t-il de si drôle? c'est du nankin.

— Oui, mais ce nankin-là est d'un jaune... ou plutôt il est couleur de chair, et le pantalon vous colle tellement, que vous avez l'air de n'en pas avoir du tout!

12

— Oh ! quelle mauvaise plaisanterie !... farceur de Pigeonnier !... il me dit cela parce qu'il est vexé de n'avoir pas un habit comme le mien.

Ces messieurs arrivent à l'Hippodrome.

Il y avait beaucoup de monde ; les curieux qui voulaient voir l'ascension, les amateurs qui se demandaient s'ils monteraient dans le prochain convoi, ou attendraient que la journée fût plus avancée.

En apercevant cet énorme ballon, qui se balançait à peine dans l'air, et la nacelle qui est dessous, le suisse a changé de couleur ; il presse le bras de son compagnon en lui disant :

— Est-ce que c'est là dedans que nous irons ?

— Assurément, le ballon est superbe !...

— Oui, mais cette corbeille qui est en dessous, ça ne m'a pas l'air bien solide...

— C'est assez solide, apparemment. Croyez-vous donc que l'on n'a pas étudié ce qu'il fallait employer pour faire la nacelle ?

— Si... mais celle-ci m'a l'air bien léger !...

— Est-ce que vous auriez voulu qu'elle fût en moellons ?... Approchons-nous...

— Vous croyez qu'il faut nous approcher ?...

— Si nous voulons monter !... croyez-vous que le ballon viendra nous chercher ?... Venez donc...

Voilà déjà des personnes qui se placent... Vous n'avancez pas?...

— C'est mon pantalon qni me gêne un peu pour marcher... mais il ne peut pas tenir beaucoup de monde dans cette corbeille?...

— Soyez tranquille, on n'y reçoit que le nombre qui peut tenir... Voyons, papa Droguin, venez-vous?... Est-ce que vous reculez, maintenant?

— Moi, reculer! par exemple!...

Et M. Droguin, qui ne songe plus à se fâcher parce que Pigeonnier l'appelle papa, se décide enfin à s'approcher du ballon, mais il y va comme une victime qu'on mène au supplice.

Cependant ces messieurs payent leurs places et se dirigent vers la nacelle, dans laquelle il y a déjà sept messieurs et une dame.

— Prenez place, messieurs, nous allons bientôt partir, dit l'aéronaute qui accompagne les voyageurs.

— Je crois qu'il n'y a plus de place, dit Droguin.

— Oh! pardonnez-moi, monsieur, on peut y tenir quatorze...

— Allons, cher ami, levez la jambe, et en nacelle!...

Il n'y avait pas moyen de tergiverser, à moins

de déclarer qu'on ne voulait plus se faire enlever. Droguin lève la jambe, manque d'écraser le pied d'un monsieur, et se trouve enfin dans la nacelle ; Pigeonnier est presque aussitôt à son côté.

Le suisse regarde autour de lui, en faisant des yeux effarés ; il se cramponne au bras de son compagnon, en murmurant :

— On n'est pas solide, ici... la terre remue sous moi...

— Mais vous n'êtes plus sur la terre, puisque vous êtes dans la nacelle.

— C'est vrai... nous avons peut-être eu tort de nous aventurer dans toutes ces ficelles...

— Comment ! papa Droguin, est-ce que vous avez peur ?

— Peur !... par exemple !... mais je réfléchis que j'ai été bien imprudent de confier ma porte à Beaulard...

Un monsieur entre encore dans la nacelle ; l'aéronaute s'y place aussi, en disant :

— Allons, messieurs, asseyez-vous, nous allons partir !...

— Asseyons-nous, papa Droguin...

— Où cela ? je ne vois pas de place.

— Si fait, en voilà près de ce beau monsieur à

favoris à côtelettes et que je parierais être un Anglais...

— Parce qu'il a des favoris en côtelettes?...

— Non, mais parce qu'il vient de dire : *God dem !*

— Moi aussi, je dis quelquefois *God dem !* quand je suis en colère, et je ne suis pas Anglais pour ça !...

— Asseyez-vous donc, messieurs !

Pigeonnier fait asseoir son compagnon près de l'individu qui, en effet, est un Anglais ; il se place à côté de lui, le ballon monte dans les airs !...

La dame qui est dans la nacelle pousse un petit cri de joie en disant :

— Ah ! que c'est gentil de se sentir enlevée ainsi !

— Ça ne va pas assez vite, dit un jeune homme.

— Moa, dit l'Anglais, je me ferai faire des ailes, et j'irai dans les airs bien plus rapidement que ce grosse machine !

— Prenez garde, milord, beaucoup d'inventeurs ont voulu aussi se faire des ailes et ont essayé de planer dans les airs ; aucun n'y a réussi, et quelques-uns y ont trouvé la mort...

— Aoh !... je volerai autrement que les autres.

Cependant, depuis que le ballon monte, Droguin est devenu verdâtre. Il balbutie :

— Ça me fait un singulier effet... ça me donne le mal de mer...

Pigeonnier, qui veut toujours faire le loustic, s'écrie :

— Mais regardez donc au-dessous de vous, c'est très-amusant : on voit tout Paris en bas de soi !...

Les voyageurs daignent rire du calembour, mais Droguin, qui a avancé sa tête pour regarder en bas, la rentre aussitôt dans la nacelle, en murmurant :

— Ah ! je vais me trouver mal !... Conducteur, je veux descendre, arrêtez-moi !

Tout le monde se met à rire, et la dame s'écrie :

— Ce monsieur se croit apparemment dans un omnibus !

— Mon cher Droguin, quand on est en ballon, c'est comme en chemin de fer, on ne s'arrête qu'aux stations. C'est même fort rare, en ballon, de trouver une station.

— Je vous dis, Pigeonnier, que la tête me tourne... Je vais tomber...

— Il n'y a pas de danger.

— Si... si... ce vide me fait mal à voir, il m'attire...

— Fermez les yeux.

— Je suis capable de me précipiter en dehors.

— Je vous retiendrai...

— Non... Alors, laissez-moi me coucher à plat ventre dans cette balançoire...

— Quelle idée! vous allez gâter votre bel habit!...

Mais Droguin n'écoute plus rien; il se coule dans le fond de la nacelle et s'y étend sur le ventre.

— Qu'est-ce que ce *mossieur* il *volait* chercher sous nos pieds? dit l'Anglais.

— Ne faites pas attention, milord; mon ami est un original, il veut faire des observations géologiques...

— Jolie manière d'aller en ballon! s'écrie la dame.

— Mais il est toqué, votre ami! dit un autre voyageur en poussant un peu Droguin avec son pied.

Le suisse, qui a senti un pied se poser sur son dos, fait un mouvement brusque pour se reculer... Ce mouvement donne lieu à un craquement très-fort, annonçant une étoffe qui se déchire.

— Ah! mon Dieu! est-ce que le ballon crève? s'écrie la dame, qui a entendu le bruit produit par le craquement de la culotte de M. Droguin.

— Nous allons tous périr! crie un vieux monsieur.

— Non, non, que tout le monde se rassure, dit Pigeonnier. Ce n'est pas le ballon qui a craqué, c'est le pantalon de mon ami... Il était fort gêné dedans, et en se retournant... vous comprenez... Je crains même que la déchirure ne soit considérable.

« Ne bougez plus, papa Droguin, ne remuez pas!... sans quoi vous pourriez offenser la vue des voyageurs et surtout de la dame qui est avec nous dans la nacelle... Avec cela que vous avez un habit si écourté!... Enfin, je vais veiller sur les pans et faire en sorte qu'ils ne s'écartent pas.

M. Droguin ne répond que par un grognement sourd, et l'Anglais s'écrie :

— C'est la première fois que je vois aller en ballon de cette manière... c'est peut-être fort agréable... J'ai envie de m'étendre aussi sur le ventre à côté du *grosse mossieur!*

— De grâce, milord, ne faites pas cela! dit la dame, nous ne saurions plus où mettre nos pieds.

— Pigeonnier!... Pigeonnier! murmure le suisse sans relever la tête : Est-ce que nous allons jusqu'au soleil?

— Non, je ne pense pas que nous allions jusque-là... Je crois même que nous ne montons plus...

« O le beau coup d'œil, cher ami, le beau coup d'œil!... Si vous saviez ce que vous perdez, vous quitteriez bien vite votre position horizontale!...

— Ah! s'il pouvait passer un oiseau, dit l'Anglais, j'ai apporté un revolver, je le tirerais au vol.

— Tirer des coups de feu en ballon, cela me semble bien imprudent, réplique un voyageur, la balle peut se diriger de travers, vous pourriez tuer le ballon et nous avec!...

— Je veux descendre!... je veux descendre! crie Droguin d'une voix altérée par la frayeur.

— Soyez satisfait, répond Pigeonnier, il paraît que nous avons fait notre demi-heure, car nous descendons.

« Ah! comme le temps passe vite en l'air!

— Saperlotte! il m'a semblé bien long à moi!

IX

UN REVENANT

Le ballon est descendu, la nacelle touche la terre. Chacun se précipite alors pour en sortir. Mais Pigeonnier dit à Droguin :

— Ne vous pressez pas, levez-vous doucement, avec précaution... Vous allez vous apercevoir de quelque chose.

— Quoi donc? est-ce que je suis blessé?

— Ce n'est pas vous qui êtes blessé, c'est votre pantalon.

Droguin se lève, se regarde, et pousse un cri d'effroi en voyant cette solution de continuité qui, du fond de son pantalon, arrive jusque sur le devant.

Il demeure stupéfait et n'ose plus bouger. Il regarde Pigeonnier, qui rit de la figure qu'il fait et balbutie :

— Ah ! mon Dieu ! mais il m'est impossible de me montrer comme cela dans la rue !

— Oui, car vous vous montreriez trop.

— Que vais-je devenir? Encore s'il faisait nuit !

— Écoutez : restez dans cette nacelle, reprenez votre position horizontale et faites toutes les ascensions jusqu'à la nuit. Alors vous vous risquerez.

— Que je fasse toutes les ascensions ! merci ! Il est joli, votre conseil. Non, il faut que je retourne chez moi... Ah ! il y a un moyen de me tirer d'affaire.

« Pigeonnier, mon cher ami, prêtez-moi votre redingote à la propriétaire, elle est très-longue, très-ample, elle cachera parfaitement mon pantalon.

— Ah ! vous ne la trouvez plus ridicule à présent, ma vaste redingote ! mais je n'ai pas de rancune, moi, je veux bien vous la prêter... alors donnez-moi votre habit.

— Mon habit? pourquoi ? Je mettrai fort bien votre redingote par-dessus mon habit.

—Il est charmant ! D'honneur, papa Droguin, je

vous trouve charmant ! Alors, moi, je m'en irai en manches de chemise?...

— Ah! c'est juste!... pardon, je n'y pensais pas... je vais vous donner mon habit... mon superbe habit! Vous en aurez bien soin, Pigeonnier...?

— Dépêchez-vous donc! voilà déjà plusieurs fois que l'on me fait signe de quitter la nacelle.

L'échange se fait. Droguin ôte son habit et endosse la redingote, qu'il boutonne avec soin jusqu'en bas. Pigeonnier met le bel habit, qui lui est trop large, mais dans lequel il se pavane.

Ces messieurs quittent l'Hippodrome, le suisse marchant à petits pas pour que les pans de sa redingote ne voltigent pas, Pigeonnier souriant, faisant le beau et regardant son compagnon d'un air railleur en lui disant :

— Cher ami, écrirez-vous vos impressions de ballon?

— Monsieur Pigeonnier, votre air moqueur ne saurait m'attaquer. J'ai eu mal au cœur. Je me suis senti indisposé, ce n'est pas ma faute, je me suis étendu dans le fond de la nacelle, parce que, la tête me tournant, je craignais de trébucher et de tomber sur la société. Que voyez-vous dans tout cela de risible?

— Rien, oh! rien... excepté la figure que vous faites dans ma redingote.

— Si vous croyez que vous êtes bien avec mon habit...!

— Voulez-vous que nous reprenions chacun ce qui nous appartient? Soit, je le veux bien.

— Pigeonnier, vous abusez de votre position.

— Laissez-moi donc rire de la vôtre, il y a de quoi.

Mais lorsque ces messieurs arrivent dans leur quartier, les voisins qui les connaissent et les ont vus partir, les regardent cette fois avec étonnement, en se disant :

— C'est bien singulier! tantôt le père Droguin était en habit, il se carrait même dedans, et Pigeonnier portait une redingote... À présent c'est le suisse qui est enveloppé dans la redingote et Pigeonnier qui a l'habit. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Nous nous sommes sans doute trompés.

— Nullement. D'ailleurs on voit bien que Pigeonnier a un habit du père Droguin, il danse dedans.

Le suisse, qui s'aperçoit qu'on le regarde en riant, a hâte d'arriver chez lui. Mais lorsqu'ils ap-

prochent de sa maison, il voit beaucoup de monde rassemblé devant sa porte cochère, on parle avec vivacité, les voisins sont aux fenêtres, il y a même un sergent de ville au milieu d'un groupe et un fiacre stationne dans la foule.

— Ah! mon Dieu! qu'est-il donc arrivé dans ma superbe maison? s'écrie Droguin.

— A coup sûr il s'y passe quelque chose d'extraordinaire! dit Pigeonnier, et tout ce monde n'est pas amassé là pour rien.

La cause de tout ce bruit, de ce remue-ménage, n'était que la suite de la consigne donnée la veille à Pigeonnier, et que celui-ci avait si rigoureusement suivie.

Le sensible Floricourt, tout en se mouchant et en pleurant son ancienne amie Virginie Mariné, qu'il croyait morte, s'était rendu chez la sœur de celle-ci.

Madame Mitonneau a soixante ans, elle est très-délicate, mange beaucoup, en se plaignant continuellement de ses nerfs; enfin c'est une femme qui s'écoute et qui n'allait pas voir sa sœur malade parce que cela lui aurait fait trop de peine, et puis, qu'elle redoutait le mauvais air que l'on respire toujours près des personnes alitées depuis longtemps.

En voyant arriver Floricourt, qui a le nez comme une betterave, elle lui dit :

— Mon ami, vous avez attrapé un coryza !... cela se voit; votre cerveau est pris.

Floricourt pousse un soupir à éteindre trois chandelles, en balbutiant :

— Ah ! ce n'est pas de moi qu'il s'agit... Que ne puis-je, au prix d'un rhume de cerveau, changer l'ordre du destin !

— Mon Dieu, Floricourt, où voulez-vous en venir?... Vous avez une nouvelle fatale à m'apprendre, et vous n'osez pas parler de peur de me faire du mal... avouez-le.

— Ma foi, chère amie, vous lisez si bien sur les physionomies, qu'il est difficile de vous cacher quelque chose !... Je cherchais un biais...

— Non, point de biais... allez droit au but, les réticences ne servent qu'à nous impatienter. Je gage qu'il s'agit de ma sœur?...

— Hélas ! oui.

— La dernière fois que vous l'avez vue, elle était très-mal, m'avez-vous dit?

— Hélas ! hélas !

— Elle est morte, n'est-ce pas !

— Voilà ce que je n'osais vous avouer... mais je vois que vous savez supporter ce coup.

— Mon ami, je m'y attendais. Si l'on s'attend à une chose, lorsqu'elle arrive, elle ne nous fait plus d'effet.

« Pauvre sœur!... de quand est-elle morte?

— On l'a enterrée hier, à ce qu'il paraît.

— Savez-vous quelques détails sur ses derniers moments?... pas beaucoup, parce que cela me ferait du mal... mais un ou deux... .

— Je ne sais absolument rien. Le portier m'a appris brusquement sa mort, cela m'a saisi... Je suis parti tout étourdi du coup!... Je n'ai rien demandé à ce portier.

— Alors vous n'avez pas vu Louise, la servante de ma sœur?

— Je n'ai vu personne, je m'en suis allé tout de suite... je voulais vous préparer...

— Me préparer! me préparer!... ce n'est plus de cela qu'il s'agit; je suis héritière de ma sœur... a-t-on mis les scellés?

— Je ne saurais vous dire... je suis tout de suite venu chez vous pour...

— Pour me préparer... vous me l'avez dit. Mais moi, je n'ai pas une extrême confiance dans cette Louise, une écervelée, qui aime trop à sortir. Il faut que je sache ce qui se passe chez ma sœur,

que j'aille prendre possession de tout ce qui m'appartient. Vous m'accompagnerez, Floricourt. »

— Désirez-vous que nous y allions tout de suite?

— Oh! non... enterrée d'hier... l'air doit être encore bien mauvais chez elle... Demain il sera assez temps. Demain, venez me prendre de trois à quatre; mettez du vinaigre des Quatre-Voleurs dans votre poche. Moi, je me garnirai de camphre, de vétyver... nous pourrons aussi prendre un flacon de chlore... ça ne peut jamais nuire. Ma pauvre sœur!... la dernière fois que vous l'avez vue, sentait-elle mauvais?

— Je ne m'en suis pas aperçu.

— N'importe, je me bourrerai le nez de tabac. Fumez-vous, Floricourt?

— Oh! jamais, madame.

— Pour demain, tâchez donc de fumer un cigare; vous l'allumerez un peu avant d'entrer chez ma sœur, l'odeur du cigare chasse le mauvais air.

— Mais, madame, moi qui n'ai jamais fumé de ma vie, je ne sais pas si je pourrai suporter un cigare.. Je n'ai même jamais essayé.

— Eh bien, Floricourt, d'ici à demain, il faut tâcher de vous y habituer.. fumez chez vous des cigarettes. Allez vous préparer, mon ami, et de-

main munissez-vous d'un gros cigare. Vous me ferez bien plaisir.

« Allez, mon ami ; à demain, de trois à quatre. »

Le sensible Floricourt n'est pas enchanté de la besogne qu'on lui impose. Cependant il achète quelques cigarettes de maryland, rentre chez lui, essaye de fumer, tousse, crache, se sent étourdi ; alors il jette sa cigarette au diable, en se disant :

« Demain, j'aurai un énorme cigare, je le mettrai dans ma bouche, je ne l'allumerai pas. Madame Mitonneau me verra aux lèvres un cigare... c'est tout ce qu'il faut. »

Le lendemain, à l'heure dite, Floricourt est allé chercher la sœur de Virginie. On fait venir une voiture et l'on se fait conduire rue du Bac.

Madame Mitonneau a sur elle du camphre, du chlore, du vétyver, des flacons de sels et de vinaigre. Elle est capable d'asphyxier quelqu'un.

— Où est votre cigare ? dit-elle à son cavalier.

Celui-ci lui montre un superbe londrès, et elle lui recommande de l'allumer en descendant de voiture.

On arrive. Pendant que cette dame défripe sa robe sous la porte cochère, Floricourt fait semblant d'allumer son cigare, madame Mitonneau s'appro-

che de la belle loge du suisse, voit un colosse étalé dans un fauteuil et lui dit :

— Nous allons chez ma défunte sœur, madame Mariné. Je pense que sa servante Louise doit être là-haut.

Mais le charcutier, qui s'était profondément endormi, ne répond que par un ronflement très-prononcé.

— Je crois que cet homme dort, dit la dame.

— Ça me fait le même effet, murmure Floricourt.

— Peu importe ! nous n'avons pas besoin de lui pour aller chez Virginie... pourvu que sa bonne y soit...

La bonne n'y était pas. Mais, ainsi que cela lui arrivait souvent quand elle allait dans le voisinage, elle avait laissé la clef après la porte d'entrée.

Madame Mariné demeurait au troisième étage. On monte le premier étage assez vite, le second plus lentement ; au troisième, on s'arrête plusieurs fois.

— Je me sens très-émue, dit madame Mitonneau.

— Et moi aussi, belle dame.

— Mais je ne sens pas votre cigare.

— Il n'est pas encore bien pris.

On arrive sur le palier du troisième. Madame Mitonneau, qui regarde la porte de chez sa sœur, s'écrie :

— La clef est dans la serrure !... Comme cette Louise a peu d'ordre !... On ne doit jamais laisser la clef aux portes, c'est un moyen de se faire voler.

— La domestique est peut-être sortie.

— Elle n'en serait que plus coupable... Entrons.

L'appartement de madame Mariné était tout en enfilade : d'abord une petite antichambre, puis la salle à manger, puis le salon et enfin la chambre à coucher. La cuisine était plus haut.

Madame Mitonneau pénètre dans la petite antichambre et crie :

— Louise, êtes-vous là ?

On ne reçoit aucune réponse.

— Il paraît qu'elle n'y est pas ! dit Floricourt.

— Voilà bien les domestiques ! elle laisse à l'abandon l'appartement de feu sa maîtresse...

« Avançons, Floricourt !... »

On entre dans la salle à manger. Là on s'arrête un moment

Madame Mitonneau fourre un flacon de vinaigre sous son nez, en disant :

— Cela sent quelque chose ici... Sentez-vous, Floricourt?

— Non, je ne crois pas!...

— Et votre cigare... pourquoi ne jette-t-il pas de fumée?

— C'est que je l'avale au lieu de la rendre.

— Vous avez tort... Rendez-la, au lieu de l'avaler... Vous êtes un pauvre fumeur!...

— Je vous avais prévenue.

— Allons, passons dans le salon... Je ne sais pas ce que j'ai... je suis émotionnée.

— Et moi de même. Ah! c'est que tout nous la rappelle ici...

— Oh! ce n'est pas cela... c'est l'odeur...

On arrive au salon. Les rideaux rouges des fenêtres sont fermés avec soin, ce qui rend cette pièce assez sombre.

Floricourt semble mal à son aise. La sœur de Virginie inspecte de tous côtés en disant :

— Je ne vois rien de changé ici... Mais quelle idée de fermer tous les rideaux!... on y voit à peine.

— Est-ce que vous irez jusque dans la chambre à coucher de la défunte?

— Il le faut bien, c'est là où est son secrétaire et où elle serrait son argent.

— Il y fait encore plus noir qu'ici, car les persiennes n'en sont pas ouvertes, autant que j'ai pu voir par la porte à demi fermée.

— Nous ouvrirons les persiennes.

« Eh bien, Floricourt, qu'avez-vous donc? vous avez la figure toute bouleversée... Vous avalez trop de fumée, mon ami!

— Ah! madame, ce n'est pas cela... mais votre pauvre sœur!... il me semble que je la vois encore...

— Ma sœur est morte et enterrrée... il faut de la philosophie, Floricourt!... Allons, suivez-moi... vous ouvrirez les persiennes.

En disant cela, madame Mitonneau poussait la porte de la chambre à coucher, où Floricourt la suivait en tremblant; le secrétaire étant près de l'alcôve, elle se dirige de ce côté; mais à peine a-t-elle fait quelques pas, qu'une tête se soulève un peu de dessus l'oreiller, et une voix prononce d'un ton de mauvaise humeur :

— Qui est-ce qui est donc là?

Aussitôt madame Mitonneau pousse un cri, Floricourt en pousse deux; c'est à qui se sauvera le plus vite. Dans sa précipitation, la dame bouscule et jette à terre son compagnon, et elle saute par-

dessus lui comme une écuyère du cirque, en s'écriant :

— Ma sœur revient !... son spectre est dans l'alcôve... il m'a fait des yeux horribles !...

— Oui, j'ai reconnu sa voix ! dit Floricourt en se ramassant et en courant derrière madame Mitonneau.

Tous deux, arrivés sur l'escalier, le descendent quatre à quatre, croyant toujours avoir un fantôme à leurs trousses, et poussant des cris tels que les habitants de la maison sortent de chez eux pour savoir la cause de ce tapage. Mais on ne peut obtenir de ceux qui se sauvent que des paroles incohérentes.

Cependant une vieille bonne a entendu ces mots : « Il y a au troisième un fantôme, » et elle court répéter cela aux voisines.

On ne croit pas beaucoup aux fantômes en plein jour, mais le merveilleux a toujours de l'attrait, et de tous côtés on accourt pour savoir quel est ce fantôme qui a effarouché le vieux couple au point que la dame se trouve mal chez le suisse et que Floricourt est obligé de courir... quelque part.

C'est en ce moment que Droguin arrive avec Pigeonnier ; le suisse repousse cette foule qui lui fait obstacle ; il entre dans sa loge et trouve Beau-

lard en train d'asperger madame Mitonneau, avec une bouteille contenant du vin, qu'il a pris pour du vinaigre, l'odeur étant la même.

— Qu'est-ce qu'il y a, Beaulard? que s'est-il passé dans la maison? quelle est cette femme que vous inondez avec mon vin?

— C'est du vin?... parole d'honneur, j'ai cru que c'était du vinaigre...

— Il était en vidange depuis plusieurs jours, parce que j'ai bu de la bière...

— Cette dame a vu un revenant au troisième étage, dans le lit de sa sœur, madame Mariné, qu'on a enterrée avant-hier.

— Que me chantez-vous là?... On a enterré avant-hier ma locataire du troisième!... Qui est-ce qui dit cela?

— Cette dame...

— Cette dame est folle!

— Et un vieux monsieur qui était avec elle et qui a eu tellement peur... qu'il m'a demandé la clef... du cabinet.

— Tous ces gens-là ont perdu la tête!... Pigeonnier, qu'est-ce que vous avez donc à rire?...

— Moi, rien... c'est de souvenir.

Cependant madame Mitonneau revient à elle; Floricourt reparait, en se tenant le ventre, et ma-

demoiselle Louise, la domestique de madame Mariné, accourt tout ahurie, en s'écriant :

— Qui est-ce qui dit qu'il y a un esprit dans le lit de madame?... un fantôme... un revenant?... En voilà une blague!...

— Mademoiselle, ne soyez pas impertinente!... Ma sœur, Virginie Mariné, morte il y a trois jours, a reparu dans son alcôve... je l'ai vue!... Elle a donc été bien mal enterrée!...

— Ma maîtresse, madame Mariné, morte il y a trois jours!... Qu'est-ce qui vous a fait ce conte-là, madame? Ma maîtresse ne songe pas à mourir, au contraire, elle va beaucoup mieux depuis avant-hier; à preuve que je viens de lui acheter un joli poulet tout rôti, parce qu'elle veut en manger une aile à son dîner.

La domestique termine son discours en mettant un poulet rôti sous le nez de madame Mitonneau; celle-ci le repousse, se lève avec colère, cherche des yeux Floricourt, qui a envie de retourner d'où il vient, et lui dit :

— Monsieur! vous avez donc voulu vous moquer de moi?... Vous venez m'annoncer que ma sœur est morte, lorsqu'elle va mieux!... Si c'est une plaisanterie que vous avez voulu faire, elle est de bien mauvais goût!...

— Chère et honorée dame, je vous jure...

— Assez !... Partons, remontons en voiture, car tout ce monde a une odeur que je ne puis définir.

— Madame ne monte pas voir sa sœur? dit la bonne.

— Ce n'est pas la peine, puisqu'elle va mieux et va manger du poulet... Mon Dieu! qu'est-ce qu'on m'a donc mis au nez... aux tempes... sur moi?... Qu'est-ce que je sens?...

Cette dame remonte en fiacre avec son cavalier, qui s'écrie au bout d'un moment :

— Ah ! suis... vous sentez la matelote !...

X

JULIEN ET ADELINE

Le jeune Julien sait que son père a été en ballon ; il ignore tous les incidents qui ont fait partie de cette ascension, le suisse n'a pas jugé nécessaire de raconter à son fils les malheurs arrivés à son pantalon. A ceux qui le questionnent sur les impressions qu'il a ressenties pendant son voyage aérien, il se borne à répondre :

— C'est très-beau ! c'est magnifique !... Mais, pour se trouver bien là dedans, je prétends qu'il faut avoir le pied marin; moi, ça m'a donné le mal de mer !...

Julien n'a pas besoin d'en savoir davantage, il

se rappelle que son père lui a dit qu'il irait voir le concierge de l'ancien hôtel Villagier, lorsqu'il aurait satisfait le vif désir qu'il éprouvait de se faire enlever.

Ce désir étant contenté, il se flatte que son père tiendra sa promesse. En attendant, il voudrait bien causer avec Adeline, la pressentir sur cette visite et savoir par elle si Robertin le voit d'un œil favorable.

Mais il est bien difficile de rencontrer la petite couturière, qui, obéissant strictement aux ordres de son père, ne s'arrête plus dans les rues et ne veut plus causer sous les portes cochères.

Impatient de voir celle qu'il aime, de savoir ce qu'il peut espérer dans ses amours, Julien se dit un jour :

— Après tout, je puis bien aller dire bonjour à M. Robertin, il m'a toujours bien reçu ; c'est même malhonnête à moi de ne pas aller plus souvent m'informer de sa santé. Adeline travaille ordinairement près de son père, et si je ne puis pas lui dire un mot à part, je la verrai, et c'est toujours quelque chose

Le hasar : lorsqu'il se présente chez le co Villagier, la gentille Adeline est

Elle rougit en voyant venir Julien, qui reste à l'entrée de la loge en balbutiant :

— Pardon, mademoiselle... M. Robertin n'est pas là?...

— Non, monsieur... Vous vouliez lui parler?

— Oh! c'est-à-dire... je venais, en passant m'informer de sa santé, et... de la vôtre, mademoiselle...

— Vous êtes bien bon. Mais entrez donc, monsieur, et asseyez-vous... Mon père va revenir, il est dans la maison.

— Ah! il est dans la maison!

Julien entre dans la loge, s'assied en face d'Adeline et la regarde... comme on regarde une personne que l'on aime et qu'on ne peut voir que rarement : c'est comme un grand appétit que l'on éprouve le besoin de satisfaire; on dévore des yeux celle que l'on a été trop longtemps privé de voir.

Adeline continue de travailler, du moins elle en a l'air, mais elle se pique les doigts bien souvent.

Pendant quelques instants les deux amoureux restent ainsi, gardant le silence... mais c'est absolument comme s'ils parlaient.

Enfin c'est Adeline qui le rompt la première :

se rappelle que son père lui a dit qu'il irait voir le concierge de l'ancien hôtel Villagier, lorsqu'il aurait satisfait le vif désir qu'il éprouvait de se faire enlever.

Ce désir étant contenté, il se flatte que son père tiendra sa promesse. En attendant, il voudrait bien causer avec Adeline, la pressentir sur cette visite et savoir par elle si Robertin le voit d'un œil favorable.

Mais il est bien difficile de rencontrer la petite couturière, qui, obéissant strictement aux ordres de son père, ne s'arrête plus dans les rues et ne veut plus causer sous les portes cochères.

Impatient de voir celle qu'il aime, de savoir ce qu'il peut espérer dans ses amours, Julien se dit un jour :

— Après tout, je puis bien aller dire bonjour à M. Robertin, il m'a toujours bien reçu ; c'est même malhonnête à moi de ne pas aller plus souvent m'informer de sa santé. Adeline travaille ordinairement près de son père, et si je ne puis pas lui dire un mot à part, je la verrai, et c'est toujours quelque chose.

Le hasard a servi Julien : lorsqu'il se présente chez le concierge de l'hôtel Villagier, la gentille Adeline est seule dans la loge.

Elle rougit en voyant venir Julien, qui reste à l'entrée de la loge en balbutiant :

— Pardon, mademoiselle... M. Robertin n'est pas là?...

— Non, monsieur... Vous vouliez lui parler?

— Oh! c'est-à-dire... je venais, en passant m'informer de sa santé, et... de la vôtre, mademoiselle...

— Vous êtes bien bon. Mais entrez donc, monsieur, et asseyez-vous... Mon père va revenir, il est dans la maison.

— Ah! il est dans la maison!

Julien entre dans la loge, s'assied en face d'Adeline et la regarde... comme on regarde une personne que l'on aime et qu'on ne peut voir que rarement : c'est comme un grand appétit que l'on éprouve le besoin de satisfaire; on dévore des yeux celle que l'on a été trop longtemps privé de voir.

Adeline continue de travailler, du moins elle en a l'air, mais elle se pique les doigts bien souvent.

Pendant quelques instants les deux amoureux restent ainsi, gardant le silence... mais c'est absolument comme s'ils parlaient.

Enfin c'est Adeline qui le rompt la première :

se rappelle que son père lui a dit qu'il irait voir le concierge de l'ancien hôtel Villagier, lorsqu'il aurait satisfait le vif désir qu'il éprouvait de se faire enlever.

Ce désir étant contenté, il se flatte que son père tiendra sa promesse. En attendant, il voudrait bien causer avec Adeline, la pressentir sur cette visite et savoir par elle si Robertin le voit d'un œil favorable.

Mais il est bien difficile de rencontrer la petite couturière, qui, obéissant strictement aux ordres de son père, ne s'arrête plus dans les rues et ne veut plus causer sous les portes cochères.

Impatient de voir celle qu'il aime, de savoir ce qu'il peut espérer dans ses amours, Julien se dit un jour :

— Après tout, je puis bien aller dire bonjour à M. Robertin, il m'a toujours bien reçu ; c'est même malhonnête à moi de ne pas aller plus souvent m'informer de sa santé. Adeline travaille ordinairement près de son père, et si je ne puis pas lui dire un mot à part, je la verrai, et c'est toujours quelque chose.

Le hasard a servi Julien : lorsqu'il se présente chez le concierge de l'hôtel Villagier, la gentille Adeline est seule dans la loge.

Elle rougit en voyant venir Julien, qui reste à l'entrée de la loge en balbutiant :

— Pardon, mademoiselle... M. Robertin n'est pas là?...

— Non, monsieur... Vous vouliez lui parler?

— Oh! c'est-à-dire... je venais, en passant m'informer de sa santé, et... de la vôtre, mademoiselle...

— Vous êtes bien bon. Mais entrez donc, monsieur, et asseyez-vous... Mon père va revenir, il est dans la maison.

— Ah! il est dans la maison!

Julien entre dans la loge, s'assied en face d'Adeline et la regarde... comme on regarde une personne que l'on aime et qu'on ne peut voir que rarement : c'est comme un grand appétit que l'on éprouve le besoin de satisfaire; on dévore des yeux celle que l'on a été trop longtemps privé de voir.

Adeline continue de travailler, du moins elle en a l'air, mais elle se pique les doigts bien souvent.

Pendant quelques instants les deux amoureux restent ainsi, gardant le silence... mais c'est absolument comme s'ils parlaient.

Enfin c'est Adeline qui le rompt la première :

se rappelle que son père lui a dit qu'il irait voir le concierge de l'ancien hôtel Villagier, lorsqu'il aurait satisfait le vif désir qu'il éprouvait de se faire enlever.

Ce désir étant contenté, il se flatte que son père tiendra sa promesse. En attendant, il voudrait bien causer avec Adeline, la pressentir sur cette visite et savoir par elle si Robertin le voit d'un œil favorable.

Mais il est bien difficile de rencontrer la petite couturière, qui, obéissant strictement aux ordres de son père, ne s'arrête plus dans les rues et ne veut plus causer sous les portes cochères.

Impatient de voir celle qu'il aime, de savoir ce qu'il peut espérer dans ses amours, Julien se dit un jour :

— Après tout, je puis bien aller dire bonjour à M. Robertin, il m'a toujours bien reçu ; c'est même malhonnête à moi de ne pas aller plus souvent m'informer de sa santé. Adeline travaille ordinairement près de son père, et si je ne puis pas lui dire un mot à part, je la verrai, et c'est toujours quelque chose.

Le hasard a servi Julien : lorsqu'il se présente chez le concierge de l'hôtel Villagier, la gentille Adeline est seule dans la loge.

Elle rougit en voyant venir Julien, qui reste à l'entrée de la loge en balbutiant :

— Pardon, mademoiselle... M. Robertin n'est pas là?...

— Non, monsieur... Vous vouliez lui parler?

— Oh! c'est-à-dire... je venais, en passant m'informer de sa santé, et... de la vôtre, mademoiselle...

— Vous êtes bien bon. Mais entrez donc, monsieur, et asseyez-vous... Mon père va revenir, il est dans la maison.

— Ah! il est dans la maison!

Julien entre dans la loge, s'assied en face d'Adeline et la regarde... comme on regarde une personne que l'on aime et qu'on ne peut voir que rarement : c'est comme un grand appétit que l'on éprouve le besoin de satisfaire; on dévore des yeux celle que l'on a été trop longtemps privé de voir.

Adeline continue de travailler, du moins elle en a l'air, mais elle se pique les doigts bien souvent.

Pendant quelques instants les deux amoureux restent ainsi, gardant le silence... mais c'est absolument comme s'ils parlaient.

Enfin c'est Adeline qui le rompt la première :

se rappelle que son père lui a dit qu'il irait voir le concierge de l'ancien hôtel Villagier, lorsqu'il aurait satisfait le vif désir qu'il éprouvait de se faire enlever.

Ce désir étant contenté, il se flatte que son père tiendra sa promesse. En attendant, il voudrait bien causer avec Adeline, la pressentir sur cette visite et savoir par elle si Robertin le voit d'un œil favorable.

Mais il est bien difficile de rencontrer la petite couturière, qui, obéissant strictement aux ordres de son père, ne s'arrête plus dans les rues et ne veut plus causer sous les portes cochères.

Impatient de voir celle qu'il aime, de savoir ce qu'il peut espérer dans ses amours, Julien se dit un jour :

— Après tout, je puis bien aller dire bonjour à M. Robertin, il m'a toujours bien reçu ; c'est même malhonnête à moi de ne pas aller plus souvent m'informer de sa santé. Adeline travaille ordinairement près de son père, et si je ne puis pas lui dire un mot à part, je la verrai, et c'est toujours quelque chose.

Le hasard a servi Julien : lorsqu'il se présente chez le concierge de l'hôtel Villagier, la gentille Adeline est seule dans la loge.

Elle rougit en voyant venir Julien, qui reste à l'entrée de la loge en balbutiant :

— Pardon, mademoiselle... M. Robertin n'est pas là?...

— Non, monsieur... Vous vouliez lui parler?

— Oh! c'est-à-dire... je venais, en passant m'informer de sa santé, et... de la vôtre, mademoiselle...

— Vous êtes bien bon. Mais entrez donc, monsieur, et asseyez-vous... Mon père va revenir, il est dans la maison.

— Ah! il est dans la maison!

Julien entre dans la loge, s'assied en face d'Adeline et la regarde... comme on regarde une personne que l'on aime et qu'on ne peut voir que rarement : c'est comme un grand appétit que l'on éprouve le besoin de satisfaire; on dévore des yeux celle que l'on a été trop longtemps privé de voir.

Adeline continue de travailler, du moins elle en a l'air, mais elle se pique les doigts bien souvent.

Pendant quelques instants les deux amoureux restent ainsi, gardant le silence... mais c'est absolument comme s'ils parlaient.

Enfin c'est Adeline qui le rompt la première :

— Vous êtes peut-être pressé, monsieur Julien ; si je le pouvais, j'irais chercher mon père...

— Moi, pressé! quand je suis à côté de vous! Ah! mademoiselle Adeline, vous savez bien que c'est mon plus grand bonheur!... et depuis quelque temps vous semblez me fuir; quand je vous rencontre dans la rue, vous ne voulez plus vous arrêter...

— C'est que mon père me l'a défendu, parce qu'il y a toujours des gens méchants, qui tournent en mal les actions les plus simples.

— Est-ce que monsieur votre père n'a pas un peu d'estime pour moi?

— Oh! pardonnez-moi... mon père vous aime bien, je l'ai entendu plusieurs fois faire votre éloge...

— Vraiment? Ah! si vous saviez, mademoiselle, quel plaisir vous me faites!... Tenez... je ne peux plus vous le cacher : mon père doit venir bientôt voir le vôtre...

— Et pourquoi faire, monsieur Julien?

— Vous ne devinez pas un peu?...

— Non... je n'ose pas chercher...

— Eh bien, mon père doit venir trouver le vôtre pour lui demander s'il consent à ce que vous soyez ma femme... Mais moi, mademoiselle Ade-

line, j'aurais dû commencer par vous demander si vous voulez bien que je sois votre mari...

La jeune fille sourit et répond par un regard si doux, que Julien s'empare de sa main, qu'il presse tendrement, en s'écriant :

— Oui, oui, vous le voulez bien... Alors je vais dire à mon père de venir vite voir le vôtre... On ne saurait trop se hâter d'être heureux.

— Oh! en ce cas, notre mariage se fera bien vite, car je suis certaine que la réponse de mon père vous sera favorable.

Mais tout à coup la joie de Julien disparaît : il se rappelle les conditions que son père a mises à son mariage avec la fille de Robertin : Droguin veut une dot, il refuse si Adeline n'a pas cinq ou six mille francs à offrir à son mari.

En voyant Adeline, en ne songeant plus qu'à son amour, le jeune amoureux avait tout oublié. Maintenant cela lui revient subitement à la mémoire, et cela arrête les élans de sa joie.

Adeline remarque le changement qui vient de s'opérer dans les traits de Julien et dit :

— Qu'avez-vous, mon ami?... quelque chose semble vous attrister maintenant... Est-ce que vous prévoyez un obstacle?

— Un obstacle! oh! non... En tous cas, il ne viendrait pas de moi!...

— Ni de moi!

— Mais, vous le savez, les parents ont souvent une autre manière de voir les choses!

— Dame! ils ont pour eux l'expérience, ils doivent nous guider...

— Oui... malgré cela, il ne faut pas que leurs calculs pour notre avenir empêchent notre bonheur... Quand on est jeune et qu'on aime le travail, est-ce qu'on doit redouter l'avenir?...

— Oh! pas du tout!

Julien ne savait comment se faire comprendre, car il ne voulait pas demander à Adeline si elle avait une dot. Il tourne la question en lui disant :

— Tenez, moi, mademoiselle, je dois vous avouer une chose... c'est que je n'ai point d'argent en me mariant...

— Vraiment! eh bien, ni moi non plus, monsieur Julien. Ainsi vous voyez que nous serons bien ensemble!...

Julien se mord les lèvres en répondant :

— C'est juste, nous n'aurons rien à nous reprocher.

« Et pourtant, je craignais, au contraire, que M. Robertin n'eût une grosse dot à vous donner...

et je me disais : Il ne voudra pas pour son gendre de moi, qui n'ai rien que ma place et l'espoir d'avancer.

— Non, non, soyez tranquille, mon père ne me donnera pas de dot. S'il n'y a que cela qui vous tourmente, n'ayez aucune crainte de ce côté.

— Mais vous m'affirmez là une chose dont vous ne pouvez pas être sûre. Je gagerais bien que vous n'avez pas questionné monsieur votre père à ce sujet.

— Oh! non ! Mais c'est lui qui, plus d'une fois, en me regardant, m'a dit :

« Travaille bien, ma pauvre fille, travaille, acquiers du talent, car ce sera là la seule dot que tu pourras offrir à celui qui voudra t'épouser... »

Le front de Julien se rembrunit, il soupire en balbutiant :

— Ah ! votre père vous a dit cela... !

— Oui, ce sont ses propres paroles.

— Il y a peut-être longtemps déjà?

— Non, il n'y a pas encore quinze jours.

— Mais les parents ne disent pas toujours à leurs enfants tout ce qu'ils veulent faire pour eux. Il y en a qui, pour s'assurer si l'on aime véritablement leur fille, font un mystère de la dot qu'ils ont l'intention de lui donner.

— Oh ! ce n'est pas mon père qui voudrait avoir de tels secrets pour moi !...

— C'est singulier !

— Pourquoi est-ce singulier ?

— Monsieur votre père n'a point de secrets pour vous à ce que vous prétendez, et cependant...

— Et cependant... achevez !

— Il y a des choses qu'il vous cache; car, d'après tout ce qui se dit dans le quartier, il y aurait dans cette maison une chambre, tout en haut dans les mansardes. Cette chambre, que personne n'habite, votre père va, dit-on, souvent s'y enfermer. Pourquoi faire? on l'ignore, il y va seul, il n'en permet l'entrée à personne; pas même à vous, à ce qu'on assure.

— En effet, mon père ne m'a jamais laissé pénétrer dans cette chambre, et lorsque je lui ai offert de m'y rendre pour la nettoyer, il m'a refusée, en m'ordonnant de ne plus lui en parler ni de ne jamais m'en occuper. Mais voyez-vous là dedans quelque chose de grave et qui puisse apporter un obstacle à notre union ?

« Moi, monsieur Julien, je n'ai jamais cherché à savoir ce que mon père veut tenir caché; le sachant honnête homme, le trouvant toujours bon et disposé à être utile aux malheureux, je n'ai

jamais soupçonné une mauvaise action dans sa conduite. S'il a un secret pour moi, c'est que sans doute il a de fortes raisons pour agir ainsi, et ces raisons, je n'ai pas le droit de lui demander à les connaître.

Julien s'aperçoit que ses questions sur la chambre des mansardes ont attristé Adeline, et il s'empresse de lui répondre :

— N'allez pas croire, chère Adeline, que je veuille en rien blâmer la conduite de votre père ni pénétrer ses secrets ! Je le tiens pour un homme honorable et m'inquiète peu des propos que des mauvaises langues répandent dans le quartier. Que vous soyez ma femme, c'est tout ce que je désire, tout ce que je demande !...

« Malheureusement mon père... malheureusement, dis-je... Ah ! c'est bien singulier ! encore ce même personnage... »

Julien vient de s'arrêter pour regarder dans la rue.

Il est bon de dire que de l'intérieur de la loge du concierge on pouvait apercevoir les personnes qui passaient devant la maison, la porte cochère était grande et toujours ouverte, la porte de la loge se trouvait sur le côté, mais lorsqu'elle n'était pas fermée, de l'intérieur on pouvait fort bien voir

passer le monde, et si quelqu'un s'arrêtait devant la porte cochère, on avait alors tout le loisir de l'examiner à son aise.

En causant avec la gentille Adeline, Julien avait vu, d'abord sans y faire attention, passer un jeune homme de bonne tournure, mais mis fort modestement, et dont nous ne ferons pas le portrait, car c'est le même que nous avons déjà vu venir demander un renseignement dans la loge occupée par la famille Bassinoire.

Ce jeune homme ayant repassé plusieurs fois en peu de temps et toujours en regardant avec curiosité le ci-devant hôtel de Villagier, Julien avait fini par le remarquer. Puis le passant s'était arrêté devant la porte cochère, avait regardé dans la cour, comme une personne qui cherche à prendre connaissance des lieux. C'est alors que l'amoureux d'Adeline avait poussé cette exclamation.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Julien? demande la jeune fille.

— Ce que j'ai, mademoiselle, c'est que tout en vous parlant, depuis quelques instants mes regards se sont portés vers la rue. Alors j'ai remarqué un jeune homme qui passe et repasse à chaque instant devant cette maison et toujours en l'exami-

nant du bas en haut, comme s'il en voulait faire l'inspection... ou plutôt peut-être comme s'il cherchait à y apercevoir quelqu'un...

« Tout à l'heure il s'était même arrêté devant la porte cochère... il n'y est plus maintenant... mais s'il y revient, certainement j'irai lui demander ce qu'il veut.

— Un jeune homme très-pâle, très-mince, de taille moyenne, et qui a un air triste, n'est-ce pas?

— C'est bien cela, mademoiselle; vous le connaissez donc?

— Oui, moi aussi je l'ai remarqué, car voilà quelques jours que je le vois également passer fort souvent dans la rue et en regardant toujours notre maison.

Le front de Julien est devenu soucieux et sa voix est altérée en murmurant :

— Ah! si vous l'avez remarqué... il vous aura vue aussi sans doute... et je comprends à présent pourquoi il passe si souvent et toujours en regardant ici... c'est vous qu'il veut voir.

— Moi! et pourquoi cela?

— Pourquoi? mais pour vous voir!... pour tâcher ensuite de vous parler quand vous serez seule... Mais qu'il s'arrête encore sous la porte

cochère! et j'irai causer avec lui... et il aura affaire à moi. Je lui demanderai ce qu'il veut, ce qu'il vient faire là...

Julien était jaloux parce qu'il était excessivement amoureux et qu'il n'y a pas de véritable amour sans jalousie; ceux qui disent le contraire n'ont jamais aimé qu'à demi.

La petite Adeline est toute surprise en voyant son amoureux lui lancer des regards où brille la colère. Elle s'écrie :

— Mon Dieu! Julien, qu'est-ce que j'ai donc fait pour que vous me regardiez ainsi?

— Vous avez fait... vous vous êtes laissé regarder par ce monsieur...

— D'abord, est-ce que ce serait ma faute si ce monsieur passait pour me voir?

— Oui, c'est toujours la faute de la femme quand on la regarde.

— Mais je suis bien sûre que ce jeune homme ne pense pas à moi, que ce n'est pas pour me voir qu'il passe si souvent par ici.

— Et moi, je ne croirai jamais que c'est uniquement pour regarder les murs d'un vieil hôtel qu'un monsieur passe sans cesse devant chez vous.

Adeline réfléchit un moment, puis elle reprend :

— Ah ! vous avez raison, monsieur Julien. Oui, ce monsieur doit avoir un autre motif. Et maintenant, je crois que je devine pourquoi il porte sans cesse ses regards vers la maison.

— Ah! vous devinez maintenant seulement! Vous avez remarqué l'assiduité de ce jeune homme à passer par ici, et vous ne m'en disiez rien... Fi! mademoiselle, que c'est vilain !... Vous avez donc aussi des mystères, des secrets, vous? Vous êtes donc flattée qu'un étranger, qu'un homme qui n'est connu de personne, soit amoureux de vous !...

— Mon Dieu! que vous êtes injuste!... me soupçonner !... moi! croire que je pense à un autre... qu'à lui !... Ah ! c'est bien mal... ce que vous me dites là !

Et la jeune fille a déjà les yeux pleins de larmes. Julien se sent tout honteux d'avoir cédé à un mouvement de jalousie, mais Adeline poursuit, presque en sanglotant :

— Ce n'est jamais pour moi que ce monsieur a passé par ici..., mais depuis quelques mois, nous avons dans la maison, au second étage sur le devant, deux dames pour locataires, madame de Marsanne et sa nièce.

« La tante est âgée, mais sa nièce, mademoiselle

Adrienne, est jeune et bien jolie. Croyez-vous donc, monsieur, que cette demoiselle-là ne puisse pas avoir charmé quelqu'un et qu'elle ne mérite pas qu'on passe dans la rue pour essayer de la voir à sa fenêtre?... et pour cela, me dire que j'ai eu des mystères... hi! hi! hi!... comme si je pouvais empêcher que l'on soit amoureux de... hi! hi! hi!...

Adeline pleurait tout à fait, cette fois; et Julien, dont les soupçons se sont évanouis, depuis qu'il sait qu'une jeune et jolie demoiselle habite au second étage, tombe aux pieds d'Adeline en la suppliant de lui pardonner, en lui jurant qu'à l'avenir il ne sera plus méfiant.

Les querelles d'amoureux finissent bien vite, quand on aime encore des deux côtés.

Adeline pardonne et Julien s'éloigne, en se promettant à lui-même de ne plus faire de chagrin à celle qu'il aime, de ne jamais être jaloux...

Vains serments! promesses inutiles! la jalousie ne se corrige pas.

XI

MADEMOISELLE IPHIGÉNIE

Droguin est en train de regarder travailler son frotteur, qui cire et embellit sa loge.

Tout en frottant, celui-ci lui dit :

— Mademoiselle votre fille s'est levée plus tôt aujourd'hui, et nous avons pu finir sa chambre de bonne heure... c'est plus commode.

— Ma fille ne pouvait pas vous gêner, répond le suisse, en examinant son habit neuf, pour s'assurer si Pigeonnier ne l'a pas taché quelque part ; Iphigénie n'a pas couché ici.

— Ah! bah !... mademoiselle votre fille a découché ?... Elle a donc passé toute la nuit au bal ?

— Ce n'est pas cela. Iphigénie a maintenant

une élève à Argenteuil, dans une superbe maison de campagne, où l'on est heureux de la posséder ; si heureux qu'on la garde quelquefois pendant huit jours de suite... d'autant plus que son élève prend le lait d'ânesse, et ma fille, dont la poitrine est fort délicate, prend du même lait à la même ânesse... C'est une maison riche, où l'on ne se refuse rien... on y a des ânes toute la journée, si on veut, et on va à cheval dessus, se promener dans les environs.

« Iphigénie doit y aller souvent : elle adore le cheval.

— Mais, puisque c'est un âne?

— Ça ne fait rien, c'est toujours comme si l'on allait à cheval.

— C'est bien agréable... ma femme aime mieux une chèvre...

— Pourquoi faire?

— Pour prendre de son lait.

— Ah! fi!... le lait de chèvre a un goût sauvage très-prononcé.

— Mais ma femme ne le boit pas!

— Qu'en fait-elle donc?

— Du fromage à la crème.

— Cela doit faire de tristes fromages...

— Ça fait du gérômé.

— Pour en revenir à ma fille, elle m'avait prévenu cette fois qu'elle passerait plusieurs jours à la campagne... Elle a emporté toutes ses plus belles toilettes et ses bijoux... parce que c'est une campagne où l'on reçoit beaucoup de monde, où l'on donne des fêtes...

« Tiens, voilà le facteur.

— Une lettre pour vous, monsieur Droguin !...

— Pour quel locataire ?

— Je vous dis qu'elle est pour vous.

— Pour moi ?... Ah ! vous m'étonnez... Qui donc peut m'écrire ?

— Donnez-moi trente centimes, ou six sous, que je me sauve...

— Comment ! six sous ?... on n'a pas affranchi ?

— Non, rien du tout.

— Voilà un procédé bien malpropre !... six sous ? et c'est pour moi ? D'où vient-elle ?

— De Boulogne.

— Du bois de Boulogne, et vous voulez me faire payer six sous ?

— Je vous dis de Boulogne-sur-Mer.

— Sur mer !... voilà qui est singulier !... Mais je ne connais personne, sur mer, moi, je refuse...

— Comme vous voudrez !

Le frotteur dit :

— On a quelquefois eu tort de refuser une lettre qui vient de loin... Cela peut vous annoncer une nouvelle importante, comme un héritage qu'on n'attend pas. On n'a pas de parents, mais il y a des amis qui vous lèguent leur bien.

— Au fait, vous avez raison, frotteur, et pour six sous, il ne faut pas refuser sa fortune.

— Holà ! eh ! là-bas !... facteur !... N'allez pas si vite !

— Que me voulez-vous ?

— Décidément, je prends la lettre.

— Il faudrait tâcher de vous décider... Vous voulez, vous ne voulez pas...

— Je vous dis que je la prends. Tenez, voilà vos six sous.

« Font-ils de l'embarras, ces facteurs ! Parce que ce sont des gens de lettres !... »

Droguin ouvre la lettre, regarde la signature et s'écrie :

— Tiens ! c'est de ma fille !... Comme c'est heureux que je n'aie pas refusé la lettre !

— De votre fille ! et la lettre vient de Boulogne-sur-Mer !... Elle n'est donc plus à Argenteuil, votre fille ?

— En effet, ceci est singulier. Est-ce que les

ânes l'auraient menée jusque-là?... Enfin, je vais savoir ce qui en est.

« Écoutez un peu ce style-là, frotteur ; on lit bien des choses dans les journaux qui ne méritent pas l'impression comme ceci.

— Ma petite dernière écrit bien aussi ! mais c'est en bâtarde...

— Je ne vous parle pas de la beauté de l'écriture... sapristi ! entendons-nous ! je vous parle des pensées, des idées que renferme cette missive...

— Ah ! c'est différent, je comprends !

— « Mon cher et aimable père... »

« Hein ! c'est déjà gentil ce début-là, il y en a qui auraient mis :

« Mon cher père, » tout sec ! ou « mon petit père, » ce qui est commun. Mais Iphigénie a mis tout de suite : « Mon cher et aimable père !... »

« Je poursuis :

« Ne soyez pas surpris si je suis à Boulogne-sur-Mer, au lieu d'être à Argenteuil. Le lait d'ânesse ne suffisait plus à la poitrine de mademoiselle de Filenville, on lui a ordonné les bains de mer ; et comme ma santé est aussi délicate que celle de mon élève, mademoiselle de Filenville m'a dit :

« Venez avec moi, à Boulogne-sur-Mer, nous

« prendrons des bains dans la même baignoire... »

— Si ces demoiselles se baignent dans la mer, la baignoire est grande, en effet...

— Frotteur, vous ne comprenez pas que ceci est une manière élégante de parler. Ah! comme c'est heureux pour ma fille d'avoir la même poitrine que son élève! Elle suit tous ses traitements!...

« Je continue:

« Il est donc possible que nous restions assez longtemps ici, et même, si les médecins pensaient qu'un voyage en Angleterre peut entièrement rétablir la santé de mademoiselle de Filenville, je ne pourrais pas faire autrement que de l'y accompagner... mais, dans ce cas, je vous enverrais du plum-pudding... »

« Chère enfant! du plum-pudding!... la friandise que j'aime le mieux de tout ce qui est anglais!

— Moi, je n'aime que les poires d'Angleterre.

— « Adieu donc, mon cher père... »

« Ici, elle n'a pas mis *aimable*, mais comme elle l'a mis là-haut, c'est sous-entendu.

« N'ayez aucune inquiétude sur moi; si je ne vous écris pas souvent, c'est que les bains de mer prendront tout mon temps.

« Votre bien-aimée Iphigénie. »

« Allons, décidément la voilà lancée. Ça me fait de la peine d'être privé de sa présence, mais d'un autre côté, je suis fier d'avoir une fille qui voyage avec la famille d'un banquier.

— Ah! ben moi, si mes filles voulaient tant seulement aller à Saint-Cloud sans leur mère, ça ne me conviendrait pas du tout.

« Bonjour, monsieur Droguin!

— Ce frotteur n'est pas fort, se dit le suisse; il laissera ses filles végéter dans leur intérieur, il ne veut pas qu'elles sortent sans leur mère!... il ne comprend pas le progrès! c'est un homme encroûté!...

Et Droguin tenait encore dans sa main la lettre de mademoiselle Iphigénie, lorsque son fils entre dans sa loge.

— Ah! te voilà, Julien! tu arrives bien. Je viens de recevoir une charmante lettre de ta sœur. Iphigénie est dans la mer à Boulogne, avec mademoiselle de Filenville; elles vont y prendre des bains pour leur santé... Ta sœur est, à ce qu'il paraît, traitée dans cette famille comme l'enfant de la maison; cela peut la mener très-loin...

« Eh bien, au lieu d'avoir l'air enchanté de ce que je t'apprends, tu fronces le sourcil!... tu sembles mécontent!...

— En effet, mon père, je suis désolé de voir qu'on vous trompe sans cesse!... répond le jeune homme en se laissant tomber sur un siége. Je vous ai caché longtemps ce que je savais sur ma sœur, parce que je ne voulais pas vous faire de peine... vous ôter vos illusions... mais je vois bien qu'il faut enfin que vous sachiez la vérité!...

— La vérité? mais assurément, je veux la savoir... pourquoi hésites-tu à parler? crois-tu que je manque de courage? Mon fils, on peut tout dire à un homme qui a été en ballon!...

— Eh bien, mon père, ma sœur n'est pas partie pour Boulogne-sur-Mer, avec mademoiselle de Filenville : elle s'est laissé emmener par un certain Gonzalve de Ravinette, un mauvais sujet, un faiseur de dupes, qui depuis quelque temps faisait une cour assidue à ma sœur, et avec lequel elle allait au spectacle lorsqu'elle vous disait qu'elle y était avec son élève.

A cette révélation, M. Droguin demeure un moment atterré.

Après un instant de silence, le suisse retrouve la parole.

— Qu'est-ce que tu m'apprends là! Monsieur de Ravinette! mais c'est un homme très comme il faut!...

— C'est un fripon qui vient encore de filouter deux honnêtes négociants et qui a été obligé de quitter Paris, ne pouvant plus se montrer à la Bourse et menacé de tous côtés de recevoir une bastonnade.

— Monsieur le comte... ou le marquis de Ravinette serait menacé de coups de bâton!...

— D'abord il n'est pas plus comte ni marquis que moi : il se donnait ces titres-là pour en imposer aux niais, aux gens crédules.

— Mais si ce monsieur est amoureux de ta sœur, il l'enlève sans doute pour l'épouser. Elle me marque qu'ils iront peut-être en Angleterre... C'est probablement pour se marier devant ce forgeron qui marie si lestement les couples qui viennent à lui...

— Ce Gonzalve n'épousera pas ma sœur; il l'abusera et l'abandonnera ensuite un beau matin, ainsi que font ses pareils avec les femmes qui sont assez sottes et assez faibles pour les croire...

— Iphigénie n'est ni faible, ni sotte! elle ne se laissera pas attraper!...

— Ah! mon père! je le désire, mais je ne partage pas votre espoir!...

— Ensuite tout ce que tu viens de me dire là

est-il bien vrai, bien prouvé?... On dit tant de choses!...

— Allez vous informer chez M. de Filenville, banquier, rue d'Antin, vous saurez que sa fille est à Paris; elle ne va même que rarement à Argenteuil.

Le suisse ne répond plus rien : il a l'air moins satisfait.

On garde quelque temps le silence, puis enfin, Julien dit timidement à son père :

— Si j'osais maintenant, mon père, vous entretenir un peu de moi, de ce qui me regarde...?

— Qui t'en empêche? parle...

— Je vous ai déjà fait part de mon amour pour mademoiselle Adeline Robertin... du désir que j'avais de l'épouser...

— Ah! cela te tient toujours?...

— Mon père, je ne suis pas, moi, de ces jeunes gens qui aiment toutes les femmes, qui ne pensent qu'à faire des conquêtes, à s'amuser... pour moi, l'amour est une chose sérieuse. La femme que j'aime, je veux qu'elle soit ma fidèle compagne, parce que je l'estime, et que, devenu son mari, je me contenterai de son amour et n'en désirerai jamais d'autre.

— C'est différent, mon ami; du moment que ce

sont là tes sentiments... Après cela, il y a des cœurs de toutes les façons !...

— Mais vous m'aviez promis d'aller voir le père d'Adeline... de causer avec lui sur ce sujet...

— C'est vrai !... oui, c'est ce diable de ballon qui m'avait fait oublier ma promesse.

— Eh bien, quand irez-vous chez Robertin ?

— Demain... oui, demain, pendant que ma femme de ménage sera ici, j'irai trouver le voisin...

— Vous me le promettez ?

— Foi de suisse !

Julien est parti.

Droguin, demeuré seul, réfléchit à ce qu'il vient d'apprendre sur le compte de sa fille Iphigénie ; et, malgré tout le désir qu'il éprouve de ne pas la trouver coupable, malgré tous les motifs qu'il cherche pour excuser sa conduite, il finit par se dire :

— Après tout, le frotteur a peut-être raison de ne pas vouloir que ses filles aillent à Saint-Cloud sans leur mère !...

XII

LE SUISSE CHEZ LE CONCIERGE

Droguin tient sa parole. Le lendemain matin, il va dans la loge du concierge de l'ancien hôtel de Villagier.

Adeline était occupée à coudre près de son père, mais en voyant arriver le père de Julien, se doutant du sujet qui l'amène, elle se hâte de plier son ouvrage, et sort en disant qu'elle va chez ses pratiques.

Robertin, assez étonné de recevoir la visite du concierge voisin, lui présente un siége.

— Asseyez-vous, monsieur Droguin. Qui me procure le plaisir de vous voir chez moi?

— Je vais vous le dire, monsieur Robertin. Je

suis même bien aise que votre fille soit partie, car c'est à cause d'elle que je viens...

« Sapremann ! votre loge n'est pas bien belle pour la loge d'un ancien hôtel !...

— Moi je la trouve très-bien et très-suffisante.

— Elle est grande, c'est vrai, mais ce n'est pas élégant, gracieux. On travaille autrement à présent !... Voyez ma loge... c'est un boudoir de petite-maîtresse !

— Je n'ai jamais pensé qu'un concierge dût avoir l'air de demeurer dans un boudoir !

— Enfin, autre temps, autres soins ! comme dit... je ne sais plus quel auteur latin.

— Est-ce que vous savez le latin, vous, monsieur Droguin?

— Non, pas précisément, mais j'ai mon fils qui a eu très envie de l'apprendre. Puisque j'en suis à mon fils, arrivons au sujet qui m'amène.

« Vous connaissez Julien ; c'est un garçon rangé, travaillant avec zèle, un véritable piocheur...

— J'aime et j'estime beaucoup monsieur votre fils, je sais que l'on n'a que des éloges à faire de sa conduite...

— Oui. Il est peut-être même trop sage. Il pourrait avoir des idées plus avancées ; il n'a pas assez d'ambition.

— Moi, je le trouve fort bien comme il est.

— Enfin, pour arriver à mon but, je vous dirai que mon fils s'est amouraché de mademoiselle votre fille.

— Amouraché!... vous voulez sans doute dire qu'il en est devenu amoureux?

— Amoureux! amouraché! il me semble que c'est absolument la même chose. Je crois que je sais m'exprimer correctement! je ne vois pas pourquoi vous me reprenez pour cela.

— Après, monsieur?

— Après! cela se devine : mon fils qui, certainement, pourrait trouver un excellent parti... une femme ayant une bonne boutique et un joli commerce, mon fils se contenterait d'épouser votre petite Adeline!...

— Se contenterait!... En vérité, monsieur, vous n'êtes guère poli... Et vous semblez faire bien peu de cas de ce que les hommes devraient priser avant tout!... Ma fille est sage, honnête, point coquette; elle préfère le travail au plaisir... Je ne vous parle point de sa gentillesse! la beauté passe, mais la vertu reste; et vous dites que votre fils pourra s'en contenter!... Ah! monsieur, bien des hommes mariés à de riches héritières se trouveraient

plus heureux s'ils avaient rencontré une femme comme Adeline !...

— Mon Dieu ! ne vous fâchez pas, monsieur Robertin, je n'ai pas eu l'intention de mépriser votre fille... Mais un mariage est une affaire, je vous parle en père qui traite une affaire pour son fils.

« Bref, Julien désire ce mariage... moi, je ne m'y oppose pas !... je mets cependant une condition à mon consentement, et c'est dans l'intérêt du futur ménage...

« Julien n'a pas encore pu faire d'économies. Moi, je me suis saigné pour l'éducation de ma fille Iphigénie... qui touche du piano comme... *Paganini!*... Je crois que c'était un étonnant pianiste !... Enfin, comme il faut avoir quelque chose pour se mettre en ménage, je désire savoir quelle dot vous donnerez à votre fille.

— Monsieur Droguin, je comprends votre demande, elle est toute naturelle : vous désirez que la future de votre fils ait une dot, je ne saurais me formaliser de ce désir. Mais malgré tout le plaisir que j'éprouverais à voir votre Julien devenir le mari de ma fille, je vous le dis à regret, je n'ai pas la plus petite dot à lui donner.

— Pas de dot !... Comment ! pas même un petit magot de cinq ou six mille francs ?

— Rien du tout !

Droguin se renverse sur sa chaise, prend du tabac, fronce le sourcil et se dandine quelque temps sans parler, puis enfin il murmure :

— C'est bien étonnant.

— Pourquoi est-ce étonnant ?

— Parce qu'enfin vous êtes ici comme le maître. Je sais bien que votre porte ne vaut pas la mienne, mais si vous avez fort peu de locataires, c'est votre faute, car les trois quarts du temps c'est vous qui refusez de louer, pour des raisons qu'on ne comprend pas.

« Par exemple, votre premier étage est toujours vacant !... pourquoi est-il vacant ? Il est venu je ne sais combien de personnes pour le louer ; vous les avez refusées : pour quels motifs ?... »

Robertin, que les discours du suisse commencent à impatienter, lui répond sèchement :

— Monsieur, j'agis comme je crois devoir le faire... cela ne regarde personne !...

— Peste ! .. vous avez un propriétaire bien complaisant !... Il est vrai qu'on ne l'a jamais vu, ce propriétaire-là !... mais s'il venait visiter son vieil hôtel, je crois qu'il ne serait pas enchanté de son concierge.

« Ce n'est pas étonnant que vous soyez sans ar-

gent! vous refusez des locataires, et les locataires, ça rapporte, mais, entre nous, je puis bien croire que vous en avez, de l'argent... vous préférez le garder à doter votre fille...

— Vous êtes le maître de croire ce que vous voudrez, monsieur ; je ne puis vous en empêcher.

— Chacun a ses goûts, ses fantaisies... il y a des gens qui dépensent tout pour leur agrément et ne feraient rien pour obliger les autres !...

Robertin ne peut s'empêcher de sourire en répondant :

— Comme mon agrément se borne à vivre dans ma loge, à ne jamais aller courir dehors, il me semble qu'il est peu coûteux.

— Cela dépend, monsieur : chez soi, on peut aussi faire de la dépense. Par exemple, votre passion, à vous, c'est de lire tous les journaux qui paraissent. Dès qu'un nouveau se montre, il faut que votre fille aille vous l'acheter ; cela revient très-cher, monsieur, quand on veut lire tout ce qui paraît !

— D'abord, monsieur, comme concierge de cette maison, j'ai déjà la facilité de lire les journaux auxquels mes locataires sont abonnés ; car ils arrivent de grand matin et mes locataires se lèvent tard.

— Eh bien, cela ne peut pas vous suffire... il vous en faut encore d'autres, que vous achetez de votre poche?....

— Oui, monsieur, il m'en faut encore...

— Vous voulez donc être au courant de tout ce qui se passe dans les gouvernements étrangers? vous vous occupez donc de politique, monsieur Robertin?

— Non, monsieur, Dieu m'en garde!...

« Je ne me suis jamais occupé de politique, parce que j'ai vu qu'elle mettait sans cesse les hommes en querelle; que, dès qu'elle se montre dans une réunion, elle remplace le plaisir par la discorde! Je ne m'occupe pas de politique, parce que je veux rester l'ami d'un homme que j'aime, qu'il peut avoir une autre opinion que la mienne, que je n'ai pas la prétention de pouvoir changer son opinion, mais que je sais aussi qu'il ne changera pas la mienne; par conséquent, si je parlais politique avec lui, nous cesserions bientôt d'être amis.

« Enfin, je ne m'occupe pas de politique, parce que je me suis aperçu qu'elle ôtait aux hommes leur amabilité, leur bonté et leur gaieté.

— Diable! monsieur, vous en parlez bien à votre aise!... Est-ce que vous voulez que les hommes

vivent comme des jobards, sans connaître le but de leurs impositions?

— De grâce, monsieur Droguin, en voilà assez sur ce sujet !

— Enfin, si la politique ne vous intéresse pas, que cherchez-vous dans les journaux, que vous lisez avec tant d'acharnement ?

— Cela ne regarde que moi, monsieur, et je ne reconnais à personne le droit de me questionner à ce sujet.

Droguin fait entendre un grognement sourd et garde quelque temps le silence ; puis il reprend.

— Si vous ne vous occupez pas de politique... en tous cas, votre père s'en est occupé pour vous... et... au temps de la Terreur, il a fait des choses... hum ! des choses... qui ne lui ont pas fait honneur.

« Le marquis de Villagier, l'ancien possesseur de cet hôtel, avait été, dit-on, le bienfaiteur de votre père... il l'avait marié, doté... l'avait placé chez lui, et pour le récompenser... votre père l'a fait arrêter... conduire à l'echafaud !... hum !... c'est un vilain trait !... »

Robertin, dont les regards sont devenus sombres, depuis que Droguin lui parle de son père, ne peut plus alors contenir ses sentiments, et s'écrie d'une voix tonnante :

— Taisez-vous ! monsieur, taisez-vous !... vous n'avez pas le droit d'accuser mon père !... Qui vous prouve qu'il a fait ce que vous venez de dire ?... qu'il a trahi, dénoncé son bienfaiteur ?...

« Ah ! je ne veux plus les entendre ces infâmes paroles qui ont trop longtemps bourdonné à mes oreilles... Si, de son vivant, mon père a eu des raisons pour les supporter, je n'en ai pas, moi !... Et je ne veux pas que l'on salisse sa mémoire par des mensonges et des calomnies !... Je vous le répète, monsieur, je ne le veux plus. »

Droguin a été effrayé par le ton menaçant que Robertin vient de prendre ; jamais il ne l'avait vu dans une telle colère ; il baisse les yeux sous les regards furieux du concierge, et balbutie :

— Mon Dieu, monsieur Robertin, moi, je vous dis cela... parce que je l'ai entendu dire... je ne l'ai pas inventé... Tout le monde sait que feu votre père portait à l'époque de la Terreur une carmagnole, un bonnet de loutre avec une longue queue de renard ; que, de plus, il avait un grand sabre qui traînait à terre, et enfin que chacun tremblait devant lui !...

— Et parce qu'il portait un bonnet de loutre et une carmagnole, on en a conclu qu'il avait dénoncé son bienfaiteur ?...

— Dame! s'il ne s'en est pas vanté, du moins il l'a laissé croire.

Robertin ouvre la bouche comme s'il voulait parler... mais il se tait, passe sa main sur son front, et se borne à murmurer :

— Mon pauvre père!... combien il lui a fallu de patience, de courage...! Ah! s'il ne m'avait pas fait jurer de garder le secret... mais je dois lui obéir et tenir mon serment.

— Quel secret?... quel serment?...

— Cela ne vous regarde pas, monsieur, ce sont mes affaires. Il ne me convient pas de les conter à personne.

— Il ne vous convient pas...! C'est bientôt dit cela, monsieur, mais quand on a l'intention de faire entrer son fils dans une famille, il est assez naturel de désirer savoir si cette famille-là est honorable et digne de notre alliance.

— Je ne pense pas que la mienne puisse jamais vous faire rougir. Quels blâmes pourriez-vous adresser à ma fille et à moi?...

— A votre fille... oh! pas un seul, je rends justice à ses qualités; elle est très-douce, elle travaille sans cesse... ses robes ne sont peut-être pas taillées à la dernière mode... mais ceci est une affaire

de goût !... ce qui plait à l'une est quelquefois ce qui déplait à l'autre...

« Au détail, Adeline peut faire une très-bonne femme de ménage... si elle apporte à son mari une petite dot pour monter le ménage.

— Je vous l'ai dit, monsieur, et je regrette d'être obligé de le répéter, ma fille n'a pas la moindre dot à offrir à son futur.

— Vous me l'avez dit... mais, moi, je ne vous crois pas, parce que vous êtes un homme à cachotteries, à mystères !...

« Voyons, monsieur Robertin, si vous cherchiez bien, dans cette petite chambre située dans les mansardes de cet ancien hôtel, et où vous allez si souvent vous enfermer, sans permettre à personne de vous y suivre, est-ce que vous n'y trouveriez pas un petit magot... un petit sac d'écus, pour donner à votre fille ?... »

Robertin fait un signe d'impatience, il se lève et marche à grands pas dans sa loge, en disant d'une voix entrecoupée :

— Toujours les mêmes questions !... les mêmes propos !... Chez soi, même, il faut que l'on ne puisse rien faire sans que vos voisins ne vous épient, ne vous espionnent !... Le monde sera donc sans cesse composé de curieux, de méchants et

d'imbéciles !... qui, au lieu de s'occuper de leurs affaires, passent leur temps à s'informer de ce que font les autres !...

— Permettez, monsieur Robertin, vous venez de parler d'imbéciles ! J'aime à croire que cela ne me concerne pas ?

— Eh ! monsieur, prenez-le comme vous voudrez... Je parle pour ceux qui se permettent de contrôler mes actions les plus intimes, et qui me fatiguent avec leurs sottes questions.

Droguin se lève d'un air courroucé, en s'écriant :

— Monsieur !... apprenez qu'on ne parle pas sur ce ton à un suisse qui a été en ballon !... Puisqu'il en est ainsi, plus d'alliance entre nous !... mon fils n'épousera pas votre fille !...

— Tant pis pour lui, monsieur, il y perdra une compagne qui aurait fait son bonheur.

— Il en trouvera d'autres, monsieur, qui auront des dots, plus ou moins volumineuses !... et des pères qui ne passent point leur temps dans des chambres mystérieuses, où ils entretiennent peut-être des maîtresses !...

Robertin ne peut s'empêcher de rire de cette nouvelle supposition ; il hausse les épaules en répondant :

— J'avoue que je ne m'attendais pas à celle-là !... Vous avez de singulières idées, monsieur Droguin !...

— Oh ! ne plaisantons pas !... cela s'est vu, monsieur, cela s'est vu !... Il y a des hommes qui séquestrent des femmes... de peur qu'elles ne leur soient infidèles; c'est même une manière assez adroite de s'assurer de leur fidélité !...

« Moi, quand ma femme vivait, je lui disais : « En mon absence, je te défends de bouger... » Et elle sortait la même chose, parce que je ne l'enfermais pas !

« O les femmes ! cela s'enferme, monsieur, comme un pâté entamé, auquel on ne veut pas que personne touche.

« Adieu donc, monsieur Robertin ! beaucoup de plaisir dans votre chambre des mansardes !... passez-y votre temps ! moi, je rentre dans ma belle loge, que je n'aurais pas dû quitter pour venir ici.

« Je vous salue. »

Le gros suisse est parti. Robertin le regarde s'éloigner, en se disant :

— Que les hommes sont méchants ! Dans tout ce qu'on fait en secret, ils voient, ils supposent du mal; et il ne leur viendra jamais à la pensée d'y soupçonner une bonne action !

XIII

LE MAITRE DE DESSIN

Lorsqu'elle revient près de son père, Adeline cherche à lire dans ses yeux, pour connaître quel a été le résultat de son entretien avec le vieux Droguin.

Mais Robertin ne la laisse pas longtemps dans l'incertitude; il prend dans les siennes les mains de sa fille, et les presse tendrement, en lui disant :

— Ma pauvre petite, j'aurais voulu te voir heureuse avec celui que tu aimes, car je sais bien que tu aimes Julien, je sais que c'est un brave et honnête garçon!... J'avais donc consenti avec joie à faire ce mariage, mais le père de Julien veut une

dot, il ne te trouve pas assez riche par tes vertus, tes qualités... C'est un homme qui ne connaît que l'argent, et comme tu n'en as pas, il ne veut pas que son fils t'épouse.

« Ma chère Adeline, pardonne à ton père de n'avoir pas su s'enrichir pour te doter... ce n'est pas sa faute. Mais, à défaut d'argent, il te laissera un nom honorable et qu'un jour... je l'espère, tu seras fière de porter. »

Adeline embrasse son père, en s'écriant :

— Que je vous pardonne!... mais n'avez-vous pas fait pour moi tout ce qui était en votre pouvoir? Grâce à vous, je ne suis point une sotte privée d'éducation, vous m'avez fait apprendre un état qui me plaît et qui me fera vivre; je ne manque de rien près de vous, et je m'y trouve bien heureuse.

« Je n'ai pas de dot pour me marier, mais je suis bien sûre que Julien n'y tient pas!... Au contraire, parce qu'il n'en a pas non plus, il est bien aise que je ne sois pas plus fortunée que lui!.. il me l'a dit lui-même.

— Je ne doute pas des sentiments de Julien, mon enfant, mais son père pense tout autrement. Enfin, ceci n'est qu'une question de temps, et si Julien ne change pas, il t'épousera plus tard.

— Oh ! non, mon père, je suis certaine qu'il ne changera pas.

La conversation du père et de la fille est interrompue par l'arrivée d'un jeune homme qui pénètre dans la loge du concierge.

Adeline ne peut s'empêcher de rougir, car elle a reconnu en lui cet individu qui depuis quelques jours passe si souvent devant l'hôtel en l'examinant avec curiosité.

L'étranger jette des regards singuliers sur le concierge, et ce n'est pas une expression bienveillante qui se peint dans ses traits.

Après avoir pendant quelques instants examiné Robertin, sans paraître faire la moindre attention à sa fille, il dit d'un ton presque arrogant :

— J'ai vu un écriteau à votre porte cochère... Vous avez un logement à louer ici?

Robertin qui, de son côté, a examiné le jeune homme, dont l'habit râpé, la toilette mesquine n'annoncent point un capitaliste, lui répond :

— Oui, monsieur, j'ai un appartement complet au troisième, mais sur le derrière...

— Je n'ai pas besoin d'un appartement, une seule chambre me suffirait... En avez-vous une à me louer?

— Non, monsieur, non, je ne loue pas de chambre dans cette maison...

Adeline, qui se sent de l'intérêt pour le jeune inconnu, parce qu'il a l'air triste, souffrant et malheureux, dit timidement à son père :

— Mais si vous vouliez, mon père, disposer de la chambre que j'occupe au troisième, je pourrais, moi...

— Taisez-vous! s'écrie le concierge en lançant sur sa fille un regard sévère.

Puis, s'adressant à l'inconnu :

— Je vous le répète, monsieur, je n'ai pas de chambre à vous louer.

Le jeune homme se pince les lèvres, ses sourcils se rapprochent, il jette sur le concierge des regards où brille la colère, en murmurant :

— Ah! vous êtes monsieur Robertin, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, c'est mon nom, en effet... me connaîtriez-vous?

— Non, oh! non!... mais la réputation de votre père est venue jusqu'à moi!...

— La réputation de mon père? Je ne vous comprends pas, monsieur. Voudriez-vous bien me dire votre nom?...

— Puisque vous ne voulez pas me louer, vous n'avez pas besoin de me connaître!

— Ah! monsieur Saintclair! s'écrie une voix qui part de dessous la porte cochère.

C'est mademoiselle Adrienne qui revient avec sa tante, la comtesse de Marsanne, de faire sa promenade au jardin du Luxembourg, et qui a reconnu le jeune homme qui se tenait à l'entrée de la loge du concierge, bien qu'elle ne pût apercevoir que son profil, mais une jeune fille reconnaîtrait quelqu'un à qui elle pense, rien qu'en lui voyant le bout de l'oreille.

A cette voix qui retentit jusqu'à son cœur, le maître de dessin s'est retourné et s'empresse de saluer ces dames.

La comtesse lui dit :

— Vous venez sans doute pour nous voir, M. Saintclair? Tenez, nous parlions de vous ce matin avec ma nièce, elle me disait :

« Ce monsieur, qui m'a donné de si bonnes leçons de dessin à Vichy, avait promis de venir nous voir lorsque nous serions à Paris; il paraît qu'il a oublié sa promesse; ou peut-être est-il allé à notre ancienne adresse et on n'aura pas su lui indiquer notre nouvelle demeure. »

— Mademoiselle est trop bonne de s'être souvenue de moi.

« Après votre départ, madame, je suis encore

resté six semaines à Vichy, où j'avais trouvé des élèves. Mais en revenant, je suis tombé malade... et il m'a fallu rester près d'un mois dans un petit village où le barbier était le médecin, et quel médecin!... ce n'est pas sa faute si j'en suis revenu!

« J'étais entré dans cette maison pour demander si l'on avait une chambre à me louer. Je vous avoue, madame, que j'ignorais encore que vous l'habitiez.

— Eh bien, vous le savez maintenant, dit Adrienne, j'espère que vous vous en souviendrez... Oh! j'ai beaucoup travaillé mon dessin, monsieur, et il me tarde de savoir si vous serez content de moi.

— Mais je pense, dit la comtesse, que monsieur va monter et se reposer un moment chez nous?

Le jeune homme jette un regard sur son costume et répond avec embarras:

— Mon Dieu, madame, ce serait avec plaisir... mais je n'ose dans cette tenue...

— Allons donc, vous êtes en costume de voyage, puisque vous arrivez seulement...

« Venez, venez voir mon appartement dont je suis enchantée. »

M. Saintclair ne juge pas devoir résister davan-

tage, il monte le grand escalier avec madame de Marsanne et sa nièce.

Adeline les regarde aller.

Robertin aussi suit des yeux le jeune homme, en murmurant :

— Il m'a dit que la réputation de mon père était venue jusqu'à lui... et, en me disant cela, ses yeux semblaient animés par la colère... Ne rencontrerai-je donc jamais que des gens qui pensent du mal de mon père, et ne trouverai-je pas un jour ceux qui doivent lui rendre justice ?

— Voyez-vous, mon père, dit Adeline, ce jeune homme qui est si pâle, qui a encore l'air malade, c'est quelqu'un de comme il faut, puisqu'il est de la connaissance de ces dames du second.

— Ce que je sais, répond Robertin, c'est qu'il se nomme Saintclair, qu'il donne des leçons de dessin, et, qu'en me parlant, il me regardait comme s'il avait voulu me chercher querelle.

— Oh !... vous vous serez trompé, mon père ; vous avez vu comme mademoiselle Adrienne semblait contente, heureuse de le revoir !...

— Non, je n'ai pas fait attention à cela.

— Il a dit qu'il ne savait pas que ces dames demeuraient dans cette maison, mais je gagerais bien qu'il le savait, moi ; sans cela, pourquoi de-

puis quelques jours passait-il sans cesse dans la rue, en regardant constamment les fenêtres de cet hôtel ?...

— Ah ! ce monsieur passait souvent dans la rue depuis quelques jours ?...

— Oui, mon père, et je l'avais bien remarqué ; et Julien... et monsieur Julien aussi... et vous comprenez bien que c'est pour cela qu'il désirait tant avoir une chambre dans la maison.

— Ma fille, cette maison n'est point faite pour servir de rendez-vous d'amour : si ce M. Saintclair est en effet amoureux de la nièce de madame la comtesse, il peut aller chez ces dames, puisqu'elles veulent bien le recevoir.

« Mais, en vérité, j'ai peine à croire qu'un simple maître de dessin, qui semble si pauvre, si près de ses pièces, puisse être un parti convenable pour la nièce de madame de Marsanne. »

Cependant le jeune maître de dessin a suivi la comtesse et sa nièce ; il monte derrière elles le bel escalier orné de rampes dorées, mais il ne se presse pas ; on dirait qu'il marche avec recueillement, portant sans cesse ses regards à droite et à gauche, examinant tout, les portes, les corniches, les niches pratiquées sur chaque palier et destinées à recevoir des vases de fleurs ou des statuettes.

Il semble admirer tout ce qu'il voit, si bien que les dames sont arrivées avant lui au second étage, et que la gracieuse Adrienne lui crie :

— Eh bien, monsieur Saintclair, pourquoi vous arrêtez-vous au premier étage?... c'est au second que nous demeurons.

— Je ne m'arrêtais pas, mademoiselle, seulement j'admirais cette demeure... Tout ici est beau, est grand... cela est ancien, mais cela est noble, imposant!... cela inspire un sentiment de respect... Vous ne pouvez pas deviner ce que j'éprouve en me trouvant dans ce vieil hôtel.

— Venez donc voir notre appartement. Oh!... il vous plaira aussi, j'en suis sûre.

Le jeune homme arrive au second, il entre chez la comtesse. Il admire ces belles pièces bien vastes, bien hautes, dans une desquelles, maintenant, un architecte taillerait un appartement complet.

Dans la salle à manger peuvent dîner vingt-cinq personnes sans éprouver la moindre gêne; dans le salon, dont les lambris sont encore dorés, on pourrait facilement établir deux tables de jeu et danser encore un quadrille au milieu.

Les autres pièces répondent à celles-là. La distribution est parfaite, et des sorties, adroitement ménagées, permettent de circuler sans gêner per-

sonne. C'est le confortable dans toute sa splendeur, et non pas ce confortable mesquin qui vous étreint dans de jolies petites pièces où vous ne pouvez pas allonger vos jambes sans risquer de renverser un meuble.

— Eh bien, que dites-vous de mon appartement, dit la comtesse à Saintclair, qui est resté immobile devant une belle cheminée en marbre blanc. Vous ne répondez pas?

— Mon Dieu! s'écrie Adrienne, mais M. Saintclair a les yeux pleins de larmes!...

— Est-ce que vous souffrez, monsieur?

— Non, mademoiselle, non... ce n'est rien!... répond le jeune homme en se hâtant d'essuyer ses yeux. Pardon... c'est l'émotion... je veux dire... c'est la faiblesse, suite de ma maladie.

— Voulez-vous prendre quelque chose?

— Merci, je n'ai besoin de rien... c'est passé... Ah! votre appartement est superbe, madame; je vous en fais mon compliment.

— N'est-ce pas qu'il est beau?... Et en vérité il ne m'est pas loué cher, c'est une trouvaille que j'ai faite là!...

« Et puis une maison bien tenue, bien habitée! c'est le concierge qui veille à tout, et je vous assure qu'on n'a que des éloges à lui adresser.

— Le logement du premier est à louer, dit Adrienne, il paraît qu'il est distribué comme celui-ci; seulement il est encore plus beau, plus richement orné. C'était celui qu'habitait l'ancien propriétaire de cet hôtel, le marquis de Villagier...

— Oui! dit la comtesse, celui qui a péri à l'époque de la Terreur!... C'était une illustre famille!...

« Mais vous ne pouvez pas en avoir entendu parler, monsieur Saintclair, vous êtes trop jeune pour cela!

—Pardonnez-moi, madame, mon père m'a très-souvent parlé du marquis de Villagier... il m'a conté les malheurs qui accablèrent cette noble famille... et je vous avouerai, madame, qu'en me trouvant dans cet hôtel, le souvenir de cette histoire est pour beaucoup dans l'émotion que j'éprouvais tout à l'heure.

— Cela fait honneur à votre sensibilité, monsieur.

—Eh bien, monsieur Saintclair, dit Adrienne en riant, puisque vous cherchez un logement, vous devriez louer le premier étage, je suis sûre que vous y seriez très-bien, et nous vous aurions pour voisin!

— Mademoiselle, vous vous moquez! répond le

jeune homme en s'efforçant de sourire. Ce n'est pas un pauvre maître de dessin comme moi qui doit occuper le magnifique appartement du marquis de Villagier !

— Ah ! monsieur, n'allez pas croire que j'ai voulu me moquer de vous !... Je parle étourdiment, c'est vrai, mais je serais désolée de rien dire qui puisse vous blesser...

« Venez voir mes dessins, monsieur, et donnez-moi encore de bons conseils, pour me prouver que vous ne m'en voulez pas. »

Adrienne montre ses dessins ; tout en les examinant, le jeune maître voudrait bien dire à sa charmante élève qu'il n'a pas cessé de penser à elle depuis qu'elle a quitté Vichy ; mais la tante est là, toujours là, il n'y a donc pas moyen de dire tout ce qu'on éprouve, de laisser parler son cœur.

Il faut se contenter du langage des yeux, ceux de Saintclair sont bien tendres, bien expressifs, et la belle demoiselle ne paraît nullement offensée de leur éloquence, ni de les voir s'attacher sans cesse sur les siens. De temps à autre, elle prononce à demi-voix :

— A présent, on vous verra, j'espère... vous savez où nous demeurons... vous n'allez plus quitter

Paris... vous viendrez me guider... corriger les fautes que je fais?

A cela Saintclair répond :

— Je serai bien heureux quand je pourrai venir... mais pour me présenter chez vous, mademoiselle, il faut que j'aie une mise... plus convenable : en vérité, je rougis aujourd'hui de me trouver dans cette tenue devant vous!...

— Qu'est-ce que cela fait?... Est-ce que vous croyez que nous tenons à la toilette?

— Mademoiselle, il y a des convenances que l'on doit respecter... mais j'ai trouvé enfin quelques portraits à faire au pastel... et j'ose entrevoir des jours meilleurs.

La visite du jeune maître de dessin ne se prolonge pas davantage.

Saintclair prend congé, en remerciant ces dames de leur bon accueil, en saluant profondément la comtesse, en regardant tendrement Adrienne, et en poussant un soupir qui va probablement à son adresse, car un léger soupir répond au sien...

Lorsqu'il est seul sur le palier du grand escalier, au lieu de descendre les marches, le jeune homme s'arrête, il ne peut se lasser d'examiner les lieux où il se trouve; puis, cédant à sa curiosité, au sentiment secret qui le domine, il regarde en l'air,

et se met à monter doucement l'escalier qui mène au troisième étage.

Arrivé là, il s'arrête encore. De ce carré, un escalier beaucoup plus petit, plus étroit, conduisait aux chambres sous les mansardes.

Saintclair s'approche de cet escalier, l'examine et va peut-être en gravir les marches, lorsqu'un homme en descend tout à coup : c'est Robertin. Il se place devant l'étranger en lui disant d'un ton courroucé :

— Où allez-vous, monsieur, et que faites-vous donc ici?

Le jeune homme ne semble nullement intimidé par le ton menaçant du concierge, et répond fort tranquillement :

— Ce que je fais ici?... mais vous le voyez bien, j'admire cette maison... où je croyais... mais vous savez bien que je sors de chez madame la comtesse de Marsanne : je m'en allais.

— Vous vous en alliez, et au lieu de descendre l'escalier, vous l'avez monté! Singulière manière de s'en aller!

— C'est une distraction.

— Mais enfin, monsieur, j'ai le droit de vous demander...

— Non! je ne vous reconnais pas le droit de

m'interroger ! Je ne vous répondrai pas, monsieur Robertin, et tenez-vous pour satisfait que je veuille bien ne point vous en dire davantage.

En achevant ces mots, le jeune Saintclair descend vivement l'escalier et sort de l'hôtel.

Robertin l'a regardé s'éloigner. Il descend à son tour, mais lentement, plongé dans ses réflexions et se disant :

« Pourquoi cet homme qui m'est inconnu me parle-t-il sans cesse avec cette dureté et d'un ton irrité? pourquoi montait-il tout en haut de la maison?... Que cherche-t-il par là?... Saintclair!... Ce nom frappe aujourd'hui mes oreilles pour la première fois ! ah ! ce n'est pas ce nom-là que je voudrais entendre et que je cherche inutilement à retrouver dans les journaux, dans les papiers publics, dans toutes les nouvelles qui arrivent de l'étranger ! »

XIV

LA COMÉDIE CHEZ LE BOULANGER

Tout le monde était en l'air dans la loge de M. Bassinoire.

Le jour était arrivé où l'on devait jouer la comédie chez le boulanger.

La Famille Benoîton était la pièce choisie.

Le petit Léandre devait représenter Fanfan Benoîton ; sa sœur Zirzabelle devait danser un pas qui n'était point dans la pièce, mais que l'on avait trouvé moyen d'introduire au milieu d'une des scènes les plus intéressantes, ce qui avait permis d'annoncer sur le programme que la comédie serait agréablement coupée par un ballet.

Enfin, madame Bassinoire, qui employait ses

soirées à aller dans les cafés-concerts, à l'insu de son mari, lui avait toujours fait croire, lorsqu'elle s'absentait dans la soirée, qu'elle allait répéter son rôle de madame Benoîton.

Mais le grand jour étant arrivé, la portière fait son possible pour que son mari ne vienne pas à la fête du boulanger, car il verrait bien alors qu'elle s'est moquée de lui, en lui disant qu'elle jouait dans la comédie.

— Mon bon ami, dit la malicieuse Eulalie, tu ne peux pas venir à cette fête, parce qu'il faut bien que quelqu'un garde la loge. Mais, sois tranquille, nous te rendrons un compte exact de la représentation.

« Après tout, je crois que tu ne perds pas beaucoup : la pièce sera mal jouée, excepté par Léandre, mais les autres ne savent pas leur rôle.

« Ensuite, les rafraîchissements de la soirée ne se composeront que de pain de seigle et de pain de gruau, dont tu n'es pas amateur ; tu ne te régalerais pas !

— Ta ! ta ! ta ! tu te moques pas mal de moi ! répond Bassinoire en repoussant sa casquette sur son oreille. Ah ! tu te figures que je vais garder la loge, rester tout seul à m'ennuyer tandis que ma famille se livrera aux divertissements les plus va-

riés!... Non, vraiment!... J'irai avec vous à la fête du boulanger.

— Tu iras!... c'est bientôt dit! mais la loge, qui donc la gardera?...

— J'ai trouvé quelqu'un pour nous remplacer. Madame Trottin du quatrième nous rendra ce service.

— Madame Trottin!... cette vieille femme qui est si bête!... qui s'est enfermée chez elle, parce qu'elle m'a entendu chanter : *Voilà le sabre de mon père !!!...*

— Justement.

— La porte sera bien gardée!... et madame Trottin, qui est presque aveugle, ne verra pas si on entre ou si l'on sort dans la maison!...

— Ça m'est bien égal!..

— S'il vient des voleurs?...

— Que diable veux-tu qu'ils volent dans une maison où pas un locataire ne paye son terme exactement!...

« D'ailleurs, tant pis!... Je te dis que je veux te voir jouer la comédie... Il ne sera pas dit que mon épouse sera applaudie, claquée par une société sans que je sois là pour voir si cela se passe convenablement.

« T'embrasse-t-on dans ton rôle?...

— Non, personne ne m'embrasse.

— A la bonne heure, parce que, si on t'avait embrassée, j'aurais sifflé !...

Eulalie ne dit plus rien, mais elle rêve à ce qu'elle pourra imaginer pour se tirer d'affaire.

Le soir, la famille se fait aussi belle que possible.

Madame Bassinoire, qui est assez gentille, trouve moyen de s'arranger une toilette et une coiffure qui la rendent très-piquante. Le petit Léandre a un matelot neuf; il n'aura pas besoin de s'habiller autrement pour faire Fanfan Benoîton.

Mademoiselle Zirzabelle a une jupe de soie bleue qui ne s'harmonise pas très-bien avec sa basquine orange, mais la jupe étant fort courte et la basquine trop longue, on n'y fera pas attention.

Quant au portier, sa tenue est sévère : il a une grande redingote olive, qui le pince, lui serre la taille et descend jusque sur ses talons.

Il ne sort de là que des souliers bien luisants et un col noir, puis une tête que vous connaissez déjà.

De temps à autre M. Bassinoire regarde sa femme et s'écrie :

— Sais-tu, Eulalie, que tu es mise comme une dame de la chaussée d'Antin !...

— Oh! pas tout à fait, mon ami.

— Si fait, tu es très-élégante, cela te va joliment! Est-ce dans ce costume que tu vas jouer madame Benoiton?

— Certainement, je n'y changerai rien.

— Et tu feras bien, tu vas faire un effet foudroyant!... Surtout ne te laisse pas embrasser!

— Puisque ça n'est pas dans la pièce!...

— C'est que, vois-tu, je me connais, si on t'embrasse, je suis capable de sauter sur le théâtre et de flanquer des coups de poing à l'embrasseur.

On arrive chez le boulanger.

La société était nombreuse, beaucoup plus nombreuse que le local ne pouvait contenir de monde; on se poussait, on s'étouffait, on se marchait sur les pieds, mais tout cela en poussant des éclats de rire, c'est ce qui faisait le charme de la réunion.

Dans la chambre où devait se jouer la comédie, on avait bâti une espèce de théâtre en ajustant des planches sur des tréteaux; des rideaux de croisées passés dans une tringle, qui reposait sur d'énormes pelles à enfourner, que l'on avait placées verticalement à droite et à gauche de la scène, formaient la toile, qui ne se levait pas comme au spectacle, mais qui se tirait de côté comme les rideaux d'une alcôve.

On avait établi, pour les dames, des banquettes devant le théâtre.

Quant aux hommes, ils devaient se tenir debout aux entrées, contre les portes ; au besoin, ils pouvaient grimper les uns sur les autres : c'était à eux de s'arranger.

Le facétieux Pigeonnier fait naturellement partie de la réunion ; il avait aidé à bâtir le théâtre, à placer les banquettes, à allumer les quinquets ; enfin on lui avait dévolu l'emploi de souffleur ; mais comme il n'y a pas de trou aux planches, ni de places dans les coulisses, il est en ce moment très-inquiet de savoir où il se mettra pour souffler.

En apercevant madame Bassinoire, Pigeonnier lui lance un regard dans lequel il y a de la raillerie et de l'admiration. Eulalie se contente d'y répondre par un sourire moqueur.

Le spectacle devait commencer à neuf heures, mais à dix les artistes n'étaient pas encore prêts. Madame Bassinoire, qui avait quitté son mari depuis longtemps, revient alors d'un air délibéré lui dire :

— Mon ami, tu ne sais pas ce qui vient d'arriver?... Tu vas être enchanté, toi, qui ne voulais pas que je joue la comédie.

— Qu'est-ce que c'est encore?

— Figure-toi que le geindre a prétendu que mon rôle ferait longueur, qu'il nuisait à la marche de la pièce; les autres ont été de son avis, si bien que l'on a coupé tout mon rôle!...

— Qu'est-ce que tu me chantes : on t'a coupée?

— Oui, madame Benoîton est toujours dans la pièce, on s'en occupe beaucoup, mais elle ne paraît plus

— Elle me semble forte celle-là!...

« Comment! depuis trois semaines tu auras perdu ton temps à étudier ton rôle, et on te le coupe au moment de jouer!... Mais je n'entends pas ça!...

« Tu as fait une toilette ébouriffante pour jouer, je veux que tu joues!... Je le veux, va le dire aux autres qui sont dans la pièce que je m'oppose à ce qu'on coupe ton rôle...

« Tu ne vois donc pas que c'est par jalousie que celles qui jouent avec toi ont manigancé cela?... Elles ont vu que tu les éclipserais...

— Mais, non, mon ami, puisque c'est le geindre...

— Eulalie, obéissez à votre époux!... Tu as étudié pendant près d'un mois pour jouer, je veux que tu joues. Je ne sors pas de là.

Madame Bassinoire quitte son mari, en se promettant de ne plus revenir près de lui.

Le portier essaye de faire partager à ceux qui l'entourent son mécontentement pour le mauvais tour que l'on veut jouer à sa femme. Mais les personnes auxquelles il s'adresse s'intéressent fort peu à ce que la portière joue ou ne joue pas.

Et ce qui est plus heureux, pas une ne connaît la pièce que l'on va représenter, et ne peut apprendre la vérité au mari d'Eulalie.

Trois coups frappés sur le théâtre, dont ils font tressauter toutes les planches, annoncent à la compagnie que le spectacle va enfin commencer.

Cependant Pigeonnier cherche toujours où il se fourrera, lorsque deux petites dames qui sont assises au fond de la salle sur la dernière banquette, lui font signe de venir se mettre entre elles deux, où elles lui feront une petite place.

Les petites femmes sont gentilles, Pigeonnier n'hésite pas ; il pousse, bouscule, se faufile derrière les banquettes, et arrive enfin à celle où on veut bien le recevoir, en se disant :

— Je serai peut-être un peu loin pour souffler... mais je serai parfaitement pour voir... d'ailleurs j'ai une bonne voix, je crierai au lieu de parler; s'ils n'entendent pas, ils y mettront de la mauvaise volonté.

A défaut d'orchestre, un petit Italien, que l'on a fait venir, chante dans une pièce voisine :

Ah ! qu'il était beau le chapeau de la Marguerite !
et cela sert d'ouverture.

Un monsieur fait ensuite glisser le rideau sur la tringle ; on commence.

Les dames qui jouent sont fort bien habillées, mais celui qui remplit le rôle de Champrosé, si admirablement créé au Vaudeville par *Félix*, est un jeune mitron, qui, jusqu'au dernier moment a compté sur un costume de gandin, qu'on lui avait promis.

Cependant le costume n'est pas arrivé ; obligé de bâtir le théâtre, le jeune mitron n'a pas eu le loisir de penser à une autre toilette ; le public murmurait, il fallait commencer, on a décidé que le mitron jouerait avec son vêtement de travail, seulement on devait faire une annonce pour réclamer l'indulgence du public, relativement au costume du rôle, mais personne n'ayant voulu se charger de faire l'annonce, il n'y en a pas eu.

En voyant ce personnage dans sa jupe de mitron, au milieu des autres acteurs qui sont convenablement habillés, un léger murmure se fait entendre dans le public ; mais ces mots : « Ce n'est pas sa faute. On lui a manqué de parole... Il attend

encore son costume, » circulent bientôt de bouche en bouche.

Alors les rires se changent en applaudissements. Les dames trouvent même que cette innovation n'est pas désagréable, et que cela ne saurait faire le moindre tort à la pièce.

Ce qui produit un effet beaucoup moins goûté, c'est le souffleur placé derrière tout le monde.

Quand un personnage manque de mémoire et s'arrête, Pigeonnier lui envoie bien ce qu'il a à dire, mais il le crie de façon que toute la salle l'entende, et quelquefois même avant celui qui est en scène.

— Pas si haut donc! disent quelques personnes. Nous n'avons pas besoin d'être soufflées, nous autres!

— Ce n'est pas vous non plus que je souffle, c'est l'acteur!

— Pas si haut alors!

— Comme vous voudrez!

Et Pigeonnier souffle plus bas, mais alors le personnage en scène n'entend pas, il allonge la tête; ce que voyant, les dames assises devant Pigeonnier et qui ont très-bien entendu, répètent la phrase, les autres dames placées plus en avant la redisent à leur tour, et elle n'arrive à l'acteur

qu'après avoir été soufflée de banquette en banquette : il y a même un moment où toute la salle se met à souffler.

Alors un monsieur sort d'une coulisse, en s'écriant :

— Ça ne peut pas aller comme ça ! Si toute la salle souffle la pièce aux personnages, il n'y aura plus de surprise... C'est comme si tout le monde la jouait.

— Où est le souffleur?

— Me voici! crie Pigeonnier du fond du parterre.

— Comment ! monsieur Pigeonnier, pour souffler, vous allez vous mettre à l'extrémité de la salle?

— Je me suis mis où j'ai pu, il n'y avait de place nulle part.

— Vous ne pouvez pas rester là.... On vous entendrait mieux si vous étiez assis sous le théâtre.

— Merci ! pour qu'il casse sur moi !... Il n'est déjà pas si solide ! Quand vous êtes plusieurs dessus, il craque horriblement.

— Eh bien, on vous trouvera une place ailleurs. Allons, venez donc.

Pigeonnier est obligé de quitter les deux petites dames entre lesquelles il se trouvait fort bien. Il

s'en va en murmurant : cet incident a interrompu la représentation; on fait un entr'acte, et le petit Italien chante *le Chapeau de la Marguerite*.

Enfin, au bout de dix minutes, on aperçoit Pigeonnier, juché sur une chaise que l'on a assujettie sur quatre pelles à enfourner. Il est apporté ainsi devant un des côtés de la scène.

De là, le souffleur n'est pas loin des acteurs, mais il les domine; il les voit en dessus et il est obligé de baisser la tête pour leur envoyer leur réplique; les acteurs, au contraire, sont forcés de lever le nez en l'air pour voir et entendre le souffleur.

— C'est bien incommode d'avoir le souffleur dans les frises, dit une des actrices; moi, cela me donne le torticolis de relever sans cesse la tête pour regarder en l'air.

— Mais si, cela va assez bien, dit le premier rôle, on l'entend parfaitement comme ça !

— Vous trouvez que cela va, parce qu'en jouant la comédie vous avez l'habitude de toujours regarder au paradis, ce n'est pas gracieux !

— Madame, je ne sais pas si c'est gracieux, mais, dans de vrais théâtres, je connais plusieurs acteurs qui n'en font pas d'autres et qui, dès qu'ils

sont en scène, ont continuellement les yeux fixés sur la dernière galerie.

— C'est qu'ils y ont des connaissances probablement.

— Avez-vous bientôt fini, là-dessous? crie Pigeonnier du haut de sa chaise. Vous causez au lieu de jouer. Mais cela ne m'amuse pas du tout d'être en l'air; si vous n'avez pas besoin du souffleur, je ne demande qu'à m'en aller, car je ne suis pas en sûreté ici; obligé de me pencher pour souffler, j'ai déjà manqué plusieurs fois de tomber sur le théâtre, et cela finira par m'arriver.

—N'ayez pas peur, Pigeonnier, nous continuons. C'est à Fanfan Benoîton d'entrer en scène.

Le petit Léandre paraît : il s'acquitte fort bien de son rôle, ne manque pas un mot et n'a pas besoin de relever le nez pour regarder le souffleur.

Tout le monde applaudit l'enfant, et son père est attendri, une larme humecte ses yeux, et il dit à tous ceux qui l'entourent :

— C'est mon fils! Le petit drôle est né pour le théâtre! Quelle mémoire! Mais tout à l'heure vous verrez ma fille et ensuite ma femme: : ce sera le bouquet!

En effet, dans un moment où le jeune mitron

a tout à fait oublié ce qu'il doit dire et attend en vain le souffleur, qui n'est alors occupé qu'à se bien tenir sur sa chaise, dont les pieds tremblent continuellement, mademoiselle Zirzabelle, présumant que c'est un intermède, s'élance de la coulisse et vient danser un pas espagnol sur la scène, en remplaçant le tambour de basque par un de ces petits tambours d'enfant qu'on tient par un petit bâton et qui sont enjolivés de grelots.

Cette danse imprévue surprend d'abord le public, qui attendait la continuation de la pièce; mais bientôt on s'y fait, et comme la jeune Zirzabelle fait des pirouettes qu'elle ne finit jamais sans manquer de tomber, on l'applaudit pour l'encourager.

— Elle ira ! dit Bassinoire, mais elle n'est pas encore de la force de son frère.

« Maintenant, nous allons voir ma femme, car depuis le temps qu'on parle d'elle dans la pièce, elle aurait déjà dû paraître. J'aime à croire qu'on a rétabli ce qu'on lui avait donné.

« Je ne voulais pas qu'elle jouât, mais puisqu'elle a appris le rôle, je ne veux pas qu'elle ait étudié pour rien. »

Le ballet impromptu a permis au personnage en scène de se rappeler son rôle. On continue la pièce.

Comme madame Benoîton ne paraît pas, cela impatiente M. Bassinoire, qui se met tout à coup à crier :

— Madame Benoîton !... qu'elle paraisse !... Je demande madame Benoîton !...

— Silence donc là-bas !... disent les spectateurs.

— Mais non, je ne veux pas me taire !... ma femme a appris le rôle de madame Benoîton... Je veux qu'elle le joue !...

Quelques personnes qui ont vu jouer la pièce au Vaudeville se mettent alors à rire, et disent au portier :

— On s'est moqué de vous, mon cher monsieur : dans cette comédie, le rôle de madame Benoîton n'existe pas ; on en parle souvent, c'est vrai, mais on ne la voit jamais.

Bassinoire demeure stupéfait ; déjà il cherche des yeux sa femme, pour lui demander l'explication de sa conduite, mais on entend des cris au dehors et un petit mitron accourt tout effaré, en disant :

— Où est M. Bassinoire ?... une vieille dame le demande... c'est pressé... c'est pour des voleurs !...

— Des voleurs ! s'écrie-t-on de toutes parts...

— Oui, il paraît que la maison de M. Bassinoire en est remplie.

Il était alors minuit passé, et comme à cette heure-là des voleurs peuvent en effet se livrer à leur coupable industrie, tout le monde se met en mouvement ; il n'est plus question de la comédie, les acteurs eux-mêmes sautent en bas du théâtre et l'on se précipite dans la boutique, où l'on trouve madame Trottin étalée sur un fauteuil et balbutiant d'une voix altérée :

— Ah ! mon pauvre monsieur Bassinoire !... elle est bien dangereuse votre porte !... heureusement j'ai pu me sauver sans qu'ils me voient, car ils allaient m'assassiner... Mon Dieu, j'aurais bien besoin de prendre quelque chose pour me remettre.

— Voulez-vous un verre d'eau, madame ?

— Avec plaisir... mais je crois qu'un petit verre d'eau-de-vie me vaudrait mieux !...

On donne de l'eau-de-vie à madame Trottin ; elle en avale coup sur coup deux petits verres ; alors elle se sent en état de s'expliquer.

— Figurez-vous, mon cher monsieur Bassinoire, que tout s'était fort bien passé jusqu'à minuit, vos locataires étaient rentrés, moi j'avais dormi, ça allait comme sur des roulettes ! mais probablement un des locataires avait, en rentrant, oublié

de refermer la porte : comme c'est imprudent !... moi je dormais de confiance!

« Tout à coup je suis réveillée par un bruit sourd... je prête l'oreille, j'entends plusieurs voix d'hommes qui allaient, qui venaient, ils sont toute une bande, mon cher ami ; je me lève tout doucement pour regarder... on cognait des coups dans la cour !... probablement ils veulent dévaliser les caves.

« Soudain une figure paraît devant moi!... Ah! quelle figure !... Messieurs... j'en ai encore le frisson !... Je lui dis :

« — Que demandez-vous, monsieur?... Il me fait la grimace en me répondant :

« — Ce n'est pas toi, sorcière. »

« Puis il disparaît !...

« Vous pensez bien qu'alors je ne pense plus qu'à me sauver !...

« Je guette un moment où toute la bande était dans la cour ; j'enfile l'allée, je me mets à courir sans regarder derrière moi !...

« Je ne sais pas comment j'ai eu la force d'arriver jusqu'ici !...

— Il faut aller arrêter les voleurs !... disent tous les hommes.

— Monsieur Bassinoire, nous vous accompagnerons tous!...

— Oui, tous...

— J'accepte, messieurs, je vais vous guider...

— Ah! messieurs, un moment!... disent les femmes, avez-vous des armes?... Vous n'allez pas vous exposer sans armes contre des bandits qui doivent être armés jusqu'aux dents!... cela n'aurait pas le sens commun.

— Oui, en effet, armons-nous... J'ai déjà chez moi deux fusils et un revolver.

— Moi, j'ai ma canne à dard...

— Prenons des pelles à four, des bâtons, des marteaux... Tout est bon contre les voleurs.

On s'arme comme on peut. Faute de mieux, un jeune homme a pris un pain de quatre livres long, très-rassis, et le porte sur son épaule comme un fusil.

On part en masse, accompagné des vœux de ces dames, qui restent sur le seuil de la boutique du boulanger.

Bassinoire conduit la colonne; il n'a trouvé, pour s'armer, qu'un grand couteau de cuisine, mais il le brandit comme une canne de tambour-major.

Il y avait près de trois cents pas de distance de la maison que l'on quittait à sa demeure.

La nuit était noire ; cependant, en approchant de chez Bassinoire, on voit confusément différents objets devant la porte.

— Est-ce qu'ils ont un canon? dit un mitron.

— Ce n'est pas probable ; mais je crois bien qu'ils ont une voiture, sans doute pour emporter les meubles qu'ils veulent voler.

On avance encore.

Alors une odeur très-peu parfumée vient frapper l'odorat de la compagnie.

— Ah ! sapristi ! qu'est-ce que c'est que ça ? dit un épicier.

— Ce que c'est? Parbleu ! cela se devine...

— Plus nous avançons, plus cela devient fort !

— Bassinoire, il me semble que je reconnais les boîtes qui sont dans cette voiture là-bas... Est-ce que vous attendiez cette nuit les employés de monsieur Richer ?

Le portier se frappe le front en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu ! je l'avais oublié !... C'est-à-dire il me semble qu'ils ne devaient venir que demain... Mais non, c'était cette nuit !... Plus de doute... Oui, ce sont eux, que cette vieille folle de

madame Trottin a pris pour des voleurs. Oh ! il n'y a plus à s'y tromper.

Toute la troupe improvisée prend le parti de rire du quiproquo, et s'en retourne gaiement, en faisant une foule de plaisanteries sur cette aventure.

Voyant que leurs maris reviennent en chantant, les dames sont bientôt rassurées ; on leur apprend ce qui a causé la frayeur de madame Trottin, et elles mêlent leurs éclats de rire à ceux de ces messieurs.

Madame Trottin, seule, persiste à croire que ce sont des voleurs qui se sont déguisés pour faire leur coup.

La compagnie, revenue dans la salle du spectacle, y trouve Pigeonnier, qui avait appelé en vain pour qu'on le descendît de sa chaise ; dans le tumulte on n'avait pas pensé à lui, et pendant que l'on sortait pour prendre les voleurs, il avait été forcé de rester juché sur son siége, qui était monté sur quatre pelles à enfourner.

XV

UNE FOIRE DE VILLAGE

De retour dans leurs pénates, les époux Bassinoire avaient eu nécessairement une explication.

Elle avait été vive : suivant l'usage des femmes qui, lorsqu'elles ont tort, commencent par se fâcher, ce qui évite des explications qu'elles ne peuvent ou ne veulent pas donner, la fière Eulalie avait dit à son mari :

— Je vous ai fait croire que je jouais madame Benoîton, c'était pour vous habituer à me laisser paraître sur un théâtre. Vous vous opposez à ce que je suive ma vocation, à ce que je fasse fortune sur la scène ; vous êtes un tyran ! je ne veux pas

vivre avec vous. Dès demain je vous quitte et je me retire chez ma mère.

Cette menace n'avait pas beaucoup effrayé Bassinoire ; il savait que la mère de sa femme était une pauvre paysanne qui habitait un petit village aux environs de Paris, où elle vivait bien modestement, en vendant des œufs et du lait; il s'était dit :

— Qu'est-ce que ma femme irait faire là ? Soigner les choux et les carottes de sa mère ! cela n'amuserait pas Eulalie, et il n'est pas probable qu'elle quitte ses enfants et son ménage pour cette vie rustique qui n'est pas dans ses goûts.

Cependant Eulalie était partie le lendemain matin; pendant l'absence de son mari, elle avait embrassé ses enfants, en leur disant :

— Ne soyez pas inquiets de moi ; vous me reverrez bientôt; je vous apporterai de riches vêtements et les couronnes qu'on m'aura lancées.

Quand le portier apprend que sa femme a exécuté sa menace, il en demeure interdit, suffoqué, puis il se dit :

— C'est un coup de tête, mais elle reviendra demain. Elle veut voir si je courrai après elle ; eh bien, non, je n'y courrai pas.

Cependant le lendemain se passe et Eulalie ne revient pas.

Bassinoire est triste, car il n'est pas méchant, il regrette sa femme et se sent prêt à pleurer quand il regarde ses enfants.

Huit jours s'écoulent, point de nouvelles d'Eulalie : les enfants commencent à partager la tristesse de leur père.

Au bout de ce temps, Pigeonnier entre un matin chez Bassinoire, dont il ne se moque plus depuis qu'il sait que sa femme l'a quitté.

Il s'assoit dans la loge en disant :

— Eh bien, voyons, que fait-on ici? On est triste, on s'ennuie... Mais il ne faut pas ainsi se laisser aller au chagrin, ça ne remédie à rien. C'est aujourd'hui dimanche, il faut sortir avec les enfants.

— Et ma loge? dit le portier.

— Bon ! la mère Trottin la gardera ; elle prendra peut-être cette fois les charbonniers pour des croque-morts, mais ce n'est pas dangereux. C'est aujourd'hui la fête du petit village de Villetaneuse, ce n'est pas loin ; allons-y.

— Villetaneuse ! s'écrie Bassinoire ; mais c'est dans ce village qu'habite la mère de ma femme !...

— Eh bien, raison de plus pour y aller. Nous y rencontrerons peut-être ta belle évaporée, ou par sa mère, tu auras de ses nouvelles.

— Tu as raison ; oui, allons à la fête de Villetaneuse.

Les enfants sautent de joie. On est bien vite prêt.

La mère Trottin consent encore à garder la loge, à condition qu'on lui laissera de l'eau-de-vie pour soutenir son courage.

Pigeonnier, qui pense à tout, achète un pâté, et l'on part pour Villetaneuse.

Vous savez assurément ce que c'est qu'une fête, une foire de village; mais ce qu'il y a en général de plus piquant dans ces bacchanales champêtres, ce sont les spectacles improvisés par les saltimbanques, ces cabotins ambulants qui passent leur vie à courir de foire en foire, traînant avec eux leur maison, leur théâtre, leurs décors et leur personnel.

Ce sont de véritables bohêmes, et cependant, dans cette existence nomade, règne encore un certain ordre, un arrangement qui mérite d'être remarqué.

Ces artistes de foire arrivent avec une immense voiture, longue comme un omnibus, mais qui est divisée en trois compartiments, de manière à former un appartement complet.

La première pièce est ordinairement la cuisine;

elle est pourvue d'un fourneau et d'une modeste quantité de casseroles et de marmites.

Le second compartiment sert de vestiaire; c'est là que sont empilés les costumes de la troupe, les instruments de musique et tous les accessoires dont on a si souvent besoin dans une pièce à spectacle.

Enfin, le dernier compartiment est la chambre à coucher, où le lit est toujours dressé.

Lorsque la troupe est nombreuse, on couche aussi dans le vestiaire, on se fait un matelas avec la tunique de *Mahomet*, les jupons de la paysanne alsacienne et le riche manteau de *Marguerite de Bourgogne;* le casque de *François Ier* sert d'oreiller, et pour avoir chaud aux pieds, on les couvre avec le pourpoint du *duc de Guise.*

Dans ce lit, fait de pièces et de morceaux, l'artiste nomade dort parfaitement, et beaucoup mieux que le richard couché sur la plume : c'est une compensation.

Au-dessus de la voiture sont entassés des décors et des pièces de bois qui servent à construire un théâtre.

Chaque acteur est tour à tour cocher. On n'a qu'un cheval, mais on le ménage. On ne va qu'à petites journées.

On a un chien, un fort chien de garde, qui veille, lorsqu'on fait dans la journée une halte et que tout le monde s'endort.

Le chien ne monte jamais dans la voiture, mais il va bien plus vite que le cheval ; il est toujours en avant, il sert d'avant-garde et aboie quand il aperçoit une habitation.

Quelquefois la troupe a deux voitures, la seconde contient alors tout ce qui sert à élever subitement un théâtre, une salle, et des décorations qui servent pour toutes les pièces : un salon et une forêt.

Mais les deux voitures annoncent alors une troupe de premier ordre, qui fait de l'argent partout où elle va, et reste parfois quinze jours dans le même endroit.

Ces troupes-là ont une musique formidable, composée de clarinettes, pistons, flûte et grosse caisse. Cinq musiciens suffisent pour être entendus de fort loin, chacun d'eux faisant du bruit comme quatre.

Tout cela est en planches, mais il faut voir avec quelle dextérité, quelle adresse ces bohèmes élèvent une salle, qui n'a, à la vérité, qu'un parterre et un orchestre, mais peut quelquefois contenir jusqu'à cinq cents spectateurs.

Une planche indique la différence des places,

les banquettes de bois ne sont pas plus douces à l'orchestre qu'au parterre, mais on paye là cinq sous et ici dix. Vous voyez bien qu'on doit se trouver mieux à dix sous.

En dehors de la salle, on dresse une estrade, puis on accroche une immense toile, sur laquelle sont brossées différentes scènes dramatiques faites pour donner le frisson aux plus braves.

C'est sur l'estrade que se place d'abord la musique et que se fait le boniment, ou, si vous aimez mieux, la parade qui sert à attirer les curieux et qui est ordinairement beaucoup plus amusante que la pièce qui se joue à l'intérieur.

Pendant que les hommes construisent leur salle, vous voyez les femmes sortir les costumes de la voiture, les étaler, les brosser, les raccommoder.

D'autres vont chercher de l'eau et se mettent à laver, à blanchir le linge de la troupe; les enfants, car il y a toujours quelques enfants, qui pour tout vêtement n'ont, suivant la saison, qu'une chemise ou bien un petit paletot, mais jamais de bas et vont sans cesse tête nue; les enfants font les commissions, ils vont chercher des litres de vin au cabaret le plus voisin.

Enfin les femmes font la cuisine, préparent le repas, dressent le couvert sur l'herbe quand il y

en a, ou à défaut de verdure, sur une planche qui sert de table.

Au milieu de tout cela, le chien veille, il va et vient, il grogne si un étranger va trop près de la cuisine, il aboie après ceux qui s'arrêtent devant la marmite.

Le spectacle dure quelquefois jusqu'à minuit, parce qu'on donne plusieurs représentations dans la journée et la soirée, et que les paysans veulent en avoir pour leur argent.

Alors ces saltimbanques qui, depuis midi, ont continuellement crié en dehors, joué en dedans, fait de la musique, chanté et exécuté des sauts périlleux, soupent, puis se couchent ; les femmes et les enfants dans la voiture, les hommes sur le théâtre, le chien dessous.

Pigeonnier et la famille Bassinoire arrivent à Villetaneuse sur les deux heures de l'après-midi.

La fête était dans tout son éclat, et de fort loin on entendait la musique du théâtre forain ; c'était le moment où l'on attirait le monde devant l'estrade, on allait faire le boniment.

Dès qu'ils entendent la clarinette et la grosse caisse, M. Léandre et sa sœur disent à leur père :

— Allons par là, papa, allons voir pourquoi on fait de la musique.

— C'est quelque spectacle en plein vent !...

— C'est égal, allons voir ça.

— Autant aller là qu'ailleurs, dit Pigeonnier, et puis, ce doit être le plus bel endroit de la fête.

Les musiciens nomades jouaient une polka. Mademoiselle Zirzabelle prend son frère sous son bras et le force à polker tout le long du chemin.

On arrive sur la place, où se pressent les curieux.

Les paysans se portent en foule devant la parade, quelques villageoises se promènent, en regardant les boutiques de tourniquets, mais surtout pour faire admirer leur bonnet et leur tablier neuf.

Des habitants de Paris circulent au milieu de tout cela.

Enfin quelques jeunes gas s'obstinent à faire aller le tourniquet, dans l'espoir de gagner le beau vase qui est le gros lot, et après avoir dépensé une quarantaine de sous à jouer, gagnent un coquetier qui vaut bien dix centimes.

On approche de la parade, le premier sujet de la troupe fait alors cette annonce au public.

« Messieurs, mesdames, habitants de ce village et des environs, nous avons l'honneur de vous annoncer que vous jouirez ce soir d'un spectacle nouveau, extraordinaire.

« Nous jouerons devant l'honorable société la première représentation de *la Fille des eaux*, *ou l'Incendie du château de Satan*, pantomime dialoguée en treize actes, mêlée de chants, de danses, de combats au sabre et à *l'hache*.

« Cette pièce n'a jamais été jouée que devant des têtes couronnées, mais aujourd'hui, et pour récompenser l'accueil que, depuis huit jours, vous avez daigné faire à nos efforts, nous n'avons reculé devant aucun sacrifice, aucune dépense, car, dans *l'Incendie du château de Satan*, vous entendrez plus de mille pétards, sans compter ceux que vous n'entendrez pas !...

« Ce n'est pas tout, une autre surprise vous est ménagée :

« Une dame américaine, artiste d'un talent consommé, douée d'une de ces voix qui font le charme des forêts vierges de l'Amérique, la célèbre Criardini, qui a chanté dans toutes les grandes cours de l'Europe et même dans les petites cours, est arrivée hier dans ces parages, et veut bien ce soir nous prêter l'appui de son talent, en se chargeant du rôle de la Fille des eaux, dans lequel elle intercalera adroitement plusieurs airs de *la Duchesse de Gérolstein* et peut-être de *la Belle Hélène*...

« Pour cette représentation, vraiment sans égale, le prix des places ne sera pas augmenté, et messieurs les militaires pourront y amener gratis une bonne d'enfant.

« Qu'on se le dise!... Allez, la musique!... »

— Pas mauvais le boniment!... dit Pigeonnier, mais il paraît que ce n'est pas le premier jour de la fête.

— Non, c'est l'octave aujourd'hui, dit un bourgeois en poussant un soupir.

« Ah! monsieur! j'en sais quelque chose!...

« Je demeure là-bas... en face; ma maison est derrière ce théâtre forain; aussi vous devez penser si j'entends la musique; c'est toute la journée et toute la soirée, jusqu'à plus de minuit, un tapage infernal; j'ai continuellement dans les oreilles la grosse caisse et les cymbales!... J'en suis déjà devenu un peu sourd.

« Cette fête-là n'en est pas une pour moi!...

— Papa, tu nous mèneras voir *le Château de Satan?*... dit Léandre.

— Oh!... oui, papa, et la *Fille des eaux*, qui vient sans doute éteindre l'incendie du château.

— C'est bon!... nous verrons cela! dit Bassinoire, mais auparavant, je veux m'informer de madame Mathieu, votre grand'mère, chez qui ma

femme m'a dit qu'elle se retirait : cela m'intéresse plus que la Fille aux eaux.

— Tu as raison, dit Pigeonnier; allons nous informer de la mère Mathieu, après quoi nous chercherons un bouchon dans lequel nous pourrons arroser notre pâté.

On entre dans une des rues du village où l'on aperçoit un épicier, car un épicier de village doit en connaître à peu près tous les habitants.

On s'informe de la mère Mathieu ; le garçon épicier regarde dans le fond d'un cornet, comme s'il espérait y trouver ce qu'on lui demande ; puis, après avoir longtemps réfléchi, il répond :

— Est-ce une femme ou une demoiselle?

— C'est une femme âgée, puisqu'on vous dit : la mère Mathieu.

— Je connais bien un Mathieu qui est dans les pompiers ; c'est-y ça que vous cherchez?

— Nous cherchons une vieille paysanne.

— Ah ! fallait donc le dire tout de suite !... Je connais pas.

Les Parisiens vont s'éloigner.

Un paysan qui boit la goutte sur le comptoir les rappelle, en leur criant :

— Attendez donc, la mère Mathieu... c'est-y celle qui vend des œufs et qui élève des poules ?

— Justement ! dit Bassinoire, c'est bien la profession de la personne que je cherche.

— La mère Mathieu ! qui louche de l'œil droit ?

— Des deux même, c'est probable ; où loge-t-elle, s'il vous plaît ?

— Tenez, au bout de la rue, tournez à gauche, vous verrez une mare, c'est pas là.

« Après la mare, vous apercevrez un tas de fumier... c'est pas encore là.

« Mais plus loin il y a une laiterie, vous sentirez l'odeur des vaches.

« La mère Mathieu loge à côté des vaches. »

Sur ces indications on se remet en route : on trouve la mare, le fumier, la laiterie et enfin on aperçoit une petite maisonnette assez propre : ce doit être la demeure de la mère d'Eulalie,

On va y frapper, personne ne répond. Mais une villageoise, assise à la porte de la laiterie, dit :

— Oh ! vous frappez inutilement, il n'y a personne.

— N'est-ce pas là que demeure la mère Mathieu ?

— Oui, c'est là.

— Et elle est sortie ?

— Pardi, elle est allée à la fête avec sa fille, une belle dame de Paris qui est chez elle depuis

huit jours... il y a déjà longtemps qu'elles sont parties.

Bassinoire est très-content : du moins sa femme ne lui a pas menti, en lui disant qu'elle allait chez sa mère.

— Maintenant que tu es tranquille, dit Pigeonnier, allons dîner, car j'ai très-faim et ces enfants aussi.

« Ensuite nous nous mettrons à la recherche de ta femme, et nous la trouverons, parce que ce village n'est pas immense, et qu'une femme qui est gentille n'est pas fâchée de se faire voir. »

On cherche un cabaret, et, n'importe en quelle ville, bourg ou village où vous vous arrêterez, c'est la chose la plus facile à trouver.

On s'attable, on attaque son pâté; avec une salade et du fromage, on a un dîner très-suffisant.

Bassinoire a retrouvé toute sa gaieté; Pigeonnier ne perd jamais la sienne; les enfants sont joyeux, parce qu'ils espèrent bientôt embrasser leur maman; on fête le piqueton du cabaret.

Lorsqu'on quitte la table, il commence à faire nuit; mais il y a çà et là quelques lampions, quelques chandelles égarées, qui indiquent les endroits où sont établis des jeux; enfin il y a le bal, qui est déjà en train.

On va tout visiter, dans l'espoir de rencontrer Eulalie, mais on la cherche en vain.

Tout à coup le petit Léandre s'écrie :

— Papa ! et la *Fille des eaux* que tu as promis de nous faire voir ?

— Parbleu, dit Pigeonnier, c'est par là que nous aurions dû commencer ! Madame Bassinoire adore le spectacle, elle est probablement entrée dans la baraque des saltimbanques.

— Tu as raison, dit le portier, Eulalie aura voulu voir *l'Incendie du château de Satan*.

« Entrons au spectacle. »

— C'est le bon moment, messieurs et dames, crie le pitre, on n'attendait plus que votre honorable présence, la grande pièce va commencer.

Bassinoire a pris des premières places.

On entre, la salle est pleine, ce n'est pas sans peine que les nouveaux venus parviennent à trouver trois places sur un banc de l'orchestre.

On s'en contente parce que le papa tiendra son fils sur ses genoux ; cependant cela le gêne beaucoup pour chercher sa femme ; il imagine de se lever, en tenant son fils sur ses épaules, et lui dit :

— Cherche ta mère.

Mais cette gymnastique n'est pas du goût du public, qui crie :

— Assis donc!... Qu'est-ce qu'il a donc celui-là à nous faire voir son petit môme!... Est-ce qu'il croit que nous sommes entrés ici pour admirer sa progéniture... Assis!!!

La pièce va commencer.

Il faut bien que Bassinoire se remette sur sa banquette.

— Tu chercheras ta femme après le premier acte, lui dit Pigeonnier, et tu n'auras pas besoin de tenir ton fils en l'air; puisqu'il y a treize actes, tu auras beaucoup d'entr'actes et tout le temps de la chercher.

La pièce commence.

Le théâtre représente une forêt. Dans le fond on a mis une coulisse de salon pour indiquer l'entrée du château.

Les costumes sont de tous les pays. L'amoureux est en Polonais, le père en Turc, et la princesse en Écossaise.

— Où donc que l'action se passe? demande un paysan à son voisin.

— Pourquoi que tu demandes ça?

— Parce que voilà le père de la princesse qui est Turc et la princesse est Écossaise...

— L'action se passe partout, apparemment.

« Ce que je veux voir, c'est la débutante, cette fa-

meuse Américaine, madame Criardini, qui doit faire la Fille des eaux!...

— Et qui chante comme une forêt vierge?... Ah! faut voir! Si on nous a attrapés, moi, je me fâche... Elle est bien longue à venir, la Fille des eaux!...

— Si elle n'est pas mouillée, moi je siffle.

— Pourquoi donc veux-tu qu'elle soit mouillée?

— Puisque c'est la Fille des eaux, elle doit être mouillée...

— Que t'es bête!... au théâtre on fait toujours semblant. Ce n'est jamais vrai!

— Bah! et dans les pièces où on mange?

— Ils font semblant, mais ils ne mangent pas.

— Tais-toi! voilà la Fille des eaux!

L'actrice annoncée paraît : elle a un costume tellement bigarré, qu'il est impossible de le définir, et sur la tête une couronne en pissenlits qui sont censés représenter des roseaux.

Elle manque son entrée parce qu'elle glisse sur un noyau de cerise oublié sur le théâtre ; elle est obligée de se retenir au Turc, qui se retient au Polonais, qui se retient à une coulisse, qui manque de tomber sur le publie.

Deux spectateurs sautent sur le théâtre et soutiennent la coulisse ; on la remet en place et la pièce continue.

Cependant Bassinoire examine la Fille des eaux. A force de s'écarquiller les yeux et de chercher le visage de l'actrice, qui est ombragé par les pissenlits, il dit à Pigeonnier :

— Ai-je la berlue?... Cette Fille des eaux, il me semble bien que c'est Eulalie !...

— Oui, pardieu ! c'est ta femme. Chut !... ne dis rien !... laisse-la jouer, il faut voir comment elle s'en tirera.

— Mon épouse jouer avec des bateleurs !... ô indignité !...

— Tais-toi donc !... tu vas te faire mettre à la porte et ce public-là ne badine pas !...

— Papa, on dirait maman, cette déguisée-là.

— Taisez-vous, mioches !

Eulalie, car c'est bien elle qui, sous le nom de Ciardini, fait son début sur le théâtre de la foire, débite fort mal la partie parlée de son rôle.

D'abord elle dit trop bas; on lui crie : « Plus haut ! »

Alors elle se fait une voix de serinette fort peu agréable aux oreilles.

Le public, déjà mal disposé par l'entrée en glissade de l'actrice, commence à murmurer et à dire :

— Drôle d'actrice !... elle ne sait pas parler.

Pour que sa débutante gagne la faveur du pu-

blic, le directeur, qui joue le Turc, fait un signe à ses musiciens, qui font entendre la ritournelle de l'air :

Voilà le sabre de mon père !

Eulalie s'empresse d'entonner son air favori.

Mais comme ses nouveaux camarades ne savaient pas ce qu'elle disait dans son air, on avait oublié de lui donner un sabre ; dans le trouble d'un début, madame Bassinoire n'a pu penser à en demander un, ce n'est qu'au moment où elle entame son air que, s'apercevant trop tard qu'elle n'a point de sabre, elle arrache un pissenlit de sa couronne et le présente au Polonais en lui chantant :

Voilà le sabre de mon père !!... etc.

Cette innovation n'est pas du goût du public, qui croit qu'on se moque de lui. Il trépigne, siffle, crie :

— Elle veut nous faire passer un pissenlit pour un sabre !... A la chienlit !... à bas la chanteuse !...

Eulalie s'arrête, elle est troublée, embarrassée.

Le directeur prend la parole et s'adresse au public :

— Messieurs, ceci n'est pas du tout la faute de la célèbre Criardini ; c'est la personne chargée des accessoires qui a oublié de lui donner un sabre et que, pour cette faute grave, je vais mettre à l'amende de cinq cents francs.

« Pour réparer cet échec, madame Criardini va vous chanter le grand air du superbe opéra de *Galatée*.

— Non, *la Belle Hélène*, dit à demi-voix Eulalie au Turc.

— Mes musiciens ne le savent pas.

— Je ne suis pas si sûre de *Galatée*...

— De l'aplomb ! ça ira toujours.

Quoi qu'en ait dit le directeur, l'air de *Galatée* va mal, Eulalie se trompe, chante faux, se reprend souvent. Elle a déjà répété six fois :

— *Verse encore ! encore, encore !...*

— Non, en voilà assez ! crie-t-on du fond de la salle. Ne verse plus ! ne verse plus !...

— A bas la chanteuse ! elle se moque de nous...

— Tiens, voilà pour la Fille des eaux !...

Au même instant, une pomme est lancée avec force sur la débutante par un lourd paysan et, malheureusement, ce n'est pas une pomme cuite.

Celle-ci a frappé en plein sur l'œil gauche d'Eulalie, qui pousse un cri déchirant et tombe sans connaissance.

On s'empresse autour d'elle ; mais déjà Bassinoire a quitté l'orchestre, ainsi que les enfants et Pigeonnier.

— C'est ma femme, c'est ma pauvre femme !

s'écrie Bassinoire, en courant relever Eulalie. Elle a voulu jouer la comédie malgré moi... voilà les couronnes qu'elle a recueillies!...

« Quant à celui qui lui a jeté la pomme, si je le connaissais, je lui flanquerais mon pied quelque part! »

Mais personne ne répond à cette menace.

On laisse Bassinoire emmener sa femme.

Celle-ci, revenue à elle, est bien surprise de se voir entourée de son mari et de ses enfants.

Son mari ne lui adresse aucun reproche, car elle ne voit plus de son œil gauche, qui la fait horriblement souffrir.

Avec l'aide de Pigeonnier, on se procure une voiture, qui ramène tout le monde à Paris.

On entre chez un pharmacien, on court chercher un oculiste.

L'homme de l'art examine l'œil blessé et secoue la tête en disant :

— Il faut que cette pomme ait été lancée avec une force extrême!

« Je crains bien que vous ne restiez borgne toute votre vie. »

— La leçon est roide, dit Pigeonnier, mais il y a tout à parier qu'elle lui profitera.

XVI

SOUS UN ESCALIER

Quelques semaines se sont écoulées.

Julien, qui sait quel a été le résultat de l'entrevue de son père avec Robertin, ne se plaint pas et s'est borné à dire :

— J'attendrai.

Mais un matin, M. Droguin reçoit une lettre qui vient d'Angleterre.

Il se hâte de la décacheter, car il a reconnu l'écriture de sa fille.

Mademoiselle Iphigénie apprend à son père qu'elle est malade et sans argent, M. de Ravinette ayant jugé à propos de partir sans elle pour la

Californie et oublié de payer leur compte à l'hôtel, où on lui retient tous ses effets jusqu'à ce qu'elle ait soldé sa dépense et celle de ce M. de Ravinette.

La lettre se termine naturellement par une demande d'argent et la promesse d'être plus sage à l'avenir.

Le suisse pousse un gros soupir ; il est forcé de se dire que son fils avait raison.

Mais comme il ne peut pas abandonner sa fille et la laisser exposée à être emprisonnée pour dettes, en Angleterre, il ramasse ses économies, fait argent de tout, et porte même au mont-de-piété son argenterie, en se disant :

— Je ne mangerai plus devant le monde, j'avalerai ma choucroute avec une fourchette d'étain... et cela pour payer les dépenses faites par M. le comte de Ravinette, ou plutôt, comme dit mon fils, par cet escroc qui se dit grand seigneur! Mais il le faut! je ne puis laisser Iphigénie exposée au plum-pudding à perpétuité; et encore est-il bien sûr qu'on lui donnerait du plum-pudding!

Dans le ci-devant hôtel de Villagier, le grand escalier, qui se trouvait à droite sous le péristyle, formait à son début un angle aigu, sous lequel était comme une cavité assez profonde pour que

l'on pût y déposer différents outils avec lesquels toutes les semaines on nettoyait la cour.

C'est là que Robertin mettait ses balais, ses brosses à frotter et son cirage anglais.

Quand on était dans ce recoin, on se trouvait caché à tous les yeux et cependant on pouvait entrevoir les personnes qui entraient ou sortaient par la porte cochère.

Une après-midi, Robertin venait de porter quelque chose dans ce réduit, le concierge était rêveur; malgré lui, il pensait sans cesse à ce jeune homme qu'il avait vu montant dans l'escalier, qui connaissait les dames de Marsanne et qui pourtant ne revenait pas les voir, bien qu'il se fût écoulé trois semaines depuis qu'elles l'avaient engagé à leur rendre visite.

Robertin se disait :

— Ce jeune homme avait l'air souffrant et malheureux ; il est peut-être tombé malade... C'est bien singulier, il m'a toujours parlé avec dureté, avec un air de mépris, et malgré moi, je sens que je m'intéresse à lui... il y a des moments où je me reproche de ne pas avoir donné une chambre dans la maison à ce M. Saint-Clair que, cependant, je ne connais pas.

Comme Robertin s'abandonnait à ses pensées,

celui dont il s'occupait entre dans la maison et se dirige vers l'escalier sans même regarder la loge du concierge, qui est resté dans son réduit et n'a pu être aperçu par le jeune Saint-Clair.

Celui-ci va pour monter l'escalier, mais il s'arrête sur la troisième marche, car une personne le descendait, et cette personne, qui se trouve presque aussitôt devant lui, est la charmante Adrienne.

— Monsieur Saint-Clair ! s'écrie la belle demoiselle. Ah ! c'est bien heureux, monsieur, que vous vous soyez enfin décidé à venir nous voir.

« Savez-vous qu'il y a au moins trois semaines que nous vous avons rencontré? vous nous aviez dit alors que vous reviendriez bientôt... C'est très-vilain d'abandonner ainsi son élève.

« Mais venez, montez vite, que ma tante vous gronde.

— Ah ! mademoiselle ! un moment, de grâce puisqu'un hasard inespéré me fait vous rencontrer seule. Je m'en trouve si heureux !...Je vous en prie, permettez-moi d'en profiter, car ce bonheur ne se représentera pas de bien longtemps peut-être.

— Mon Dieu, monsieur, puisque cela vous fait plaisir, je le veux bien.

« Vous avez donc à me dire des choses que vous ne voulez pas que ma tante entende? »

La voix d'Adrienne était devenue tremblante en prononçant ces dernières paroles.

Le jeune homme y répond avec feu :

— Mademoiselle, je ne sais pas si avez lu dans mes yeux tout l'amour que j'éprouve pour vous, mais cet amour est mon bonheur, ma vie, bien que je sache qu'il est sans espérance, car dans la position où je suis, il ne m'est pas permis d'aspirer à votre main.

« Non. Je sens que cela est impossible... Mais, de grâce, permettez-moi de vous aimer et pardonnez-moi d'oser vous le dire...

« Pardonnez-moi de vous jurer que jamais une autre femme ne fera battre mon cœur.

« Je ne viens pas vous voir. Ah! si vous saviez combien je souffre, combien je suis malheureux de me priver de votre vue !... Mais, en vérité, dans le costume que je porte, je rougis de me présenter devant vous, devant madame votre tante.

« Les élèves que j'ai ne m'ont pas encore donné le prix de mes leçons.

« J'attendais avec impatience cet argent pour m'acheter ce dont j'ai besoin. Aujourd'hui, cependant, je n'ai pu résister au désir de vous voir, ne fût-ce qu'un moment, et je bénis le ciel d'avoir eu cette idée, puisque j'ai pu vous rencontrer seule et

vous dire tout ce que je renfermais dans mon cœur... »

La nièce de la comtesse ne semble nullement offensée par l'aveu qu'on vient de lui faire ; elle balbutie :

— Monsieur Saint-Clair, je ne suis pas fâchée que vous m'aimiez... au contraire...

— Ah ! mademoiselle !...

— Votre redingote, qui n'est pas toute neuve, vous empêche de venir. Vous avez tort, monsieur. Est-ce que vous croyez que je m'occupe de votre toilette ? Les personnes qui nous plaisent ne sont-elles pas toujours bien venues ?

— Que vous êtes bonne, et qu'il sera heureux, celui que vous choisirez pour mari !

— Que je choisirai !... Ah ! si on me laissait choisir, alors moi aussi je serais heureuse !... Mais je dépends de ma tante, qui me tient lieu de mère.

« Écoutez, monsieur Saint-Clair, elle n'est pas bien riche non plus, ma tante; nous vivons avec beaucoup d'économie : voilà pourquoi elle voudrait me voir épouser quelqu'un qui aurait de la fortune, tandis que moi, je n'y tiens pas du tout.

« Mais il y aurait un obstacle bien plus grand à notre union, un obstacle insurmontable.

— Quel est-il, mademoiselle?

— Ma tante est entichée de sa noblesse. Mon père était noble aussi, et jamais on ne me laissera épouser un roturier.

« Oh! si j'étais la maîtresse, je vous jure que cela me serait bien égal, à moi.

— Mademoiselle, si cet obstacle était le seul qui s'opposât à notre union, il me serait bien facile de le lever.

« Je ne suis pas ce que vous croyez. Saint-Clair est un nom que j'ai pris pour cacher mon rang et mon titre, parce que mon père ne voulait pas que le nom de ses ancêtres fût porté par un pauvre maître de dessin.

« Je suis le marquis de Villagier, je suis le petit-fils de celui à qui appartenait cet hôtel et qui périt dans la révolution.

— Est-il possible!... Que m'apprenez-vous là!... Ah! j'en suis bien contente!

« Mais pourquoi donc cacher votre nom qui est si beau?

— Plus il est beau, mademoiselle, plus il m'aurait été cruel de faire courir le cachet au dernier descendant des Villagier.

« En quelques mots, je vais vous faire connaître tous nos malheurs :

« Mon grand-père, poursuivit Saint-Clair, ou plutôt pour lui rendre son véritable nom, le jeune M. de Villagier, mon grand-père, prévoyant une partie des événements que devait amener la révolution, avait envoyé son fils chez un de ses bons amis à Munich, en Bavière. Il marquait à cet ami qu'il irait dans quelque temps rejoindre son fils, mais que, s'il ne pouvait pas faire le voyage, il lui écrirait et lui enverrait une grosse somme d'argent, afin que l'on pût, en pays étranger, donner au descendant des Villagier une brillante éducation.

« Le temps se passa. On ne reçut plus aucune lettre de mon grand-père, et bientôt, à Munich, on apprit la fatale nouvelle !... Le marquis de Villagier avait été arrêté, puis avait péri sur l'échafaud ; ses biens avaient été confisqués, et cet hôtel, le sien, vendu à vil prix.

« Ce qui aggrava la douleur de mon père, ce fut d'apprendre que l'auteur de tous ces malheurs était un homme que le vieux marquis avait comblé de bienfaits, un certain Robertin, alors concierge de cet hôtel ; c'est lui qui avait dénoncé mon grand-père...

— Quoi! ce Robertin qui est encore notre concierge... ?

— Non, mademoiselle, c'est le père de cet homme qui fut cause de la mort de son bienfaiteur!

— Oh! c'est affreux, cela!

« Mais comment a-t-on su que ce Robertin avait commis cette infâme action?

— Mon Dieu, mademoiselle, d'après ce que j'ai entendu dire, le concierge devint un des plus chauds terroristes de l'époque ; il ne cachait pas ses opinions, et lorsqu'on lui reprochait d'avoir fait arrêter son maître, qui cependant ne conspirait pas contre la république, il se bornait à répondre :

« J'ai fait ce que j'ai voulu, cela ne regarde « personne! »

« Aussi, bien que cet hôtel fût en séquestre, on lui en confia la garde, et il trouva le moyen d'y conserver toujours la place qu'il occupait et qu'il a transmise à son fils.

« Maintenant, mademoiselle, vous devez comprendre pourquoi je ne puis voir celui-ci sans éprouver à son aspect un sentiment de répulsion.

— Oh! oui, monsieur, je le comprends; mais de grâce, achevez-moi l'histoire de votre père...

— Il fut élevé jusqu'à l'âge de dix-huit ans à Munich, chez cet ami auquel mon grand-père

l'avait confié. Au bout de ce temps, cet ami lui dit :

« Vous êtes maintenant marquis de Villagier, mais vous n'avez plus de fortune ; il faut tâcher d'en acquérir une nouvelle. Partez pour l'Amérique, je vais vous donner une lettre pour un planteur de mes amis, et par ses soins vous pourrez peut-être redevenir riche et porter dignement le nom de vos ancêtres. »

« Mon père suivit ce conseil. En Amérique, le destin sembla lui sourire. Il épousa une jeune Américaine : je fus l'unique fruit de cette union.

« Ayant amassé de quoi vivre honorablement, mon père n'avait plus qu'un désir, celui de revenir en France. Mais ne se trouvant pas assez riche pour y tenir son rang, il convertit tout son or en marchandises, dont la vente devait tripler ses capitaux. Il en chargea un vaisseau, sur lequel nous montâmes avec ma mère.

« Le voyage fut heureux d'abord, et nous formions les plus doux projets pour l'avenir, lorsqu'une horrible tempête détruisit toutes nos espérances !... Notre bâtiment périt, ma mère fut engloutie dans les flots avec presque tout l'équipage ; mon père et moi fûmes jetés sur un rocher ; nous y passâmes deux jours sans secours, sans vivres,

presque sans vêtements, car la mer nous avait terriblement ballottés.

« Au bout de ce temps, un petit navire nous aperçut, nous prit à son bord et nous débarqua à Dieppe. Mais dans quelle situation!...

« Mon père, malade, désespéré de la mort de ma mère; moi, j'avais dix-neuf ans alors, étant sans ressource pour aider mon père!... Des pêcheurs eurent pitié de nous; ils nous donnèrent un asile et pendant six mois, en travaillant avec eux, je gagnai de quoi nous nourrir.

« Au bout de ce temps, je me rappelai que l'on m'avait trouvé du talent pour le dessin; c'était le seul art d'agrément pour lequel j'avais eu de la vocation.

« Je m'amusai d'abord à crayonner le portrait d'un de mes compagnons de pêche. Il en fut émerveillé, et il fallut que je fisse les portraits de tous ses camarades.

« Mon talent étant connu, j'eus pour clients des habitants de la ville, puis l'un d'eux me demanda si je voulais donner des leçons de dessin à ses enfants.

« Vous devez comprendre avec quelle joie j'acceptai; j'aimais infiniment mieux être dessinateur que pêcheur.

« Mon père ne s'opposa pas à ce que je suivisse cette nouvelle carrière, mais il y mit une condition :

« Mon fils, me dit-il, il ne faut pas qu'un marquis de Villagier soit réduit à courir le cachet. Puisqu'il faut, pour vivre, que tu donnes des leçons de dessin, quitte ton nom, ton titre, et jure-moi de ne les reprendre que lorsque la fortune te sera redevenue favorable. »

« Je fis à mon père le serment qu'il exigeait ; il est mort il y a un an, mais je suis toujours fidèle à ma promesse, et voilà pourquoi, mademoiselle, je me suis présenté sous le nom de Saint-Clair.

— Ah! monsieur, si vous saviez combien votre récit m'a intéressée!... comme je suis contente de savoir que vous êtes le marquis de Villagier!...

« Oh! je vous en prie, venez conter tout cela à ma tante... Elle sera heureuse de vous entendre, de savoir qui vous êtes.

— Mademoiselle... pas encore, je vous en prie... J'attends après-demain un costume plus convenable, et vous ne voudriez pas que le marquis de Villagier se présentât sous de pareils vêtements?

— Que vous êtes enfant!... Toujours cette question de costume!...

— Je vous assure, mademoiselle, que c'est une

question très-importante dans le siècle où nous vivons.

— Eh bien, faites ce que vous voulez... Mais vous ne m'empêcherez pas, moi, de causer de vous avec ma tante... Je suis si contente... si joyeuse !...

« Au revoir, monsieur le marquis... Ah ! laissez-moi vous appeler ainsi la première... Cela me fait tant de plaisir !...

« A bientôt, monsieur le marquis, car cette fois vous ne manquerez pas à votre promesse, j'espère...?

— Non, mademoiselle, après-demain j'aurai l'honneur de me présenter chez madame de Marsanne.

— Après-demain ! c'est encore bien long... Enfin, venez le plus tôt possible, monsieur de Villagier. »

Et la charmante fille remonte l'escalier en adressant le plus doux sourire au jeune homme, qui la suit des yeux tant qu'il peut l'apercevoir, puis va sortir de la maison, lorsque, sous la porte cochère il se sent retenu par Robertin.

Le concierge n'est plus le même : son visage est transfiguré, une expression de joie, de bonheur

anime tous ses traits, ses yeux sont tout humides, il est en proie à l'émotion la plus vive, et c'est d'une voix tremblante qu'il murmure :

— Monsieur... pardon ! excusez-moi... mais vous m'aviez demandé à louer une chambre dans cette maison...

— Sans doute, répond le jeune homme, tout surpris du changement qu'il remarque chez le concierge.

— Eh bien, monsieur, j'en ai une... et qui vous conviendra, j'en suis sûr. Veuillez venir demain dans l'après-midi, elle sera toute prête.

— Ah ! vous en avez une !... mais, c'est que je ne vous ai pas dit... Je n'ai pas de meubles, moi, il faudrait donc qu'elle eût au moins le strict nécessaire.

— Oh ! soyez tranquille, monsieur, elle aura tout ce qu'il faut... rien n'y manquera.

— Ah ! c'est très-bien, en ce cas... Et je pourrai demain en prendre possession ?

— Oui, monsieur, tout sera disposé, vous serez attendu.

— A demain, alors.

Le jeune maître de dessin s'éloigne tout surpris de ce qui lui arrive, et Robertin rentre dans sa

loge, où il embrasse tendrement sa fille, en lui disant :

— Enfin !... on ne te dira plus de mal de ton père !

XVII

CE QU'IL Y AVAIT DANS LA MANSARDE

Avant que sa fille ait eu le temps de lui demander l'explication de ce qu'il vient de lui dire, Robertin a déjà quitté sa loge ; il sort vivement et se rend chez un fameux tapissier, puis chez un tailleur, puis chez une lingère. Il ramène avec lui des ouvriers tapissiers et les conduit à l'appartement du premier étage, qui n'a jamais été habité depuis l'arrestation du vieux marquis.

Cet appartement est encore meublé à peu près comme il l'était du temps de son propriétaire. Les draperies seules avaient été enlevées. Robertin en fait poser partout de nouvelles, bien riches, bien

élégantes et qui s'accordent avec l'ameublement, qu'il a toujours entretenu avec un soin extrême.

Pendant que les ouvriers travaillent au premier étage, Robertin est monté à sa chambre des mansardes.

Dans une cachette, adroitement pratiquée sous le toit et que l'œil le plus fin ne saurait découvrir, il prend un portefeuille bien garni, une liasse de papiers et plusieurs sacs renfermant des rouleaux d'or.

Enfin, il décroche de la muraille un portrait en pied de grandeur naturelle, qui représente un élégant cavalier avec le costume de cour qui se portait sous Louis XVI.

Le concierge descend tout cela dans l'appartement du premier. Il serre le portefeuille, les papiers et les sacs dans un secrétaire, puis fait poser le portrait dans le magnifique salon, à une place qu'il y occupait avant que les événements ne l'aient forcé à se cacher au grenier.

Le tailleur a apporté les vêtements les plus à la mode, et qui peuvent être du goût d'un jeune homme du grand monde, il a suivi les indications que lui a données Robertin sur la taille et la corpulence de la personne qui en a besoin ; la lingère a fait de même.

On a étalé tout cela sur un meuble, dans la pièce qui sert de cabinet de toilette. Robertin examine, regarde partout, pour s'assurer que rien ne manque, et que celui qui va venir habiter ce logement y trouvera ce qu'un jeune homme peut désirer pour paraître avec élégance dans le monde.

Le lendemain, à midi, tout est terminé, et Robertin redescend près de sa fille en se frottant les mains et en disant : — Tout est prêt, il peut arriver maintenant !

— Qui donc cela, mon père ?

— Celui qui va habiter l'appartement du premier.

— Vous l'avez donc bien voulu louer, enfin ?

— Oui, j'ai trouvé le locataire qu'il me fallait.

— Mais je n'ai vu venir personne, mon père !

— Tu n'as donc pas remarqué que ce jeune homme qui lorgnait toujours notre hôtel... et que ces dames du second connaissent, est venu hier dans la journée ?

— Le jeune homme si pâle, qui a l'air si triste, si malheureux ?... A coup sûr, ce n'est pas à lui que vous avez loué le bel appartement du premier ?...

— Si, ma fille, c'est à lui !

— Ah ! vous vous moquez de moi, mon père, car vous avez, au contraire, refusé de lui donner un chambre.

— C'est vrai, mon enfant, il y a quelques jours, je lui ai refusé une chambre ; aujourd'hui je lui donne un appartement complet... cela prouve que, dans la vie, on fait un jour tout le contraire de ce qu'on avait fait la veille.

— Mais alors, il est donc devenu riche, ce jeune homme, qui avait presque l'air pauvre ?

— Tu le sauras bientôt, ma fille, car il va venir, je l'attends... oh ! oui, je l'attends avec impatience !

« Mais on entre dans la maison... c'est lui... ah ! c'est lui enfin !

« Ma fille, saluez respectueusement ce monsieur.

Adeline obéit à son père, en se demandant ce que cela veut dire.

Robertin court au-devant de la personne qui vient d'entrer sous le vestibule, il la salue profondément en tenant sa casquette à sa main.

Le soi-disant Saint-Clair s'étonne de cette excessive politesse du concierge et se hâte de lui dire :

— Me voici. Cette chambre que vous m'avez offerte, est-elle libre ?

— Veuillez me suivre, monsieur, je vais avoir l'honneur de vous conduire.

Robertin monte le grand escalier, le jeune homme le suit, mais Robertin s'arrête au premier et ouvre la porte de l'appartement ; alors Saint-Clair, qui le suivait, s'écrie :

— Mais vous vous trompez, concierge, à coup sûr ce n'est pas au premier étage que doit être la chambre que vous me destinez.

— Non, monsieur, je ne me trompe pas... Donnez-vous la peine d'entrer ici.

Le concierge s'efface pour laisser passer le jeune homme, qui éprouve une vive émotion en pénétrant dans cet appartement qui vit naître son père.

Saint-Clair est surpris par tout ce qu'il voit, il traverse les premières chambres, et, toujours plus étonné, arrive dans le salon où il s'arrête, en s'écriant :

— Mais ces meubles sont fort beaux !... Tout cela est en place... On croirait que les anciens propriétaires de cet hôtel ne l'ont pas quitté... et ce portrait... mon Dieu ! quel est ce portrait ?

— Celui de votre grand-père, monsieur le marquis, que le mien a eu le bonheur de conserver, ainsi que la somme considérable que lui avait

confiée votre aïeul, et avec une partie de laquelle mon père a pu, sous un faux nom, racheter cet hôtel et vous le réserver ; car vous êtes ici chez vous, monsieur le marquis, cet hôtel vous appartient, vous en trouverez les titres de propriété dans ce secrétaire, ainsi qu'une somme de quatre cent quatre-vingt mille francs, résultant de ce qui est resté à mon père, après l'achat de l'hôtel et des loyers que lui et moi avons touchés depuis cette époque.

Le jeune marquis de Villagier, — car maintenant nous ne lui donnerons plus d'autre nom, — doute s'il est bien éveillé ; pour lui prouver qu'il ne rêve pas, Robertin ouvre le secrétaire, lui fait voir les titres de propriété, puis dans le portefeuille prend les billets de banque, qu'il compte devant lui, ainsi que les rouleaux d'or, en lui disant :

— Je me suis permis hier de toucher à cet argent pour faire mettre des rideaux, des portières à cet appartement, et acheter tous les vêtements dont j'ai pensé que vous pourriez avoir besoin... J'espère que monsieur le marquis me le pardonnera ?

— Vous pardonner, Robertin, quand vous me rendez ma fortune et cet hôtel où est né mon

père !... quand c'est au vôtre, à son dévouement que je dois tout aujourd'hui !

« Et je vous parlais avec mépris, je vous regardais avec colère !... Mais pourquoi donc avez-vous laissé croire à toutes ces calomnies que l'on a débitées sur votre père ?

— Il le fallait, monsieur le marquis, et votre aïeul lui-même, en lui confiant une somme de six cent mille francs en or, en lui indiquant la cachette qu'il avait fait pratiquer là-haut, dans une chambre mansardée, lui avait dit :

« Robertin, s'il m'arrivait un malheur, si j'étais arrêté, pour que vous puissiez plus sûrement conserver à mon fils la somme que je vous confie, feignez d'être un des plus chauds partisans des idées nouvelles, ne démentez aucun des propos que votre conduite fera alors tenir ; c'est le plus sûr moyen pour conserver votre place dans l'hôtel, et je vous sais assez d'intelligence pour vous conduire ensuite comme les circonstances vous le commanderont. »

« Votre aïeul ajouta :

« J'écrirai à cet ami chez lequel j'ai envoyé mon fils pour qu'il sache que c'est à vous que j'ai confié tout ce que j'ai pu réaliser sur mes biens. »

« Mais cette lettre, sans doute, il n'eut pas le

temps de l'écrire ou la faculté de la faire parvenir à son adresse...

— Non! car jamais mon père, ni la personne chez laquelle il était, ne reçurent aucune lettre de mon aïeul après son arrestation.

— Mon père a fidèlement exécuté les volontés de son maître : après la mort de votre aïeul, il racheta cet hôtel sous un nom supposé. Jusqu'au dernier moment de sa vie, il garda le secret sur ces événements, ce n'est que peu d'instants avant de mourir qu'il m'en fit dépositaire, en me disant :

« Continue ce que j'ai fait; le fils de mon maître reviendra quelque jour; lis avec attention tous les journaux, et si tu apprends où il est, hâte-toi de lui annoncer qu'en France il retrouvera sa fortune. En attendant garde-lui son bel appartement du premier, loues-en quelques autres afin de tâcher de regagner l'argent que j'ai dû donner pour l'achat de l'hôtel, mais ne laisse loger dans cette maison que des personnes en qui tu puisses avoir toute confiance. »

« Voilà, monsieur le marquis, ce que m'a dit mon père, et j'ai suivi religieusement ses instructions espérant toujours que cette demeure reviendrait à son propriétaire légitime.

Pour toute réponse le jeune marquis ouvre ses bras à Robertin, en lui disant :

— Embrassez-moi, et puissiez-vous dans cette étreinte trouver la récompense de votre conduite et de celle de votre père !...

— Ah ! monsieur le marquis, un tel honneur !...

— L'honneur est pour celui qui a fait une belle action, la récompense n'est que justice.

Bientôt le jeune marquis s'écrie :

— Robertin, vous m'avez parlé de vêtements que vous avez fait venir pour moi, où sont-ils?

— Dans votre cabinet de toilette, monsieur, veuillez vous y rendre.

A la vue des vêtements à la mode, étalés sur des meubles, le marquis éprouve une joie qui n'est pas la moins vive qu'il ait ressentie dans cette journée ; mais il était encore très-jeune, et il allait enfin pouvoir se parer de manière à se montrer avec tous ses avantages ; il était tout naturel que cela ajoutât à son bonheur.

En peu de temps, le jeune de Villagier a revêtu un élégant costume, il semble transfiguré : il n'est plus le même, son air souffrant, sa pâleur même ont disparu. C'est un charmant cavalier, car rien

n'embellit comme le bonheur, et la toilette ne nuit jamais.

— Maintenant, dit-il à Robertin, ayez la complaisance de monter chez ces dames du second, et dites-leur que leur nouveau voisin du premier, le marquis de Villagier, demande la permission de leur présenter ses hommages.

— J'y vais, monsieur le marquis.

Le concierge fait sa commission.

Mais lorsqu'il dit :

« Votre voisin du premier, le marquis de Villagier... » la comtesse regarde sa nièce, en s'écriant :

— Que m'avais-tu donc conté, Adrienne, que ce jeune maître de dessin était le marquis de Villagier?... Tu vois bien qu'il t'a trompée, puisque celui-ci demeure ici dessous dans le bel appartement du premier.

— Cependant, ma tante, je vous jure...

— N'importe. Concierge, dites à monsieur de Villagier que nous serons enchantées de le recevoir.

A peine la comtesse a-t-elle achevé ces mots que le jeune marquis, qui attendait dans une pièce voisine, entre précipitamment dans le salon. En

voyant cet élégant cavalier, la tante reste toute interdite, mais Adrienne s'écrie :

— C'est lui !... c'est lui, ma tante... Ah! j'étais bien sûre qu'il ne m'avait pas trompée!...

— En effet, dit madame de Marsanne... Mais ce changement complet dans votre costume...?

— Vous annonce, madame, qu'avec mon nom, j'ai retrouvé aussi ma fortune, et je vais vous dire qui me l'a conservée.

Le jeune marquis répète alors à la comtesse tout ce que Robertin vient de lui apprendre.

On doit deviner avec quel intérêt ces dames écoutent ce récit et quels éloges elles donnent à la conduite du concierge et à celle de son père.

— Ah! que j'ai bien fait de point déménager quand Robertin n'a pas voulu qu'on aille chercher les pompiers ! dit madame de Marsanne.

« Monsieur de Villagier, je suis charmée de demeurer dans votre hôtel, mais maintenant que vous en reprenez possession, peut-être ne voudrez-vous plus y loger des étrangers ?

— Si vous y consentez, madame, vous ne serez plus une étrangère pour moi ; car aujourd'hui j'ose enfin vous déclarer tout l'amour que j'éprouve pour mademoiselle votre nièce et vous prier de

rendre mon bonheur parfait en m'accordant sa main. »

Cette demande ne pouvait être que favorablement accueillie. Heureux dans ses amours, le jeune marquis de Villagier ne songe plus qu'à récompenser celui qui lui a rendu sa fortune.

Robertin prétend qu'il n'a fait que son devoir et ne veut pas de récompense. Mais le marquis exige qu'on respecte aussi sa volonté, et il donne trente mille francs de dot à la jeune Adeline.

Lorsque M. Droguin apprend que la petite couturière a une si jolie dot, il est le premier à dire à son fils :

— Épouse la fille de Robertin, mon ami, de ce brave Robertin sur lequel on débitait d'indignes calomnies ! Je te donne mon consentement. Sois heureux, Julien. Ta sœur est revenue d'Angleterre bien maigre, bien chétive, bien enrhumée ! Elle me coûte tous les deux jours un rouleau de sirop de gomme !... mais je ne lui fais pas de reproche... bien qu'il me soit très-désagréable de manger ma choucroute avec de l'étain !...

En épousant Adeline, le premier soin de Julien est de rendre à son père ses couverts d'argent.

Quant à la famille Bassinoire, elle a retrouvé la

paix dans son intérieur, depuis que la femme du portier est devenue borgne, en jouant la *Fille des Eaux* avec des saltimbanques. Il n'a fallu qu'une pomme pour la guérir de son goût pour le théâtre ; voyez à quoi tient ici-bas le bonheur !

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



